MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT SIXIÈME

15 Août — 15 Septembre 1928

15 Août — 15 Septembre 1928 Tome CCVI

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXVIII

N° 724 39e Année Tome CCVI 15 Août 1928

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Étranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

L'OFFICE

du « Crapouillot », 3,

L'Office de Livres de l'excellente revue littéraire, « Le
s'adressant à tous les lettrés des colonies et de l'étranger
çaises.

Organe de centralisation, l'Office est basé sur le sys
chèques multiples. Au reçu du premier versement, un com
averti à chaque envoi de son solde créditeur.

I. Souscripteurs « avec envoi d'office ».

Le correspondant charge l'Office de lui choisir chaque mois les meilleures nouveautés, suivant les directives données dans le bulletin de souscription (page ci-contre), qu'il peut d'ailleurs modifier à son gré, au cours de l'année.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, grâce à cette méthode nouvelle, au lieu de commander en France les livres qu'il désire et d'attendre l'aller et le retour des courriers, reçoit dès leur parution les œuvres nouvelles de ses auteurs préférés et les meilleures nouveautés dans les genres qu'il a désignés.

Les livres sont facturés au prix de Paris, plus le port, alors que certains libraires coloniaux ou étrangers font subir au livre français, en prétextant le change, les majorations les plus fantaisistes.

En dehors des clients possédant des comptes cou
en tous genres accompagnées de leur montant (plu

MONTANT DES PROVISIONS A

(*Port rec*

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois..................
— 4 livres nouveaux — ....
— 8 livres nouveaux — ....
Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant un a
des éditions originales, des éditions d'art et de grand luxe..

Ce tarif est basé sur le nouveau prix moyen des liv
tatif) à la revue illustrée d'arts et de lettres « Le C

Bulletin de souscription à l'abonnement du " CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

*3, place de la Sorbonne, PARIS-V^e^*

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **65 fr.** (France) / **85 fr.** (Etranger) } pour un abonnement d'un an au " Crapouillot ". (et **75 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal plus **12** fr. (ou **15** fr.) pour la livraison de luxe « Le Jardin du Bibliophile ».

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10 à 12 .... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques, d'aventures; les livres de voyage; les livres d'histoire et les biographies romancées; les pièces de théâtre; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre; les livres de vers; les romans coloniaux ou exotiques; les livres gais ou satiriques; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas (20 fr., 150 fr., 500 fr.)

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

HENRI CYRAL Éditeur

Ch. post. Paris 225-06 — **118, Boulevard Raspail, PARIS-VIe** — (R. C. 74-398)

Collection des Œuvres Illustrées de STENDHAL

(Format 15×20,5. Typographie de R. COULOUMA, à Argenteuil.)
(H. BARTHÉLEMY, Directeur)

Vient de paraître :

DE L'AMOUR

avec soixante illustrations en couleurs d'Henri ARRAULT

29 ex. sur Madagascar numérotés de 1 à 29, avec deux dessins originaux coloriés par l'artiste. Le volume . . . . **300 fr**
600 exemplaires sur vélin de Rives, numérotés de 30 à 629. Le volume. . **175 fr**

PRÉCÉDEMMENT PARUS :

LA CHARTREUSE DE PARME

avec une introduction inédite de MAX DAIREAUX
Deux volumes avec cent compositions en couleurs d'André FOURNIER

50 exemplaires sur Madagascar, numérotés de 1 à 50, renfermant chacun deux dessins originaux coloriés par l'artiste (un par tome), les deux volumes . . . **500 f**
950 ex. sur vélin de Rives, numérotés de 51 à 1000, les deux volumes... *épui*

LE ROUGE ET LE NOIR

avec cent illustrations en couleurs de DANIEL GIRARD

50 exemplaires sur Madagascar, numérotés de 1 à 50, renfermant chacun deux dessins originaux coloriés par l'artiste (un par tome) les deux volumes. . . . **500 f**
950 ex. sur vélin de Rives, numérotés de 51 à 1000, les deux volumes.... **240 f**

CHRONIQUES ITALIENNES

Édition établie sur les meilleurs textes, avec une introduction inédite de MAX DAIREAUX

Cinquante-huit illustrations en couleurs de F. de MARLIAVE

29 exemplaires sur Madagascar, renfermant deux dessins originaux coloriés par l'artiste numérotés de 1 à 29. Le volume . . . . **300 f**
800 exemplaires sur vélin de Rives numérotés de 30 à 829. Le volume. . **160**

Les souscriptions sont reçues chez tous les Libraires

ESSAI SUR LE PESSIMISME CHEZ LES PARNASSIENS

Mollement infléchie dans le crépuscule, par degrés, cette pure ligne de collines m'a conduit vers la méditation du soir. La première étoile a paru. Un rayon lave encore de clarté les murailles d'une tour sarrasine. Mais en vérité, ne suis-je pas baigné par l'impalpable poudroiement d'une fin de jour de l'Attique ?

La respiration de la terre s'allège sur les brises qui, par chemins, devancent les pas de la nuit.

Le sol, ici, est tout résonnant encore des tumultes de l'histoire et des armes entre-choquées d'une demi-douzaine de civilisations. Mausolée de granit bleuté au-dessus de ce vaste ossuaire que fut Pourrières, le mont Sainte-Victoire se dresse abrupt, au centre de ce champ clos où Marius brisa net l'élan des Teutons.

Mais une grande paix voisine du ciel et de l'oubli a maintenant englouti les convulsions des hommes. Proche de moi, c'est désormais la tiède, l'idyllique Provence de l'olive et du laurier et comme un prolongement de la Grèce du vieil Hésiode.

Pourquoi ne survivraient pas quelques vestiges de l'âge d'or que ceux d'hier ont chanté ?

Ces hommes qui reviennent des champs, ces bergers qui devant eux poussent leurs troupeaux dans la lumière pulvérisée, ces conducteurs d'attelages marchent de ce pas

rythmique et mesuré des hommes des civilisations perdues. La noblesse de leur port n'a pas été déformée par ces gestes rapides que nous impose la fièvre de notre époque. Le calme de leur visage s'allie à la simplicité de l'horizon.

Malgré l'inquiétude de notre temps, et ce vertige où la violente conception anglo-saxonne de la vie d'affaires menace de nous entraîner, ils gardent cette même sérénité des Grecs d'autrefois, le seul peuple peut-être qui, opposant à l'inexorable fatalité le charme d'une vie artiste, sut trouver et rejoindre ses dieux.

Quelle puissante vertu constructrice, quel triomphe de l'ordre et de l'équilibre durent armer un tel idéal, en des cycles reculés, pour qu'il soit demeuré debout, stable au milieu du torrent des idées et de l'usure des siècles et pour que le christianisme ait davantage cherché à s'en faire un auxiliaire qu'un ennemi.

Malgré toutes ses déformations sous les coups répétés des invasions du Nord, de l'Est, du Midi sarrasin, à travers les phases tourmentées de l'histoire, cet idéal persiste sous la broderie des rêves que d'autres hommes ont tramée sur sa chaîne secrète. Sa certitude autant que son héroïsme raffermissent sa tranquillité. Sa confrontation avec celui d'autres peuples a été féconde pour l'esprit humain.

Il a donné une âme au brutal impérialisme romain. Il a palpité sous la rude armure du Moyen Age. Vers lui se sont penchés le philosophe médiéval, le trouvère des romans courtois, l'entailleur d'images gothique, si proche du sculpteur des VIe et Ve siècles grecs. La Renaissance l'a quelque peu surchargé d'orientalisme, mais le maître du XVe siècle a marché sur les traces de celui de la période hellénistique. Il s'est épanoui un peu mollement sous la formule affadie de nos classiques. Il s'est heureusement conjugué à l'esprit nordique pour fournir des points d'appui à l'errante sentimentalité romantique. Vers lui, en définitive, s'est tourné l'esprit humain, chaque fois qu'il trébuchait

au carrefour des idéologies, pour retrouver la colonne indicatrice qui conduit vers l'ordre et la clarté.

C'est vers la Grèce, vers son lumineux passé que se sont tendus les bras des plus tourmentés de nos enfants du siècle. Derrière Keats, Byron, Shelley, Chateaubriand, Lamartine, d'autres encore, poètes ou voyageurs, dans leur désarroi moral, sont allés chercher en elle l'apaisante leçon des ruines.

Après avoir un instant trouvé son reflet à travers l'esthétique parnassienne, le rayon grec a caressé le symbolisme. Nul doute qu'une nouvelle et heureuse forme de l'esprit méditerranéen ne se dégage encore victorieusement de ces rêves fuligineux avec lesquels un chaotique internationalisme intellectuel tend de nos jours à ramener le désordre asiatique.

L'idéal grec tient en effet en un mot : équilibre.

Parti de l'observation précise, de l'assise du réel, le rêve grec s'oriente vers le divin à travers la beauté de la forme, les paliers successifs de la raison socratique, la musique pythagoricienne des nombres, la mathématique euclidienne. Il se matérialise et se spiritualise à la fois par le miracle de la statuaire en même temps qu'il prend figure et se délimite dans la science des lignes abstraites.

Fort de cette claire conscience qui l'exhausse vers le plan divin, l'homme accorde son rythme individuel à ce qu'il imagine être le rythme éternel. Il propose l'idéalité de ses aspirations intellectuelles par la noblesse de sa propre architecture, la richesse harmonieuse des proportions, l'attitude calme, la sobriété du geste, la certitude du regard, l'affirmation de son eurythmie.

C'est donc à travers l'image humaine idéalisée dans la majesté olympienne, dans l'éternelle sérénité, la gravité souveraine bien davantage que l'immobilité, que la statuaire comble l'intervalle mystérieux qui séparait l'homme de la divinité.

Dans cet élan vers le surhumain, le héros représente le

type d'accession intermédiaire entre l'homme et le dieu. Par l'imagination passionnée de la forme suprême, cet idéal apollinien prend corps dans la spiritualité du marbre blanc. Mais c'est aussi la salubre sanctification de la montagne, du torrent, de l'air fouetté par la mer, l'ivresse de la vie dionysienne, le grand souffle enfin de la liberté que cet art apporte dans l'expression de la vie renouvelée. La force physique y trouve son affirmation, sa volonté dominatrice en même temps que sa grâce, et la virile rudesse de l'esprit dorien l'emporte sur l'énervante sensualité asiatique.

Cet idéal plastique, bâti sur l'observation du réel, rejoint bientôt l'idéal intellectuel et moral lorsque Platon, dans les subtils prolongements de la sagesse socratique, se plaît à l'accorder à l'harmonie de l'âme et construit une esthétique si haute et si pure que la Beauté elle-même devient « plus divine que les dieux ».

C'est vers une telle mystique que s'oriente l'époque post-romantique.

Déjà sentant après la retombée lyrique l'exagération de leur jeune attitude, certains poètes ou écrivains, tels Vigny ou Quinet, faisant appel à l'harmonie, avaient fait appel à l'équilibre, donc à la raison.

Hugo même, tout en affichant le mépris des Grecs et du XVIIIe siècle, avait proclamé dans sa préface de *Cromwell* la nécessité de ramener l'art au respect de la vérité et à l'observation de la nature. Musset avait souhaité le retour aux conceptions de la tragédie antique.

Les découvertes archéologiques, la curiosité philosophique, les voyages, l'érudition d'un Villemain ou d'un Egger de Chasles, de Cousin, de Courier, achevèrent, entre 1820 et 1850, de dégager non seulement le rythme, mais encore la volonté, l'énergie et le réalisme de cet art grec. Dès lors, les classiques trouvèrent les moyens de réagir contre la poussée romantique.

Ingres peignant son *Apothéose d'Homère* avait, dès 1827, synthétisé ce réveil de l'hellénisme qu'un David d'Angers

devait soutenir en sculpture et dont le souci de précision devait plus tard s'affirmer dans la puissante envolée d'un Rude ou la vérité d'un Barye.

De là des constructions plus intellectuelles que sentimentales, sans lyrisme dirai-je, mais plastiques, descriptives, s'orientant vers la beauté par les seules ressources de l'équilibre harmonieux.

§

C'est Gautier, « homme des temps homériques », comme il lui plaira de se proclamer dans *Mademoiselle de Maupin*, qui, après Vigny, opérera le redressement de l'individu devant l'aventure énigmatique de la vie et le silence divin.

A vrai dire, Gautier n'a pas dépouillé la gangue romantique : son attitude exubérante et tintamarresque — d'ailleurs exagérée par ses biographes — tient à une époque où la jeunesse dorée glisse volontiers vers une orageuse bohème, mais du romantisme aussi il a gardé les qualités essentielles : la vivacité d'impressions, le sentiment profond, une sensibilité exacerbée que, sous une fausse impassibilité, il s'efforcera de masquer sans y toujours parvenir.

Pas plus que ses devanciers il n'aura pu s'arracher à ce besoin de certitude, à cette passion d'infini, à cette soif d'absolu qui a tourmenté les esprits auxquels le matérialisme ou le rationalisme n'ont pu suffire.

Tout comme Taine, bien qu'il s'appuie sur la science positive, il demeure au fond un inquiet. Il circonscrit la création dans les limites du pessimisme de Vigny : mépris et indifférence de la nature, elle-même d'ailleurs indifférente, sinon hostile, voilà sa loi. Tous les fils secrets qui le reliaient aux choses, il les a sentis se rompre un à un. Il a mesuré l'isolement et la solitude morale de l'individu dans l'univers : « Oubli et néant », c'est tout l'homme, dira-t-il. Et il ajoutera : « Je me sens aussi parfaitement seul que possible. » Quel tragique aveu et quel secret désespoir ! Dès lors, l'idée de la mort, déjà si poignante derrière tous

les accents et les gestes romantiques, circule à travers les méandres de sa méditation pour s'implanter au cœur de son œuvre.

Ce sens de la mort, pris dans son acception métaphysique bien davantage que puisé dans une impression de hantise, lui a dicté certains poèmes d'une cristallisation dure, glacée, lisse comme la pierre même du tombeau.

Mais aussi quel héroïsme dans cette mélancolie passionnée qui fait de lui « un Anacréon triste », dans ce refus d'accepter un destin contre lequel déjà s'était insurgé Vigny.

C'est à l'art, à l'art seul qui survit aux générations mouvantes que sa pensée, inclinant vers une amère résignation, demandera quelque lumineux refuge.

Gautier relèvera un visage stoïque plein de larmes muettes. Sur ce chemin de l'intelligence, qui de l'homme va vers la sourde divinité, il plantera sa stèle de marbre aveuglant et pur. Il rappellera comment la spiritualité grecque a trouvé son évasion par le miracle de la forme surhumaine et quasi divine. Il fera table rase de l'idéologie, se refusera à reconnaître la suprématie de l'âme, fera fi de la métaphysique et ne se complaira qu'à ce qui donne une pleine sensation de plasticité : métal, pierres, étoffes précieuses, c'est-à-dire : éclat, solidité, couleur.

Art robuste ! chaque thème s'y inscrit d'un trait incisif. Il n'y a plus de place pour la mollesse et la rêvasserie de l'art chrétien. Tout détail se dégage net, exact, poli.

Gautier établit donc les assises de l'esthétique parnassienne : « Je suis, dit-il, non sans ostentation, un artiste pour qui le monde extérieur existe ».

Cette affirmation, on le sent bien, sort de la bouche d'un homme glacé par l'effroi de la chute et qui désespérément s'accroche au réel.

C'est dans la forme, qui se maintient à travers la durée, que devra se figurer fortement le rêve : la pierre dure, la médaille de métal, le poème sont des actes d'éternité.

Gautier trouve donc une exaltation lyrique à s'éblouir de

vie, à s'enivrer d'émotions rapides, de certitude plastique, de sensualité et de rythme païen. Comme il s'efforcera de fixer dans l'œuvre impérissable tout ce que l'heure mobile lui apportera de beau, mais aussi de fragile et fugitif ! Comme il s'évertuera pour enfermer ce qu'il aime dans la perfection de la matière qui seule jalonne les étapes des temps !

Le rêve grec se reconstruit sur la base du réalisme.

O Beauté ! pourrait s'écrier le poète, te voici de nouveau sur les routes des hommes d'aujourd'hui comme tu fus sur les routes des hommes d'hier.... Eternelle passante, que tous rêvent d'étreindre dans la soif du baiser qui apaise et qui donne la certitude ! Peut-être ne fais-tu que mentir, mais que pieux est ton mensonge, puisqu'il glace et immobilise l'âme angoissée par l'absolu silence. O consolatrice, de quel ciel et vers nous peut-être descendue, tu te montres et disparais pour nous entraîner vers ton mirage et nous contraindre à te suivre sur une autre voie qui, sans doute elle aussi, conduit vers le divin !

C'est dans une mystique de l'émotion plastique et de la forme pure que Gautier coulera son inquiétude métaphysique.

Comme on sent dans ce génial subterfuge l'héroïsme d'une âme qui se refuse à accepter aveuglément la foi ! Mais en telle aventure intellectuelle, qui pourrait se vanter de n'avoir pas de chute ?

Parfois dans le cerveau, à refus saturé de tristesse et d'inquiétude, la rébellion contre une angoissante destinée frappe à coups sourds et force la porte où s'encadre le visage de l'ange déchu.

Rimbaud ne fera sous une autre forme que reprendre ce blasphème de Gautier. « Le Christ n'est pas mort pour moi. Je suis aussi païen qu'Alcibiade et Phidias. Je n'ai jamais été cueillir sur le Golgotha les fleurs de la Passion, et le fleuve profond qui coule du flanc du crucifié et fait une ceinture rouge au monde ne m'a pas baigné de ses flots.

Hélas ! c'est bien le même drame humain qui s'est perpétué à travers une longue lignée d'artistes. On comprend dès lors, malgré son sens de la sobriété et de la mesure, cette ardeur qu'éprouve le poète à exprimer de la vie tout ce qu'elle peut donner, même sous ses aspects pittoresques ou truculents : sensation captée au vol et transposée par le sortilège de l'imagination, émotion vibrante qui se prolonge en sourdes ondes, goût de l'imagerie, vertige de la couleur, culte de la ligne, amour de la féerie naturelle, du caprice galant, sursauts des passions et ces abandons jusqu'à mourir entre les bras charmants de femmes !

Ah ! comme nous lui ressemblons, nous tous aussi qui vivons intensément, au delà même de tout ce que nous permet la vie, comme il ressemble à tous les autres qui nous ont précédés et qui ont nom Chateaubriand, Byron, Keats, Shelley, Musset, Hugo, Vigny, comme Leconte de Lisle, Baudelaire, Rimbaud, Nerval lui ressembleront, et tous qui sont ou seront marqués du signe !

Ce culte platonicien de la Beauté, qui déjà se précise à travers une métrique impérieuse et une recherche de musicalités nouvelles, cette doctrine de l'art pour l'art conduisent en pente douce vers l'esthétique irréligieuse d'un Renan niant le surnaturel tout en « essayant de sauver le divin ». Considérant que l'homme a été jeté ici-bas « pour une fin supérieure à la jouissance et l'intérêt », il tentera un compromis entre la donnée positiviste et le spiritualisme en conciliant l'idéal moral avec l'idéal divin.

L'idole grecque de Gautier roidie par Leconte de Lisle deviendra celle de Baudelaire, « belle comme un rêve de pierre », moins plastique sans doute, mais centre vers lequel vont converger toutes les correspondances harmoniques ; celle de Mallarmé, glacée comme un absolu de pureté, savourant « l'horreur d'être vierge » ; celle de Henri de Régnier qui s'incarne en cette Vénus « sans regards pour qui veut l'implorer » ; celle de Francis Vielé-Griffin, sœur d' « Hélène aux yeux incomparés ». Nous la retrouverons à

travers toutes les tentatives du symbolisme pour se construire un idéal laïque.

Mais cette Beauté, que tous adoreront avec mélancolie, ils n'oseront la trop serrer dans leurs bras, de crainte de n'étreindre qu'un fantôme.

On ne peut dès lors plus s'étonner de l'emprise que Gautier, ce « parfait magicien ès lettres françaises », exerça sur cet artiste exaspéré que fut Baudelaire, virtuellement le premier des symbolistes qui emprisonnera le rêve romantique dans la perfection d'un bronze plus résonnant, tout en conservant la ligne stylisée du marbre grec.

§

Le stoïcisme glacial de Gautier devait se refléter dans cet art hautain, dans ce pessimisme amer et résigné à la fois avec lesquels Leconte de Lisle allait à son tour exprimer la faillite des espoirs du XIXe siècle et l'impuissance de l'effort devant l'irrémédiable.

Trop artiste pour ne pas savoir contenir en une attitude sobre et sans gestes faux une âme frémissante et prompte à s'enflammer pour les idées qu'il jugeait nobles et généreuses, ce poète assigne lui aussi un cadre classique à l'inquiétude romantique.

Cependant, quelle intelligence sensible chez cet esthète passionné, chez ce libertaire fougueux ! Né dans la luxuriance des flores tropicales, élevé dans le décor transfigurateur d'une prodigue nature qui accumule les naissances comme les pourritures et les ruines, il a de bonne heure senti toute la vanité des constructions de l'homme et l'indifférence sinon l'hostilité de la création pour la créature.

Du moins a-t-il songé généreusement à atténuer la portée de la souffrance humaine.

Avec Fourier, il a rêvé de cet harmonieux équilibre social en quoi devrait s'instaurer le bonheur collectif des individus. Il n'a pas reculé devant l'action pour assurer le triomphe d'un tel idéal. Avide aussi d'infini, mais réprimant les

tumultes du cœur pour l'expérience de la froide raison, il a cherché Dieu à travers toutes les religions, à travers toutes les philosophies, à travers même le mysticisme sentimental d'une George Sand. Comme pour tant d'autres, l'énigme est pour lui demeurée irrésolue...

Moment pathétique où le sombre désespoir envahit l'esprit désabusé. A cette époque de crise, Louis Ménard, subtil érudit, l'artiste distingué des *Rêveries d'un païen mystique*, oriente notre poète vers la Grèce de l'héroïsme, de l'eurythmie et de la liberté. Tout un flot de clarté baigne et renouvelle cette âme. Dès lors, tout ce qui n'est pas hellène devient pour lui barbare. C'est la doctrine dont Charles Maurras se fera plus tard le défenseur passionné.

Quoique auréolée de douceur, la religion chrétienne qui contente la foule paraît à notre interrogateur déformée par le catholicisme et insuffisante pour satisfaire son idéal.

Il lui oppose un paganisme peuplé de dieux, irradiant d'olympienne beauté. De Platon à Fourier, il cherche l'équilibre de sa pensée dans une conception élargie de l'harmonie universelle et sous son impassibilité affectée aspire à rentrer dans les cercles divins.

Mais Hegel, Schopenhauer, les mystiques de l'Inde accentuent chez lui le pessimisme, la révolte, le désespoir. Plus solitaire encor que Vigny, il savourera l'horreur d'être un homme. Il rêvera de « la paix impossible des morts » pour glisser en pente douce vers cette vie idéale de l'ascète indou, vie où s'éteint toute sensibilité, vie d'où tout désir est exclu, où, dans le renoncement, l'âme, allégée de tout ce qui l'alourdit de matière, s'élève au point de se sentir mêlée à la joie de l'univers, de se réaliser en l'identité divine et l'absolu repos.

Ce débat intérieur se poursuit à travers une expression tantôt plastique rappelant la dureté des marbres attiques, tantôt colorée d'émotion tragiquement contenue. Le goût de la vérité ardemment poursuivie éclate dans ces évocations précises du spectacle de la vie déroulant sa suite ininter-

rompue de phénomènes. Le poète fixe au vol l'accent décisif une analyse sûre, soit qu'il décrive l'attitude de l'animal, soit qu'il suspende la liane ou incurve les calices des fleurs au-dessus des eaux vives, soit que, sous l'implacable Midi, il frappe de stupeur l'homme au cœur « sept fois trempé dans le néant divin ». Parfois quelque effervescence fait bouillonner la strophe exacte où se claquemure la pensée, mais l'art apaise de nouveau toute vibration discordante de la sensibilité dans l'eau plus profonde et plus calme de l'alexandrin classique.

Le mal du siècle s'est intellectualisé sous l'amère sérénité d'un poète en qui on a pu se plaire à retrouver un descendant de René.

Gautier et Leconte de Lisle ont à la suite de Vigny préparé ce règne de l'intelligence qui se retrouve dans l'esthétique mallarméenne comme dans les préoccupations littéraires de notre époque. Déjà quelques esprits avertis rendent à leur *art irradiant et glacé* comme les hautes cimes une justice qui se fera plus impérieuse. Ils dominent tout le Parnasse, qui n'arrive d'ailleurs pas davantage à étouffer entièrement sous la contrainte d'une poésie impersonnelle les sourds tressaillements de l'âme romantique.

Auprès des virtuosités techniques, des jongleries d'un Banville, homme du XVIIIe siècle, subtil et ingénieux, qui concilie l'idéal de la Grèce et ses mythologies avec la féerie shakespearienne et fait fléchir la rigueur parnassienne pour nouer autour de la source d'Hippocrène la ronde galante et libertine de Watteau (1) — ce délicieux Banville, né de la Pléiade, qui prépare aussi Verlaine et Mallarmé — parallèlement aussi aux ingéniosités verbales d'un Heredia ramenant l'art du poète à la technique artisane des ciseleurs de la Renaissance, ne retrouvons-nous pas les amères rêveries bouddhistes de Jean Lahor si noblement tourmenté, résolvant son pessimisme héroïque en une généreuse doc-

(1) Cf. John Charpentier : *La réaction parnassienne et le renouveau de la Fantaisie*, Mercure de France, n° 642, 15/3, 25.

trine d'action sociale, les artistes mélancolies de Léon Dierx, les purs élans et les nobles aspirations de Sully-Prudhomme que ne troublent ni les mièvreries intimistes de Coppée, ni les truculentes sonorités d'un Sylvestre, d'un Richepin ou d'un Mendès ?

§

Sans dégager assez la poésie des philosophies et des systèmes qui limitent son coup d'aile, avide à son tour de cette surhumanité dont les religions de l'Inde offrent la fallacieuse espérance, Jean Lahor donnera une solution pratique à son pessimisme.

L'influence de Gœthe, de Rückert, des penseurs allemands, médités dans les solitudes de l'Alsace et de la Forêt noire l'ont doucement conduit à s'égarer dans les séduisants méandres de ces idéologies où les cercles de procession de la spiritualité s'agrandissent sans cesse, au fur et à mesure que se dissout la personnalité.

Il est devenu le jouet de l'illusion, de cette dangereuse Maïa, qui cache le néant sous la mobilité de ses voiles.

Peu à peu, des hauteurs du rite panthéiste, à travers les sentiers décevants d'une philosophie négative, Jean Lahor descendra vers une conception pessimiste de l'univers.

La vérité scientifique, l'étude de la pathologie, de la médecine, le spectacle de la misère sociale, de la maladie, de la mort, cette rupture brutale qui se crée entre des êtres qui se sont longuement aimés, ces maux qui assaillent l'humanité, elle-même plongeant jusqu'à l'animalité par ses racines les plus basses, lui ont révélé cette loi d'injustice qui, en dépit de toutes les éthiques, trouble la loi du monde : le plus faible étant toujours la proie du plus fort.

En ses transmutations progressives, la science montre bien que tout n'est qu'un perpétuel devenir : elle confirme la doctrine orientale qui fait de l'univers une suite d'apparences mobiles où tout n'apparaît que pour s'évanouir.

Et le poète pourra reprendre pour son propre compte la

terrible parole du Bouddha : « Le monde est vide et la connaissance est vide ». Vide, soit ! mais ce qui est réel, c'est la douleur, c'est la torture de l'homme. Guerre de 1870, horreurs de la Commune, massacres en Arménie illustrent tristement cette thèse. Jean Lahor, sourdement résigné, ne peut qu'embrasser cette religion de Beauté, chère également aux préraphaélites anglais, où tout s'équilibre dans l'ordre et l'eurythmie.

Sa mystique religieuse et morale se résout en une mystique sociale. Préoccupé de la transformation physique et intellectuelle de l'individu, il cherchera à multiplier, à accroître les conditions propices au développement de l'énergie vitale, à distribuer l'air et la lumière, sources de vie.

Un art social doit naître de cet effort à la fois lyrique et réalisateur, un art fait pour le peuple, art affranchi des hautaines spéculations, mais pratique, apportant la joie et la santé comme une manne nouvelle. La pensée émancipatrice qui, depuis la Révolution, s'est propagée à travers les philosophies humanitaires et la générosité des poètes romantiques, trouve son aboutissement dans l'attitude de Jean Lahor. De l'art, endormeuse chanson qui berce la tristesse humaine, nous voici conduits vers la science sociale, si fortement penchée sur les besoins de l'individu — tous deux concourant en somme au même but : relever le front de l'homme.

Du centre des cosmogonies, Jean Lahor est descendu vers l'humanité douloureuse. Parti du plan divin, le poète est devenu un sociologue artiste (1).

Cette déviation de l'inquiétude métaphysique en activité sociale n'est pas nouvelle, mais ici cette activité s'assigne les buts précis que désigne la connaissance scientifique.

Seule, en effet, la science, lorsqu'elle-même ne se retourne pas contre l'homme, peut être secourable, alléger sa souffrance et sa misère physique.

(1) Cf. Jean Lahor : *Science et mariage. L'alimentation à bon marché, les habitations. L'Art pour le peuple à défaut de l'art par le peuple.*

Elle seule peut lui permettre un éclair d'orgueil — le même qui dut luire dans l'œil de Prométhée — en révélant ce que, malgré les forces hostiles, ont pu réaliser quand même l'intelligence, l'esprit, la volonté.

La révolte aryenne contre la nature et les dieux peu favorables doit ainsi trouver son épanouissement dans la pensée moderne et dans la lutte de chaque jour contre tout ce qui tend à abaisser la condition humaine.

Jean Lahor rêve d'un nouveau Saint-Simonisme, plus idéaliste que l'ancien, qui se fit seulement dans le sens des intérêts matériels, où reparaîtrait le souci de la justice entre les classes, entre les peuples, envers tous les êtres.

L'art n'est pour lui qu'une illusion, un mensonge magnétique qui dérobe la triste réalité de la vie. Libérateur, le poète cherche pour l'âme le monde entrevu où elle se délivre. Bien qu'il ait tenté de nous laisser un magnifique credo d'espérance, son dernier mot sera cependant parfumé d'un doute amer : « Que sais-je ? que sais-je ? sinon qu'il est des vertus et des beautés à aimer, des douleurs à soulager, des maux à guérir, des illusions à toujours adorer... un Dieu peut-être à retrouver ?... »

§

La pensée frémissante des Romantiques, tendue vers le surhumain, enrichissant le réel par l'exaltation de la sensibilité ou le vertige de l'imagination, s'est ainsi figée en un art volontairement austère, refroidi. Un voile de pudeur a été jeté sur les désordres du cœur et l'étalage des sentiments. La détente du désespoir a été suivie d'une contraction que dérobe un masque d'impassibilité. Sous la glace, on sent malgré tout palpiter le cœur amer. Pour s'arrêter sur la pente de l'inquiétude métaphysique, le Parnasse prend appui sur la philosophie positive en plein épanouissement.

La génération symboliste accentuera la crise mystique. Elle fera lever l'athéisme et restaurera la religion de la Beauté, sorte de transmutation de l'idéal religieux en idéal

esthétique. Cette esthétique où le beau s'identifie avec le divin nous ramènera sur les hauteurs platoniciennes pour donner une assise au rêve de splendeur et d'amour démenti par la vie.

A cet art sculptural, roidi en des attitudes d'immobilité éternelle, que va d'ailleurs jeter bas l'iconoclastie de Rimbaud, les Symbolistes substitueront par réaction un art souple et mobile, créant de larges ondes d'harmonie où viendront se noyer où s'unir toutes les correspondances. Avec les Parnassiens la poésie était peinture ou statuaire; avec les symbolistes, elle devient musique.

Abandonnant la plastique des Parnassiens pour la symphonie musicale et colorée, les Symbolistes opéreront en quelque sorte la mise en page du Romantisme.

Approfondie par Balzac, Gérard de Nerval, Villiers de l'Isle-Adam, ces fils des illuminés du XVIII[e] siècle, la science du rêve à son tour viendra s'affiner et se styliser dans la rêverie et l'introspection artiste. Songe, musique, couleur recréeront une féerie harmonieuse avec les aspects du monde; l'idéologie viendra mourir sur le mol oreiller du doute et le poëte, s'arrêtant un instant devant l'étroite vision du présent, pourra se laisser reprendre à célébrer la vie.

ANTOINE ORLIAC.

D'UNE RÉNOVATION DU MOBILIER NATIONAL

—

Il n'est pas coutumier aux Administrations de défrayer longtemps les chroniques, et le type est devenu quasi légendaire du fonctionnaire qui « ne veut pas d'histoires ». Ces mois passés néanmoins, une querelle, dont les échos ne sont point encore entièrement assourdis, a pu alimenter les conversations et fournir à la presse une copie abondamment commentée.

Je veux parler du Mobilier National.

La question est encore d'actualité, sans doute, car, si la polémique a mis une sourdine à ses acerbes propos, les enquêteurs, sortant de leur laborieux silence, viennent à peine de déposer leur rapport, et la sagesse demandait d'attendre un plus ample informé. Les personnalités en cause valaient qu'un esprit sérieux ne prît point parti sans raison et sans preuves.

Il n'est donc pas dans mes intentions, ranimant les dernières braises de ce foyer, de mettre personne en cause ici et de requérir contre un des fonctionnaires incriminés, tout en faisant l'apologie de l'autre. Mais il ne serait certes pas inutile, après tant d'erreurs répandues, d'examiner l'affaire d'un point de vue purement objectif et désintéressé, puis d'apporter quelques suggestions pratiques sur l'activité future de cet organisme d'Etat.

La révélation à laquelle le public a été particulièrement sensible fut que des milliers d'objets, autrefois sagement entreposés dans les magasins nationaux, s'étaient donné le mot pour courir les chemins et se

disperser au petit bonheur vers les destinations les plus imprévues. Chacun a pu voir, plaisamment croquée dans un grand hebdomadaire par le crayon d'un humoriste, la petite scène suivante; un antiquaire offrant un fauteuil et répondant à la question sur la valeur du meuble : « Authentique, Madame? Je crois bien : il vient du Mobilier par le canal d'un bureau de tabac. »

Il serait à la fois lamentable et drôle, à la façon de Courteline, que dans cette affirmation résidât la pure vérité. A vrai dire, — le rapport des enquêteurs nous en donne aujourd'hui l'assurance, — on eût généralement le tort, pensant à *Mobilier* national, de croire qu'il s'agissait là de meubles, et hanté par l'épithète Mobilier *national,* d'évoquer des crédences, fauteuils, commodes ou bureaux somptueux et rares, dignes du Louvre ou de Versailles. Or, le rapport nous indique que, dans ces objets disparus, figurent, pour la quasi-totalité, des tables et sièges de bois blanc, des lits de camp, des draps, des serviettes et même des mouchoirs, linge effiloché composant l'héritage du Second, sinon du Premier Empire! La plupart de ces objets, réunis à la hâte en août et septembre 1914 pour les besoins de la Place de Paris, et prêtés aux hôpitaux, aux pouponnières, aux cantines des gares, ont fait à leur façon la guerre. Et vous vous rappelez sans doute, ô soldats mes frères, avec quel respect alors les chaises et les bancs alimentaient les poêles sans charbon, avec quelle prestesse les serviettes et les draps servaient à tous usages, fournissant la charpie du major et le maillot de culasse des Lebel!

C'est qu'en effet il y avait de tout dans les réserves du Mobilier National. Irrévérencieusement parlant, c'était Louis XVI et des tréteaux de sapin, des Gobelins superbes et des nappes élimées, des pièces de Boulle et des armoires dignes de Dufayel, des lustres de cristal et des pendules de chambres de bonnes : tout cela entassé, répertorié pêle-mêle à la suite, évacué de Versailles, échoué

du Louvre, ravi aux flammes de Saint-Cloud ou des Tuileries. Des richesses de premier ordre et irremplaçables, à côté de rebuts sur lesquels le Carreau du Temple lui-même aurait hésité à enchérir.

Qu'est-ce donc au juste que le Mobilier National? Simplement l'héritier direct de l'ancien Garde-Meuble de la Couronne, dont les attributions allaient du salon du monarque à la soupente des palefreniers. La République, moins fastueuse que la Monarchie, le charge actuellement, avec un budget minime, de pourvoir à l'ameublement et à l'entretien de la Maison du Président de la République et des résidences officielles, de procéder aux travaux de décoration que nécessitent les réceptions de souverains, les fêtes officielles ou les cérémonies publiques, de conserver en état les tapisseries et objets d'art prêtés aux Ambassades françaises à l'étranger. *Accessoirement*, pour des périodes en principe courtes, il est autorisé par le Ministre à prêter son concours pour l'ameublement des salons, appartements et cabinets de ministères ou autres établissements officiels, Sénat, Chambre des Députés, etc...

Or, il s'est trouvé, pour la simple et très humaine raison qu'un ministre au pouvoir accède volontiers à la demande d'un collègue, que cet « accessoirement » est devenu coutumier. Dans ces affectations spéciales, — depuis de très longues annés, depuis bien avant la guerre, et même le siècle n'étant pas né, — a peu à peu disparu le fonds artistique du Mobilier National. Les esprits chagrins gémiront peut-être, mais nombreux, sans doute, sont ceux qui estimeront que les meubles sont faits pour servir, même s'ils sont beaux, et non pour moisir sous une bâche dans un hangar interdit au public. Que ces affectations fussent parfois abusives, d'accord; que deux, ou trois, ou dix meubles inestimables soient mieux à leur place dans un musée que dans un cabinet ministériel, je l'admets, mais ce sont là certes des cas d'espèces très

rares — cinq ou six, estime le rapport, — et qui ne méritaient pas que la presse embouchât tant de trompettes.

Bref, c'est un fait, néanmoins, que le garde-meuble, pendant une période trop prodigue de ses trésors, est fort démuni aujourd'hui de ces meubles qui emplissaient jadis de joie le cœur avaricieux de ses administrateurs.

La situation est évidemment déplorable, et il faut en sortir. En trouvera-t-on les moyens et quels sont-ils? Ne peut-on d'autre part essayer sur une moins étroite carrière l'essor d'un administrateur digne de ce nom, lui permettre d'ouvrir des fenêtres neuves dans la façade de cette vieille maison?

§

Tel sera le second but de cette étude.

Pour reconstituer le fonds de l'établissement, deux seules solutions sont possibles. Soit faire réintégrer le bercail aux fauteuils fugitifs et aux bergères vagabondes, soit menuiser pour de nouvelles collections.

La première solution paraît au premier abord plus paresseuse et d'exécution plus aisée. Ce n'est qu'une apparence et le malheureux qui voudrait mordre à ce fruit risquerait fort de s'y casser les dents. Comment pensez-vous en effet que serait accueilli le fonctionnaire, ou même le ministre, qui émettrait pareille prétention? Aucun haut fonctionnaire n'admettrait de rendre le bureau historique sur lequel son prédécesseur a signé des papiers sans nombre et sans intérêt; aucun ministre ne tolérerait que sa femme fût empêchée de dire négligemment à des amies vertes de jalousie : « Voici le fauteuil dans lequel aimait, à Malmaison, s'asseoir l'Impératrice Joséphine ». Chaque demande de restitution serait prise par l'intéressé comme un affront personnel et l'on se chargerait bien de le faire entendre à l'importun.

Il ne faut pas se bercer d'illusoires espoirs : nous ne sommes pas en dictature, ce qui est sorti ne rentrera

pas, ou rentrera une fois sur mille. Seuls, en si délicate matière, la longueur de vues, le doigté et la persuasion peuvent être de grand secours, — et cette remarque nous achemine avec sécurité vers la deuxième solution.

Offrez à l'actuel bénéficiaire d'échanger son bureau Louis XV contre un autre bureau Louis XV, il criera, pour le principe, à la persécution et ameutera tous ses amis, même si la pièce proposée, quoique moins rare, est aussi belle d'apparence. Mais si, usant de diplomatie, on peut, en le flattant sur son goût artistique, lui présenter un ameublement moderne de lignes pures et de bois précieux, le troc sera bientôt résolu et le bureau d'époque n'est pas loin de regagner le musée de modèles. L'exemple est communicatif et, quelque snobisme aidant, nul doute que d'autres réintégrations suivraient. Le tout, dans cette affaire, est de bien choisir, et de ne point faire porter l'effort au hasard ou à contre-sens, comme il adviendrait en proposant un meuble de Ruhlmann à l'occupant d'un cabinet vêtu de lambris du Grand Siècle.

Car toute la difficulté du problème est là. Nos ministères et nos grandes administrations, hébergés pour la plupart dans des demeures historiques, doivent, sous peine de ridicule, assortir leur mobilier au style du logis. Il est même parfois un peu gênant, comme à la direction des Beaux-Arts, par exemple, où certaines pièces sont des merveilles véritables, de passer sans transition d'une antichambre à tendance moderne, dans des salons purement Empire ou Louis XV retouché.

Mais, voilà le hic : pour proposer un ameublement moderne, il en faut posséder tout au moins un, de préférence plusieurs, et, pour le mieux, toute une collection. Et, résolument, cette fois, le Mobilier National ne possède aucune pièce de cet ordre. Pourquoi? Eh! « Faulte d'argent, c'est douleur non pareille ». Notre athénienne République ne consacre à ses trésors d'art qu'une maigre pécune, insuffisante même pour entretenir ceux qu'elle

a hérités du passé. Primum vivere, je sais bien, et je ne récrimine pas.

Pourtant, faisons un rêve, et admettons pour l'instant que les caisses regorgent. Nous verrons tout à l'heure comment on pourrait, sinon les emplir, tout au moins leur trouver d'importantes ressources.

Le rôle du Mobilier National pourrait, dès lors, être double : d'abord, tourné vers le passé, continuer ses propres traditions et rester le conservatoire des beaux meubles anciens; ensuite, regardant vers l'avenir, être l'agent actif d'une rénovation du mobilier d'Etat.

Déblayons tout d'abord le terrain d'une question secondaire. Les besoins des administrations publiques ne diffèrent pas sensiblement de ceux des grandes administrations privées. Aux unes comme aux autres, il faut un mobilier courant pour le personnel d'exécution et un mobilier de plus grand apparat pour les pièces de réception et les salons d'attente. Le mobilier courant se trouve chez tous les fabricants spécialisés dont les offres concurrentes, centralisées de temps à autre par le Mobilier National, seraient assurément de meilleure économie pour les deniers de l'Etat que le système actuel. Du reste, une fois les articles de cette catégorie achetés et livrés, quel besoin que le Mobilier National perde son temps à les entretenir? Chaque Administration, avec un ou deux ouvriers, pourrait facilement en faire son affaire; au surplus, les fabricants adjudicataires eux-mêmes se chargeraient certainement de l'entretien moyennant un minime forfait.

On ne saurait trop s'élever en effet contre un élargissement par le bas des attributions du Mobilier National. C'est un délire d'accaparement de fonctionnaire subalterne que vouloir concentrer sous son égide, comme on l'a malheureusement fait, les fournitures pour dactylos et les adjudications de charbon. Un administrateur du Mobilier, digne de sa fonction, doit avoir plus et mieux

à faire qu'à auner des serviettes ou à compter des grosses de crayons.

Son rôle primordial, avons-nous dit, est de meubler avec goût, richesse et art, les résidences du Chef de l'Etat, les Ministères et les hôtels diplomatiques, et réserver tout l'apparat souhaitable aux fastes officiels de la République.

De quel matériel de luxe dispose donc le Mobilier? Essentiellement de bureaux, de salons, de sièges divers recouverts d'étoffes précieuses ou de tapisseries, de lustres, de tapis de la Savonnerie, de tapisseries des Manufactures Nationales. En quel état du reste tout cela? Disons-le sans fard : piteux. Les salons de la Présidence de la République eux-mêmes demandent grâce au point qu'il y faudrait tout changer, ou à peu près. Mais nul, par crainte sans doute des commentaires, n'ose solliciter les crédits les plus indispensables.

La raison de cette misère? Elle se traduit en un bref rapport mathématique : les fonds alloués pour l'entretien du Mobilier National ont été, depuis la guerre, majorés par l'application du coefficient moyen de 1,5; les frais d'achat de passementerie, galons, dorure, etc... sont passés de 1 à 7 et même à 12!

Quelle ménagère se suffirait avec une si sordide dotation? Aussi, allez donc établir un programme de restauration, voire de simple réparation! La bricole seule est possible, et, si l'on n'y met bon ordre, dans dix ans, vingt ans au plus, il ne restera plus un siège présentable à l'Elysée.

Cette constatation nous fait entrevoir qu'il est indispensable, pour remettre sur pied le Mobilier National sans obérer l'avenir, de sérier les questions et d'avancer progressivement vers des solutions nouvelles. C'est à quoi nous allons maintenant nous employer.

Nous pouvons admettre, pour le raisonnement, que les réserves du Mobilier sont aujourd'hui virtuellement épui-

sées. Il n'en reste pas moins que les meubles de valeur mis en dépôt à l'Elysée, à Rambouillet, au Palais-Royal, au Louvre, dans les Cabinets Ministériels ou les Ambassades, demeurent sa propriété. Il faut donc, d'une part, un crédit suffisant pour les entretenir, — et ceci est l'affaire de la Direction des Beaux-Arts et du Parlement, — d'autre part, de l'argent frais pour les remplacer peu à peu par des meubles modernes.

Ces meubles modernes, il n'est pas nécessaire que le Mobilier National en soit l'auteur. Le Mobilier peut, certes, ouvrer lui-même et rechercher pour sa part des matières judicieuses. Ses techniciens sont assez fins artistes pour cela. Mais il serait bon qu'il ne s'en tînt pas à cette œuvre restreinte. Son rôle peut être, comme celui de toute Administration qui se respecte, de former un foyer vivant, de susciter les initiatives privées, d'encourager les créateurs.

L'Art Décoratif contemporain a sa mystique, ses apôtres et ses croyants, et même ses martyrs, ceux qui se ruinent pour sa défense. Nous l'avons bien vu lors de la défunte Exposition de 1925, et, depuis, dans les Salons annuels de la Société des Artistes Décorateurs. Mais la croyance varie de l'un à l'autre créateur et chacun tire à hue et à dia : pour un meuble de lignes acceptables, que de baroques productions, que de modèles mort-nés! Aucune vue d'ensemble, théorique ou pratique : l'inspiration la plus échevelée règne en maîtresse et aboutit souvent à des créations qui feront s'esclaffer nos neveux comme nous ironisons nous-mêmes devant les formes ampoulées et les volutes délirantes du « modern style ». Je prie qu'on ne me fasse pas dire ici ce que je ne saurais penser, ni qu'on me traite de béotien : chacun de ces essais, je le reconnais avec plaisir, a son originalité propre, témoigne d'heureuses intentions, indique des solutions possibles. Mais il ont surtout une valeur de

recherches, non de réalisation; ce sont des œuvres d'artistes, non de publicistes.

C'est ici que le Mobilier National peut intervenir et jouer un rôle primordial : des concours doivent être organisés par ses soins sur un programme nettement déterminé, avec des buts clairement définis, avec des moyens, voire des matières imposées. L'acquisition du modèle retenu, ou sa commande, serait effectuée sur le crédit réservé aux achats dans le budget général des Beaux-Arts.

Il est déplorable, en effet, — ceci est une parenthèse, — que la quasi-totalité de ce crédit soit utilisée pour des achats aux peintres et aux sculpteurs. Ceux-là sont très recommandables, certes, mais les artistes des autres branches sont aussi dignes qu'eux d'un encouragement officiel, et j'attends qu'on me cite un céramiste ou un verrier, un relieur ou un ferronnier directement acquis pour un Musée d'Etat. Quant aux meubles, si mes renseignements sont exacts, deux bahuts seuls furent jamais distingués et achetés par les protecteurs officiels des arts (1). C'est peu.

D'autre part, rien ne s'oppose à ce qu'un meuble, ou un ensemble, soit acquis au Salon annuel des Décorateurs ou dans un des Salons qui font place aux ensembliers. Mais, entendons-nous bien : il ne s'agirait point, dans ce cas, de charger un fonctionnaire, même de goût, de choisir à sa convenance. Jamais l'Etat ne devrait acheter ainsi. C'est la porte ouverte à toutes les pressions, politiques ou autres. Non, mais un Jury formé, comme pour les concours, avec les pairs des exposants, les dirigeants des Chambres Syndicales et quelques amateurs d'art. Il ne serait même pas mauvais — ceci est une utopie — qu'il y fût joint un homme de la rue, représentant du « Français moyen », porte-parole du

(1) En dehors des modèles et des bois de sièges acquis pour le compte des manufactures nationales de tapisseries.

bon sens un peu épais et utilitaire de la masse. J'entends bien qu'avec un jury de la sorte, des horreurs seront parfois retenues. C'est un risque à courir et l'incident serait sans importance : de pareilles erreurs ne se commettent-elles pas chaque jour dans toutes les administrations et par tous les jurys? Je dis : sans importance, parce que ces acquisitions seraient, dans notre esprit, destinées non surtout à l'utilisation, mais à l'exposition dans un musée du meuble.

Qu'on y réfléchisse : il n'existe en France aucun musée de cet ordre. Le timide essai tenté au Louvre ne porte en effet que sur un ou deux siècles. Nul ne contestera que l'innovation soit utile : où donc ce musée trouverait-il place meilleure qu'au Mobilier National dont le public apprendrait enfin à connaître le chemin?

Au demeurant, je vois à cette création deux avantages pratiques non négligeables : 1° constituer au Mobilier un revenu par l'encaissement du droit d'entrée; 2° libérer au Louvre plusieurs belles salles qui trouveraient par ailleurs un immédiat emploi, puisque tous les conservateurs se plaignent périodiquement du manque de place.

Ce n'est pas tout. Il est parfait de créer un musée : il serait bon d'y adjoindre une école. Une école du meuble. Toutes les branches des arts sont matière d'enseignement : personne n'enseigne l'art du meuble. Il faut rechercher dans cette carence de la théorie les piètres résultats constatés dans les Salons. L'Ecole Boulle, malgré son bon vouloir et son mérite, ne peut prétendre à de larges envolées : elle est d'application bien plutôt que de création, manouvrière plus qu'originale; l'école Nationale des Arts Décoratifs, en cette matière, c'est zéro; l'Ecole des Beaux-Arts, encore moins; quant aux collaborations, projetées en province, de l'enseignement technique et des écoles des Beaux-Arts, elles existent et existeront sans

doute longtemps surtout sur le papier ou dans des imaginations surchauffées.

Non, ce qu'il faut, c'est une école supérieure du meuble, où s'enseigne la théorie générale, où se confrontent des tempéraments opposés, où se crée une discipline qui, tour à tour, mettra aux mains de l'élève le compas et la scie, l'équerre et le pot à colle. Il n'y a pas d'autre moyen de sortir de la confusion actuelle. La nomination des professeurs serait certes délicate : je la verrais volontiers basée, comme pour les achats, sur l'élection par les pairs (2). Cette nomination, au surplus, ne devrait être possible que pour une période courte, non renouvelable avant plusieurs années. Ce qui éviterait de voir, comme à l'école des Beaux-Arts ou au Conservatoire, des professeurs enseigner des méthodes et des procédés périmés depuis des lustres.

Tout cela serait nouveau dans cette vieille maison.

Mais il resterait à utiliser le vieux fonds solide de l'édifice, j'entends les techniciens de choix qui constituent la main-d'œuvre du Mobilier National. Pendant au moins les vingt premières années, ces techniciens auraient suffisamment de travail devant eux avec la remise en état des meubles anciens actuellement existants. Cette œuvre terminée, eux ou leurs successeurs pourraient être utilisés à une double tâche.

D'abord, exécuter des mobiliers modernes pour les affectations officielles dont nous avons donné nomenclature. Les concours apporteraient les formes, le Ministère des Colonies, — on l'a déjà proposé, — fournirait les bois précieux, les manufactures nationales des Gobelins et de Beauvais exécuteraient le revêtement des sièges. Il ne resterait au Mobilier National que la mise en œuvre de la matière.

Rien n'empêcherait au demeurant que l'établissement

(2) Cette procédure pourrait sans inconvénient être étendue dans toutes les branches où le choix est une question de goût.

vendît pour son propre compte, avec bénéfice, à des administrations privées, aux municipalités et départements, voire à la clientèle publique ou privée étrangère. Une autonomie financière, totale ou limitée à certaines opérations, avec obligation de rattachement du bénéfice au budget de l'établissement, selon un mode semblable à celui des « fonds de concours », serait, pour ce faire, utile, sinon indispensable.

En second lieu, le Mobilier National pourrait trouver une importante source de revenus dans l'exécution de travaux de copie. L'Etat antiquaire et copiste? Pourquoi pas? Il fait bien copier dans les musées de peinture. Pourquoi serait-il indigne de lui d'en faire autant d'un vieux meuble? Les musées et les particuliers, américains ou autres, les achèteraient plus d'un coup. Cela permettrait aussi de meubler enfin sans trop de frais quelques-uns de nos monuments historiques, généralement si lamentables aujourd'hui dans leur nudité de pierre, ou déshonorés, comme le magnifique château de Vitré, par des collections tartarinesques de chouettes et de serpents empaillés! Par ailleurs, nos musées de province ne se plaindraient point de recevoir en dépôt des meubles de style réel, fussent-ils certifiés copies. Ils accumulent bien des moulages de plâtre sans nombre. Quant aux manufactures des Gobelins et de Beauvais, cette solution permettrait d'employer en tout temps à des travaux utiles une partie de leurs métiers.

Le programme est d'envergure, mais il offre tout au moins le mérite de faire œuvrer à plein rendement un organisme depuis trop longtemps en sommeil (3).

§

Pour la clarté, je résume ici ce programme de réno-

(3) Il n'a pas été fabriqué un seul meuble de toutes pièces depuis la Restauration.

vation en quelques articles placés dans leur ordre d'urgence :

1° Eliminer sans pitié les attributions annexes et secondaires : adjudications diverses, entretien du mobilier courant des Administrations, etc...

2° Remettre en état, avec des crédits suffisants, les mobiliers de style affectés au Président de la République, aux ministres, aux Hôtels diplomatiques;

3° Constituer un fonds de mobilier moderne pour tous usages;

4° Créer un musée payant et une école du meuble;

5° Organiser un service commercial et de copie des meubles de tous styles.

Quant aux tapisseries, si je n'en ai dit mot, c'est qu'elles seraient cent fois mieux aux Gobelins, où elles trouveraient les soins d'une main-d'œuvre spécialisée et hors de pair.

GASTON TEXIER.

SIGNES

—

I

Le sacre d'or des nuits à de fumeuses veilles
Brise son diadème accablé de merveilles.
Alors, vol fustigeant l'incohérente horreur
Dans la cire et l'airain de ces écrits d'erreur,
Tombe l'Ange irrité sur l'œuvre des ténèbres.
Et l'air réminiscent de paroles célèbres
Roule encore, offusquant l'antre magicien
Où quelque ténébreux démon musicien
Tire ses ongles au treillis vide de trilles,
L'encens dense agité par la cloche et les grilles.

—

II

Pour Psyché.

Cependant qu'Amour sommeille,
Au point d'être consumée,
Sur la muraille vermeille
La lampe étend sa fumée :

Les jeux de l'ombre sont tels
Avec le souffle léger
Que le fantôme étranger
Rend les contours immortels.

Humble objet d'interférences,
Psyché vaque aux soins du jour...
— Cesse de commettre, Amour,
L'âme avec les apparences!

—

III

Pampres de pourpre aux feux subits,
Leur bizarrerie excessive
Brise une ruche de rubis
Flétrissant la serve et l'oisive.

Tête éclatante où l'or détruit
Le ténébreux travail des treilles,
Pourtant le front touché du fruit
Bourdonne au comble des corbeilles.

Le déclin tinte de saluts...
Par chemin creux, sur le talus,
Elle feint d'être lasse et sage,
Répandant grappes et corsage,

Pour me surprendre à son côté,
Ivre de raisin picoté.

—

IV

« Prince amer de l'écueil. »
S. M.

Quelque oubli d'ordre absolu,
Page blanche ou vrai grimoire,
Est l'honneur d'une mémoire
Chère entre toutes.

J'ai lu
Plusieurs filigranes, voire
L'ombre étoilée! — Ange élu
Par l'ogive et révolu
Dans le trèfle! — Nef d'ivoire
Vaguant au creux de l'écueil...

Mais ce dé que l'enjeu charge
Abattu sur ton cercueil
Dit les hasards du recueil

Et le flot étrangle au large
Les Sirènes de la marge.

—

V

O songeuse, aux fumeux plafonds
Quelles féeries
Fixent de sombres pierreries
Tes yeux profonds?

Fille épaisse, vois qui je suis :
Ton amant pur!
Depuis l'originel azur
Je te poursuis,

Lointaine et proche, feinte ou vraie,
Toute livrée
Sur les balcons tressés de pampre,

L'âme aux mouettes de l'embrun,
Et le sein brun
Aux doigts oisifs égreneurs d'ambre...

—

VI

ANNE

Dans une odorante fumée
De cire ancienne sourit
La sainte exquise qu'attendrit
La fierté du sein assumée

Par ce soupçon d'ombre obstinée,
Eludeuse et mutine, — pli
D'une secrète destinée,
Ou retrait d'un sort accompli?

—

VII

Sorts jetés dans un front transitoire
Qui se heurte aux piliers, au tombeau
D'un sonore et très sombre oratoire
Où le buis le dispute au corbeau.

En butte aux ossements, aux épines,
Ce païen pense aux pieds délicats
Sans stigmates sinon d'églantines,
Quand de la Croix procèdent les pas...

Qu'importe! Encens, étoile magique,
Vitrail de roses ou nostalgique
Cloche éparse en bouquets argentins,

Tendre rameau, colombe de l'arche,
La lampe, ô Sœur des astres éteints,
Si tes pieds lumineux sont en marche!...

—

VIII

Déjà se détachent les rives,
Un déliement d'îles fluides,
Et fuient à pales successives,
A longs liens d'algues... Tu guides,

Haute amertume sans mémoire
Dont les immenses repentirs
Disputent au large la moire,
Cette barque de souvenirs.

L'enchantement est dans l'espace,
Qui magnifie, attise, efface,
Jusqu'aux fantômes des prairies.

Vois : d'humbles feux, d'obscures âmes
Composent à force de rames
Un archipel de pierreries!

—

IX

SPES VETUS

Bouche patiente, jalouse
De votre soif et de l'écho,
Vous balanciez sur la pelouse
Entre la rose et le sanglot.

De la bourdonnante aux abeilles,
De l'essaimée à tous les vents,
Du thyrse étincelant des treilles,
Procèdent vos refus fervents.

Comment ces lèvres si précises
Dilapidèrent un trésor?...
Par quelles jeunes convoitises,
Hélas, sommes-nous joints encor!

O Sœur, alors que nous sépare
Le silence de l'infini,
Voix prodiguée et souffle avare,
Je tais l'espoir qui nous unit.

Mais comme la promesse tendre
Dont vous avez été le lieu,
Mes refus s'irritent d'attendre
Secrètement le même dieu.

PAUL LORENZ

L'AMOUREUSE GEORGE SAND

Il y a des dévouements familiaux plus touchants, envers la mémoire des grands écrivains, que celui dont fait preuve Mme veuve Lauth, née Aurore Dudevant, dite Sand. Il y en a de plus opportuns. Mais les sentiments qui la poussent à protester, par voie de justice, contre les atteintes, par voie de littérature, qu'elle estime que la mémoire de son illustre aïeule subit sont respectables. A deux reprises, d'ailleurs, les tribunaux les ont sanctionnés.

En 1897, elle obtint (arrêt C. Paris, 16 mars) qu'il fût fait défense à la représentation d'une pièce qui, sous le titre *Une nuit de Venise*, devait mettre en scène le poète de *La Nuit d'Octobre* et le romancier de *Lélia*.

Le 29 janvier 1914, elle faisait condamner à 5.000 fr. de dommages-intérêts, par le Tribunal de la Seine M. Le Lasseur, perpétrateur en cinq actes, et en vers, d'un certain *L'Enfant du Siècle* où Musset et sa lionne berrichonne s'affrontaient. La pièce, dix fois jouée au « Théâtre Fémina », en octobre 1911, devait, à peine de mille francs par contravention constatée, être soustraite aux feux de la rampe.

Nous la vîmes, d'autre part, entamer contre Paul Mariéton un procès, lequel, outre les dépens, lui valut du Remy de Gourmont des *Epilogues* une apostrophe peu civile : « Allons ! Madame l'héritière de la bonne amie de Pagello, il faut boire jusqu'à la lie l'eau de la cuvette.... »

Gourmont s'est toujours montré — rendons-lui cette justice — violemment contraire à la loi sur la propriété littéraire, en tant qu'elle rend l'œuvre des grands écrivains es-

clave du bon plaisir de leurs héritiers ; en tant qu'elle donne aux héritiers ce *jus utendi et abutendi* qui permettra, par exemple, au beau-frère posthume et à la sœur de Rimbaud, le tripatouillage, les falsifications, les mabouleries et autres persécutions auxquels, en toute bonne foi, ils se livrèrent. En outre, l'œuvre de celle qu'il jouissait d'appeler, après Baudelaire : « la Vache à écrire », ne rentrait pas dans l'esthétique de Gourmont. Chacun ses goûts : en lettres et arts comme en cuisine, nous répugnons par nature à certains mets (et je mentirais en affirmant que j'aie jamais pu manger des concombres, lire un bouquin de Proust ou me pâmer devant un Cézanne).

Il a donc écrit que « George Sand toute seule, sans ses amants et munie du seul faix de sa fausse littérature, n'eût produit dans le monde qu'un étonnement modéré» ... Et puis, histoires de femme là-dessous : la Sixtine du bénédictin de la rue des Saint-Pères, avant d'assister si charitablement sa cellule, décorait l'atelier du gendre de George Sand, Clésinger, lequel n'était pas l'ami de sa belle-mère — s'il est vrai qu'il en ait été l'amant.

Mme Lauth succombe aujourd'hui dans ses prétentions judiciaires contre M. Jacques Boulenger, coupable d'avoir, dans *L'Opinion* du 15 janvier 1927, écrit trois colonnes intitulées : *A propos du cinquantenaire de Buloz* ; *Les premiers amants de George Sand*.

....Qui pourra jamais établir la liste des amants de George, depuis l'honnête Jules Sandeau, jusqu'aux derniers divertisseurs de son âge mûr sans oublier... Marie Dorval (car...)

... Buloz a parfois noté sur ses dossiers, avec une souriante philosophie, des précisions sur les amants de sa collaboratrice. A peine en avait elle un (j'entends un amant quelque peu durable), elle lui découvrait du génie ; c'est un trait bien féminin. S'il écrivait si peu que ce fût, elle le recommandait à Buloz, comme celui-ci le remarque lui-même en souriant ; et elle voulait que la *Revue des Deux Mondes* le vantât, ou même à l'occasion insérât sa copie...

« La Revue, pour Buloz, c'était sacré pourtant », — constate M. Boulenger. Voilà, au prix seulement d'une apocope, un parfait alexandrin, et après les douze pieds duquel le distingué critique énumère, au nombre de plus de douze, la suite de ceux à qui les blancs bras de George ouvrirent, pour quelque réclame ou une collaboration, aussi passagère ordinairement que la passade, les austères fascicules du magazine saumon.

Y avait-il là de quoi fouetter un chat, tant avec les verges de l'art. 34 de la loi du 29 juillet 1881 qu'avec celles de l'art. 1382 du Code civil ? — M. Jacques Boulenger, soucieux de résumer l'ouvrage de Mme Pailleron : *François Buloz et ses amis*, et non de variations morales ou satiriques, se montrait discret et plutôt grave sur un sujet aisément bouffon. Voyez plutôt :

Dès 1836, Charles Didier règne. Elle écrit à Buloz qu'elle a relu la *Rome souterraine* : « Sachez que c'est un beau livre, ajoute-t-elle. Faites un peu mousser l'auteur ». Bien entendu, elle désire que Charles Didier écrive à la *Revue*. Alors Buloz est fixé. Malheureusement, la copie de Charles Didier n'a pas grand succès. Alors George se fâche. Elle exige que le directeur fasse des avances à Didier, et parce qu'il lui en fait un peu moins qu'elle n'eût voulu, elle l'insulte ; il n'y a pas d'autre mot.

1837. Didier a déjà disparu. C'est maintenant le tour de Bocage, l'acteur. Son règne dure peu. Buloz note bientôt que Félicien Malefille lui a succédé. Mais il note ailleurs sur une lettre de George : « Malefille a succédé à Pelletan. Pelletan aussi a été le précepteur des enfants et l'amant de la mère. Comme elle l'arrange ! » Voici ce qu'elle en disait :

« Eugène Pelletan m'écrit d'Italie qu'il est dans une grande détresse. C'est un garçon de beaucoup de talent et qu'il ne faudrait pas laisser à l'abandon. Il dit que vous lui avez promis de lui prendre un article. Il est honnête et désintéressé. Il a donné deux mois de leçons à Maurice, sans vouloir être payé. Aussi je lui envoie 200 francs qu'il faudra bien qu'il accepte maintenant. Ce n'est pas un très bon cœur, mais c'est un garçon délicat et qui écrit remarquablement bien. Il ne manque pas d'instruction.

Je crois enfin que ce serait une bonne acquisition pour vous, et je vous le dis d'une façon bien désintéressée, car au fond je n'ai guère de sympathie pour sa personne... »

Donc, après deux mois de règne, Pelletan devient antipathique, disparaît, et Malefille le remplace à la fois comme précepteur des enfants et comme amant de leur mère...

Ce Malefille, cependant, est celui dont elle écrivait à Liszt : « Je sais bien pour mon compte que je trouverai toujours ses lettres ravissantes, car j'espère bien n'en lire jamais une seule. Je l'aime de toute mon âme. Il peut me demander la moitié de mon sang, mais qu'il ne me demande jamais de lire une de ses lettres ». — Sur quoi ce mot de Mérimée : « Qu'il se contente de les lui faire tenir sur papier vergé. »

§

Mais pour revenir aux verges judiciaires (auxquelles Me Maurice Garçon, avocat de M. Boulenger, a fait échapper son client) le jugement du tribunal de la Seine, du 29 juin, qui déboute la demanderesse, écarte d'abord la loi de 1881. Son art. 34 ne punit les diffamations ou injures envers la mémoire d'un mort que dans le cas où leur auteur aurait eu l'intention de porter atteinte à l'honneur ou à la considération des héritiers. Tel n'est pas le cas ici, il est évident que l'excellent critique n'a pas songé à la demanderesse, qu'il n'a « ni nommément désignée, ni même indiquée d'une façon quelconque » — dit le jugement.

Quant à l'art. 1382 du Code civil, malgré la généralité du grand principe qu'il proclame, il n'est pas applicable ici. Un héritier, pour justifier son action, doit établir que l'outrage fait au défunt rejaillit directement sur lui, héritier, et lui cause un dommage personnel :

Attendu que Boulenger, en écrivant son article dans l'*Opinion*, à l'occasion du cinquantenaire de Buloz, a manifesté son étonnement de la longanimité dont a fait preuve, sa vie durant, « le sévère directeur » de la *Revue des Deux Mondes*, en faveur de George Sand, dont il a conservé et classé les lettres en des dos-

siers brièvement annotés de sa main, que Boulenger a été amené, par suite, à évoquer la vie d'un écrivain que le siècle dernier a classé au premier rang des romanciers, et à écrire les phrases incriminées par la demanderesse ;

Attendu qu'il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit d'histoire littéraire et que l'histoire littéraire a pour objet l'étude et la description des individualités ; qu'il est impossible de parler d'une œuvre sans l'éclairer à la lumière des phases de la vie de son auteur, alors que sa personnalité, aussi complexe que l'est celle de George Sand, déborde de toutes parts dans ses œuvres où elle se met en scène constamment, s'impose dans ses écrits autobiographiques, comme elle se révèle, sans détours, dans son abondante correspondance, dont elle a pris soin, d'ailleurs, d'assurer la publication dans l'avenir, parce que, écrivait elle à Sainte-Beuve, elle contenait une « grosse part de son âme » ;

Qu'on ne peut méconnaître que ces divulgations ont été très utiles pour l'histoire littéraire, en projetant des clartés assez vives sur quelques-uns des ouvrages de George Sand et aussi de Musset ;

Attendu que toutes ces révélations issues de tant de mémoires, jaillies de tant de lettres et d'écrits dont George Sand a pris elle-même l'initiative et assumé la responsabilité (cédant en cela, il faut le reconnaître, au souci impérieux de l'exactitude et de la sincérité, mais en s'affranchissant du scrupule de la réserve et de la discrétion, qu'elle ne réclamait ni pour les autres ni pour elle-même), sont la conséquence des états extrêmes d'une sentimentalité débordante, et de l'expansion du romantisme lyrique qui fut le sien, presque jusqu'au seuil de sa vieillesse plus sereine.

Ici le jugement rappelle, comme preuve de la part prise par Sand à l'analyse de son agitation amoureuse, ce qu'elle a publié ou fait publier touchant sa liaison avec Musset. L'exemple ne vaut qu'à demi ; il porte sur un cas à l'examen public duquel elle ne pouvait se soustraire ; et c'est l'épisode précisément dont M. Jacques Boulenger fit le moins état. Si légitime que je trouve son article, il est d'ailleurs certainement contraire à la pensée qui a guidé George Sand quand elle a publié *Elle et Lui*, ses *Mémoires*, donné ses *Lettres à Sainte-Beuve* et préparé la publication posthume

de sa *Correspondance* en 6 volumes, d'ailleurs expurgée et tronquée. Et Mme Lauth serait fondée à soutenir que, si les mânes de sa grand'mère ont lu le papier incriminé, ils en eurent déplaisir. Mais il y a ce que George Sand a voulu ou pourrait vouloir, il y a ce que l'histoire littéraire veut. Et le jugement obtenu par Me Garçon compte parce qu'il fonde, en termes vraiment nets, les droits de l'historien et du critique, tant devant la loi de 1881 que devant l'art. 1382.

Attendu que la question dans son ensemble est entrée dans l'histoire littéraire, où depuis plus de trente ans elle n'a cessé d'alimenter la critique et la controverse ;

Attendu en principe que l'historien, le critique a pleine et entière liberté de rapporter et d'apprécier, suivant ses vues, les faits dont il entend fixer le souvenir ; qu'il n'a d'autre limite que l'imputation malveillante émise avec l'intention de nuire, mais qu'il commet une faute engageant sa responsabilité lorsqu'il relate des faits inexacts ;

Attendu que Boulenger, faisant œuvre de critique, a puisé dans ce fonds commun d'archives, de documents notoires, de mémoires de notes et d'écrits, soit de George Sand elle même, soit de ses correspondants ; qu'il n'a révélé aucun nom qui n'ait été déjà écrit, prononcé ou répandu, et que rien ne permet de considérer son article comme contraire à la réalité, ou comme dénaturant sciemment l'histoire dans l'intention de nuire ;

Attendu qu'il appartenait à la demanderesse de le convaincre d'erreur ou d'inexactitude, que cette preuve n'est pas rapportée ;

Que par suite, l'appréciation, de faits véridiques, quelle qu'en soit la forme, sans aménité, voire même incisive ou acerbe, ne saurait engager la responsabilité de l'écrivain qui dispense l'éloge ou le blâme au gré de ses convictions ou de ses sentiments et dont le jugement formulé en toute liberté ne relève que de l'opinion publique...

Ce dernier alinéa est lapidaire ; je le retiens pour le cas où l'ouvrage, qu'une firme tout à fait voisine de cette revue m'imprime : *La Vie de Rimbaud et de son Œuvre*, me vaudrait un ennui semblable à celui dont M. Boulenger sort. J'y raconte pas mal de choses assez délicates à dire, et sans

autre scrupule que de servir la vérité ; notamment l'histoire des relations de Rimbaud et de Verlaine, esquissée dans mon *Problème de Rimbaud.*

Ajoutons que le présent jugement est en accord avec celui obtenu, le 29 janvier 1914, par Mme Lauth de la même 1re chambre du Tribunal qui la déboute aujourd'hui. Ce jugement de 1914 prend soin de distinguer entre les œuvres d'imagination, comme la pièce de Le Lasseur, — «où l'auteur a dû nécessairement modifier les faits, les sentiments, les attitudes de George Sand pour pouvoir les adapter à une pièce de théâtre... où il a dû notamment, dans le cours d'une pièce qui ne dure que quelques heures, embrasser des événements qui se sont déroulés dans l'espace de plusieurs mois, en sorte que les faits ainsi présentés et rapprochés ont un caractère singulièrement choquant » — et certains ouvrages relatifs aux *Amants de Venise*, dont Mme Lauth a elle-même autorisé la publication ; « qu'en effet, les ouvrages auxquels les défendeurs font allusion n'ont point le caractère de la pièce de Le Lasseur;.. que notamment le principal d'entre eux, le livre de Charles Maurras, paru sous le titre *Les Amants de Venise*, n'est nullement, comme on l'a prétendu, une œuvre d'imagination, qu'il est au contraire, comme l'expose exactement la préface, une œuvre de critique historique et littéraire, d'analyse psychologique exposant le pour et le contre, permettant aux lecteurs de se prononcer en connaissance de cause. »

§

Fonctionnaire quelques saisons au lieu même de la naissance de George Sand, grand admirateur de son génie, de son caractère et jugeant son existence aussi honorable, aussi normale que chacun la regarderait si elle eût appartenu au sexe laid, je n'ai pas été sans songer à en écrire. Et j'ai pu faire sur place des recherches aussi fructueuses que dans les Ardennes sur Rimbaud et autour d'Avignon sur J.-H. Fabre. J'étais tenté par les premiers pas de

l'auteur d'*Indiana* et de *Valentine* dans la voie d'une libération conjugale autant exigée par son génie que par son tempérament, si mariés l'un à l'autre. Et j'avais dessein de couper à sa racine ce sot cliché de la plasticité intellectuelle excessive d'une personnalité comme il en fut peu d'aussi fortes et indépendantes. Faire naître les romans de George Sand de ses amours; attribuer l'esprit qui règne ici à Sandeau, là à Musset, ailleurs à Mérimée, ailleurs à Michel de Bourges, Rollinat ou Pierre Leroux, etc., quelle absurdité! sous prétexte que Sand est femme et qu'elle accoucha de tel ouvrage, ou de tel autre au moment où un tel, ou bien un tel, partageait sa couche! Faire de cette libre et puissante voix une série d'échos, un phonographe!... Mon étude se commençait lorsque la Guerre arriva. Il y a peu de chances que je la reprenne, d'autant que, quant aux premières amours de George, les ouvrages de Mlle L. Vincent, un peu celui, fort remarquable également, de Mme Wladimir Karénine, m'ont coupé l'herbe documentaire sous le pied.

Voici cependant un document que ne donnent ni le *George Sand et le Berry* (1919), le *George Sand et l'Amour* (1917) de la première biographe, ni le *George Sand, sa vie et ses œuvres* de la seconde dont le VIe tome vient de paraître. Il serait vain de le demander à la *Correspondance* — encore que ce vaste recueil contienne maintes missives adressées au destinataire de celle-ci, Gustave Papet. Quant au Jules, entre trois auxquels il serait possible, à cette époque, de penser, il s'agit sans conteste de Jules Sandeau.

Mercredi matin.

Cher Gustave, que vous êtes bon! Comme vous aimez Jules, et comme mon cœur vous le rend. Vous avez donc passé la nuit dans un fossé au bivouac, comme un pauvre soldat, tandis que nous, égoïstes de bonheur, nous ne pouvions pas nous arracher des bras l'un de l'autre. Ah! ce n'est pas faute d'avoir dit trente fois: « Allons! Il le faut!... Gustave est là, pauvre Gustave! » Jules a pu vous le dire, au milieu de nos transports les plus fous nous vous bénissions; votre

non se mêlait à nos baisers, toutes nos pensées étaient pour vous, parce que vous étiez dans notre cœur, avec notre amour. Et je crois que votre dévouement, votre présence si près de nous, votre sollicitude à veiller notre bonheur le rendait plus suave encore. Cette amitié sainte et fervente qui nous entoure et qui nous déborde, elle fait partie de notre vie, elle rend notre sort digne du ciel. Ah ! vous devez être heureux aussi d'être aimé si ardemment. Ne vous en lassez pas. Mettez-nous à l'épreuve. Mais, mon pauvre ami, en attendant nous vous donnons des rhumatismes. Mon Dieu ! que l'amour est égoïste auprès de l'amitié. Pardonne-nous. Aime-moi. Je vous embrasse mille fois.

De huit ans plus jeune qu'Aurore Dupin, Gustave Papet fut l'un des premiers amis de l'adolescente, habitant Ars, entre La Châtre et Nohant, où il finira médecin béni des paysans pour ses lumières et sa gratuité, car il jouissait d'autant de bonté que de fortune. Ce fut lui qui présenta Jules Sandeau à la baronne Dudevant, l'automne de 1830. Sur leur aimable trio à l'heure de notre missive, les curieux trouveront, chez Mlle L. Vincent, surtout le *George Sand et l'Amour*, des détails qui corroborent cette missive, voire qui l'annoncent, puisque la sagace biographe nous dit de Papet : «... Il fut un ami dévoué d'Aurore et des plus dévoués ; d'une complaisance à toute épreuve. »

Ne dit-elle pas aussi :

Fille de la Nature, Aurore adorait les bois comme les vieux druides. Elle sacrifiait à l'Amour sur un autel de verdure sous la voûte étoilée, à l'ombre des vieux ormeaux qui s'effeuillent, dans cette garenne paisible qui laissa à Sandeau de si poignants souvenirs. L'ami dévoué faisait le guet. Nul indiscret ne pouvait approcher de ce sanctuaire.

Comme les vieux druides !. Ce serait plutôt comme les jeunes ; et cette hardie historienne paraît avoir du druidisme une conception à estomaquer Michelet. Mais le sanctuaire, cette fois, n'était pas de ceux où se regarde la feuille à l'envers. S'agissait-il de la « petite maisonnette à Mongivray », que Mlle Vincent nous signale comme « très utile » ?

ou bien le fossé où Gustave passa la nuit commandait-il le fameux « petit pavillon » ?

C'est vers cette époque que le petit pavillon de Nohant rendit de véritables services. Situé dans le parc sur le bord de la route de la Châtre à Châteauroux, une porte s'ouvrait sur cette route et donnait accès dans le jardin. Dès 1828, Aurore Dupin l'avait fait réparer. Il pouvait servir aux amis de lieu de rendez vous ; en tout cas, il était très commode. En passant par là, on évitait ainsi l'entrée du village. Les visites pouvaient arriver et sortir incognito. En un mot il servait de trait d'union entre Aurore et ses amis.

Mlle Vincent estime que ce trait d'union joua entre Jules et Aurore sitôt l'automne de 1830, malgré que Sand ait écrit qu'elle mit six mois à céder. Mais l'ami (aujourd'hui défunt), de Gustave, de qui je tiens la missive, indique sur la copie qu'il m'en donna qu'elle est de l'été 1831. Aurore Dudevant rentrait alors de son premier séjour libre à Paris, entamé en janvier 1831 ; elle retrouvait et Jules Sandeau et Papet, rentrés eux aussi de la Capitale et eux aussi fixés à la Châtre pour les vacances. D'autre part une lettre d'Aurore à Jules Boucoiran, datée du 27 octobre 1830, nous renseigne sur les débuts de la liaison de Jules et d'Aurore. Elle figure à sa date au tome I de la *Correspondance*, mais pas avec le passage suivant que j'emprunte au tome I de Wladimir Karénine.

Les cancans vont leur train à La Châtre plus que jamais. Ceux qui ne m'aiment guère disent que *j'aime* Sandot (vous comprenez la portée du mot) ; ceux qui ne m'aiment pas du tout disent que *j'aime* Sandot et Fleury tout à la fois ; ceux qui me détestent que Duvernet et vous, par dessus le marché, ne me font pas peur. Ainsi j'ai quatre amants à la fois. Ce n'est pas trop quand on a comme moi les passions vives. Les méchants et les imbéciles, que je les plains d'être au monde !

MARCEL COULON.

LES TOMBES ROYALES D'OUR

—

On se souvient encore de l'émotion suscitée par la découverte de la tombe de Toutankhamon, la première sépulture royale égyptienne, intacte ou presque, retrouvée de nos jours. Outre l'intérêt archéologique de cette trouvaille nous restituant le mobilier funéraire des sépultures pharaoniques, toute l'histoire de l'art d'une époque revivait devant nous. Je crois bien que les découvertes récentes des archéologues anglo-américains, à El-Moughéir (l'ancienne Our), en basse-Mésopotamie, ont encore plus d'importance pour l'histoire de l'humanité. La tombe de Toutankhamon était intacte et d'un seul coup tous les accessoires de la vie privée royale se trouvaient réunis ; mais, pièce à pièce, les divers musées d'égyptologie avaient déjà reconstitué en partie ce mobilier ; le merveilleux cercueil de Toutankhamon lui même paraissait moins imprévu lorsqu'on se souvenait de ceux tout incrustés d'émaux et de pierres rares que conserve le musée du Caire.

Avec les dernières trouvailles d'Our, un monde inconnu surgit, de 1.500 ans antérieur à l'hypogée de Toutankhamon, et la prodigieuse civilisation qui renaît à la lumière était déjà vieille au début de l'histoire, vers 3.000 avant notre ère, alors que l'Europe ne possédait encore qu'une culture rudimentaire.

Les plus anciens habitants dont on trouve la trace dans le sud de la Mésopotamie s'appelaient eux-même les Sumériens et leur pays Sumer (nom qui a définitivement remplacé celui de Chaldée qu'on lui donnait autrefois). Les Sumériens sont une population mal définie, peut-être appa-

rentée aux Indo-Européens, qui n'appartient pas en tous cas au bloc sémitique, et dont la langue assez imparfaite était du type dit agglutinant ; on nomme ainsi les langues qui expriment les divers états des éléments de la phrase par adjonction de préfixes ou de suffixes aux mots-racines, et qui ignorent les flexions dont se servent nos langues d'Occident. C'est aux Sumériens qu'on attribue, quant à présent, l'invention de l'écriture, devenue par la suite l'écriture cunéiforme, et toute la civilisation qu'adoptèrent les Babyloniens et les Assyriens envahisseurs de Sumer, qui constituent par rapport aux Sumériens une seconde et plus récente couche de population mésopotamienne.

Le territoire sumérien primitif correspond à la région du bas-Tigre et du bas-Euphrate, avant que les deux fleuves se soient réunis pour former le Shatt-el-Arab. En 3.000 avant notre ère, ce Shatt-el-Arab n'existait pas, et les deux fleuves se jetaient, par des embouchures séparées, directement dans le Golfe Persique qui remontait alors à près de cent cinquante kilomètres plus haut.

Depuis 1877, époque où le Français De Sarzec explora pour la première fois un site sumérien, Tello, qui répondait à l'ancienne cité de Lagash, les ruines du pays de Sumer ont été l'objet de nombreuses investigations ; aucune n'atteignit l'amplitude et la méthode des recherches effectuées depuis 1922 sur le site d'El-Moughéir, l'ancienne Our, dont la tradition fait la patrie d'Abraham.

L'expédition est organisée par le Musée Britannique et le Musée de Philadelphie, qui envoient à chaque campagne un ou plusieurs des leurs pour diriger les travaux. C'est ainsi que M. Hall, le conservateur du département des antiquités égyptiennes et orientales du British Museum, et M. R. C. Thompson, du même musée, que M. L. Legrain l'assyriologue français qui conserve les collections du Musée de Philadelphie, ont participé aux campagnes de fouilles. Mais l'ouvrier de la première heure, à qui sont dues les découvertes retentissantes de cette année, est M. L. Woolley,

du British Museum, bien connu par ses fouilles précédentes, notamment à Djerablous, l'ancienne Karkémish, sur la boucle de l'Euphrate ; je n'aurai garde d'oublier Mme Woolley, précieuse auxiliaire, qui, avec une véritable vaillance, affronte chaque année le climat sévère et l'inconfort total du champ de fouilles d'El-Moughéir.

Le site de Moughéir était bien choisi pour ces recherches ; la ville d'Our fut à plusieurs reprises capitale, et présida aux destinées du royaume de Sumer. Nous connaissons jusqu'ici les monuments d'une de ses dynasties que les listes royales nomment la troisième, et qui florissait dans la seconde moitié du deuxième millénaire avant notre ère ; les nouvelles fouilles nous ont restitué les monuments de sa première dynastie, qui régnait au début de l'histoire, vers 3.100 avant J.-C.

Ces monuments, tout à fait comparables à ceux qui avaient été découverts à Tello et qui sont conservés au Louvre, n'ont fait que confirmer pour Our, vers 3 100, l'existence d'une civilisation analogue à celle de Tello, comme il était à prévoir, à ceci près que, dès cette époque, des « écoles » sont déjà perceptibles et que celle de Tello nous apparaît peut-être un peu plus compassée et moins éprise de réalisme que celle d'Our ; mais il était réservé à l'exploration des cimetières de Moughéir de fournir les plus intéressants résultats.

Jusqu'ici on n'avait point découvert de nécropole très ancienne, ayant abrité les dynastes sumériens et leur cour. Les ruines en Mésopotamie sont d'un aspect tout différent de celles de l'époque grecque ou de l'époque romaine ; ce sont des monticules qui se détachent sur la plaine et ne présentent rien d'apparent sur leur surface. Les Mésopotamiens employaient surtout, dans leurs constructions, la brique d'argile simplement séchée au soleil ; tôt ou tard elle redevenait la poussière qui l'avait formée ; les murs, en s'effritant, ensevelissaient le contenu des palais et augmentaient simplement de quelques mètres la butte de terre

ou la terrasse artificielle sur laquelle ils avaient été bâtis. Les nécropoles au contraire ont obéi à la loi commune à l'antiquité, au souci de passer inaperçues des violateurs de tombeaux, toujours à l'affût des richesses qu'ils savaient ensevelies dans les hypogées. Quelque part dans le désert, aux alentours de la colline de ruines de la ville, une ondulation de terrain à peine sensible, un repli léger, parfois une dépression, indiquent seule une nécropole.

La mission anglo américaine, qui a eu la bonne fortune de retrouver les sépultures de la cour des rois d'Our, a eu par surcroît celle que nombre de tombes aient échappé aux violateurs ; or, voici ce qu'ils ont découvert et ce que le British Museum expose temporairement, en attendant le partage avec le musée de Bagdad et celui de Philadelphie (1).

Le type le plus ordinaire de sépulture est une simple fosse où le corps est déposé, soit à même le sol, soit enveloppé de nattes ou abrité par un cercueil en vannerie, véritable panier de joncs tressés ; parfois les parois de la fosse ont été tapissées d'une natte. Une vaisselle de terre cuite assez abondante, contenant la nourriture destinée à la vie de l'au delà est déposée à côté du mort, et nous n'avons dans ce dispositif rien qui tranche sur tout ce que les peuples anciens ont connu ; mais à Our, la tombe contient en outre un bateau modelé en bitume, de la taille d'un grand jouet ; cette pratique, qui se perpétuera jusqu'à la fin de la dynastie dite d'Agadé, vers 2650 (dynastie sémitique qui a succédé aux dynasties sumériennes), nous fait de suite penser à l'Egypte où le mort devait accomplir en bateau une partie du parcours de la route de l'au delà, où le soleil lui-même allait en barque dans sa course nocturne. Quelle rencontre pour ceux, de plus en plus nombreux, qui voient

(1) En attendant la publication officielle de ces fouilles, le lecteur pourra consulter : L. Woolley, *The Royal Tombs of Ur of the Chaldees ; Museum Journal* (Philadelphie), 1928, p. 1.

dans la culture asiatique l'animatrice de l'Egypte et son guide vers la civilisation !

Les tombes les plus riches, les sépultures royales offrent une autre disposition ; un puits quadrangulaire, de dimensions et de profondeur variables, est creusé dans le sol ; une pente douce est ménagée pour conduire au fond de la fosse qui est à ciel ouvert. Dans un des angles de cette tranchée se trouve une niche en maçonnerie, rectangulaire, à toiture voûtée, renfermant le corps du défunt, tandis que tout le reste de l'aire de la sépulture est consacré aux offrandes. Et quelles offrandes ! Non seulement les objets ayant appartenu au mort : vêtements, armes, bijoux, vaisselle précieuse, mais ses chars, dont les bêtes de trait ont été sacrifiées ; sacrifiés aussi, les gardes du corps, les serviteurs, les musiciens, les femmes du harem qui constitueront la cour du roi dans l'autre vie. Nous savions bien, par les textes, que les dieux comme les rois avaient « maison montée » et nous connaissions la composition de ces cours divines et humaines, mais nous ignorions qu'à haute époque le monarque fût suivi d'un tel cortège dans l'au delà et que sa mort donnât lieu à un tel massacre. On a rencontré jusqu'à cinquante-neuf squelettes de victimes sacrifiées dans une des tombes de Moughéir. Sans doute la coutume disparut rapidement et totalement, puisqu'on ne trouve pas dans les tombes plus récentes de Sumer ce monde de poupées qui a pour mission, en Egypte, de remplacer les serviteurs, le harem, le bétail du mort ; elle existait du moins encore à l'aurore du IIIe millénaire avant notre ère.

Quatre tombes, parmi toutes celles qui ont été découvertes, méritent une mention spéciale. L'une, la tombe d'un chef, ne contenait que peu d'objets, mais d'une qualité exceptionnelle, notamment une coiffure d'apparat, en or (2), représentant la chevelure séparée sur le sommet de la tête en deux masses égales et descendant en boucles frisées jusqu'à la nuque ; un tortil en relief semble maintenir les cheveux

(2) *British Museum Quarterly*, II (1928), pl. LXV.

en place, et en arrière se voit un petit chignon en boule fixé par un lien ; il semble bien la représentation d'une pièce de la coiffure, parfois rapportée lorsque les chefs Sumériens n'avaient pas assez de cheveux pour les relever en chignon. Nous savons par l'épopée nationale consacrée au héros Gilgamesh qu'il était d'usage, avant le combat, de ramener les cheveux en chignon, un peu pour amortir les coups et beaucoup pour éviter de donner prise à l'adversaire. Sur la coiffure d'or les oreilles sont représentées en relief ; cette disposition se retrouve sur le casque de guerre porté par le roi figuré sur un bas-relief célèbre du musée du Louvre, qu'on appelle la Stèle des Vautours et qui date d'à peu près 3.000 avant notre ère. La coiffure est en parfait état, d'un travail admirable dans le repoussé et la ciselure ; il ne s'agit pas d'un casque de guerre, mais d'une sorte de perruque destinée aux cérémonies ; tout le pourtour de la perruque est percé de petits trous pour y passer le fil qui maintenait le matelassage intérieur dont était garnie la coiffure, et dont les fragments étaient encore adhérents lors de la découverte.

Le plus souvent, les anciens Sumériens sont représentés tête rase ; lorsqu'ils sont chevelus, leur chevelure est abondante et souvent tombe jusqu'aux épaules comme une perruque à marteaux. Les rois et les prêtres sumériens de cette époque ne portaient-ils pas perruque en certains cas ? Cette coiffure d'or, qui devrait à sa nature d'avoir survécu, alors que les perruques ordinaires auraient disparu, le donne à penser ; en tout cas, elle rappelle la coiffure d'une statuette du Louvre représentant un adorant qui offre un chevreau à la divinité (1) et qui provient d'Elam.

Des vases d'or se trouvaient dans la tombe, bols unis ou à cannelures en relief, certains marqués au nom du défunt : Meskalamdoug, ce qui signifie « le bon héros du pays », sans qu'un titre quelconque suivît ce nom. Un poignard

(3) M. Pézard et E. Pottier, *Catalogue des antiquités de la Susiane du Musée du Louvre*, P. 2e édit. (1926), n° 76.

d'un type habituel à l'époque: manche en bois orné de clous d'or, lame d'or assez large à nervure centrale, faisait partie du mobilier funéraire, ainsi qu'un bibelot exquis, un petit singe d'or assis les mains sur les genoux ; notons enfin des pointes de flèches en silex, qui offrent une curieuse particularité. Ces pointes sont triangulaires et elles étaient montées dans le bois de façon à frapper non par un sommet, mais par un des côtés du triangle. Or, n'est-il pas curieux que sur une palette de schiste vert (4) comme on en a trouvé une si belle série en Egypte, palette qui date de l'aurore de la période historique, on voie aux mains des guerriers coiffés de plumes, dont on s'est demandé s'ils étaient des Egyptiens ou des Asiatiques, le même type de flèche dont la forme est si caractéristique ?

La deuxième tombe n'a fourni aucun document épigraphique qui puisse nous indiquer le nom de son possesseur, mais son dispositif ne laisse aucun doute sur le haut rang de celui qui l'occupait. Lorsque la tranchée qui constituait la tombe fut déblayée, et mise de nouveau à ciel ouvert comme au jour des funérailles, on rencontra tout d'abord, au pied de la pente douce qui conduisait au fond, les squelettes de six gardes du corps avec leurs armes, la tête encore couverte de leur casque de cuivre, puis deux chars traînés chacun par trois bœufs au riche harnachement semé de plaques d'argent. Les palefreniers, à la tête de l'attelage, avaient été sacrifiés en même temps que les animaux qu'ils conduisaient ; puis venaient une jonchée de serviteurs et des femmes du harem, aux coiffures d'or d'un travail délicat et compliqué. A l'extrémité de la tranchée, la tombe elle-même, quadrilatère de maçonnerie recouverte d'une voûte en coupole ovale, avait contenu le corps du roi. La porte d'entrée avait été respectée, mais la dégradation de la coupole indiquait le passage des violateurs de sépultures. Tout n'avait cependant pas été emporté. Le long

(4) L. Heuzey, *Tribu asiatique en expédition* : *Revue archéologique*, 1890, pl. IV, V.

d'une paroi, un bateau en argent aux extrémités très relevées, tout équipé de ses rames à pales en losanges, attendait le mort pour ses pérégrinations dans l'au delà (5). Une sorte de jeu à cases incrustées de plaquettes taillées dans les grandes coquilles marines, du genre *trito* ou *melo*, qui ont joué le rôle de l'ivoire auprès des anciens Sumériens, était là pour distraire le maître. Puis des lampes d'or, de forme losangique et rappelant, malgré leurs lignes géométrisées, une de ces coquilles marines coupées selon son axe, des vases d'or unis ou côtelés, en forme de navette. Sur les côtés de ces vases, deux petits cylindres d'or soudés près du bord, en position verticale, et percés d'un trou par où passait un fil d'or tordu qui leur servait d'anse. A haute époque également, nous trouvons sur les vases de pierre dure, en Egypte, de semblables oreillettes, mais horizontales, taillées dans la matière du vase, et destinées au même usage. Encore dans cette tombe, une harpe de forme tout à fait particulière au pays de Sumer. Il était alors quasi classique que le montant de la harpe se terminât par une tête de taureau. Ici c'est un avant-train de taureau en bois, dont la tête est d'or, les yeux, la crinière, la barbiche en lapis-lazuli (6). Entre ses pattes de devant, des plaques de coquille représentent les sujets les plus inattendus ; des animaux aux attitudes humaines jouent de la musique, de la harpe, du sistre ; ils dansent ou ils apportent, l'un des provisions, l'autre une grande jarre de boisson. Voici donc une représentation qui, par son antiquité, laisse loin derrière elle les cortèges un peu burlesques d'animaux qu'affectionnait l'Egypte, et lorsque nous nous souvenons des véritables « fables », parvenues malheureusement assez mutilées jusqu'à nous, que nous a conservées la littérature sumérienne, ne devons-nous pas voir dans ces images d'environ 3.000 ans avant notre ère le prototype illustré de ce genre littéraire,

(5) *Illustrated London News*, 23 juin 1928, p. 1171.
(6) *Ibid.*, p. 1175.

dont il conviendrait de faire honneur au vieux pays de Sumer ?

L'art de cette époque nous apparaît singulièrement puissant, réaliste, d'une grande justesse d'observation. Sur un des anneaux du harnais destinés aux passage des rênes, se dresse une figurine d'âne en argent d'une vérité incroyable.

La troisième tombe nous a donné, au contraire, le nom de son possesseur ; il s'agit de « Soubad, la noble dame », sans doute une reine. Cette sépulture, intacte, a révélé la même profusion de victimes, un luxe inouï d'offrandes funéraires. Vases d'albâtre ou d'onyx translucide, d'obsidienne, ce verre de volcan si rare, vaisselle d'argent, vaisselle d'or, dont les multiples spécimens ont été empilés, par catégories, les uns dans les autres ; vases à libations, tubes d'or ou d'argent pour boire au chalumeau, puis le traîneau de la défunte tiré par un âne harnaché d'argent. Je dis bien le traîneau, car il n'y avait pas traces de roues au véhicule, dont on a pu rapprocher la forme de celle d'un signe d'écriture sumérienne encore hiéroglyphique, relevé sur une tablette très ancienne (7) ; il devait être encore employé dans les cérémonies religieuses, souvenir d'une époque où l'on ne connaissait pas la roue. N'était-ce pas même le char funéraire de la reine Soubad ? En tout cas, un rapprochement s'impose avec l'Egypte où le mort était conduit à l'hypogée en traîneau. Mais, de tout cet ensemble, les bijoux de la reine étaient le plus fantastique : épingles d'or à tête de lapis, colliers à grains d'or, de cornaline et de lapis, chaîne d'or du type colonne comme on les fait aujourd'hui, diadème ou ceinture où, sur une résille en perles de lapis, se détachent de petits rameaux d'or à fruits de pierres rares, amulettes d'or représentant des bouquetins, des taureaux ; cylindres gravés à sceller les tablettes, où figurent des scènes de banquet, les personnages levant le gobelet ou buvant au chalumeau. Et surpassant le tout en richesse, la

(7) S. Langdon, *Excavations at Kish*, I, P. (Geuthner), 1924, pl. XXXI.

coiffure de la reine ; sur une tête servant de mannequin et ombragée d'une épaisse chevelure, on a assujetti les différentes pièces qui composaient cette coiffure, d'abord des rubans d'or, d'où s'échappent des feuilles de mûrier en or, qui composent comme un réseau métallique emprisonnant la chevelure, et, surmontant l'édifice, une sorte d'épingle formant peigne ; d'une tige unique, prolongée par une lame d'or plate s'échappent des fleurs d'or à cœurs en lapis ; l'ensemble, qui se retrouve en moins riche sur les coiffures des femmes du harem, est d'un grand effet mais d'un goût un peu barbare ; ces coiffures et la pièces que nous avons décrite sous le nom de diadème manquent, il faut le reconnaître, de la sobriété que la vaisselle et nombre de bijoux des tombes présentent à un si haut degré ; mais leur technique est digne des autres pièces.

La quatrième tombe, voûtée en encorbellement, qui n'a livré aucune inscription, contenait deux œufs d'autruche, l'un en or, l'autre en argent, garnis à chaque extrémité d'incrustations de coquille, de calcaire rouge et de lapis-lazuli ; la pièce la plus curieuse, que l'on croit être une sorte d'étendard qu'on portait au bout d'une perche, est un panneau de bois rectangulaire dont chaque face comporte une série de scènes disposées sur trois registres (8). Les personnages sont faits de coquille découpée, et le fond de petits morceaux de lapis-lazuli incrustés. D'un côté, scènes de guerre dont certaines nous sont familières par les stèles de victoire de l'époque sumérienne. Le chef de la tribu, représenté par convention respectueuse plus grand que les autres, se tient debout à la tête de ses guerriers. Pêle-mêle arrivent devant lui les prisonniers qui ont échappé au massacre ; derrière les prisonniers, les hommes d'armes, coiffés d'un casque qui cache les oreilles, vêtus d'un manteau en forme de cloche raide d'un tissu assez résistant pour amortir les coups ; ils sont armés de la lance. Après eux enfin les chars de guerre, chariots à quatre roues

(8) *Illustrated London News*, 23 juin 1928, p. 1176.

pleines, traînés par des ânes demi-sauvages. Dans la caisse du char que protège un haut tablier échancré pour livrer passage aux rênes, le conducteur, et derrière lui un soldat vêtu à la légère, brandissant une javeline. Nous sommes sur le champ de bataille et les cadavres des ennemis jonchent le sol. L'autre face est la suite logique du combat. Le chef et ses invités, assis sur des sièges dont les pieds sont en forme de pattes d'animaux, comme les sièges de l'Egypte à la période prédynastique, tiennent le gobelet à la main et les serviteurs s'empressent autour d'eux. Un harpiste et un chanteur les assistent. Le roi et sa cour regardent défiler les serviteurs conduisant des taureaux, des capridés d'espèces diverses, des ânes ; certains portent du poisson, d'autres de volumineux fardeaux qu'ils soutiennent sur leurs dos comme les hammals orientaux contemporains, au moyen d'une corde qui passe sur leur front. Tandis que le roi, les courtisans, et la plupart des serviteurs ont la tête rase, certains d'entre eux portent les cheveux en mèches ébouriffées. Il y a dans ces épisodes, malgré la naïveté et les inexpériences de l'archaïsme, un réalisme, une observation, une sûreté dans les attitudes, qui dénotent un long apprentissage et un art déjà vieux. Ces scènes, jointes à la découverte faite ces dernières années, par la même mission, de bas-reliefs représentant les travaux de l'étable, ne peuvent manquer de rappeler l'imagerie des mastabas de l'Ancien Empire égyptien, où le maître contemple les revenus de ses domaines. Ce petit tableau à double face est le document le plus révélateur que nous possédions de la vie sumérienne d'il y a cinq mille ans.

Bien entendu, tous ces objets n'ont point été trouvés dans un même état de conservation ; un certain nombre ont été déformés par le poids des terres accumulées ; tel est le cas du crâne d'un des guerriers casqués immolés dans la deuxième tombe ; les os, le casque, ont été aplatis, et la tête qui était posée de profil sur le sol a subi, ainsi que sa coiffure, un élargissement du plus curieux effet. D'autre

part, le sol de Mésopotamie, qui n'a pas la sécheresse de celui de l'Egypte, désintègre peu à peu les ossements et les objets de bois. Pour les squelettes, il a fallu imprégner de paraffine le sol où ils reposaient, et lever ensuite la couche de terrain ainsi solidifiée. Pour les objets de bois, on a, dans certains cas, restitué leur forme en coulant du plâtre dans le vide qu'a laissé leur disparition et en remplissant le creux délimité par la terre qui s'était tassée autour de l'objet. On ne saurait assez louer la connaissance qu'avait M. Woolley des procédés les plus modernes en usage dans les fouilles, et de l'habileté avec laquelle il les a appliqués ; autrement combien de ces trésors auraient été irrémédiablement détruits.

Tout naturellement, le problème de la date se pose en présence de ces découvertes. Le style de certaines pièces, l'écriture des rares inscriptions, la comparaison avec les monuments déjà connus (9) permettent de répondre à cette question. Les cylindres à sceller les tablettes trouvés dans la tombe de Soubad, par les scènes qu'ils représentent, par les inscriptions qu'ils portent, feront attribuer l'ensemble de cette sépulture au début de la période historique ; c'est, pour la ville d'Our, celle de la première dynastie d'Our qui régnait vers 3.100 environ, et à laquelle appartiennent nombre de monuments trouvés durant les campagnes précédentes. La deuxième sépulture pourrait être datée de la même époque. Par contre, la première tombe, dont les objets au nom de Meskalamdoug portent une écriture plus évoluée, peut être considérée comme la plus récente des quatre, quoique de peu, soit environ 2.900 avant notre ère.

La quatrième serait, selon M. Woolley, la plus ancienne ; en effet, le puits de la tombe a servi dans ses parties hautes à des inhumations dont la date générale serait la première dynastie d'Our ; M. Woolley fait observer qu'il a

(9) Pour les comparaisons, le lecteur pourra se reporter à G. Contenau, *Manuel d'archéologie orientale*, I. P. (A. Picard), 1927, dernier chapitre.

fallu bien longtemps pour qu'on ait oublié la présence sous-jacente de la sépulture d'un chef, ou pour qu'on ait osé en réutiliser le puits ; il estime donc que cette tombe devrait dater de 3.500 avant notre ère. Le style des objets qui y ont été découverts me paraît s'opposer à une attribution aussi haute. Sans doute les personnages placés en ligne sur l'« étendard » accusent un archaïsme plus considérable que celui de la stèle des Vautours (10), mais nous avons d'autres points sûrs de comparaison ; les petits serviteurs aux cheveux en désordre qui s'y rencontrent ont leur équivalent sur des cylindres dont les inscriptions sont déjà linéaires et contemporaines de la première dynastie d'Our (11). Même observation pour la façon un peu maladroite dont l'artiste a rendu le petit troupeau qui défile devant le roi, et où les têtes rangées en lignes semblent soudées à un corps unique ; une des plaques sculptées au nom d'Our-Enlil, qui est à Constantinople, rappelle cette disposition (12) et un cylindre du British Museum (N° 42-89767) la reproduit complètement (13). Or, ces deux petits monuments, par leur style et leur écriture, ne sont pas antérieurs à la première dynastie d'Our ; c'est donc à cette époque, peut-être à son début, que je proposerais de dater l'hypogée quatre, qui n'est en somme que de peu antérieur aux sépultures deux et trois que nous avons décrites.

La réutilisation partielle de cette tombe pourrait s'expliquer soit par le souci de dissimuler son entrée, soit par le désir, pour les familiers du roi, d'être inhumés près du monarque. Revenant à l'Egypte, dont les usages sont mieux connus que ceux de Sumer, nous nous rappellerons que sous l'Ancien Empire l'ambition des courtisans était d'être inhu-

(10) G. Contenau, *Musée du Louvre, Antiquités orientales*, I. P. (Morancé), 1927, pl. 5.

(11) L. Delaporte, *Musée du Louvre. Catalogue des cylindres orientaux*, II. P. (Hachette), 1923, pl. 68, numéro 4.

(12) G. Contenau, *Manuel d'Archéologie orientale*, I, fig. 338, p. 441.

(13) O. Weber, *Altorientalische Siegelbilder*. Leipzig (Hinrichs), 1920, fig. 402.

més près du pharaon, distributeur de la vie d'outre-tombe,

Il est intéressant, en ce qui regarde l'âge de ces sépultures, de constater que les découvertes touchant l'époque archaïque, qui se multiplient depuis quelques années, se massent autour de ce chiffre 3.100, 3.200 peut-être, sans pouvoir la dépasser, lorsqu'il s'agit de monuments rentrant dans la période historique ; cette date paraît bien en être la limite.

Pour ceux qu'intéresse le lointain passé de l'humanité, les fouilles d'Our sont d'un intérêt capital. Elles nous mettent en présence, pour le début de l'histoire, d'une civilisation bien supérieure à ce qu'on pouvait supposer ; elle utilise, en un laps de temps très restreint, la voûte en encorbellement, l'arche, la voûte ordinaire, et par la disposition d'un toit ovale sur tombe rectangulaire, elle connaît déjà le pendentif pour les raccorder. Cette civilisation se révèle enfin d'une maîtrise prestigieuse dans le travail du métal, bien supérieur aux autres techniques de la même époque ; puisqu'il faut lui supposer une période préparatoire, nous devons espérer la retrouver un jour sur place, à moins, comme certains l'admettent aujourd'hui, que les Sumériens ou leur aristocratie dirigeante soient venus du Nord, des régions du Caucase, d'où ils auraient apporté la métallurgie.

En effet, les épingles-peignes des sépultures d'Our, des épingles ou bien le manche d'un vase trouvé dans ces tombes, dont l'extrémité s'aplatit pour s'enrouler sur elle-même, rappellent beaucoup certains types qui sont caractéristiques de l'art du Caucase.

Le principe même des inhumations accompagnées de sacrifices se retrouve à une époque beaucoup plus récente chez les Scythes, qui sont originaires de la région, et nous rappellerons ce qu'en dit Hérodote (14). Lorsqu'un roi meurt, « les Scythes font une grande excavation carrée ; dès qu'elle est prête, ils enlèvent le corps (pour le promener de tribu en tribu), après l'avoir enveloppé de cire,

(14) IV, 71.

ouvert, nettoyé, rempli de souchet pilé, de parfums, de graine de persil et d'anis ; après l'avoir recousu, ils le conduisent en chariot chez une autre tribu. (Lorsqu'ils ont visité plusieurs tribus), ils arrivent à la sépulture. Alors ils déposent le mort dans la fosse sur un lit de verdure ; ils l'assujettissent en plantant des deux côtés des dards et ils étendent sur lui des poutres qu'ils recouvrent de claies. Dans l'espace vide, ils enterrent l'une de ses concubines qu'ils ont étranglée, un échanson, un cuisinier, un palefrenier, un serviteur attaché à sa personne, un porteur de messages, des chevaux, des prémices de toutes ses richesses et des coupes d'or, car ils ne se servent ni d'argent ni d'airain. Pour finir, en rivalisant d'ardeur, ils comblent la fosse et s'appliquent à le recouvrir d'un tertre d'une grande élévation. » Nous apprenons en outre que l'an d'après on étranglait cinquante serviteurs et cinquante chevaux du roi, qui devaient lui constituer une garde funèbre.

Tout cela ne va point mal non plus avec des découvertes de petits monuments, faites autrefois dans la région du Kouban (Mer Noire), où l'influence sumérienne et l'influence caucasienne se trouvaient mélangées (15).

L'intérêt grandit si l'on se rappelle que les Scythes sont des Indo-Européens, et que dans la recherche, vaine jusqu'ici, de l'« origine des Sumériens », l'hypothèse qui les rattacherait aux Indo-Européens, qui en ferait des Pré-Indo-Européens, pour ainsi dire, n'est pas la moins séduisante (16). Tout récemment encore, le professeur A. Keith, qui mensurait le premier lot un peu important de crânes, vraisemblablement sumériens, qu'on a découverts à Tell-el-Obéid, près d'Our, ne concluait-il pas que le Sumérien représente la transition entre le type iranien et le type sémi-

(15) M. Rostovzew. *L'âge du cuivre dans le Caucase septentrional et les civilisations de Soumer et de l'Egypte protodynastique* : *Revue archéologique*, 1920, p. 1-37.

(16) C. Autran, *Sumérien et Indo-Européen*. P. (Geuthner), 1925. Sur le même sujet, voir aussi : H. Hein, *Sumerer und Indogermanen* : *Mannus*, 11-12, 1-2, 1919-1920, p. 183-204. — *Sumerisch-Indogermanisch* : Altona, 1919 (lithogr.).

tique, mais avec prédominance des caractères iraniens (17)?

Mais nous pouvons peut être faire un pas de plus ; cet art du métal, qui, dès 3.000 avant notre ère, a atteint un développement incomparable au pays de Sumer, n'est pas un phénomène isolé. Sur des tablettes de terre cuite trouvées en Mésopotamie, à Jemdet-Nasr, et dont l'écriture en partie incompréhensible est encore de la pictographie presque pure, des empreintes de cylindres reproduisent des animaux d'une vérité et d'un réalisme merveilleux, d'un mouvement surprenant d'observation ; et ces tablettes, plus anciennes que les tombes d'Our, ont leur équivalent au sud-ouest de la Perse, autrefois appelée Elam, dans les tablettes que l'on nomme proto-élamites (18). En Elam encore, sur le site de Suse, où la France poursuit annuellement des recherches, une nécropole, plus ancienne que toutes ces découvertes d'un nombre indéfini d'années, a révélé une civilisation déjà en possession du métal, employant une vaisselle funéraire de grande finesse, au décor original, où la représentation du végétal, de l'animal, de l'homme même, par des déformations successives et combien de fois répétées, se stylise et tourne au géométrique (19). Il semble donc que partout, dans ces régions de l'Asie occidentale, une civilisation antérieure à celle que nous trouvons au début de l'histoire se soit épanouie, plus parfaite sur bien des points que celle que nous rencontrons vers 3.000, et au déclin de laquelle fut inventée l'écriture. Chaque découverte qui nous conduit plus haut dans le passé recule ainsi la limite de nos connaissances, mais elle ne révèle pas le secret de l'origine de la civilisation la plus ancienne qui ait existé.

D[r] G. CONTENAU.

(17) H. R. Hall and C. L. Woolley, *Ur Excavations, I. al-Ubaid*, Oxford University Press, 1927, p. 214.

(18) Les empreintes de Jemdet Nasr n'ont pas encore été publiées. Reproduction des empreintes proto-élamites dans : L. Legrain, *Empreintes de cachets élamites* (*Mémoires de la Délégation française en Perse*, t. XVI). P. (Leroux) 1921, et dans le *Catalogue* de L. Delaporte (*loc. cit.*).

(19) E. Pottier, *Céramique peinte de Suse et petits monuments* (*Mémoires de la Délégation française en Perse*, t. XIII). P. (Leroux), 1912.

AURORA

OU

LE RANCHO DE L'OMBU[1]

—

DEUXIÈME PARTIE

I

« Irma est malheureuse déjà », avait dit don Ignacio à son jeune fils. C'était vrai. Le rapide voyage, entrepris dans la joie et le délire amoureux, s'était terminé dans l'angoisse et l'humiliation. A son arrivée à Florida, la fugitive n'avait trouvé, à la demeure de l'amant, qu'une négresse à la chevelure crépue, aux oreilles ornées de larges anneaux d'or. Quand elle manifesta l'intention de passer la nuit dans la maison du maître pour attendre son retour, la servante avait ouvert des yeux ébahis.

— Je suis attendue, affirmait Irma, préparez-moi un maté; faites-moi un rôti et du macaroni; dressez-moi un lit.

— Il n'y a aucune provision, grogna la servante.

— Allez en acheter.

— Je n'ai pas d'argent.

La voyageuse tendit du papier monnaie :

— En voici.

— Le boucher ne débite rien après midi.

— Les grandes tiendas ne sont pas fermées à cinq heures, je suppose. Rapportez-moi une conserve de frigorifique.

La négresse prit brutalement les piastres et partit. Elle

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 723

sautait sur ses pieds grêles, chaussés de souliers vernis, à talons hauts et pointus. Après quelques pas sur le trottoir dépavé, elle se retourna et regarda fixement Irma avec un sourire mystérieux : moquerie ou colère.

Quand elle revint, elle déplia pourtant des draps, fit un lit, et, dans un silence hargneux, mit un couvert sur la table de pitchpin.

L'Anglais arriva le lendemain. Irma fut glacée de son accueil.

— J'avais pensé bien faire en venant vers toi, dit-elle, tremblante... Regarde ton fils... il est beau.

L'homme blond mordait ses lèvres trop minces. Ses doigts, aux ongles lissés, défaisaient et retordaient nerveusement le nœud de régate, tombant souple sur la chemise d'un élégant bleu lavande. Devant la glace, il passait une brosse parfumée sur sa chevelure aux reflets de soleil.

— Je ne t'en veux pas, répondit-il enfin; mais, j'ai été surpris... Tu aurais mieux fait de m'avertir... Tu aurais pu rester seule longtemps ici; mes absences sont fréquentes : — Cata, donnez-moi l'eau de Cologne.

La négressse ouvrit le sac de voyage, en sortit des flacons, rangea, demanda le veston du maître pour le brosser, affecta de l'aider elle-même à le remettre, ayant un coup d'œil sournois vers Irma.

Comme celle-ci avait des larmes aux yeux, l'arrivant eut un sourire frivole et lui donna un baiser rapide.

— Voyons le bébé, dit-il.

— Il a tes yeux, ton teint, ta chevelure dorée, murmura Irma.

— Il est difficile de le renier, acquiesça le jeune homme. Je devais être ainsi à dix mois.

Il se souvint tout à coup de la réponse plaisante faite à un ami qui l'avait blagué récemment sur ses bonnes fortunes : « Moi, avait-il dit, si j'ai des enfants, je te répondrai par la phrase pittoresque d'un fermier de mon

père, qui vit là-bas dans le comté de Durham; « si j'ai des enfants, ils sont de la race des poulets, ils suivent leur mère. » Et, voilà que cette femme, au cœur excessif, venait troubler son égoïste vie en s'imposant à lui... Trop passionnée vraiment, cette demi-bourgeoise exaltée par les nuits chaudes et lascives des pampas.

Il se laissa pourtant aimer pendant quelques jours.

Les deux amants sortaient de leur chambre pour le déjeuner de midi que Cata leur servait d'un air rogue. Ils faisaient ensuite des siestes interminables. Puis, quand Irma lissait ses cheveux noirs, assise devant le lavabo de pitchpin, l'Anglais, baignant son front et ses tempes d'eau de Cologne ambrée, appelait la négresse qui redressait les draps, tapotait les oreillers avec des gestes furieux.

Un matin, accoudé à l'oreiller, près d'Irma, il dit paisiblement :

— Je pars aujourd'hui... Je te laisse quelque argent; Cata te servira.

— Où vas-tu? murmura Irma navrée.

— Ne sais-tu pas quel est mon travail? Demain, je serai à Rio Negro. Le jour d'après, au Salto, achetant des cuirs et des laines, dans le campo.

— Ne m'oublie pas.

Il eut un imperceptible haussement d'épaules. Quand ils étaient rassasiés d'amour, et que la vie banale et coutumière les mettait en face l'un de l'autre, leurs lèvres disjointes ne savaient plus trouver de mots pour unir leurs pensées.

Irma n'était pas assez instruite pour hausser son esprit jusqu'à celui du jeune homme; et, lui, n'entamait pas de causerie qu'il savait devoir sombrer rapidement dans la vulgarité des menus faits ménagers, énoncés et discutés comme des événements de sensationnelle importance.

L'absence de l'Anglais dura un mois.

Après un bref séjour, il repartit.

Trois mois passèrent. De temps à autre, il envoyait quelques piastres.

Irma songea à travailler.

Cata, chaque jour plus nerveuse et sournoise, cachait les clefs des armoires, puis, feignant de les retrouver, prenait le linge nécessaire aux lits ou à la table. Les clefs disparaissaient de nouveau.

Le soir, Irma pleurait en allaitant son enfant. C'était cela, l'existence de rêve amoureux vers lequel elle s'était enfuie! Etait-elle plus heureuse ici qu'au rancho de l'ombù?

Un dimanche, elle avait été promener l'enfant sur la place fleurie de géraniums et de tubéreuses. Le soleil dorait les troncs bombés et les palmes rigides des grands dattiers. Une cloche sonnait. On la voyait s'agiter en cadence, tintant clair dans le pimpant ciel bleu, au sommet d'un édifice, qui dominait, de très haut, les basses maisons à terrasses. Des garçons et des fillettes montaient, en tumulte, le perron conduisant au portail sculpté.

Irma n'était entrée dans une église que le jour de son baptême, sur les bras d'une amie de sa mère. Le désœuvrement l'entraîna à la suite des enfants qui continuaient de s'engouffrer, par grappes, sous le vantail de pierre.

A peine entrée, elle esquissa une lente volte-face. La haute salle voûtée, aux murs blanchis de chaux, ne méritait pas l'attention, non plus que les statues rigides, alignées sur des colonnes peintes.

Un bourdonnement de ruche, en travail d'essaim nouveau, roulait et grandissait entre les bancs heurtés. Les petits pieds rapides frappaient les dalles, tandis que les langues se démenaient, et que fusaient les rires des plus jeunes bambins; rires réprimés par le coup d'œil des grands.

Irma s'arrêta. Comme cette fillette au regard sombre ressemblait à Aurora! Une douceur, mêlée de tristesse

amollissante, l'envahit toute. Elle se pencha vers l'enfant brune, qui déjà avait passé, montant vers les premiers rangs.

Les vitraux blancs versaient leur lumière uniforme et rude. Irma se dirigea vers le portail. Mais l'apparition d'une soutane noire fit taire soudain la rumeur des voix. Irma s'immobilisa dans une curiosité nouvelle. Elle s'assit, le bébé blond pressé contre son sein.

Le prêtre parlait d'un ton familier, sans gestes oratoires. Il allait et venait de droite à gauche. Le menton levé, il regardait par-dessus la houle des têtes remuantes et interpellait les derniers venus.

— Vous interrompez la doctrine par votre retard.

Puis il revenait au sujet traité.

— Oui, mes enfants, je dis que Dieu ordonne d'aimer vos parents, de les respecter... Mais, c'est une obligation douce... Votre père, voyez comme il travaille pour vous. Et quelle mère ne se sacrifie pas tout le long de ses jours pour ses petits!

Irma frémit. Les deux cents regards attentifs suivaient les allées et venues du prêtre.

Il parla longtemps. Irma l'écoutait.

A partir de ce jour, Irma était revenue souvent passer l'après-midi du dimanche, sur un banc, en face de l'église. De là, elle regardait le flot joyeux des enfants se hâter sous le porche. Elle guettait le passage de la fillette aux yeux noirs qui lui rappelait son Aurora; mais elle n'entrait pas.

Elle craignait d'entendre encore le prêtre dire : « Quelle mère ne se sacrifie pas pour ses petits! »

De nouveaux mois passèrent, lents et monotones pour la pauvre Irma qui se sentait traitée en intruse dans la maison de son amant.

Celui-ci venait rarement, chaque fois plus réservé, chaque fois laissant moins d'argent au départ.

L'Anglais se plaignait de la difficulté des négoces, des

retards de paiements des cuirs vendus. Pourtant, tandis qu'Irma ne savait comment vivre avec le peu de piastres dont elle disposait, Cata cousait, à petits points, des caleçons de soie pour le maître. Irma ne voyait plus guère que la motte noire de ses cheveux crépus, penchée très bas sur l'ouvrage.

Les yeux sournois et perçants de la négresse se dérobaient de plus en plus. Deux soirs par semaine, Irma les voyait luire d'une gaîté moqueuse. Cata sortait, fière et provocante, parée d'une robe nouvelle, faite d'un souple foulard bleu, aux arabesques blanches.

Quand elle revenait du cinéma, vers minuit, Irma entendait le claquement de ses talons pointus, sur les dalles du patio.

La pauvre délaissée ne sortait même plus le dimanche, pour ne pas s'attirer les moqueries des élégantes de Florida. Sa robe de soie gris-tourterelle, si jolie il y avait un an, était maintenant fanée.

Le bébé blond commençait à gazouiller.

Dans la monotonie des heures vides, Irma se souvenait de ses autres enfants, et souvent pleurait.

Un jour, plus lasse et plus mélancolique, elle écrivit la lettre que don Ignacio devait lire.

II

Février décline. Les aubes sont plus fraîches. Parfois, l'astre d'or voit, à son lever, de lourdes buées lui masquer la terre.

Ses rayons fouillent le brouillard. Tenaces, ils s'acharnent contre les molles vapeurs, les pénètrent, les poussent lentement.

Lentement, la lumière chaude conquiert les dômes arrondis des collines. Elle coule le long des pentes, refoule la brume au creux des rivières et des vallons. Les flocons blancs, comme une humide étoupe, s'accrochent

encore au coteau de l'ombù et rôdent autour du rancho. Le soleil effleure la cime de l'arbre géant, et lentement descend le long du tronc.

Aurora avait grimpé le sentier qui serpente entre les arbustes aux doigts épineux. Les vacances de janvier et février libéraient Luis et Chica de l'école.

Luis était au campo avec le père et Pochongo. Chica jouait avec Pintado et, l'excitant de ses agaceries, avait suivi sa sœur. Elle jetait des pierres sur la pente, et le chien bondissait, glissait, s'arc-boutait de ses pattes, tout joyeux s'il parvenait à arrêter le projectile qu'il mordait avec rage.

— Il va se broyer les dents, dit Aurora. Lance-lui plutôt des bouses sèches.

— Non, elles ne rouleraient pas si loin... Pintado a de solides crocs. Ce caillou ira jusqu'à Manuel... Regarde, Aurora.

Au fond du vallon, le champ de maïs s'étalait très vert, encerclé d'herbes mûrissantes, que jaunissait la sécheresse de cette fin de mois.

Le mulâtre marchait doucement entre les tiges et choisissait des épis tendres, que l'on ferait cuire dans le « puchero » du soir.

La pierre ne vint pas jusqu'à lui, mais il entendit des jappements et releva la tête.

Aurora était trop loin pour voir briller les yeux marrons de Manuel. Elle aperçut pourtant le sourire tendre de ses lèvres épaisses :

— Viens, cria-t-elle.

Il déposa sa charge, et monta.

Quelques nuages légers couraient et s'étiraient sur le ciel de lapis-lazuli.

Pintado aboyait, poursuivant un troupeau de nandous. Des petits, nés de quelques jours, détalaient, déjà véloces. A l'arrière-garde, le mâle, aux jarrets robustes, cinglait l'air de sa fuite rapide. Pour attirer l'ennemi, il entr'ou-

vrait les ailes en forme de conque, et décrivait des zigzags et des courbes.

— Il y en a toujours sur le plateau, dit Manuel. Ils sont délicats, ils préfèrent l'herbe fine... Aurora, veux-tu que j'aille chercher mon cheval pour attraper un des jeunes?

— Ils sont déjà loin.

— Je les attaquerai de front, en contournant le coteau... Si j'arrive à en séparer quelques-uns de la mère, je les fatiguerai... tu sais que mon « saino » court comme le pampero.

— Non, reste ici, commanda la jeune fille.

Les grands oiseaux gris disparurent derrière une déclivité.

— Toutes les nichées que tu m'apportes meurent, reprit Aurora.

Les canetons sauvages du peuplier n'ont pas vécu, parce que je les avais enlevés trop vite du nid. Si la cane des marais revient l'an prochain, je saurai à quelle époque les dénicher.

— L'an prochain!... Penses-tu parfois à l'avenir, Manuel?

— Non, répondit-il, mais une rougeur fonça son teint obscur. Il fit quelques pas vers la descente.

— Pourquoi t'en vas-tu? dit la jeune fille. Tu as une vue perçante, dis-moi si tu vois arriver les troupeaux.

— Pas encore... Cependant... si,... une des bêtes trotte sur la crête de la dernière colline. En voici une deuxième;... les autres suivent.

— Je les aperçois maintenant.

Au lointain, à l'horizon, une tache mouvante s'agglomérait, se dispersait, se ressoudait, s'éparpillait de nouveau, pour se refondre encore. Vers la masse en marche coulaient des ruisseaux roux qui s'amalgamaient à elle. C'étaient les bœufs, les vaches, les veaux, les taureaux venus de tous les coins du campo. On commençait à

entendre le tonnerre des beuglements. Sur le flanc, des chevaux montés galopaient.

— Vas-tu assister au bain, Manuel? demanda Aurora.

— Oui, le capataz m'a ordonné d'être prêt à aider Pochongo. Il faut que j'aille bien vite donner le maïs à la servante, avant d'aller chercher ma perche.

— Non, reste encore ici.

Comme le mulâtre la regardait, surpris, Aurora dit doucement :

— Ne veux-tu pas me donner la main pour m'aider à descendre le coteau? Je me suis blessée aux épines des arbustes, le soir où nous avons vu, ici, la lune se lever. Tu te souviens?

Manuel se souvenait. Ce soir-là, il avait senti son cœur frapper des coups sourds dans sa poitrine, et le sang lui bourdonner aux oreilles. Mais, ne fallait-il pas oublier les idées folles qui l'avaient hanté toute la nuit suivante?

— Où sont donc Chica et Pintado? fit-il en détournant la tête.

Quand le mulâtre arriva près du corral, les peones étaient déjà à la besogne. Le chef le regarda durement. Le mur, fait de pierres superposées sans ciment, traçait deux larges cercles qu'unissait une vaste baie. Une barrière ouverte sur le campo avait donné accès au troupeau; elle était fermée maintenant par de pesants madriers. Un long couloir de poteaux et de fils d'acier tendus partageait en deux la première enceinte. Dans l'espace restreint où ils avaient été parqués, les animaux beuglaient, s'énervaient. Les cornes des taureaux pointaient, à la vue d'un rival proche. Chaque veau inquiet se pressait contre le flanc de sa mère. Les peones à cheval poussaient vers le couloir, par petits groupes, les bêtes mugissantes, qui s'affalaient, en glissant sur une pente raide, vers l'eau glauque surgissant devant leurs yeux exorbités d'épouvante. Les jeunes s'agrippaient des sabots; les fronts heurtaient les croupes; il fallait choir et

barboter. Des vaches avaient gardé sur la rétine le souvenir du bain dernier. Indifférentes et passives, sachant le dénouement heureux et proche, elles se jetaient sans résistance et nageaient vite pour atteindre l'autre bord. Les perches s'attardaient à plonger les têtes dans le liquide empoisonné, car la tique rebelle pullule souvent autour des babines et des oreilles.

— Pochongo, attention...! Manuel, tu dors...! Vous ne voyez donc pas qu'un veau va se noyer!

Les deux jeunes gens, qu'interpellaient le chef, se hâtèrent vers la pente. Pablo était descendu de cheval, et arrachant la perche des mains du mulâtre, il se penchait.

Le taureau de porphyre avait sauté d'un bond prodigieux par-dessus deux génisses. Aveuglée par l'éclaboussement de l'eau, l'une d'elles, tournoyant en délire, se débattait, la tête chavirée, les flancs pressés entre la paroi de bois du bain et le mâle furieux, exaspéré, qui voulait tenter une volte-face impossible dans le canal étroit. La perche du capataz se souda à ses cornes. Tous les muscles raidis, Pablo attira le bloc mouvant et sombre vers l'autre pente de sortie. Et Pochongo, maîtrisant la génisse qui se noyait, lui releva le mufle sur l'arc en crochet de sa perche, et lentement la guida. Là-haut, le taureau prit pied, laissant derrière lui un remous de vagues à l'écume boueuse.

— Je ne suis pas content de toi, Manuel, gronda Pablo. Tu es mou depuis quelque temps... Secoue-toi; dois-je faire ton métier et le mien?

Le mulâtre aurait pu répondre que ses travaux étaient divers et qu'il ne pouvait guère être expert en tous. Mais, ç'aurait été méconnaître, de funeste manière, l'autorité du chef, qui, jamais, n'aurait toléré une impertinence, ni même une réponse un peu vive. Manuel se serait volontiers laissé séduire par l'instinct nomade qui, jadis, avait guidé ses aïeux indiens, d'aval en amont du grand Parana.

Aujourd'hui, un lien secret le rivait au rancho de l'ombù. Il baissa la tête, et recommença à percher.

Sur le mur de pierre, Aurora était assise, et près d'elle, la servante, Chica, accroupie également sur la crête, tenait Pintado entre les bras. En se penchant, elles auraient pu toucher les cornes des bêtes qui les regardaient de leurs gros yeux résignés. Là, était la seconde enceinte où trottaient et viraient les veaux, à la recherche de leurs mères. Le bain les avait séparés. Les femelles, avec de longs mugissements éplorés, tourbillonnaient aussi, flairant les échines et les mufles encore suintants du liquide arsenical. Dans le tumultueux bouillonnement de têtes effarées, passait et repassait le front large et sombre du taureau de porphyre.

Quelques bœufs pacifiques émergeaient de l'eau glauque, et se secouaient mollement dans le séchoir. Et, tout à coup, surgit une masse blanche et rousse, mufle rose retroussé au-dessus d'un fanon lourd. Le taureau de porphyre s'élança, beuglant, terrible. Vaches, bœufs et veaux bousculés s'écartèrent.

— Ils se cherchent toujours, s'exclama Aurora.

— Nous allons voir une terrible bataille, continua la servante.

L'œil aigu du chef avait sondé le regard haineux des deux ennemis. Il enleva son cheval. Pochongo, devinant la pensée du père, tira à lui les deux pesantes barres transversales. Pablo entra dans la seconde enceinte et fonça droit entre les antagonistes qui n'avaient pu encore se joindre. Il poussa la masse blanche et rousse vers le « cepo » étroit, que fermait un système de bascule. Sous la pression de Pochongo, l'X énorme s'ouvrit, et la bête galopa dans la liberté retrouvée.

— Prenez garde, don Pablo! C'était Midon qui avait crié l'avertissement.

Le chef éperonna sa monture, et la jeta de côté. Le taureau de porphyre, lancé comme un bolide, bondit des

épaules et des reins. Il érafla de ses sabots la crête du mur, à quelques mètres des femmes. Pintado aboya. Chica et la servante crièrent.

Silencieuse et dressée, Aurora regardait. Dans la plaine, l'élan de la bête formidable était maintenant décuplé par la fierté d'avoir vaincu l'obstacle. L'orgueil dilatait ses naseaux.

— Pourquoi as-tu prévenu le capataz? dit Chamuscado. J'aurais aimé voir comment son cheval aurait résisté au choc.

La bouche tordue de Midon se crispa dans l'ébahissement. Ses yeux doux et limpides s'effarèrent.

— Don Pablo aurait pu être tué, dit-il.

L'homme aux cheveux de flamme ricana :

— Bah! Il se croit plus solide en selle que don Benito, le dompteur.

Le « puestero » ne répondit pas; il fallait continuer de conduire les animaux vers le couloir. La poussière chaude de l'arène collait aux visages, où la sueur ruisselait. L'âcre odeur du bain et les effluves des bêtes montaient au cerveau.

Le soleil était au zénith. Ses rayons brûlaient comme des braises ardentes. Les travailleurs, las et affamés, hâtaient la chute des dernières bêtes à l'eau.

Le chef était revenu dans la première enceinte. Son regard cinglait d'un reproche le visage de la servante.... Que faisait-elle là, maintenant que l'heure du repas était venue? Mangerait-on crus la viande et les légumes du « puchero » ?... A cause de la présence des hommes, il se contenait.

Mais, elle, l'Indienne, impassible, feignant de ne pas comprendre l'ordre impérieux, si visible dans les prunelles du maître, le bravait avec des yeux tranquilles. Etait-elle une esclave? Les distractions sont-elles si nombreuses dans la pampa, pour se priver sottement de celles

qui passent à portée. Et, si don Pablo déjeunait un peu plus tard,... le beau malheur, vraiment!

Exaspéré, le capataz poussa sa monture au plus près et, par-dessus le bain, par-dessus les peones, il cria :

— Luciana, allez vous occuper de la cuisine.

Elle ne bougea pas.

— Vous n'entendez pas? accentua-t-il plus violemment.

Un choc furibond faillit démonter le chef. Le cheval de Chamuscado, brusquement éperonné, avait heurté du poitrail la croupe de l'autre bête. Contre le canal béant, Pablo pivota, rênes tendues. Les lèvres ouvertes, crispées sur les dents de loup, les bottes enfoncées jusqu'aux talons dans les larges étriers, il attendit.

Dans la main de l'homme, un couteau luisait. Mais, le regard acéré du chef transperçait comme un dard.

— Va-t'en.

— Oui, je m'en vais, grogna Chamuscado...., je m'en vais, parce que je le veux.

Pablo ordonna :

— Va m'attendre au rancho... Que je te paye.

— Que mon compte soit bien fait... Je sais lire.

Avec un rictus de mépris, le peon tourna bride.

Quand Pablo arriva au rancho, l'Indienne, debout à côté de son cheval sellé, parlait à Chamuscado. Celui-ci s'avança :

— Payez aussi la servante, dit-il brusquement.

— C'est bon.

L'Indienne embrassa Aurora, Chica, et tendit la main au chef.

Mais, en selle, Chamuscado clama :

— Adios, capataz, ta femme a bien fait de te quitter. On sait bien que tu lui donnais plus de coups que de caresses.

Et comme Pablo s'avançait, terrible, il enleva sa mon-

ture. Tout en filant comme un trait, il continua de crier :

— Bientôt, ce sera le tour de ta fille.

— Brute... brute, murmura le chef sur le seuil du rancho.

La colère faisait frémir ses lèvres.

Les peones, d'un air indifférent de sourds volontaires, mettaient pied à terre. Ils avaient entendu ou deviné.

— Ecoutez, prononça don Pablo, j'interdis que le cheval de cet homme foule désormais les champs de l'ombù. Le « puestero » qui le recevrait chez lui un seul jour serait renvoyé par moi sans délai, et partirait avec toute sa famille... « He dicho »

— Cela est bien ainsi, approuva Midon avec déférence.

Les autres restèrent silencieux. Après quelques minutes d'immobilité, avec des gestes lents, ils s'accroupirent non loin du feu de branches que l'un d'eux allumait. Et bientôt flotta dans l'air le parfum de la viande grillée.

Pablo songeait à la dernière insulte de Chamuscado, plus irrité que troublé. Aucun employé sous ses ordres n'oserait rôder autour d'Aurora. Il ne s'attarda pas longtemps à cette pensée, vite repris par la nécessité de projeter des travaux nouveaux... D'ailleurs, Aurora n'avait pas même 14 ans. Plus tard, il lui trouverait un mari, robuste et travailleur. Il les installerait dans la fraction la plus lointaine du campo, près des sauvages coteaux en forme de table. Là, il fallait un homme sûr et actif, en selle tout le jour. Là, passait la longue clôture limitrophe avec le voisin. Le chef venait d'apprendre que les fils tendus avaient été coupés. Il fallait réparer le dégât et reviser les traces, afin de savoir si des vols avaient été commis par ceux qui avaient passé là.

Tout l'après-midi, il y travailla donc avec le personnel. Comme il revenait vers le rancho, la pampa sombrait dans la nuit. Au-dessus de la ligne rude de la terre, l'astre avait disparu, faisant place à un merveilleux lac, orangé et limpide.

Une bande de gros nuages plombés simulait des monts rigides. Leur base plongeait dans le lac. Le bleu du ciel pâlissait avant de prendre ses tons nocturnes.

C'est l'heure où les engoulevents, au vol mou, s'éveillent de leur longue torpeur. Le jour, ils ont dormi, écrasés au sol, cachés par les mottes. Le bref crépuscule les met en liesse. Ils déploient leurs ailes et dilatent leur bec étrange et large. Dans l'air ils naviguent comme au hasard, avec de souples ondulations et de rapides crochets. Ils poursuivent et gobent les géotrupes dont c'est aussi l'heure de détente heureuse.

Parfois, la victime, dans une chute désespérée, frôlait les naseaux du cheval de Pablo. Et l'oiseau bizarre suivait sa proie, rasant le cavalier et sa monture.

La nuit sans lune étreignait toute chose, quand le capataz et ses hommes dessellèrent. Sur le seuil, le chef s'arrêta, écoutant.

— Qu'est cela?

Un sifflement doux, plaintif, s'élevait, répété sans cesse. Il semblait venir de la chambre d'Aurora.

— Manuel m'a apporté un petit nandou; je vais l'élever, dit la jeune fille.

Don Pablo eut ce regard froid qui glaçait la tendresse au cœur de ses enfants.

— Demain, je parlerai à Manuel, fit-il rudement... Son travail est négligé depuis quelque temps... Est-il las d'être ici?

III

La nouvelle servante, vieille et ridée, avait des oreilles bizarrement pointues, et des cheveux gluants de moelle de brebis. Depuis le départ de Luciana, Aurora rêvait chaque jour longuement, regardant la route lointaine par où était partie sa mère, par où s'étaient enfuis Chamuscado et la China qu'il aimait.

Elle songeait que ce serait enivrant de s'en aller ainsi vers l'inconnu, au galop de deux chevaux. Son compagnon serait Manuel, le seul qui l'aimât.

Le père était dur pour le jeune homme, et jamais satisfait de son travail. Il est vrai que le mulâtre n'était plus laborieux comme jadis. Son unique souci était de satisfaire les caprices d'Aurora.

Un matin, il avait été à la pulperia, et le chef rentra avant que le jeune homme fût de retour, si bien que Pablo le vit arriver. Il regarda le cheval en sueur :

— Je ne t'ai envoyé nulle part, dit-il, bourru.

Manuel hésita.

— D'où viens-tu donc? Ne devais-tu pas arracher les patates?... Les pluies d'hiver nous arrivent, et la moitié de la récolte est encore en terre... Je suis patient pour toi, mais prends garde,... je me lasserai.

— Il n'y avait plus de bougies, commença Manuel, et...

Le chef n'écoutait plus. Il lui fallait déjeuner rapidement pour repartir.

Depuis que Manuel délaissait la tâche quotidienne, Aurora allait souvent s'asseoir près de lui, à l'ombre du grand ombù. Face au rancho, la racine géante formait une table grise et dure comme le granit. De l'autre côté du tronc, elle s'incurvait en un siège circulaire. Les deux jeunes gens s'y blottissaient l'un contre l'autre. Parfois, ils restaient silencieux, suivant des yeux l'éclair fauve de l'émouchet.

L'oiseau avait accroché son nid près de l'épineuse demeure d'une famille de perruches. Il épiait, tantôt zébrant le ciel à coups d'ailes rapides, tantôt se laissant choir comme une chose morte. Souvent, Manuel contait à Aurora les récits terribles ou naïfs que sa mère avait appris de l'aïeule indienne.

La jeune fille n'avait plus voulu gravir le mamelon aride où les restes du Portugais reposaient épars. Mais, fréquemment, le soir, elle envoyait son ami allumer là-

haut des bougies près du roc poussé par Pochongo. Manuel les achetait sur ses gains. Le chef n'aurait jamais consenti à semblable dépense transformant en fumée inutile les piastres si laborieusement acquises. Le matin suivant, le mulâtre disait à Aurora :

— Le mort a bien profité de ton don. La flamme a brûlé le suif jusqu'à la dernière goutte. Elle a fait même un creux dans la terre en se consumant. C'est le signe, vois-tu, que le défunt t'accordera ce que tu veux. Que lui demandes-tu?

La jeune fille ne répondait pas. Autrefois, elle avait voulu le retour de sa mère dont plus jamais personne ne parlait. Maintenant, une autre tendresse très doucement lui mordait le cœur. Elle regardait là-haut la croix rongée, emblème mystérieux, et songeait que, si elle avait été l'aïeule de Manuel, elle n'aurait pas vécu si vieille, et n'aurait pu narrer tant d'aventures d'amour à tant de générations issues d'elle. Non, car elle se serait tuée, pour que son corps desséché se mêlât à celui de l'aimé, dans le vent et la rosée. Alors, ses prunelles sombres regardaient ardemment les yeux marrons de Manuel.

Celui-ci, depuis le dernier reproche de Pablo, se contraignait au travail.

— Je ne pourrai plus te voir dans la journée, avait-il dit.

Aurora, seule et triste, s'ennuyait, plus inoccupée encore depuis l'arrivée de la nouvelle servante dont l'activité bougonne avait vite terminé la besogne. La toilette du rancho n'était pas longue à faire; et le chef n'aimait que les repas frugaux.

La vieille lavait tout le linge. Quand la jeune fille avait repassé le sien et ses robes légères, il ne lui restait plus qu'à rêver.

Un soir, le capataz ne rentra pas. Il sélectionnait au loin des troupeaux, et avait dû rester chez Midon. La nuit

était tiède et alanguissante, nuit calme de mai, après un jour exquis de serein automne.

Pochongo et Luis étaient avec leur père.

La bougie s'était éteinte dans la chambre de la servante. Chica dormait.

Aurora penchait à la fenêtre la mélancolie de ses pensées. Elle tressaillit. Quelqu'un avait marché contre le mur du hangar... et plus près maintenant.

— Aurora, nous n'avons pu nous parler depuis longtemps... Veux-tu que nous allions nous asseöir sous l'ombù?

C'était Manuel.

— Il doit y avoir beaucoup de rosée, murmura la jeune fille .

Les doigts du mulâtre cherchèrent ceux d'Aurora et les caressèrent doucement :

— J'ai pensé que tu viendrais, fit-il,... j'ai étendu mon poncho sur l'herbe, auprès des racines.

IV

Autour des flammes gaies, dans la nuit froide, les peones prenaient le maté et causaient. L'eau frémissait dans la bouilloire noircie.

— Ce sera la dernière troupe de la saison, disait Midon. Les bêtes maigriront aux premières gelées. Don André ne pourra plus envoyer à Montevideo avant le printemps

— Cela vaut mieux ainsi, riposta l'un des hommes... L'été j'aime bien dormir en plein air. Maintenant, c'est plus dur.

A béates succions de lèvres arrondies sur le chalumeau d'argent, Pochongo aspirait le liquide brûlant. Il rit. et tendant la calebasse à celui qui venait de parler :

— Tiens, José, dit-il, réchauffe-toi l'estomac. Moi, je vais m'étendre sur les peaux de ma selle. Je dormirai beaucoup mieux que dans mon lit du rancho.

— Ne veux-tu pas commencer la veille? intervint Midon. Je la prendrai après toi.

— « Bueno. ».

Le garçon sauta sur son cheval dont il avait gardé la longe à la main. Les hommes continuèrent de deviser, tandis que l'innocent et son malacara tournaient lentement autour du troupeau que l'on avait massé avant la chute du jour.

— Que de fois j'ai fait ce chemin, fit Midon..., et bien d'autres, avec des animaux à conduire;... ou seul, avec le patron.

Quand il disait « le patron », sa bouche tordue s'allongeait davantage jusqu'à l'oreille, dans l'effort tenté pour prononcer ce mot avec emphase. Il y mettait de l'admiration, de la dévotion.

Don André était d'autant plus respecté qu'on le voyait peu, à de longs intervalles. A chacun de ses passages à l'hacienda, il insufflait encore un peu plus d'autorité au capataz; et cela remplissait d'étonnement tout le personnel.

Don André parti, il semblait que son esprit, sans cesse en éveil, restait toujours, planant mystérieusement sur la pampa de l'ombù.

— Vous avez fait des voyages avec lui, don Midon? demanda un des peones.

— Oui, plusieurs;... l'un surtout est resté présent à ma mémoire, dans les moindres faits. C'est pourtant le plus lointain en date... La révolution tenait le pays en guerre depuis deux mois. L'armée blanche enrôlait par contrainte ses partisans du temps de paix. L'armée rouge du gouvernement faisait de même.

Un Indien à face d'Asiatique interrompit le conteur :

— Etait-ce en 1904?

— Je ne me souviens pas de l'année, Aquilino... Aparicio Saravia était chef des blancs, et Muñoz, l'un des généraux adverses.

La mince moustache de l'Indien frémit sur un sourire félin :

— C'est bien à cette époque, dit-il,... oui, je suivais l'armée des rouges... Un homme qui m'avait fait du tort était parmi les autres, les révolutionnaires, les ennemis... Je le savais... je le guettais... Un soir, on le prit avec cinquante de ses compagnons. Le général devait le lendemain exiger des troupes une longue marche. Il ordonna de conduire les prisonniers près d'une rivière, et là, de les exécuter. Ils crurent qu'on les menait boire. Le premier tué fut celui dont je voulais me venger... Je le pris à la nuque par les cheveux qu'il portait longs, comme nous tous alors, et, lui tirant la tête en arrière, je lui tranchai la gorge d'un seul coup... Mon couteau est d'un acier merveilleux. Je n'ai, depuis, changé que le manche.

Une lueur passa dans les yeux d'Aquilino, une clarté fugace, vite happée par l'abîme insondable du regard oblique.

Les peones muets contemplaient la lame, large près du bois, effilée comme une aiguille à la pointe. Les flammes la faisaient briller, éclairant aussi la jaune figure de l'Indien, ses joues creusées sur l'ossature saillante des pommettes, sa bouche féroce, encadrée de l'arc tombant des maigres moustaches.

Si ces hommes avaient connu le passé d'histoire de leur terre, ils auraient compris pourquoi tant de cruauté paisible était amassée derrière le front étroit d'Aquilino. Ce sauvage, que la civilisation contraignait à porter la chemise de flanelle achetée à la pulpéria, la chiripa noire, flottant, entre les jambes, sur le caleçon à raies roses; ce sauvage, tout en muscles et en os, portait en lui la race des barbares Guaranis. Ses pères arrachaient aux ennemis la peau du visage pour s'en faire un trophée. Aucun cri de douleur ne sortait de la poitrine du vaincu supplicié; seules crissaient ses dents de jaguar, en une suprême fureur.

Midon avait à son tour le chalumeau entre les lèvres. Il le garda longtemps. Au ciel brillait la clarté froide du mince croissant de nacre. On entendit l'aboiement rauque du cabiai se jetant à la rivière proche. Un nocturne passait et repassait très haut, au-dessus du feu, traînant sa plainte sinistre. Et, sous les arbres des berges, le renard chassait en glapissant. Une mouffette apparut dans le cercle de lumière, le museau pointant, la queue noire tendue verticale. Découvrant subitement les hommes accroupis, elle leur fit face avec de petits trépignements audacieux, puis, ne se sentant pas menacée, recula doucement dans la nuit

Pochongo et le malacara continuaient leur monotone circuit autour du troupeau.

— N'avez-vous pas dit que vous alliez prendre la seconde veille, don Midon? dit Aquilino... Contez-nous d'abord votre voyage avec le patron.

Midon passa le maté piqué du chalumeau à l'Indien :

— Don André, commença-t-il, possédait déjà son estancia voisine du Salto; et il était ici depuis plusieurs mois pour organiser l'hacienda de l'ombù. Il fallait refaire les vieilles clôtures, en tracer d'autres, acheter des vaches. Elles étaient créoles, ces vaches, laides, efflanquées. Avec des taureaux normands venus de sa patrie française, il a obtenu, peu à peu, les bêtes robustes et jolies que nous conduisons maintenant.

— Oui, mais,... le voyage, don Midon?

— C'est vrai...Eh bien! le patron devait retourner au Salto, où son capataz n'avait pas d'ordre pour un temps si long. Les trains ne circulaient plus de ce côté.

— Oui, dit Aquilino, Saravia nous avait battus à Fray-Marcos, près du Santa-Lucia.

— C'est au Santa-Lucia que tu avais conduit les prisonniers boire, plaisanta un peon.

L'Indien eut un sourire de sombre ironie.

— Oui, nous étions furieux de la défaite... Les blancs filèrent ensuite vers la frontière brésilienne, sans doute pour recevoir des munitions. Nos chefs étaient d'habiles généraux; mais Saravia leur donnait du mal. Lui et son armée passaient et s'évanouissaient pour surgir de nouveau comme le renard en maraude. Ah! le chef blanc était un homme ardent et rusé... On le croyait au Brésil..., ses troupes débandées, quand il nous attaqua à Fray-Marcos, à quelques lieues de Montevideo... Don Midon, en quel mois avez-vous fait votre voyage avec le patron?

— En mars; l'été déclinait, les nuits étaient fraîches. La bataille dont tu as parlé, Aquilino, avait eu lieu alors sur le Daiman. Quand don André me choisit ainsi que Sévérino pour l'accompagner, nous savions seulement que les rouges et les blancs se cherchaient entre Tacuarembo et le Salto.

— Qui est Sévériano? demanda quelqu'un.

— Un nègre plus grand encore qu'Aquilino, avec des épaules de taureau et gourmand de sucre comme un enfant.

Les hommes assis autour du feu étaient des mulâtres, des Indiens, des métis, des blancs. Ils rirent. Midon continua :

— Quand nous passions devant une « pulperia », Sévériano s'arrêtait, achetait d sucre en poudre dont il remplissait les poches de sa veste, et nous rejoignait au galop; un galop qu'il fallait rapide, car le patron clamait sans cesse : « Hâtons-nous; éperonnez vos chevaux. » Je me souviens que le premier soir nous couchâmes chez l'Italien Castelli qui nous reçut très bien. Il disait à don André : « Ne poursuivez pas votre route; c'est de la folie. » — « Bah! répondait le patron qui était jeune et enthousiaste, c'est une émouvante chevauchée, et ni les rouges, ni les blancs ne me mettront en joue; je suis Français. » — « Ces bandits tirent à grande distance,

ripostait l'Italien; quand vous aurez une balle dans la tête, il sera trop tard pour décliner votre qualité d'étranger. » Don André traita Castelli de pusillanime, et nous reprîmes le galop avant l'aurore. Nous ne parlions pas. Je n'étais pas rassuré... Sévériano mangeait son sucre à pleine main... La seconde nuit, ce furent des Siciliens qui nous reçurent, et... très mal, du moins pour nous. L'obscurité était complète. Depuis le matin, le ciel était masqué par des nuages d'orage... On donna un lit au patron, et on nous laissa avec nos chevaux en dehors du patio. Don André nous dit, le lendemain, que ces mauvaises gens lui avaient assuré qu'ils nous avaient donné ce dont nous avions besoin. Et savez-vous ce que nous avions reçu d'eux?... Un seau d'eau, oui, un seau d'eau qu'ils nous avaient passé par la porte entre-bâillée, aussitôt refermée. C'était pour le maté; mais, nous n'avions pas de bois pour faire le feu, et il était impossible de trouver des bouses sèches, tant la nuit était épaisse... Nous voilà repartis, le troisième matin, l'estomac criant.

— Le nègre devait se consoler avec son sucre, dit un facétieux.

— Oui,... moi, je n'avais rien. Heureusement, nous rencontrâmes une pulperia où le patron nous acheta un saucisson... Ce fut un jour d'alertes. D'abord une fraction d'armée rouge, répandue dans un vallon. Une cinquantaine d'hommes nous entourèrent, et, comme le patron demandait qu'on le laissât passer, disant qu'il était Français, tous ricanaient, épaulant leurs fusils vers nous.

Tout à coup, Sévériano déclara qu'il apercevait un de ses amis parmi les soldats. On lui permit d'avancer. Les deux hommes se reconnurent. Avec beaucoup d'aplomb, le nègre déclara qu'il avait jadis rendu service à un colonel de cette armée rouge, qu'il voulait lui parler La mimique de son énorme bouche arrondie sur ses grandes dents blanches faisait rire ceux qui nous retenaient. Pendant ce temps, don André causait à mi-voix avec un

galonné. Il le convainquit qu'il était bien étranger, puisqu'on nous laissa partir.

— Les rouges ont toujours été amis des Français, dit Aquilino. Un de nos généraux, Buquet, était fils de Français.

— Quelques heures après, reprit Midon, nous arrivions sur le haut d'une colline. A nos pieds, une vingtaine de cavaliers, arrêtés, paraissaient en conciliabule : « Courez vers la gauche, nous murmura le patron. » Les hommes nous avaient vus. Ils galopaient derrière nous en hurlant. Nos chevaux étaient harassés. « Arrêtons-nous, faites face, dit don André. » Je tremblais, mais j'obéis. Séveriano hésita. Après quelques foulées, il revint. Nous voilà immobiles, et la charge venait sur nous. Le soleil faisait éclater, comme la plume de l'aigrette, le mouchoir de cou de ces hommes. C'étaient des blancs.

Les peones écoutaient, béats. Pochongo s'était approché. Du haut de son malacara, il regardait le conteur. Une petite étincelle rouge clignotait encore parmi les braises, comme un œil minuscule.

— Continuez, don Midon, réclamèrent les hommes.

— Les blancs nous approchèrent à portée d'un jet de pierre et nous entourèrent. Le chef cria rageusement au patron : « Vous venez de l'armée rouge, vous n'y retournerez pas. » — « En effet, répondit don André, nos chevaux lui tournent la croupe. » — « Plaisantez, dit le blanc, devant notre général ce sera moins drôle, tout à l'heure. A moins que nous ne vous fassions cadeau, de suite, de quelques balles. » Et les autres cavaliers, entendant cela, nous visèrent. « Attention », ordonna le chef, et, au patron, il demanda : « Qui sont ces hommes et qui êtes-vous? » — « Si vous êtes de ces régions, dit avec calme le patron, vous avez dû entendre prononcer le nom du Français don André, et souvent, sans doute. Il y a dix-huit ans que je travaille de ces côtés. » Le blanc se taisait maintenant et scrutait le visage de don André

qui lui expliquait devoir se rendre à son estancia du Salto. « C'est bon, trancha le chef, passez... Si vous voulez éviter le camp, faites un crochet vers le Sud. »

— Les rouges, interrompit José, étaient amis des Français, mais les blancs les ont constamment respectés quand ils n'intervenaient pas dans nos révolutions.

— Enfin, reprit Midon, il nous fallut galoper encore tout le jour, faisant souvent volte-face, pour nous écarter des bandes dispersées.

— Vous coupiez les clôtures? interrogea quelqu'un.

— Non, ç'aurait été déceler notre route. Nous ébranlions deux poteaux et les soulevions de terre, puis, nous couchions la clôture en nous étendant sur les fils de fer qui ployaient assez pour permettre aux chevaux de passer. Nous repartions, après avoir fiché les poteaux dans leurs trous, remettant ainsi la clôture debout. Le patron disait : « L'estancia du Salto est là où le soleil se couche », et nous allions toujours droit devant nous vers le couchant... Enfin,... enfin, un dernier soir, nous arrivâmes à l'estancia. Le soleil tombait derrière l'horizon. Quand don Zacarias, le capataz, nous vit, il étendit les bras, et cria : « Don André! » Les yeux du vieux étaient pleins de larmes. Depuis trois mois, il était sans nouvelles et luttait pour les intérêts du patron. Blancs et rouges venaient, à tour de rôle, réclamer chevaux, vaches grasses et moutons.

Pochongo dessellait lentement son malacara endormi.

— C'est à moi de prendre la veille, dit Midon en se levant.

— Je pense, fit Aquilino, que le patron a dû perdre des animaux, donnés volontairement ou non. Il fallait bien que les soldats soient montés, il fallait aussi qu'ils mangeassent. En avons-nous poussé des troupeaux devant nous, durant cette guerre!

Midon, échauffé par son récit, oubliait qu'il allait remplacer Pochongo.

— Oui, répliqua-t-il, vous choisissiez les plus gras, souvent des bêtes de prix. Il est arrivé que don André dut discuter tout un jour, pour obtenir qu'un de vos chefs consentît à échanger des bouvillons contre des vaches normandes que le général voulait faire rôtir pour sa troupe.

Aquilino s'esclaffa, clamant :

— Les blancs en faisaient tout autant.

— C'est vrai, et cela me fait souvenir d'un fait plaisant de notre second voyage... Après avoir passé un peu plus de cinq mois à son estancia du Salto, don André devenait inquiet de celle de l'ombù. Nous voilà donc de nouveau courant la pampa, fuyant les routes. Au lieu de demander asile aux Siciliens qu'on nous avait dit être les assassins de leur père, le patron s'arrêta, une nuit, à l'estancia d'un Anglais. Il avait plu toute la matinée, une de ces pluies d'août, glacées et fouettantes, Le soleil était venu ensuite nous sécher; mais nous étions éclaboussés de boue, jusqu'au chapeau. L'Anglais nous reçut très bien.

Il nous fit conduire sous le hangar; on nous donna un quartier de mouton et de l'eau douce pour le maté. L'Anglais insista tant, paraît-il, que le patron, vexé d'être crotté, dut pourtant s'asseoir à la table du maître de maison qui dînait avec cérémonie. Les blancs venaient de lui enlever 50 chevaux, à cet Anglais; cela n'était pas une raison, n'est-ce pas, pour rien changer à ses habitudes... Il avait mis son costume le plus beau, celui que les messieurs de Tacuarembo appellent un smoking. Très grave, avec ses lèvres sévères et sa moustache blanche, il avait oublié pour dîner les ennuis de cette guerre civile qui lui chipait ses animaux... En face de lui, à côté de don André, la señora anglaise était habillée d'une robe de soie bleue qui commençait à la poitrine.

— Il y a vraiment des gens bizarres, remarqua un des peones.

— Le patron est-il arrivé au rancho de l'ombù longtemps avant la bataille de Masoller? interrogea Aquilino.

— Nous en avons entendu parler quelques jours après. Mais, d'abord, le soir où nous revoyions l'ombù, nous avons recueilli un pauvre diable aux longs cheveux, un fuyard d'une petite troupe décimée par les rouges. Les malheureux, surpris près du Sauce, avaient été acculés à la rivière où les ennemis les avaient tués un à un, pendant qu'ils nageaient. Après avoir passé deux jours dans l'eau jusqu'aux lèvres, au milieu des ramures, le seul survivant était venu jusqu'à nous, de nuit, tantôt marchant sur les mains et les genoux, tantôt glissant sur le sol comme la couleuvre. C'était un vieillard... Il se jeta en pleurant sur les mets que le patron lui donna.

Midon se tut. Les hommes écoutaient en eux des voix mystérieuses, féroces ou plaintives; cris de haine, de vengeance, hoquets d'agonie. La paix très douce régnait maintenant en souveraine sur la pampa. Les voix misérables s'étaient tues. Il fallait les oublier, et ne plus se souvenir que des soupirs heureux des « chinas » adorées, pressées, la veille, entre leurs bras.

L'un d'eux murmura la pensée de tous :

— Que Dieu ne nous fasse plus voir de révolutions!

— La guerre civile ne recommencera pas, fit Aquilino comme à regret. Les blancs ont perdu, à la bataille de Masoller, tous leurs grands chefs : Saravia l'invincible, Saravia leur dieu, qui les lançait au feu d'un froncement de sourcils; et Mena, et Yarza, et Valiento!

Un peon au foulard bleu murmura :

— Ils ont des successeurs.

Aquilino avait entendu :

— Lesquels? dit-il. Des avocats... Vous en aviez un jeune et beau, qui aurait peut-être, un jour, laissé à Montevideo discours et applaudissements pour conduire vos soldats dans le campo... un sénateur l'a tué en duel.

— Allons, intervint Midon, si le capataz était là, il dirait : « Pas de politique,... au travail ! » Maintenant, allez dormir; demain, nous nous mettrons de bonne heure en marche... Je prends la veille, Pochongo; Hilario, tu me remplaceras dans quelques heures. Je te réveillerai.

Les hommes s'étendirent sur des peaux de moutons, et prirent comme oreiller la dure selle de bois. Plusieurs gardèrent à la main, tout en dormant, la longe de leur cheval.

Presque tous avaient des culottes de toile, des vestes chinées. Leur unique couverture était le poncho, abri contre la pluie, le gel, les tourmentes de vent. S'il avait été mouillé à leurs épaules, durant la chevauchée du jour, il fallait le soir, l'accepter tout ruisselant sur la poitrine, le ventre et les jambes; ou, le laissant de côté, subir les morsures de la nuit d'hiver, alors que flottait un miroir de glace aux creux d'eau stagnante.

Mais les intempéries avaient tanné la peau de ces hommes, comme le cuir des bêtes sort imperméable des mains du corroyeur. Beaucoup ignoraient le confort d'un lit, n'ayant jamais dormi que dans des hangars ouverts, à même le sol ou sur une peau de brebis.

L'un d'eux avait imaginé, au rancho de l'ombù, de s'approprier, pour ses sommeils, une grande caisse vide. Il y dormait comme un prince. Si le chef l'avait réprimandé, il en serait sorti sans cuisant regret. Don Pablo avait vu et n'avait rien dit. Le locataire sans contrat et sans paiement avait donc continué d'habiter nocturnement son appartement de planches à claire-voie.

Le gouvernement avait bien tenté, à sonores coups de cymbales édictorales, l'amélioration du sort campagnard. Les estancieros étaient contraints à entretenir chacun une école, à augmenter considérablement les salaires, à fournir à leur personnel des dortoirs, des salles à manger, de la vaisselle et des ustensiles de bouche.

Comme tous ces décrets avaient été promulgués justement à l'époque où la crise des viandes accumulait ruines sur faillites, les éleveurs avaient clos leurs yeux et leurs oreilles. Deux d'entre eux : l'un humanitaire, l'autre catholique, et tous deux colossalement riches, avaient, chez eux, fait passer la loi dans le domaine de la pratique.

Celui dont les terres étaient proches de Montevideo vit ses innovations appréciées par ses employés, frottés déjà de civilisation. L'autre en fut pour ses frais. Quelques jours après l'inauguration des salles proprement blanchies de chaux, les murs étaient encrassés, les lits ignoblement infestés de punaises, et délaissés pour le plein air; les tables ébréchées à coups de couteaux, les viandes ayant été découpées sur le bois soigneusement raboté. Enfin, les plats, les assiettes, les cuillères s'étaient volatilisés : volés, brisés, jetés.

Très vite, les peones, satisfaits, sans malice et sans chagrin, avaient repris le chemin des hangars, du feutrage de l'herbe, de la cuisine fumeuse où, dans la marmite noire, on plonge le couteau pour harponner le morceau de vache, mangé à croupetons. C'est ainsi que tous, aguerris, insouciants surtout, affrontent les longs parcours de jour et de nuit, sans désir du gîte inutile.

Autour de Midon, les hommes dormaient, sans rancune contre leur destinée. Au-dessus d'eux était le noir plafond du ciel, piqué d'astres. Plus ignorants que les bergers antiques, ils ne les connaissaient pas, leur attention ayant à peine été attirée par la constellation brillante de la Croix du Sud, et quelques étoiles curieusement groupées qui semblaient reliées entre elles par un fil invisible, tels les trois diamants d'Orion, chantés par les gauchos sous le nom de « Tres Marias ».

Certains peones étaient fiers de pouvoir aussi désigner au firmament la « Sillita », toute pareille vraiment à une petite chaise à haut dossier.

V

« Crespott... hébé... crespott... hhhê... » Le soleil n'a pas encore paru. Les « gallinetas » le devinent proche. Elles courent à grandes enjambées, de leurs rouges pattes d'échassiers. Elles s'appellent d'une rive à l'autre : crespott... hébé... crespôtt... hhôô... Dans la vase, glissent les larves gluantes, bonnes à gober. Les longs becs jaunes plongent et fouillent, tandis que frémissent sans arrêt, à petits tics nerveux, les queues de plumes bronzées.

Un mâle, couleur de rouille, s'aventure dans les touffes de gynérions, et puis dans la pampa nue. Il se hâte. Là-bas, un autre cours d'eau cache, sous son ruissellement d'argent, des pâtures savoureuses. Crespott...

Mais, une voix humaine a parlé. L'oiseau disparaît.

Le soleil rayonne.

— D'où viens-tu, Luis? a crié José.

Toute la nuit, les peones s'étaient relayés l'un après l'autre. Le même cercle, toujours décrit par les sabots des chevaux, traçait un étroit chemin d'herbes foulées autour du troupeau.

C'était José qui veillait, quand, tout à coup, de l'autre côté du gué, était apparu un cheval galopant. Luis approchait, passant la rivière. L'enfant riait.

— J'ai joué un bon tour à père, dit-il. Pourquoi m'a-t-il interdit d'accompagner Pochongo?

— Tu es trop jeune pour guider le troupeau.

— Trop jeune, tu crois... Ne devines-tu pas que je me suis échappé en pleine nuit? Ne vois-tu pas que j'ai galopé bien des heures pour vous rejoindre, et que j'ai su trouver le campement? Je veux revoir Mamita... Je vous suivrai.

— Don Midon ne voudra pas.

Celui-ci arrivait; ses bons yeux étaient mécontents.

— Il faut retourner au rancho, prononça sa large bouche tordue.

— Non, crâna Luis.

— Il faut, insista Midon... Sinon, ton père me chasserait, et toi... quelle raclée tu recevrais au retour!

— Je ne repartirai pas, affirma l'enfant. Qui m'a jamais contraint?

Midon le connaissait bien, l'entêtement tenace de Luis. Le maître d'école n'avait jamais pu le soumettre à la discipline pourtant bénigne de la classe. Le gamin avait décidé de ne savoir ni lire, ni écrire. Aucun reproche, aucun châtiment, nulle douce parole, n'avaient raison de sa sauvage volonté. « Es-tu bien disposé aujourd'hui? Comptes-tu travailler? » demandait parfois l'instituteur. « Non », répondait l'enfant. Ses yeux violents dardaient une haine persiflante qui s'acharnait sur le maître, le pénétrant, l'irritant comme l'aiguillon d'une guêpe furieuse.

Bien souvent, Luis avait senti siffler sur ses épaules la cravache paternelle, après une plainte de l'instituteur. Mais l'orgueil raidissait ses muscles. C'était avec l'arrogance d'un homme qu'il arrivait le lendemain, levant haut sa petite face pointue et pâle, où les sourcils charbonneux se rejoignaient vers le nez en une courbe brusque.

Il méprisait les négrillons soumis, dont les toisons de moutons sombres se penchaient sur les pages tachées d'encre. Les fils d'Aquilino ployaient leurs épaules maigres, et tous les doigts soucieux se crispaient sur les porte-plumes. N'était-ce pas pitoyable! Dehors, la pampa sans bornes s'éployait. Dehors, il fallait apprendre à lacer, d'une main rapide, les cornes ou les pattes d'un taureau, à dompter les jeunes chevaux au rein violent. La science de la brillante pampa était la seule qu'il eût résolu d'apprendre, la seule qui passionnât Luis. Et, depuis que l'école était fermée, le professeur parti, l'enfant, exultant de fougue contenue, était en selle avant l'aurore, galopant aux côtés des vieux peones et suivant

d'un œil aigu le jet du lazzo, ou le lancement des trois boules de granit sifflant par-dessus la tête du cavalier.

Don Pablo avait fait des démarches pour retrouver une institutrice qui consentît à venir s'occuper de Chica et de son frère. Toutes refusaient. Enfin, une avait accepté. Boiteuse, se soutenant de béquilles, elle était repartie le lendemain même de l'arrivée, prétextant l'humidité, néfaste à sa santé, entre ces murs de terre. Elle venait de la ville et voulait habiter une maison de pierre. Le patron avait donné l'autorisation de lui faire construire une chambre contre le hangar, et le maçon commençait à tailler les rocs gris arrachés à un coteau.

Luis ne comprenait pas l'acharnement de son père à vouloir lui faire apprendre ce qui n'intéressait pas la vie du campo. Parfois, il enviait le sort de Pochongo. L'innocent, à l'esprit borné, était libre de toute contrainte. Et, voilà que Don Pablo avait décidé que l'aîné seul accompagnerait le troupeau jusqu'à Florida. Il verrait sa mère, et Midon le reprendrait au retour.

Luis s'était tu. Il savait que discuter avec son père, c'était être vaincu, enfermé peut-être. Impassible, les joues pâles d'attente, anxieux d'être deviné, il avait laissé s'écouler tout un jour. A la nuit, il avait rejoint son cheval caché derrière le grand ombu.

Et, maintenant, à Midon, il répétait obstinément :

— Je veux revoir Mamita.

— Pobrecito ! murmura l'homme avec compassion. Puis, de nouveau, s'efforçant d'être rude :

— As-tu prévenu Aurora?

— Oui, elle ne dira rien à père.

— Il vaudrait mieux qu'elle l'avertisse, fit Midon soucieux... Allons, sois raisonnable, retourne au rancho. J'ai besoin de tous les peones pour conduire le troupeau à la station, et nous ne pouvons pas nous attarder. Les cils de l'enfant restaient levés, rigides et hardis. Etre raisonnable, était-ce renoncer à voir sa mère? On lui avait

dit qu'Irma l'avait abandonné pour courir une aventure mauvaise. Mais... quoi?... Souvent il l'avait vue pleurer. Certes le père avait dû fréquemment la rudoyer.

— Je vous accompagne, Don Midon, insista Luis.

Les peones avaient sellé leurs montures. Sous le ventre d'un cheval pendait la bouilloire noircie, l'anse passée dans la sangle.

On secouait lentement la torpeur du troupeau. Vaches et bœufs se levaient à regret. Le soleil séchait sur les mufles la buée froide de la nuit. Midon ne donnait pas encore l'ordre de se mettre en route. Il était soumis au patron, docile au capataz. Son intelligence bornée aimait l'humilité de la tâche ordonnée, sécurité des responsabilités évitées.

L'escapade de Luis le jetait dans un tourbillon de craintes, où se noyait son esprit. Emmener l'enfant, c'était exciter la colère du chef. Envoyer un peon prévenir au rancho, et attendre la réponse, il ne fallait pas y songer. Le troupeau devait marcher jusqu'à la nuit pour être embarqué dans le train partant à heure fixe. Un faible retard compromettait la vente prévue pour le lendemain à Montevideo.

Luis comprit l'angoisse du pauvre homme :

— Partons donc, fit-il. Si vous avez peur à cause de moi, faites avertir mon père par un peon. Moi, je saurais très bien le remplacer derrière les bêtes.

Midon avait, peu à peu, débrouillé ses pensées enchevêtrées. Il s'approcha d'un des cavaliers et murmura :

— Hilario, va trouver don Pablo. Sois prompt, ton cheval est rapide. Tu peux nous rejoindre au coucher du soleil.

— Bien.

Déjà le peon galopait. Le poncho brun se gonflait du vent de la course folle; tandis que, pesamment, les ruminants marchaient dans la direction opposée, flanqués de leurs conducteurs.

Midon, au pas de sa monture, suivait un peu en arrière.

— Tu as bien fait de venir, dit Pochongo à Luis.

Jusqu'à la courte halte de midi, le troupeau avança ainsi. Les sabots se faisaient de plus en plus lourds. Les hommes étaient silencieux. La grandiose monotonie de la pampa engourdissait les cerveaux, ligotant, d'une ouate, douce et molle, les ailes de la pensée.

Au soir tombant, l'arroyo Malo barra la route. Son courant rageur secouait les branches des lauriers et des aulnes. Midon inspecta les abords du gué.

— Il faudra nager, dit-il.

On poussa les premières bêtes, et tout le reste suivit. Bientôt, d'un bord à l'autre, pointèrent au-dessus de l'eau les cornes dressées que le soleil couchant teintait d'ocre.

A la suite du troupeau, les peones passèrent en criant, pour exciter la paresse des bœufs. Midon surveillait Luis. Mais le gamin était leste et sans vertige. La main à la crinière du cheval, les pieds levés hors des étriers, il fixait avec un sourire insouciant les grands cercles d'écume bourdonnante. De nouveau, on retrouva la piste longue et vide. Midon, souvent, se retournait, les doigts à plat sur la croupe de sa monture. Il regardait au loin, insistant, comme si son désir exaspéré devait faire surgir là-bas, sur le dos de la colline, ou dans le creux vert d'un ruisselet, une silhouette bondissante.

Mais, dans la pampa déserte, on ne voyait pas d'autres cavaliers que les peones guidant le troupeau. Le froid et la nuit proches semblaient avoir absorbé toute vie. Le ciel, la terre desséchée, se rejoignaient à l'angle de l'horizon.

Solitaire, un rancho enflait d'une légère bosse le faîte d'un coteau. Midon se désespérait :

— Je te confierai à la señora du chef de gare, dit-il à Luis.

Celui-ci s'exclama :

— Hilario n'est pas revenu; c'est donc que père ne m'en veut pas.

Midon n'avait pas envisagé cette solution, plausible vraiment. Prudent encore, il insista :

— Reste à Pampa, et je te promets de faire consentir don Pablo à t'envoyer une autre fois voir ta mère... Je n'ai pas de billet pour toi.

— Vous paierez, et je vous rendrai les piastres dès que je commencerai à en gagner.

Midon était inapte à la discussion. Une volonté impérative, fût-elle d'un enfant, le tenait en échec. Il ployait, faute de savoir combattre. Puisque l'envoyé n'avait pas reparu, peut-être, en effet, le chef avait-il, lui-même, faibli devant la ténacité de son fils.

Maintenant, il fallait rejeter la passivité de la lente conduction : le train attendait.

Avec de grands cris, les peones s'empressaient. Le troupeau inquiet, harcelé, poussé, se bousculait en beuglant. Diablotin noir sur le ciel terni, Luis, juché sur un wagon, puis sur un autre, levait et rabattait les portes à guillotine. Midon le rejoignit.

— Tu as trop vite fermé la première trappe, dit-il.

— Voyez, fit orgueilleusement l'enfant.

Midon fit un examen rapide des museaux levés vers lui :

— C'est bien, approuva-t-il.

— Je sais compter jusqu'à vingt, reprit Luis,... jusqu'à cent... et davantage. Cela est utile pour les travaux du campo.

Les bêtes continuaient de s'engouffrer entre les claires-voies, vers la clameur grandissante. Enfin, la dernière vingtaine trouva close la baie ouverte sur le long corridor, et, derrière elle, un panneau claqua.

Luis aurait aimé rôder autour du monstre noir qui haletait et crachait des étincelles. Quelle force le contrai-

gnait à traîner après lui de pesants animaux et durant toute une nuit? Mais, on l'appelait. Le train glissait déjà sur ses rails sombres.

Pochongo, accroupi dans un coin du wagon, jeta sur le plancher le cuir laineux des selles. Midon l'interpella :

— Sois moins brusque avec les animaux. Tu as poussé si fort un bouvillon, qu'il a donné de la tête dans le flanc d'une vache. La bousculade s'est communiquée à tous ceux qui précédaient. Un parapet a été ébranlé entre deux wagons.

L'innocent continuait d'étaler les cuirs qui seraient les rudes lits de la nuit. Midon poursuivit :

— Tu comprends bien que je ne te fais pas un reproche... Je suis responsable... Que me dirait don Pablo, si le troupeau était mal vendu, parce que l'acheteur constaterait des blessures faites par les coups de corne?

Comme Pochongo ne répondait toujours rien, et feignait ne pas entendre, Midon insista :

— M'écoutes-tu?

L'innocent tourna la tête. Sa langue épaisse et molle, toujours au bord des dents, s'allongea lentement. Il n'aimait pas être repris. Son père, seul, avait quelque autorité sur lui. Encore, don Pablo devait-il parfois tolérer les désobéissances bizarres de l'aîné, dont le cerveau atrophié avait des lubies subites qui le poussaient à la contradiction furibonde. En l'observant ces jours-là, le père songeait à ces vents désordonnés d'Uruguay qui, brusquement, ploient les ombùs colossaux, jettent en un instant, au ciel serein, des houles de nuages, déracinent, s'affolent, et tout à coup s'enfuient, faisant place instantanément à la paix tranquille d'un jour de cristal.

Midon connaissait ces tourmentes soudaines de la volonté, qui jetaient Pochongo pantelant sur son malacara, fouaillé alors pendant des lieues courues à l'aventure. Puisque le garçon était dans une de ces mauvaises rafales, mieux valait ne rien ajouter.

Aucune lumière n'éclairait le fourgon. L'homme et les deux frères s'assoupirent à côté les uns des autres. Pochongo dormait, sans rêve, comme le bœuf accablé après le labour.

A la première station où le train se gara avec quelques minutes d'arrêt, Luis s'approcha, à plat ventre, de la baie laissée entre-bâillée. Les signaux bleus et rouges, les allées et venues des employés aux sandales lentes, les sifflets oppressants de la locomotive le ravissaient d'impressions neuves. Il était comme un bambin d'Europe devant un spectacle de cinéma.

Des wagons de voyageurs passèrent dans une turbulente rumeur, et précédés d'une vapeur aux flammèches éblouissantes.

Midon avait dit que ce long convoi allait à Montevideo déverser sa cargaison d'hommes, de femmes, d'enfants fortunés. Luis se les représentait tels qu'on les lui avait décrits, couchés entre les planches vernies de l'acajou rouge, sur le matelas moelleux, et la lampe mise en veilleuse éclairant doucement les boiseries luisantes. Demain, on frapperait un coup à leur porte; jusque-là, ils dormiraient, sentant à peine les heurts amortis. Et l'heure venue, leurs mains nonchalantes feraient basculer un déclic et tourner un robinet de cuivre. L'eau jaillirait comme d'une source dans la profonde cuvette de porcelaine.

Luis s'étonnait de toutes ces merveilles jamais entrevues, à peine croyables. L'envie ne troublait, n'effleurait même pas son âme de fils du campo.

Il s'endormit bercé par les cahots. Ni la trépidation, ni les soupirs poussifs de la machine, ni les beuglements inquiets des bêtes, n'eurent raison de son sommeil. Ce fut seulement au point du jour qu'il se réveilla.

Un rayon blanc filtrait jusqu'à lui. La porte, glissant dans la rainure de fer, coupait cette lumière de déclics sombres. Luis voyait, par intermittence, une ligne fine

de ciel nuageux; plus bas, la plate pampa d'herbes fauves. Entre les clignotements de noir et de clarté, passa tout à coup un bosquet, un trottoir de ciment, une gare de briques, et son toit de tôle ondulée : tout cela haché, comme le ciel et les prairies, en lamelles étroites et brillantes. Il se leva sur le coude et appela :

— Don Midon!

Sa voix domina, en note aiguë, le fracas des roues et des rails s'affrontant, des wagons se cognant.

— Qu'y a-t-il? marmotta l'homme.

— La nuit est finie. Ne doit-on pas arriver à l'aurore?

— Non, un peu après... Dors, je te réveillerai.

L'enfant était las de repos :

— Aidez-moi à ouvrir davantage, fit-il; et il introduisit ses doigts dans la fente. Midon se dressa :

— Tu vas te faire broyer les mains.

Sachant l'entêtement de Luis, et qu'il tenterait seul ce qu'il avait décidé, l'homme poussa à demi le battant et le cala par un coin de sa selle.

Dans un angle d'ombre, Pochongo dormait toujours, le nez chaviré dans la peau de mouton, moite de sueur d'homme et de cheval.

— A qui sont ces campos? demanda Luis.

— Qui sait!

La triste pampa passait silencieuse, inerte et parée, ce matin, d'un poncho de gelée blanche. Sans doute des ranchos se cachaient dans les déclivités. Ils s'élevaient si peu au-dessus du sol, ils étaient d'une tonalité si neutre, qu'il fallait peu de creux pour les dissimuler, modestes comme les tatous qui veulent à leur carapace une couleur de boue séchée, afin de se confondre avec leur terrier. Des ruminants piquaient, çà et là, de points rougeâtres, l'étendue sans fin. Leur recensement donne chaque année des chiffres impressionnants. Disséminés dans ces plaines où l'on accorde deux hectares à chaque animal, ceux-ci semblent un nombre infime, ce qui donne au dé-

sert d'herbe des proportions de grandiose et impressionnante solitude.

Pas d'étranger qui ne sente son cœur étreint d'angoisse les lèvres imprégnées d'amertume, en contemplant, de la portière d'un wagon, ces interminables prairies aux courbes molles, si nues, si vides d'arbres, de tout ce qui fait le relief émouvant de l'exquis et troublant pays de France.

Mais, Luis était issu d'elles. Pour lui, elles avaient une saveur tendre de nourrice familière, experte en cajoleries. Elles le berçaient, le charmaient, l'envoûtaient. Pour lui, elles étaient l'univers, ce qu'il a de plus merveilleux. Les narines de l'enfant se dilataient en aspirant l'espace, cet illimité enivrant qui ne paraît avoir comme bornes que le ciel, autre immensité.

— Comment grand-père peut-il préférer les Canaries à l'Uruguay? murmura-t-il à demi-voix.

Midon avait entendu. Moins rêveur que Luis, il aimait aussi sa patrie, d'un goût robuste et sans réflexion, comme le cabiai philosophe aime le coin tondu par ses incisives. Il concevait que l'on pût rester attaché à d'autres terres, étranges sans doute, puisque lointaines, mais enfin où l'on était né.

— L'endroit où l'on a commencé de courir à quatre pattes, en humant de près le sol, est toujours le plus beau, prononça-t-il.

Luis poursuivait son songe. Ce premier voyage le transformait. Il se sentait devenir homme.

— Je n'aime pas les arbres, fit-il.

Peut-être un jour répéterait-il ce geste inouï d'un petit propriétaire qui, à peine installé dans l'estancia acquise, l'avait sauvagement dépoétisée en mettant la cognée au tronc de tous les arbres qui l'enserraient de bruissements, d'odorantes résines, de chants d'oiseaux. Cet homme bizarre n'aimait que les lointains. Il voulait les voir de tous les angles de sa maison. En quelques après-midi, il

avait abattu les « paraisos », si coquets au printemps, avec leur floraison mauve, les ombùs noueux, les mimosas d'or, les pins, enfin ce que l'étranger, son prédécesseur, avait, durant trente ans, soigné avec ivresse. Seuls, quelques eucalyptus avaient été épargnés : lassitude ou caprice. Encore avaient-ils été émondés jusqu'au faîte. Leur noblesse opulemment étalée avait été rognée, ébranchée, saccagée. Un ridicule plumeau de feuilles frémissait à l'extrême pointe. Le tronc était aussi dénudé qu'un mât de navire.

— Père a beaucoup planté autour de notre rancho, reprit Luis; mais, je suis sûr que ce n'est pas son goût. Il le fait par déférence pour grand-père, et pour qu'il lui tape amicalement à l'épaule en le félicitant.

Midon réfléchissait.

— Les orangers et les pêchers sont agréables, et productifs, fit-il; mais, quand l'hiver est dur et qu'il faut se courber cent fois afin d'amasser un tas de bouse pour le feu, leurs branches sèches attirent l'œil. Elles flambent si bien.

Luis éclata d'un rire qui lui fit oublier tous ses songes. Il dit gaminement :

— Oui, en effet..., vous aviez un joli bois de pêchers. Certain hiver, vos enfants et votre femme ont tout brûlé pour faire chauffer le maté. L'été est venu; plus une seule pêche... Et, elles étaient bonnes!... Leur chair était rose comme celle des agneaux... Et quel jus!

Midon rougit; cela était arrivé pendant une de ses absences. A son retour, il n'avait guère prêté attention à la chose, seulement réveillé de son insouciance, quand le chef l'avait vertement tancé, qualifiant de désastre et d'indélicatesse ce que doña Etelvina avait innocemment commandé. Pas plus que sa femme, il n'avait réfléchi, qu'à l'hiver froid succèdent le printemps et ses fleurs, l'été et ses fruits. Luis trouvait la farce très drôle et s'esclaffait de bon cœur.

— Nous approchons de Florida, jeta Midon confus de cette hilarité.

Il alla secouer Pochongo. Luis fit un paquetage de sa selle et des cuirs qui devaient rester dans le fourgon.

Il revint près de la porte. Il s'étonna. En bordure de la voie ferrée, la pampa était coupée de haies, de palissades. Derrière ces enclaves et jusqu'à l'horizon, son terne manteau de bure se rapiéçait de losanges éclatants.

Les avoines déjà hautes alternaient avec les luzernes cendrées. Des bois d'eucalyptus tachaient de vert obscur de larges espaces. Le long des ruisseaux, et suivant leurs méandres, s'alignaient des peupliers, tout rigides dans leur squelette d'hiver. Dans l'air matinal, le soleil semblait autre qu'au campo de l'ombù; ou bien était-ce le sol qui paraissait différent; ce sol travaillé, morcelé, planté, non plus uniformément vêtu, mais cousu de mille oripeaux que les rayons de l'astre caressaient en glissant de l'un à l'autre.

Des charrues, au pas lent des bœufs, poursuivaient le travail des jours précédents. Et, dans les jardinets, autour des ranchos nombreux, Luis voyait, à côté des choux familiers, de copieux carrés de plantes inconnues, soigneusement alignées et sarclées.

Midon s'approcha :

— Tous ces gens, dit-il, gagnent des piastres en envoyant à Montevideo du lait et des légumes.

— Vivent-ils toujours dans ces espaces étroits? demanda l'enfant, montrant d'une moue les clôtures.

Midon n'eut pas le temps de répondre. Le train stoppait, et sous l'auvent de la gare, Luis avait reconnu sa mère.

— Mamita! cria-t-il.

« Comment a-t-elle su? » pensa l'homme.

Luis bondit, clamant sa joie :

— Mamita! Mamita!...

Pochongo descendit pesamment, le front plissé de

sommeil, mal réveillé. Ses lèvres béates s'appuyèrent sur la joue d'Irma.

Celle-ci, des larmes perlant aux cils, et pressant ses fils contre elle, murmurait : « Mis chicos!... Mis chicos!.... »

VI

La señora Silveira était à Florida. Sa sœur, femme du chef de gare, était, comme elle, une personne potelée, avec de belles joues poudrées, où les yeux s'enfonçaient dans un repli de graisse blanche et molle.

Elle avait aussi les chevilles puissantes, un cou épais et court, mais sa poitrine n'avait pas le développement imposant de celle de Deogracia. Cela motivait une petite pointe de jalousie de la part de la disgraciée. Quand doña Lola montait sur la balance servant à peser les colis de voyageurs, elle avait toujours un frisson, espérant avoir gagné enfin les quelques kilos qui consacraient la supériorité de Deogracia. C'était donc la raison d'un léger, très mince nuage entre les deux sœurs, car elles s'aimaient avec tendresse.

La voyageuse avait été accueillie avec maints embrassements et cris d'extase joyeuse : « Tu as engraissé, et ton teint s'est encore éclairci! »

L'arrivante s'avançait, précédant ses quatre garçons. Ceux-ci avaient de larges pectoraux et leurs poignées de mains étaient moites. Les deux aînés, déjà, prenaient des allures d'hommes, levant leur menton gras vers l'oncle chef de gare qui, s'écartant vite des femmes, entretint immédiatement ses neveux d'un air de docte supériorité.

Doña Lola continuait de s'exclamer, baisant aux lèvres le benjamin. Elle avait une voix au timbre hardi qui attirait les têtes et les sourires aux portières des wagons. Comme ces sourds qui crient leurs secrets à l'oreille de leur voisin, elle ignorait que sa voix fût claironnante.

— Il me semble qu'Antonio a un peu maigri, disait-elle, en se penchant.

— C'est vrai et c'est dommage. Je compte sur le changement d'air et sur tes exquises confitures pour lui rendre le sain embonpoint de l'an passé.

Doña Lola enthousiaste, flattée, s'empressa contre sa sœur, déposant de multiples baisers sur la bouche ronde de la grosse dame. Puis, revenant au neveu, avec de nouvelles câlineries :

— Oui, nous te gâterons bien, « queridito ». Te souviens-tu des friandises goûtées à ton dernier séjour ici?

Le bambin étourdi, comprimé entre les bras caressants, commençait une grimace, proche des larmes. Et la tante s'affolant :

— Il va pleurer;... comme ces voyages sont fatigants pour les pauvres petits!... Nous te garderons longtemps, Deogracia.

— Je ne sais si je pourrai... Joaquin pensait me rejoindre pour passer quelques semaines ici avec moi, mais je doute qu'il s'y astreigne.

— Nous tâcherons de le retenir.

— Ce sera difficile. Tu sais que mon mari n'apprécie pas la ville où il faut se contraindre à quelques soins de toilette. Il adore la liberté de la campagne où personne ne le critique de garder ses sandales de corde tout le jour. Je t'avouerai que, moi aussi, je n'aime guère m'habiller et préfère ma camisole blanche à tes élégantes toilettes.

— Je te ferai un déshabillé de soie, orné de dentelles, que tu mettras à l'heure de l'arrivée du train. Je te veux belle pour la petite promenade que nous ferons chaque soir. Je désire que tout Florida t'admire.

La promenade dont parlait doña Lola était la grande attraction de ses journées, l'instant vers lequel tendaient les pensées, les préparatifs des heures vides de la mati-

née, puis de l'après-midi. A part le cinéma du dimanche, il n'y avait pas de plus copieuse distraction.

C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, quand le grésillement de l'avertisseur électrique avait annoncé l'approche du train, doña Lola avait revêtu sa robe de souple crêpe de Chine longuement brodé.

Dames et demoiselles de Florida étaient arrivées en caquetant comme des perruches bavardes. La lueur blanche des ampoules remplaçait les ardents vermillons du soleil couchant, et, sous les lampes brillantes, doña Lola, épanouie, était allée, comme chaque soir, au-devant des wagons stoppant.

Deogracia était une campagnarde. A peine arrivée, elle regrettait déjà sa camisole blanche, comme elle l'avait dit à sa sœur, et elle se sentait timide, telle une petite fille au milieu du remous soyeux, l'enveloppant.

Lola avait imaginé de la présenter de suite à ses amies. Des groupes de femmes allaient et venaient. Les bras affectueusement posés sur ceux des voisines, señoras et señoritas jetaient des regards amusés sur les profils des voyageurs apparus à travers les vitres. L'œil malicieux des célibataires, en quête de fiancées, suivait leur marche. Les jeunes filles baissaient des paupières langoureuses, accentuant le déhanchement de leur allure, s'efforçant d'effleurer à peine le sol de la pointe de leurs coquets souliers.

L'arrivante fut tout à coup pressée de flots roses, bleutés, safranés. Des lèvres baisèrent les siennes. Les demoiselles oubliaient leurs soupirants, pour lui faire fête.

Un sifflet aigu vrilla l'air. Le train disparut dans la nuit. Promeneurs et promeneuses s'aperçurent soudain qu'il faisait froid. Les robes claires se cachèrent sous des manteaux et des fourrures. La gare se vida.

Ce fut le lendemain que la voyageuse se souvint d'Irma.

— Sais-tu où elle habite? l'as-tu vue? demanda-t-elle à sa sœur.

L'interpellée prit une mine contrite :

— Comment peux-tu supposer que je m'occupe de cette folle?

— A-t-elle l'esprit dérangé? dit naïvement Deogracia.

— Peut-être cela vaudrait-il mieux pour elle... Ne trouves-tu pas folle une femme qui abandonne son mari et court toutes les routes, un poupon au bras, sans se souvenir qu'elle a d'autres enfants?... Et pour rejoindre un homme plus jeune qu'elle, un errant, aujourd'hui ici, demain ailleurs, un de ces étrangers qui viennent chercher fortune dans notre pays et pompent, comme des sangsues, nos piastres pour les dépenser ensuite en Europe.

La faconde de Lola étonnait toujour sa sœur. Elle se sentait annihilée devant cette vivacité de réparties qu'elle prenait pour une supériorité d'intelligence, et qui n'était que l'écho des pesants discours de l'époux, chef de gare.

— Pourtant, osa contredire Deogracia, parmi ces étrangers, il y en a dont l'Uruguay profite. De nos côtés, vers le vallon de l'ombù, un Français a créé une estancia où le capataz fait progresser une race laitière selon les ordres et les conseils du patron, qui est un grand animateur, je t'assure. L'affaire est importante, elle nourrit un nombreux personnel; des familles entières de « puesteros » où le maître ne compte jamais les enfants d'un œil chagrin. J'ai vu souvent les estancieros uruguayens se plaindre qu'il y ait trop de bébés autour des ranchos, trop de bouches à nourrir... « trop de brebis à tuer, disent-ils. »

— Ton Français a-t-il une fiancée dans le pays?... Non, je le sais. Ils vont se marier chez eux, afin de ne pas avoir de lien solide avec notre terre. C'est ainsi que, presque tous, fortune faite, repassent l'Océan pour aller s'acheter là-bas des châteaux, où ils vivent de notre argent, en oubliant que leurs enfants sont Urugayens.

— C'est toi qui me fais penser à cela, dit humblement Deogracia, car je ne me préoccupe pas de choses si au-

dessus de moi, et qui ne m'intéressent guère... Joaquin est heureux, mes enfants bien portants, qu'importe le reste!... Pourtant, je me souviens qu'Irma m'avait entretenue de conversations échangées entre son mari et leur patron... Il paraît que la France est belle et attirante comme une maîtresse passionnée et jalouse. Quand on l'a connue, on ne s'en éloigne que l'amertume au cœur et sans répit, loin d'elle, on rêve de ses grâces, on travaille, et c'est pour la revoir, la posséder encore, ou tout au moins mourir sur son sein.

— Tu as une bonne mémoire, Deogracia, vraiment je crois entendre cette toquée d'Irma. Tu es douce et faible; elle aurait fini par t'influencer et te faire commettre des bêtises.

— Oh! lesquelles? s'exclama la grosse dame confuse. Connais-tu un homme comparable à Joaquin?

— Certainement pas, avoua Lola. Et elle resta songeuse...

Elle aurait voulu avoir cette assurance en parlant de son mari. Epousée après quinze années de fiançailles ardentes qui désiraient et acceptaient un nombre incalculable de privautés, elle avait été désenchantée dès les premiers mois de noce. Le chef de gare, qui alors n'était que sous-chef, ne s'occupait plus d'elle que pour des plaisirs rapides, l'ignorant après et avant. Point mauvais, ni brutal, il demeurait distant ainsi qu'il sied à l'homme supérieur. Il concédait à la femme le rôle de gardienne de la maison, celui de directrice de la cuisine, et la voulait surtout poule pondeuse et couveuse.

La pauvre doña Lola avait eu plusieurs couches malheureuses. Jamais elle n'avait pu déposer entre les bras de l'époux un enfant, un poupon rose et gras comme ceux dont le ciel avait comblé Deogracia. Et sa souffrance s'augmentait d'une silencieuse humiliation à voir souvent peser sur elle le regard de reproche de son mari.

Deogracia ayant insisté pour savoir où demeurait Irma, sa sœur lui indiqua une maison assez proche.

— Mais, ajouta-t-elle, attends au moins pour la visiter d'être certaine de la trouver seule. Je m'informerai; si l'Anglais est arrivé ou parti récemment, mon mari l'aura vu à la gare.

— Et l'enfant, comment est-il?

— Il a une mine souffreteuse. Elle ne le gardera pas.

— Pauvre femme! soupira la compatissante dame.

Des jours passèrent. Doña Deogracia se disait encore lasse du voyage. Elle avait repris sa chère camisole blanche et se balançait dans un fauteuil à bascule, s'avouant sans forces pour mouvoir son opulente personne. Enfin, sa sœur, plus active, ayant cousu la dentelle noire à la robe promise, décida de l'entraîner à la retraite du soir, distraction qu'il ne faut pas omettre de citer, à côté des deux autres, enchantant la vie des natifs de Florida.

Cette retraite devait être particulièrement gaie. Le chef de musique avait promis toute la fanfare du régiment. Les journaux du matin chantaient le t iomphe des Uruguayens aux Jeux Olympiques. La fête avait été délirante à Montevideo. A Florida, on avait envahi le club, bousculé les tables, piétiné les gâteaux en sablant le champagne qui moussait comme la joie des cœurs.

Uruguay, ô patrie si petite et si grande, les fils de ton sol aux horizons géants avaient vaincu les Américains du Nord de robuste stature, les Anglais blonds et musclés, les Suisses agiles, les Français nerveux et souples!... Paris, la ville des élégances et des plaisirs, avait voulu être l'arbitre des joutes athlétiques. Comme l'antique Grèce, elle s'était passionnée pour les luttes harmonieuses de beaux corps musclés, courant et bondissant autour d'une balle acharnée.

Et, c'étaient tes fils, ô Uruguay, qui, devant l'univers assemblé, avaient été acclamés! C'était ton Hymne que l'on avait chanté debout, tête nue, devant les Parisiens

enthousiastes, tandis qu'on avait hissé ton drapeau bleu et blanc, au soleil rayonnant, emblème victorieux.

Un Français avait écrit : « l'équipe uruguayenne a fait connaître aux Européens de splendides tactiques de jeu... » Il fallait être fier. L'orgueil national, déjà si grand, enflait ses ailes, et, comme l'aigle, planait dans les nuées.

Doña Lola et Deogracia étalaient leur corpulence sur un banc, face à l'église. Elles se sentaient légères, heureuses de l'exubérance environnante.

Les lampes électriques étincelaient entre les branches des palmiers. Sur le bitume lisse, jeunes gens et jeunes filles circulaient par groupes, faisant, à pas lents, le tour de la place.

Il cinglait un petit froid vif. Les femmes s'enveloppaient de longs manteaux : mais, aucun chapeau ne masquait les cheveux toujours coquettement ondés, bouclés, presque toujours coupés courts au ras de l'oreille.

Des chinas frôlaient de leurs robes éclatantes les jolies blanches parées. Elles les regardaient sans envie, flirter avec des fiancés empressés. N'avaient-elles pas, aussi, leurs amoureux bronzés, et plus ardents peut-être?

Les deux sœurs causaient, en caressant le dernier né. Les autres enfants avaient suivi l'oncle, qui, s'étant rapproché des musiciens, écoutait d'un air inspiré. L'orchestre se surpassait en effet, selon la promesse faite. Le chef de gare aimait Wagner. Sans le comprendre, sans pouvoir analyser ses sentiments, il vibrait jusqu'aux entrailles au tonnerre de la grosse caisse. L'émoi des fifres humectait ses yeux d'une buée fine. Il tressaillait au réveil aigu des cuivres.

Deogracia et Lola parlaient plus haut. Tout ce bruit les assourdissait. Deogracia fixait un coin de la place. Là-bas, au pied d'un palmier, un bébé blond donnait la main à un garçonnet. Lentement, les deux enfants venaient vers elle.

Il lui sembla reconnaître une silhouette déjà vue, que cachait et démasquait brusquement la foule mouvante. Oui... c'était Luis, et, derrière, marchaient Irma et Pochongo.

La bonne dame regarda sa sœur :

— Vois-tu qui s'approche?

— Sans doute, et je pense que ton amie ferait mieux de ne pas promener sa honte en public... un jour de fête.

— Ce sont ses enfants qui l'accompagnent. Elle a voulu les distraire.

— Tu es trop indulgente pour elle. Je vois bien que tu vas la saluer. Je te désapprouve et tu ne m'écoutes pas... J'ai froid : je vais faire un tour de place. Profites-en pour lui dire quelques mots brefs, puisque tu y tiens. Mais, ne t'éternise pas avec elle. Je te le demande à cause de mes relations.

Irma approchait. Ses yeux étaient langoureux, d'une mélancolie qui amollissait sa démarche. Elle ne voyait rien. On devinait une tristesse immense jusque dans la main aux doigts longs, toute lasse sur le bras de son fils.

Quelqu'un murmura son nom... Elle pencha la tête; un peu de rougeur aux joues et, comme on lui faisait signe de s'asseoir, elle s'arrêta, hésitante.

L'amie, affectueusement, l'attira près d'elle :

— Je suis heureuse de vous rencontrer.

Irma sentit que c'était sincère.

— Et, continua gracieusement Deogracia, peut-être savez-vous que je suis à Florida depuis quelques jours... Je voulais aller vous visiter... Vous connaissez ma paresse. Ma sœur a bien fait de m'entraîner jusqu'ici, ce soir, puisque je vous y retrouve...

Comme Irma restait muette, la compatissante dame reprit :

— N'êtes-vous pas contente de revoir vos enfants?

— Ils ne sont pas tous venus...

Deogracia pensa qu'il n'aurait pas fallu les abandonner; mais, elle ne prononça pas ces mots, et commença très vite :

— Etes-vous heureuse, au moins?

— Je devrais l'être, puisque j'ai tout quitté pour l'amour.

Le visage de la passionnée troublait le quiet repos de Deogracia. Son cœur à elle était sans remous, sans moires, comme la surface immobile d'un muet étang, encaissé entre des vallons.

— Pauvre! fit-elle; et sa main s'appuya sur l'épaule qui touchait la sienne.

Pauvre, oui... bien pauvre est celle qui, sachant aimer avec ivresse, doit imposer silence à son amour et refréner ses désirs... Bien inutile est celle qui vit sans joie, parce que, séduite par la passion, elle n'a plus trouvé qu'une dérisoire parodie là où elle croyait posséder l'extase fiévreuse et sans fin, le don réciproque et complet.

— Je ne vous comprends pas, murmura Deogracia. Pourtant elle rougit, et, montrant Pochongo et Luis :

— Ces enfants s'ennuient, vous devriez leur permettre de continuer leur promenade.

La mère eut un sourire confus :

— Vous avez raison... Mes petits, prenez Feliciano par la main et menez-le voir les musiciens.

Les deux femmes restèrent quelque temps silencieuses. Deogracia voulait encore provoquer des confidences; non par curiosité frivole, mais par tendre pitié. Certes, Irma avait eu tort d'écouter la voix sensuelle. Mais l'autre, l'homme, était le grand coupable. C'était lui qui, sans respect pour la maison de l'hôte, avait attisé la flamme dans le cœur auquel il n'avait pas droit.

Irma, ce soir, n'avait prêté aucune attention aux harmonies violentes et bizarres que l'orchestre dispersait sur la foule aux oreilles indifférentes. Et, soudain, son âme déçue s'exalta en un étrange unisson avec les ondes

bruyantes. Cette frénésie de notes palpitantes n'était-elle pas l'écho de son propre amour délirant et vaincu? Les notes hurlantes et puis très suavement cruelles tendaient et tordaient ses nerfs en détresse. Elle ignorait Tristan, Yseult et leurs amours déchirantes. Mais sans art appris, sans méthode savante, elle comprenait la nostalgie amère de la mélodie ardente qui, enfin, traînait en une sourde angoisse, se répétait, martelait la même suprême anxiété.

Haletante, Irma écoutait. Elle retenait son souffle léger.

L'orchestre insistant, éperdu, mit le dernier soupir aux lèvres d'Yseult.

— Ah! gémit la délaissée, en un sanglot.

La main de sa compagne caressa la sienne :

— Calmez-vous, amie... Cette musique vous est mauvaise. Moi-même qui n'y entends rien, je me sens mal à l'aise... Venez, je vous accompagne jusque chez vous, et nous causerons un peu... Voici ma sœur qui revient... Attendez, je lui dis quelques mots.

Pochongo et Luis ramenaient le petit frère. Irma prit le bébé dans ses bras, et l'enfant, voyant couler des larmes sur le visage maternel, les arrêtait de ses doigts. Puis il présenta ses paumes tout humides que la mère tamponna de son mouchoir.

Les deux femmes quittèrent la place. En passant devant le seuil de l'église, Deogracia se signa, marquant avec son pouce de petites croix multiples sur son front, ses lèvres et sa poitrine.

Irma avait passé vite. Elle dut ralentir le pas pour se laisser rejoindre par sa compagne qui, les genoux raidis, posait lourdement au sol ses jambes trop grasses, avec une démarche de péniche roulant d'un bord à l'autre.

— Amie, vous avez une allure élastique, dit Deogracia. Elle réprima son sourire devant la bouche navrée d'Irma,

pour ajouter : Dieu repose dans sa demeure silencieuse. Je l'ai prié de vous prendre en pitié.

Ce qu'elle avait demandé, elle ne voulait pas le préciser pour l'instant. Elle pensait : « puisqu'elle est malheureuse, pourquoi ne revient-elle pas à son vrai foyer? »

Mais, Irma se souvint de cette phrase dite pour elle, le jour de son passage à la pulperia : « Dieu vous châtiera! » Ce Dieu n'était qu'un mythe engendré par les faibles cerveaux et les âmes falotes comme celle de la señora Silveira; ou, s'il existait, lointain et sévère, perdu dans les astres, il ignorait les fureurs, les élans, les inextricables passions des hommes, leurs désespoirs véhéments.

— Vous ne le connaissez pas, reprit Deogracia... Il a consolé et guéri bien des cœurs.

Irma dit amèrement :

— Celui que je connais me trahit... Je sais qu'il courtise une jeune fille de Florida et, pour se mieux cacher de moi, il a convaincu la famille de cette Edelma d'aller vivre à Montevideo.

Pochongo, Luis et le bébé blond, qui marchaient un peu en avant, s'arrêtèrent.

Sur le seuil d'une porte ouverte, Cata, debout, regardait les deux femmes approcher. A ses oreilles, luisaient les anneaux d'or arrogants. Elle attendit, pour s'effacer dans l'ombre et livrer passage, qu'Irma l'eût frôlée.

VII

Pochongo et Luis étaient revenus de Florida. Luis, tremblant, attendait. Il savait que le peon envoyé par Midon avait dû chercher le capataz de rancho en rancho.

Quand enfin il l'avait rejoint, don Pablo, pourtant furieux, n'avait pas voulu lui imposer un nouveau galop,

jugé inutile. Il était trop tard pour regagner la station de Pampa, avant le départ du train.

— Père est très mécontent, disait Aurora; il te battra.

Pochongo écoutait, appuyé à une poutre près du foyer. Il grimaça un sourire.

— Je te défendrai, affirma-t-il.

Tout à coup, le cheval gris du chef apparut au sommet du coteau. Il s'immobilisa. Par-dessus les branches sèches de l'arbre, que l'hiver contorsionnait tragiquement, Luis sentit peser sur lui le regard effrayant du justicier.

— Où vais-je me cacher? murmura-t-il.

— Reste, fit Pochongo.

Déjà don Pablo attachait sa bête au mur du hangar : « Va dans ta chambre », dit-il à l'enfant. Ses doigts se crispaient sur le manche du « rebenque ».

Pochongo le précéda dans la pièce sombre, où Luis se collait au mur. Le père leva le bras; mais, la voix sans timbre de l'innocent prononça :

— Luis a bien fait d'aller voir mamita.

Et, dans la main de l'aîné, un autre « rebenque » remua. Les deux fils, coude à coude, virent que la barbe de don Pablo se hérissait. Une pâleur glissa de son nez aux pommettes, et sur la partie du front que ne cachaient pas les cheveux. Il semblait penché sur un gouffre. Le vertige le faisait vaciller. Enfin, il se ressaisit; ce ne fut pas pour sévir. D'un coup de tête nerveux, il rejeta en arrière la mèche noire qui frôlait ses sourcils...

Quelques minutes plus tard, on entendit la rafale de son galop contournant le coteau. Le cheval, par instants, résistait avec véhémence... N'était-ce pas l'heure du repos?... Les éperons griffaient sa chair... Le cavalier traversa deux larges prairies. Aux barrières, il sautait à terre, ouvrait, et, tout fougueux, remontait en selle.

L'animal tenta un bond hargneux de côté; puis un

remous des reins. Le « rebenque » cingla sa croupe. Docile alors, il se résigna à la course rageuse.

Sur le bord d'un ruisseau, don Pablo le laissa boire, et s'écroula, lui, sur la berge de sable. « Où est donc le taureau malade que je venais voir? » se demanda-t-il. Une bouche invisible ricana : « Ce n'est pas ce qui te tourmente pour l'instant...; regarde la buse qui plane très haut...; elle trace des cercles bruns sur le ciel uni... le ruisselet se lamente doucement... Vois-tu l'aigrette blanche, pâmée devant son nuageux reflet? Tes yeux aperçoivent les objets qui t'entourent..., tu ne les comprends pas... Une vache passe; elle rumine,... elle beugle vers son veau. Que t'importe que sa mamelle soit gercée et que sa chair souffre sur ses sabots malades!... L'aphteuse des haciendas voisines a-t-elle gagné ce campo?... Qu'importe!... Tu te soucies bien de cela!... Vraiment, c'est toi qui travailles en forcené depuis tant et tant d'années! Pourquoi? mais enfin... pourquoi? »

« Pourquoi? gémit Pablo.

« Bah! souffla la voix gouailleuse, tu as quarante ans : de quoi te plaindrais-tu? N'as-tu pas une demeure de boue où tes enfants t'attendent entourant la table graisseuse?... Ah! misérable! Tu voudrais peut-être y trouver aussi une femme souriante qui mettrait ses mains sur tes épaules quand tu rentrerais las, et, par ces nuits de gel, se pelotonnerait contre toi, un bras jeté autour de ton buste... Tu l'as eue... Elle chantait en dodelinant ses premiers nés. Ses jupes claires illuminaient le rancho. Ta maison est aujourd'hui taciturne, noire, aussi répugnante que le terrier du renard. »

« Ah! clama Pablo, pourquoi l'ai-je connue? Maudite ville où j'aurais dû la laisser à sa mère de si bel exemple! Et, comment n'ai-je pas compris, deviné, l'avenir certain qui devait m'échoir? »

La bouche inconnue parlant plus fort que lui l'interrompit encore : « mensonge..., ce qui est arrivé n'est pas

fatalité, mais résultante de ta propre conduite..., : souviens-toi;.. elle t'aimait. Chez toi, l'orgueil dominateur du mâle a trop vite étouffé les désirs de joie tendre. Tes brutalités ont glacé les baisers sur ses lèvres... Ta demeure, peu à peu, est devenue sordide. Ta femme commençait à garder pour d'autres les coquetteries qu'elle n'avait que pour toi, et que tu lui reprochais » .

« Que m'importent ces souvenirs abolis! crâna Pablo. Je m'en veux! oui, je m'en veux, parce que, pour la première fois, j'ai été un lâche. J'ai reculé sottement devant mes fils... Suis-je le maître? Quel trouble a donc vaincu ma volonté? et je suis abattu au sol, semblable à l'aigle blessé souillant ses plumes au marais... Stupides rêveries! Leurs plombs perfides n'ont pas atteint le cœur, et la vie continue de bouillonner en moi... Vivre, c'est s'agiter, se saouler de vitesse, de soleil, de vent, de brume. Vivre, c'est diriger, commander : c'est vouloir grimper à un but déterminé et y atteindre. »

Don Pablo se leva. La paix silencieuse de la Pampa s'approcha de lui. Elle l'effleura sans le pénétrer. La buse descendait, bec plongeant. Les ailes inertes, elle semblait fondre sur l'homme. Celui-ci devina ses serres repliées, et vit sa queue rayée se tordre légèrement à droite, ensuite à gauche, en un mouvant gouvernail. Venue des coteaux lointains qui bleuissent l'horizon, elle avait accroché son nid à l'arbre solitaire dont les racines buvaient l'eau du ruisselet.

Jusqu'aux lointains les plus reculés, l'œil le plus aigu n'aurait pu apercevoir d'autres troncs, ni branchages. Le saule avait poussé là, d'une graine échappée au bec d'un ramier. L'hiver l'avait décharné. Il était centenaire. L'aire du rapace faisait un gros tas sombre à une de ses fourches hautes. On le voyait de fort loin, ce refuge de la buse; mais, quand les petits briseraient l'œuf, le feuillage du printemps les envelopperait d'une muraille qui les bercerait en les cachant.

Le chef arriva chez lui affamé, et vainqueur, croyait-il, de la désespérance soudaine qui l'avait passagèrement abattu. Le jonc agité par la bourrasque se redresse ensuite plus fier, plus rigide.

La nuit était complète autour du rancho. En approchant, Pablo entendit la voix de Luis qui résonnait, orgueilleuse :

— Ne comprends-tu pas, Aurora, que j'ai bien agi en m'échappant... Mamita était malheureuse ici... Moi aussi, un jour je m'enfuierai et ne reviendrai plus.

— Est-elle heureuse à Florida? interrogea la jeune fille.

Le père entra; chacun s'éclipsa.

Au rancho de l'ombù, la vie continua, toujours identique en apparence. En réalité Pochongo, seul, était le même. Son triomphe d'un moment ne l'enflait d'aucune vanité. Devant lui, Pablo était accoutumé de ployer, par pitié méprisante pour ce débile cerveau. L'innocent acceptait cela sans en démêler les raisons. Les autres, faisant les gestes monotones de leurs tâches habituelles, cachaient des pensées violentes sous un masque d'indifférence. Luis avait perdu ce respect soumis qui le tenait toujours craintif devant son père. Sous les paupières du révolté, Pablo lisait le reproche insolent. Que lui avait donc dit Irma, à cet enfant? N'était-ce pas elle la coupable, la bête lascive, indigne d'embrasser son fils?

Les pupilles d'Aurora fuyaient les regards, hormis ceux de Manuel. Et, le chef, harcelé d'intarissables souvenirs, chancelait devant la vie sans grâce et sans joie.

Un après-midi, qu'il approchait, au pas, d'une crevasse de terre éboulée par les pluies, un peon en jaillit, tenant en main la longe de son cheval. Et le capataz vit une femme abaisser ses jupes sur ses chevilles nues. L'homme galopait déjà en sifflotant. Pablo avait reconnu la compagne de Paneco, le « puestero » boiteux. Elle

avait, près d'elle, un paquet de linge que nouait une serviette bleue.

Sans paraître troublée, et feignant de ne pas voir l'arrivant, elle releva ses manches et commença de laver. Sur l'eau limoneuse, le savon traîna en filaments blanchâtres, dessinant des lichens mousseux.

Pablo l'interpella :

— Où est votre mari? Pourquoi n'est-il pas venu hier nous aider à baigner les brebis?

— Il est au lit avec un rhumatisme aux épaules. Sa jambe malade le fait souffrir aussi.

Le chef se détourna sans rien ajouter. Sa monture, les rênes pendantes, trotta sans être guidée, dans la direction de l'ombù.

Devant la maison de terre, quelqu'un causait avec Aurora et la servante, et il pensa : « l'institutrice est arrivée ». Mais, de suite, il passa la main sur son visage où se dissimula la colère. C'était la señora Silveira. Il savait qu'elle avait passé plusieurs semaines à Florida. Apportait-elle des confidences ou des suppliques d'Irma? Il ne la convia pas à entrer. Elle sourit bonnement :

— Je suis un peu fatiguée; le cabriolet n'est pas confortable. Les roues tournent mal sur les essieux vieillis.

— Passez, dit-il.

La porte était étroite, doña Deogracia s'y glissa de biais.

— Venez jusqu'ici, proposa Aurora.

— Dans ta chambre?

— Oui, vous y serez mieux.

S'adressant à son père, la jeune fille poursuivit :

— La señora voudrait m'emmener chez elle pour quelque temps. Je lui ai répondu que vous n'y consentiriez pas.

Pablo ne cacha pas son étonnement plein de défiance.

Voulait-on éloigner Aurora pour la conduire à sa mère?

— Il faut que ma fille travaille, fit-il.

— Vous avez raison, approuva Deogracia, et commentant à propos la réponse bourrue, elle poursuivit : je lui enseignerai bien des menus travaux ménagers.

— Ma fille sait balayer et faire la cuisine; cela suffit.

— N'aimeriez-vous pas voir un peu de gaîté sourire dans ces pièces mornes et vides? Ceci n'est pas une critique... Certes, vous avez des devoirs ardus, et ce n'est pas à l'homme qu'incombe celui d'orner le logis. A Aurora en revient la tâche; et que peut lui apprendre votre vieille china?... Vous ne devriez pas vous contenter de repas de peones... Ne voulez-vous pas que votre fille vous revienne experte à assaisonner les légumes qu'on a laissées monter en graines dans votre jardin?... Allons, Aurora, insista-t-elle, il faut convaincre ton père. Tu ne t'ennuieras pas chez moi. Tu en repartiras avec une malle de jolis ouvrages dont tu pareras ta chambre, qu'il faut apprendre à aimer... Comment peux-tu abandonner jusqu'au soir ton lit défait?... Le balai n'a pas passé ici aujourd'hui.

— La terre battue est toujours poussiéreuse, marmotta la jeune fille, mécontente.

Pourtant, elle releva d'un geste mou le drap et la couverture que piétinait Pintado.

Don Pablo se taisait; il avait un air moins distant. L'aimable dame crut avoir gagné sa cause.

— C'est un service que vous me rendrez. En vous privant d'Aurora pendant quelque temps, vous me procurez l'agrément de sa compagnie, et je vous reste redevable de ce plaisir.

Il sourit de cette insistance, et son ton devint moins revêche, bien que la phrase prononcée fût encore peu gracieuse :

— Si elle prend chez vous des goûts de riche, qu'en ferai-je ensuite? Songez que ma fille ne peut prétendre

à la vie oisive d'une señora, et se balancer, tout le jour, au bercement d'un fauteuil, en écoutant les perruches caqueter, et en suçant des oranges... Pour son futur mari, il lui faudra soigner des volailles, ne pas dédaigner de les plumer, attiser de son souffle le feu qui les fera cuire, laver à la rivière les hardes de l'homme, être robuste enfin. Plus tard, se contenter des soins de la campagnarde sans diplômes qui l'accouchera de ses enfants.

— Vous avez raison; ce n'est pas moi qui vous contredirai en tout ceci. Voyez, j'insiste, au lieu de me décourager; et c'est vous-même qui m'y conviez sans vous en douter. Ma femme de chambre m'a demandé un long congé. Elle est à Tacuarembo pour un mois. Je suis seule à soigner la maison avec une vieille china comme la vôtre. Prêtez-moi Aurora pour quelques semaines. Elle remplacera l'absente, mais elle mangera à notre table, et je lui donnerai une chambre près de la mienne.

Pablo s'agaçait de ce tenace entêtement.

— Le soir tombe, señora, fit-il. Vous arriverez trop tard à la pulperia, et le froid de la route vous incommodera.

Doña Deogracia se leva un peu essoufflée d'avoir tant discuté. En franchissant la porte, elle aperçut Aurora qui, depuis un moment, était sortie. La jeune fille, appuyée au tronc d'un oranger, parlait avec vivacité, la tête levée vers la coupole verte.

L'arbre s'éployait comme un parasol luisant où vibraient les ors des fruits. Le soleil jetait ses derniers rayons qui flambaient sur les oranges, et, glissant jusqu'au visage d'Aurora, dessinaient d'un pinceau de vermillon les lignes graves de son front hautain, de ses joues, magnifiant tous ses traits dans l'apothéose du couchant.

« Elle est belle », murmura la señora Silveira. Elle l'admirait, tandis que l'ombre, enveloppant la robe de

la jeune fille, mordait ensuite son cou bruni, et, lentement, éteignait la flamme qui incendiait si poétiquement sa tête.

Comme si l'astre disparu avait emporté la joie avec sa clarté, Aurora baissa des paupières tristes, puis les relevant avec une expression de défi, elle dit, de façon à n'être entendue ni de son père ni de Deogracia : « C'est bon... puisqu'il en est ainsi, je partirai... tu ne m'aimes plus. Je te défends de venir me voir ».

Des fruits tombèrent au pied de l'arbre. La jeune fille avança, hâtive, vers Pablo :

— Si vous le permettez, j'irai avec la señora, dit-elle.

— Je t'emmène, s'exclama Deogracia.

Le chef ne répondit pas. Après tout, l'absence momentanée de sa fille était-elle chose si importante pour motiver tant de débats oiseux? Il existait des préoccupations plus urgentes.

Il interpella Manuel apparu au milieu du feuillage :

— Cueille seulement les plus colorées; elles sont encore très acides. Il est inutile d'abattre toute la récolte.

Sans transition, il songea : « il faudra prendre des précautions contre l'aphteuse ». De nouveau, l'idée des travaux à prévoir accaparait son esprit. C'était bien. Les tourments de la journée méditative, au saule lointain, étaient abolis. Avaient-ils même existé autrement que sous la forme d'une fumée dérisoire, impalpable et fugace? Il n'y avait de réel, de vivant, que le travail brisant les forces, réjouissant le cœur, ce travail qui gagnerait le capital rêvé. Devant lui, il vit naître les prairies grasses qui seraient siennes. Il les clôturerait lui-même. Des troupeaux blancs paîtraient sur les coteaux pierreux. Dans les vallées, au bord des marécages, veaux et poulains batifoleraient autour de leurs mères. « Voilà le but, et cela seul importe », murmura-t-il.

La señora Silveira l'entendit sans comprendre :

— Vous me la donnez? fit-elle.

— Como Vd quiera.

La bonne dame, ravie, hâta le départ. Le peon qui l'accompagnait, avait gardé son cheval sellé, et laissé l'autre dans les brancards.

Pablo mit un baiser distrait au front de sa fille, et Deogracia, embrassant Chica, lui promit :

— Une autre fois, c'est toi qui viendras.

La fillette aux côtés de son père, et, comme lui, l'air sérieux, entr'ouvrait une lèvre arquée sur ses dents laiteuses.

La señora, triomphante, secoua les rênes, et, pendant longtemps parla d'Irma, évoquant leurs anciens et naïfs souvenirs d'amitié. Enfants, elles allaient ensemble à l'école de la ville.

— Ta mère est fort intelligente, confiait-elle à Aurora. Par les après-midi chauds, alors que nous dormions à demi sur nos bancs de classe, elle, l'esprit alerte, écoutait. Nous disions qu'elle avalait les paroles du professeur, ces phrases qui nous semblaient monotones et berceuses. Nous plaisantions en voyant le spasme léger qui gonflait, à petits coups, son gosier : « Ne voyez-vous pas qu'elle boit? » faisaient les voisines. On riait autour d'elle sans que ses yeux fixés quittassent le visage du maître.

Elle aimait surtout les vers et sa mémoire nous étonnait. Nous, insouciantes, éprises de jeux d'abord, de coquetterie ensuite, apprenions à peine les leçons obligatoires. Nous contraindre à ce qui n'était pas commandé, non, certes...

Je me souviens qu'Irma, au lendemain d'une soirée théâtrale, nous récita des strophes que nous avions entendu débiter, en intermède, par un avocat du parti blanc. Deogracia se tourna vers sa compagne : « Tu ne m'écoutes pas. »

La jeune fille, l'air morose, semblait, en effet, préoccupée de songes lointains. Cependant, elle répondit :

— Je vous entendais; quels étaient ces vers?

— Oh! la poésie est pour moi une musique mystérieuse, un chant incompréhensible, cacophonique, qui me fait bâiller. Je n'y conçois rien, et n'ai jamais pu en retenir deux lignes... Ta mère disait que ce poème est de Zorilla San Martin, un grand poète de notre pays.

— Ah! étaient-ils extraits de *Tabaré?*

Et poursuivant à voix plus basse :

Cuando al fondo del soto
El anciano llego con los guerreros,
Tabaré, con el pecho atravesado
Yacia inmovil, en su sangre envuelto.

— Non, ce ne sont pas ceux-là.

Aurora continua :

Inmovil, don Gonzalo
Que aun oprimia el sanguinoso acero
Miraba a Blanca que, poblando el aire
De gritos de dolor, contra su seno
Estrechaba al charrua
Que dulce la miro, pero de nuevo
Tristemente cerro, para no abrirlos,
Los apagados ojos en silencio...

— Ce ne sont pas ceux-là, répéta Deogracia... où les as-tu appris?... Tu pleures... Pourquoi?... Non, non... ne réponds pas... C'est moi qui suis très sotte de t'avoir parlé de ta mère avec ce ton badin... Pauvre petite!... Tu souffres de ne pas l'avoir auprès de toi... si jeune, et privée de tendresse!... Les soirs sans baisers maternels doivent te sembler lugubres.

Elle opprima contre son vaste sein la jeune fille sanglotante.

Celle-ci ne détrompa pas la trop affectueuse dame. Ce n'était pas le souvenir de sa mère qui lui étreignait le cœur d'un émoi véhément et fiévreux.

—Ne nous attardons pas, dit la señora, en reprenant les rênes glissées sur ses genoux. La nuit sera glaciale. Je ne comprends pas comment ton père peut tolérer que tu portes l'hver des jupes de voile. Pas même un manteau sur tes épaules...

— La laine coûte cher.

Aurora avait répondu cela d'un ton acide. Ce n'est pas qu'elle désirait être vêtue autrement. Quand le vent cinglait autour du rancho, elle mettait, l'une sur l'autre, plusieurs robes légères, et, pour se réchauffer, absorbait, coup sur coup, quelques matés brûlants. L'amour la rendait-elle mauvaise pour ceux qui n'étaient pas Manuel?...

Depuis qu'elle s'abandonnait à d'interminables heures de rêverie, elle en voulait davantage à son père des rebuffades qui avaient autrefois accueilli ses caresses enfantines; plus tard, de l'indifférence persistante avec laquelle il l'avait rudoyée, méprisée, croyait-elle. Il l'avait contrainte à se reployer sur soi-même. Sous le sabot du lourd taureau, les sensitives du campo contractent ainsi la fraîcheur timide de leurs feuilles. Elle avait effectué ce mouvement de retrait si fréquemment, qu'il lui devenait machinal, non seulement avec son père, mais devant tous.

Et cependant, ce qui s'agitait en elle était si violent, si follement passionné, qu'elle opprimait souvent son cœur à deux mains, effrayée de le sentir galopant, prêt à bondir au dehors de la barrière trop frêle.

Manuel était près d'elle depuis bien des années. Pendant longtemps, elle n'avait compris de lui que son air d'esclave soumis, ployant et courant au moindre clignement des yeux. Elle l'avait confondu avec le troupeau insipide des peones suant au labeur. Elle n'avait pris nulle garde au contraste bizarre qu'offraient avec son front pudique et ses yeux de douceur, ses lèvres saillant largement en avant, comme un fruit effrontément offert.

Quand elle avait commencé à le regarder, la nuance obscure de sa peau ne l'éloigna pas de lui. En même temps, elle avait vu qu'il était moins bestial que les autres. Il était silencieux comme elle. Sans doute, comme elle, il rêvait.

Elle s'accoutuma à se le représenter nimbé d'une at-

mosphère de poésie et de charme qui se penchait avec lui aux plus humbles tâches, courait auprès de lui aux champs.

Ce rayonnement illuminait les tendres qualités de Manuel. Il éblouissait Aurora. L'amour, dieu chanté dès les premiers balbutiements de l'homme nature, assujettissait une victime de plus à son adoration.

Aurora n'avait jamais connu d'autre divinité. Celle-ci la jetait hors d'elle-même en des extases merveilleuses. Qui serait venu lui dire : « Au-dessus de Manuel est un Dieu jaloux et terrible », l'aurait laissée incrédule et moqueuse. Si l'on avait ajouté : « Prends garde;... c'est un maître puissant, offre-lui des sacrifices, afin de te le rendre propice; d'un frémissement de sa pensée il peut nous broyer par le malheur. » Elle aurait répondu, dédaigneuse : « Notre seule tristesse serait d'être désunis. La chaîne, entre nous, est soudée par notre double désir. »

Et pourtant, entre eux, un voile avait été tiré par Aurora. C'était pour cela que l'amoureuse, confusément révoltée de soi-même, était triste.

Un abois l'arracha à ses songes. La piste montait entre des buissons d'arbustes crochus, poussés sur les déchets que rejetait la pulperia, et que le caprice du vent dispersait au hasard. Un lévrier, effilé comme une dague, accourait. Ses oreilles se couchaient sur la nuque. Ses pattes d'avant et d'arrière s'écartaient en une ligne quasi horizontale. Par-dessus la roue, il s'élança, bouscula Aurora, leva le mufle vers Deogracia, lui lécha la joue, s'empêtra dans les rênes et retomba au sol, où il roula plusieurs fois sur lui-même.

— Il est blessé, s'écria la señora désolée.

Elle arrêta le cheval. Le chien passait la langue sur son épaule meurtrie. Ce fut rapide. Déjà il repartait, exubérant et fou.

— Il n'est pas douillet... quels muscles!... constata sa maîtresse avec orgueil.

Puis, d'une voix amicalement douce et se penchant vers la jeune fille :

— Ici, tu feras provision de gaîté. Ici, bêtes et gens sont heureux.

La nuit précoce s'étalait au-dessus des deux femmes, glissant furtivement vers l'horizon où s'attardait encore une clarté.

Deogracia s'exalta :

— Dans ton rancho, tu ne vois que la tristesse d'un désert; ce soir, il fait sombre, mais, demain, tu apercevras, à cent mètres, les murs blancs de l'ancienne école où nous avons des amis. Un peu plus loin, des maisons d'estancieros fortunés.

— Leurs nombreux peones nous arrivent souvent pour boire un verre d'alcool et acheter des coupons d'étoffes pour leurs chinas. Ces allées et venues entretiennent autour de nous une animation plaisante.

— J'aimerais bien mon rancho si...

— Oui, pauvre petite, je comprends, s'empressa la señora. Elle affirmait une divination facile. Elle pensait à Irma.

Aurora n'était occupée que de son amant.

Deogracia tendit les rênes au jeune garçon, qui avait galopé auprès du cabriolet, durant le trajet.

Pivotant sur elle-même, la croupe tournée vers sa compagne, elle continua :

— S'il me fallait vivre dans ta solitude, je me dessécherais vite.

Aurora ne réprima pas un sourire. Elle avait sauté légèrement. Les mains levées à la taille de la señora Silveira, elle avait le spectacle de jambes colossales aux mollets ballotants. Au-dessus des bottines, un bourrelet de graisse formait un cercle.

Essoufflée, tout en descendant, la bonne dame poursuivit :

— Ah! cet ombù! Je ne conçois pas comment vous

pouvez vivre dans son voisinage... J'avais soin de lui tourner le dos quand j'allais voir ta mère... Il m'épouvante.

— Pourquoi?

— Je n'en sais rien... L'hiver, ses branches se tordent de façon diabolique. L'été, son amas de feuillage a l'air de cacher, sans cesse, une embûche.

— Je l'aime!... fit Aurora.

LISE DE MAUREILHAC.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Lionel Renieu : *Histoire des Théâtres de Bruxelles depuis leur origine jusqu'à ce jour*, Edition Duchartre et Van Buggenhoudt, 2 vol. — Victor Hugo : *Tristesse d'Olympio. Fac-similé du Manuscrit autographe avec une étude par Maurice Levaillant*, Honoré Champion. — Mysie E. I. Robertson : *L'Epithète dans les œuvres lyriques de Victor Hugo publiées avant l'exil*, Honoré Champion. — John Charpentier : *La vie meurtrie d'Alfred de Musset*, H. Piazza. — Maurice Roya : *George Sand*, Editions du Laurier. — George Sand : *Le Roman d'Aurore Dudevant et d'Aurélien de Sèze*, Editions Montaigne. — George Sand : *Journal intime publié par Aurore Sand*, Calmann Lévy. — Mémento.

Avec raison, M. Lionel Renieu constate, au début de son **Histoire des théâtres de Bruxelles**, que la Belgique fut, de tout temps, un centre d'art théâtral, accordant à cet art, dès qu'il se manifesta, soit sous la forme de mystères, de moralités, de soties, soit sous la forme de tragédies, comédies, farces, opéras, une attention et une hospitalité fort larges. Dès le moyen-âge en effet (M. Gustave Cohen nous l'a montré dans un de ses ouvrages), un public nombreux assistait aux représentations que les pouvoirs publics autorisaient et encourageaient. Il témoigna autant d'empressement, plus tard, quand des troupes françaises, italiennes, espagnoles, allemandes, soumirent à son jugement, dans les jeux de paume où elles se succédèrent, les productions scéniques de leurs nations respectives. Bruxelles, Gand, Liège, Breda et quelques autres villes devinrent ainsi, pour les comédiens nomades, dont plusieurs écrivains, et M. Henri Liebrecht en particulier, ont conté l'histoire, des lieux fortunés où ils amassèrent à la fois des lauriers et de lourds sacs d'argent.

Dès le commencement du XVII[e] siècle, Bruxelles posséda, avec la salle du Gracht et la salle de la Montagne Sainte-Elisabeth, des foyers réguliers d'art théâtral analogues à notre antique Hôtel de Bourgogne, mais appartenant, comme ce dernier, à des propriétaires avec qui les rapports n'étaient pas toujours faciles.

C'est au XVIIIe siècle seulement que la capitale des Flandres voulut avoir un établissement stable. Cet établissement, le Théâtre de la Monnaie, fut fondé par Gio-Paolo Bombarda, financier romain, et connut plus souvent la faillite que la prospérité.

L'ouvrage de M. Lionel Renieu n'a pas pour dessein de nous initier seulement aux vicissitudes des premiers théâtres de Bruxelles. On peut dire de cet ouvrage qu'il constitue une véritable encyclopédie, un travail gigantesque et de tous points remarquable, englobant trois siècles de manifestations et contenant, dans ses bibliographies, tout ce qu'il était humainement possible d'assembler de faits et de documents sur ce sujet spécial du théâtre bruxellois.

M. Lionel Renieu fournit tout d'abord la liste des travaux qui précédèrent le sien et auxquels il emprunta bien des éléments de son propre répertoire. Il dresse ensuite le catalogue des almanachs de spectacles, peu nombreux en réalité, parus de 1706 à nos jours, puis, la bibliographie, celle-ci fort riche, de la presse théâtrale qui débuta en 1820, indiquant, pour chacune de ces publications, les noms de ses directeur et éditeur, sa date de naissance et sa date de mort, son format, le nombre de ses livraisons, ses transformations, son contenu général.

Entrant ensuite dans son sujet même, M. Lionel Renieu consacre des chapitres aux cabarets artistiques, aux cafés concerts, aux cinématographes, aux cirques, aux salles de danses, etc., puis aux différents genres scéniques : ballets, pantomimes, féeries, opéras, opérettes, panoramas; revues, etc... qui furent offerts en pâture à la curiosité des Bruxellois et dont il nous donne des listes chronologiques.

Il passe, dans la deuxième partie de son ouvrage, à l'histoire proprement dite de chaque théâtre, précisant sa date de fondation, ses directions diverses, ses créations, son organisation intérieure, les noms de ses acteurs et jusqu'aux prix de ses places. Bien entendu, M. Lionel Renieu, sauf pour quelques grands établissements, se borne à des résumés très clairs et ne recherche point les effets de style. Les annales du Théâtre de la Monnaie, des Nouveautés, de l'Olympia, du Paradis des Roses, du Théâtre royal du Parc, de la Renaissance, de la Scala, si importantes et si variées, sont néanmoins complètes dans son livre. Il n'est pas, d'autre part, un seul petit « bouis-bouis » ayant surgi au cours du

temps qui n'ait, dans son travail, sa notice. Des tableaux synoptiques accompagnent en grand nombre le texte, ainsi qu'une illustration très curieuse et très variée, cent planches environ donnant des portraits de directeurs de théâtres, d'acteurs, de chefs d'orchestre, de compositeurs, d'écrivains, de danseurs, des affiches, des programmes, des titres de journaux, etc...

Nous croyons que les deux volumes de M. Lionel Renieu devront figurer dans toutes les bibliothèques soucieuses de conserver des ouvrages de premier ordre. La France aurait intérêt à faire bon accueil à cette formidable enquête de 1220 pages, car, si on y rencontre, pour la première fois peut-être, mention d'œuvres purement belges créées sur des théâtres belges, on y voit surtout quel accueil sans cesse fraternel la Belgique assura, depuis trois siècles, aux productions de notre littérature dramatique, lui donnant en définitive, par suite non seulement de l'affinité des langues, mais encore par prédilection pour notre esprit, la primauté sur les littératures rivales, facilitant son expansion et même, fort souvent, prodiguant à nos écrivains et compositeurs les moyens de triompher que leur refusaient les scènes parisiennes.

§

Il nous semble à peu près impossible de tenir les lecteurs du *Mercure* au courant, autrement que par de brèves appréciations, de l'énorme amas de livres consacrés depuis quelques mois à la période romantique. Victor Hugo continue à être scruté jusque dans les recoins les plus intimes de sa vie et analysé jusque dans les manifestations les plus furtives de sa plume.

M. Maurice Levaillant, muni, comme toujours, de documents inédits, spécialement de lettres de Juliette Drouet, s'est attaché, avec beaucoup de délicatesse et d'agrément, à nous indiquer dans quelles conjonctures morales et matérielles fut composée la **Tristesse d'Olympio**, ce poème où s'inscrit l'inquiétude du temps et qui forme, comme le *Lac* de Lamartine et le *Souvenir* de Musset, une sorte de « glorification de l'Amour et du Passé », un hymne au Souvenir.

Victor Hugo, à l'époque où il va concevoir ce poème, est en proie aux attaques violentes de ses ennemis. Il souffre obscurément de la « maladie du siècle », doute des hommes et de lui-même. De plus, par la perfidie de Sainte-Beuve, son foyer, où

régnaient sérénité et harmonie, s'est désorganisé. La confiance et la tendresse ont fait place aux soupçons et aux querelles.

C'est à ce moment pathétique que Juliette Drouet pénètre dans sa vie. M. Maurice Levaillant nous montre comment la passion du poète pour cette jeune femme naît, grandit, chasse de son âme tout autre sentiment. Les deux amants s'installent au hameau de Metz dominant la vallée de la Bièvre. Cette retraite devient bientôt pour eux un paradis. Quand ils la quittent, ils en gardent, inscrites dans leur mémoire, toutes les images mêlées aux gestes de leur tendresse.

La **Tristesse d'Olympio**, quelques années plus tard, reflétera leur bonheur enfui et le regret poignant que la nature, indifférente aux joies humaines, n'en garde aucune trace. Elle formulera dans ses symboles les idées de l'écrivain sur l'incertitude et la fragilité des choses humaines et le problème de la destinée.

M. Maurice Levaillant nous signale quelles rectifications Juliette, un peu puérile, comprenant mal les intentions philosophiques de son ami, demanda à celui-ci d'apporter à son œuvre, et quelles variantes Victor Hugo lui-même fit subir à son manuscrit, dont le fac-similé est publié en appendice.

Victor Hugo, quoique bien des gens soient enclins à voir en lui un verbaliste assez creux et un styliste souvent défaillant, accordait cependant une attention soutenue à la valeur des mots. Il raturait beaucoup, comme ses manuscrits en témoignent. Pour se rendre compte des qualités de l'esthéticien littéraire chez lui, il semble bon de lire le gros livre : **L'Epithète dans les Œuvres lyriques de Victor Hugo publiées avant l'exil**, où Mme Mysie E. I. Robertson assembla récemment les conclusions et les exemples d'une importante enquête. Ce livre n'est point une simple étude grammaticale. Il dépasse de beaucoup les préoccupations habituelles de la lexicologie. Son auteur, avec une minutie qui n'exclut pas l'intelligence et la pénétration, montre quel merveilleux orchestrateur des émotions et des sensations, quel magicien et quel harmoniste fut le poète. Non seulement celui ci tira de l'épithète, choisie avec un art infini, des effets de tous ordres, mais il lui donna droit de cité dans le style. Elle était, avant lui, nous dit Mme Robertson, « quelque chose d'amorphe et d'incolore, un bouche-trou commode pour des versificateurs en peine ». Il en fit un élément essentiel de la phrase

et par là accomplit une sorte de révolution. Grâce à elle, il put présenter un « objet vu par ses faces multiples », mélanger l'abstrait au concret, donner des images réalistes des « choses vues », atteindre à l'exactitude dans le détail, traduire l'insaisissable, préciser « la forme, la couleur, le son, le parfum », rendre sensibles toutes les nuances de pensée et de rêve. Au dire de Mme Robertson, qui appuie d'innombrables citations ses allégations, c'est, en définitive, par cette pratique géniale de l'épithète, qu'il apparaît en novateur dans le domaine du style où il exerça une influence décisive.

Aucun autre romantique ne paraît avoir disposé d'une telle virtuosité. On en prend nettement conscience quand on examine, par exemple, l'œuvre d'Alfred de Musset dont la langue reste assez pauvre, commune, triviale même souvent. Le poète fait un emploi modéré de l'épithète qui, chez lui, ajoute rarement de l'accent au substantif.

Né pour exprimer les élans du cœur, les émotions intimes, les finesses du sentiment, l'inquiétude, la grâce, la fantaisie, Musset ne prend point la peine, même quand, par aventure, il aborde quelque thème philosophique, de manifester son génie par des traits de feu et d'éclatantes métaphores. Ses attraits sont plus discrets.

Comme Victor Hugo, Musset, homme de passion, tourmenté par un drame intérieur, a été étudié jusque dans les plus mystérieux replis de son intimité. Il semble que l'on ait, à cette heure, bien peu de chose à dire de lui qui n'ait été dit. Cependant les biographies nouvelles s'amoncellent qui souhaitent de nous mieux faire connaître une existence, en somme, peu digne d'admiration.

M. John Charpentier, notre confrère du *Mercure*, désire visiblement, dans celle qu'il vient de publier, sous le titre : **la Vie meurtrie d'Alfred de Musset**, expliquer que son héros fut, en définitive, une victime de son état morbide et du trouble dévorant que George Sand apporta dans sa vie. Son travail nous apparaît comme une sorte d'hommage de vénération, rendu avec une visible tendresse à un poète entre tous élu.

M. John Charpentier ne s'est point préoccupé de nous révéler des faits inédits. Ses éléments d'information sont empruntés à l'œuvre de l'écrivain, reflet de sa vie, et à quelques volumes es-

sentiels cités en appendice. La valeur de cette biographie réside dans ses qualités littéraires et surtout dans l'examen très pénétrant qu'elle contient de la psychologie de Musset.

La formation du poète, fort importante si l'on veut bien comprendre sa carrière, y tient une grande place. M. John Charpentier étudie aussi avec beaucoup d'intelligence et de force la liaison avec George, considérée par lui comme l'événement pathétique qui va précipiter Musset vers les misères morales et pathologiques. Par contre, les diverses autres aventures du poète et les dernières années de celui-ci sont laissées dans une sorte de pénombre. Nous aurions souhaité que la figure d'Aimée d'Alton, cette salvatrice momentanée de Musset, fût plus accusée dans le livre de M. John Charpentier où elle apparaît, sauf à l'heure de son abandon, comme un profil perdu.

M. John Charpentier, soucieux de graduer l'intérêt des faits, pèche, à l'égard de certains, par excès de discrétion. D'autres historiens littéraires, n'écrivant pas, comme lui, sous l'influence de l'admiration, se complaisent bien plus dans le domaine physiologique que dans le domaine psychologique. Ainsi M. Maurice Roya, peignant un portrait de **George Sand**, donne plus de ses soins à la « grande amoureuse » qu'à la doctrinaire et, en définitive, ne nous apprend rien d'elle que nous ne sachions. Plus circonspecte, Mme Aurore Sand s'efforce d'améliorer, par diverses publications, l'image à son avis faussée que les gens d'aujourd'hui se sont faite de sa parente George. Elle espère y parvenir en mettant au jour **le Roman d'Aurore Dudevant et d'Aurélien de Sèze**, correspondances inédites échangées entre les deux galants que des circonstances fortuites contraignirent à n'aller point au delà d'un platonique amour, et le **Journal intime de George Sand** qui resterait assez dénué d'attrait si l'on n'y trouvait des pages brûlantes écrites aux temps les plus troubles de la liaison avec Musset. Mme Aurore Sand perd beaucoup de son temps en désirant idéaliser une dame que la passion dominait. Contre des faits patents, tout plaidoyer semble bien inutile.

Mémento. — De M. Georges Roth : *Lamartine et la Savoie* (M. Dardel, éditeur à Chambéry), recueil d'extraits de l'œuvre lamartinienne, colligés avec beaucoup d'intelligence et rejointoyés entre eux par de bonnes notices et commentaires. — De M. Albert Flament, sous le

titre *Une Etoile en 1830* (Editions Pierre Lafitte), une biographie succincte, mais plaisante et un peu romancée de la Malibran. — De M. F. de Gélis : *Le Roman de Maurice et Eugénie* (E.-H. Guitard, éditeur). L'auteur de cet ouvrage à peu près insignifiant avoue, dès la première ligne, qu'il a cru devoir romancer l'histoire de Maurice et d'Eugénie de Guérin, « une foule de menus faits et d'anecdotes venus à lui par tradition » et concernant ces personnages lui paraissant « fastidieux » à conter sous la forme historique et attrayants sous la forme romanesque. Singulière distinction. — Dans la collection : *Prose et vers* (Payot, édit.), une excellente édition des *Poésies complètes d'Alfred de Vigny*, avec une introduction pleine de sens critique et de vues ingénieuses de M. Henri de Régnier. — Dans la collection : *L'Ame de la Femme* (Marcel Seheur, édit.), un choix agréable de *Poèmes et Proses* de Marceline Desbordes-Valmore.

Revues : La Cité, avril 1928. Une importante étude de MM. Dumolin et Mirot sur *Les deux rues de Thorigny* et quelques pages curieuses de MM. Hartmann et Riotor sur *Taine dans l'île Saint-Louis.* — *La Demeure française*, 4e année, numéro 1. Article très complet de M. Paul Jarry sur l'*Hôtel de Pimodan*, dit de Lauzun, maison récemment adjugée à la ville de Paris pour la somme de 4 millions. Il est situé dans l'île Saint-Louis. M. Paul Jarry nous conte comment Charles Gruyn, sieur des Bordes, le fit construire. Lauzun, le galant de Mademoiselle, l'acquit à sa veuve, et l'habita peu. Le duc de Richelieu, les Ogier, les Tessé, les Pimodan en furent successivement les propriétaires. Cette demeure magnifique, enrichie de peintures, boiseries, ferronneries, devint dans la suite, avec Roger de Beauvoir et Théophile Gautier, ses locataires, un centre de réunion des romantiques. Plus tard, Baudelaire y logea.

EMILE MAGNE.

LES POÈMES

Henri de Régnier : *Flamma Tenax*, « Mercure de France ». — Marcel Ormoy : *Poèmes pour des Fantômes, ou le Livre des Retours*, « au Pigeonnier ».

« Je ne consens pas à désespérer. Qui sait ? *Flamma Tenax...* », ces mots, écrits, le 27 juin 1865, par Victor Hugo à Théodore de Banville, Henri de Régnier les inscrit en épigraphe à son recueil nouveau, il en fait même le titre de son volume **Flamma Tenax**. Et pourquoi un si grand poète désespérerait-il ?

Il est de notre génération, entre tous, le poète, il est celui qui a entretenu et qui continue le vaste, le pur, le généreux courant du grand lyrisme français, avec ses qualités limpides et nobles

avec cette fierté de l'élan, cette sûreté de distinction, cette ampleur de l'élocution naturellement belle, concise, précise, riche en images simples à la fois bien pleines, d'une musicalité parfaite toujours en accord avec les ressources et les moyens d'expression les plus propres à la langue française. Peut-être est-ce là ce qui saisit d'admiration avant tout autre mérite à la lecture d'un poème d'Henri de Régnier : ce sens, chez lui ingénu, congénital, des propriétés de la langue française, l'aisance et la beauté d'un style librement nécessairement classique, où rien n'est abandonné au hasard, où cependant rien jamais n'est forcé, ni mis en un relief excessif sur le plan de l'ensemble. Souvent l'émotion est discrète, parce qu'il ne sied pas au poète d'en dire davantage, de happer par un geste trop volontaire l'attention ou la sympathie, mais, tout de même, quand il le juge à propos, — et c'est toujours bien à propos, — sa sensibilité, les motifs les plus troublants de sa compassion ou de sa tristesse affleurent, développent leur atmosphère de pitié, d'amour, de tristesse ou de joie. Sans doute Henri de Régnier paraît depuis des années avoir atteint à la sphère suprême de sagesse et de sérénité, qui est celle où méditent, sentent et chantent les plus grands des poètes. Cependant l'épigraphe même du volume rappelle aux admirateurs d'Henri de Régnier qu'il a subi, il n'y a pas si longtemps, une crise d'anxiété : *Vestigia Flammae*, disait le titre du recueil de 1921, où il y avait un peu d'inquiétude et presque de renoncement. Quoi, celui-là qui de *Lendemains* et *d'Episodes* s'est élevé au domaine aventureux et légendaire de *Poèmes Anciens et Romanesques*, a exploré les abîmes d'affres et d'irrésolutions où il s'apparut à soi-même *Tel qu'en Songe*, s'est abreuvé aux eaux divines de la fontaine *Aréthuse* et s'est exercé sur *les roseaux de la flûte*, ou a su modeler à l'exemple et à l'égal d'André Chénier *les Médailles d'argile* votives, amoureuses, héroïques ou marines, après s'être retiré au calme profond et pensif de *la Cité des Eaux* d'où aux bassins du fond des bois entre les feuillages des arbres, au bord de la mer, il a vu se lever les formes immortelles des dieux au point de pouvoir chausser avec eux *la Sandale Ailée*, il n'a pas été suffisant qu'il se reposât enfin dans la sérénité conquise à savoir susciter toutes ces apparitions, ces mouvements, ces paysages, ces rêves d'ivresse tragique ou amoureuse selon *le Miroir*

des Heures, sans doute ce sont les bouleversantes horreurs de la Guerre, *1914-1916*, et encore au delà qui ont mêlé de l'amertume à la sécurité si dignement acquise, mais, tout de même, elle s'est en son âme rétablie, étendue et magnifiée, et son recueil d'à présent (1922-1928) peut justement être dédié « A Pierre de Ronsard, à Victor Hugo », il appartient sans, certes, déchoir, à la grande lignée, « et aussi à Charles Baudelaire » dont il connaît, dont il a ressenti — fraternellement, quoique, par bonheur pour lui, d'assez loin, — la détresse désespérée, les tortures incessantes. Mais désormais, et résolument, Henri de Régnier est bien celui de notre temps, qui n'a pas à être humble devant eux ; ils lui font tous accueil et le saluent comme un de leurs pairs.

Il l'a bien senti, s'il n'ose se l'avouer, celui qui, né à Honfleur au déclin de l'an 1864, se souvient que « Baudelaire était à Honfleur le 8 juillet 1865 » d'après une lettre à Poulet-Malassis, et songe que, dit-il :

> J'ai pu, peut-être aux jours de ma lointaine enfance
> A la Côte de Grâce où sur le quai d'Honfleur,
> Où le bassin mire en son flot La Lieutenance,
> Rencontrer ce divin et sombre promeneur.

Il se représente pensivement l'existence que devait mener là Baudelaire dans la « maison-joujou » si médiocre, mais paisible, de sa mère, et, il se le dit, alors, quand il sortait au long de la mer ou dans quelque rue de la ville marine.

> Peut-être fut-ce en l'un de ces jours où la vie
> Impose au souvenir le goût de tous ces fiels
> Que vous avez croisé sur la route choisie
> Cet enfant blond porté dans les bras maternels,
>
> Et peut-être avez-vous, passant que nul n'arrête,
> Qui sait ? laissé votre regard tomber sur lui,
> Ainsi faisant éclore un destin de poète
> En l'enfant de jadis qui vous parle aujourd'hui.

Mais citer les fragments d'un tel poème de songe passionnant et d'émotion reconnaissante et intime, est-ce possible ? Si l'on se mettait à citer du Régnier et du *Flamma Tenax*, comment choisir ? Le volume y passerait entier, et cette évocation calme, attendrie et magnifique, *Valmarana*, l'ingéniosité souriante des

séries de sonnets : *le Miracle du Fil*, *les Péchés Capitaux*, des *Portraits du Temps*, et, avec une saveur délicieusement perverse un peu, les *Sept Médailles amoureuses*. Mais comment taire ces fantaisies pathétiques, puissantes, raffinées et voluptueuses des poèmes inspirés par le culte de Victor Hugo et *en relisant Ruy-Blas* et *en relisant Angelo*, tout ce qu'il a exalté, rêvé, aimé, desiré et vanté en présence du *Laurier de Ronsard*, et tous les souvenirs d'Italie fervents ou familiers, ces croquis de Venise, des jardins de Vérone ou encore des aspects mêmes de Paris, Saint-Germain l'Auxerrois, Louvre, Tuileries, Palais Royal, écluse de la Monnaie, port Saint-Nicolas :

> Salut, quartier de mon enfance,
> Paroisse des collégiens,
> Auquel parfois retourne et pense
> Le vieil académicien....

Je signalerai seulement ce poème extraordinaire de maîtrise et d'émouvante tendresse où Henri de Régnier accomplit, de plain-pied avec celui, l'Inégalable, dont il n'a pas craint de s'inspirer, une des merveilles du lyrisme français, cette *consolation à Ariane* :

> Ariane, ma sœur, vous qui d'amour blessée,
> En languissez encore et n'en guérissez pas...

Après un tel poète, de quel autre parler, sinon d'un très jeune et qui s'élève déjà à un enviable niveau de pureté et de très sûre simplicité ?

M. Marcel Ormoy est un des rares qu'un voisinage pareil ne doive pas diminuer.

Son volume, le onzième de la Collection des Poètes du « Pigeonnier », a été établi à Saint-Félicien-en-Vivarais, avec le même soin que les précédents. Ah ! les agréables livrets de poèmes, commodes par le format, intelligemment mis en page, sur bon papier et en caractères bien nets. On se sent, en les ouvrant, prédisposé à trouver de la joie, un bien-être, à les lire. Mais les poètes qui y ont été édités n'ont nullement besoin qu'on soit prévenu en leur faveur, ou du moins leurs noms suffisent, comme garants, puisque ce sont, parmi les autres (ceux-ci me revenant au hasard à la mémoire) : Fernand Mazade, Louis Pize, Charles Forot, Fernandat, etc... et bientôt, me dit-on, Henri Charpentier.

Voici de M. Marcel Ormoy un recueil des plus importants, **Poèmes pour des Fantômes ou le livre des Retours.** Un vers admirable de Georges Marlow est inscrit en épigraphe au volume ; on le croirait détaché de je ne sais quelle *Phèdre* nouvelle :

> Je ne suis plus que l'ombre ardente d'un beau rêve...

et ce vers de Marlow donne la clé et le sens des poèmes de M. Ormoy.

Un prélude d'une pureté d'âme, d'une sûreté d'élocution précise évoque ce même instant de la crise où l'être humain s'aperçoit que la jeunesse l'abandonne, que tout ce qui a fait sa joie, son tourment, son illusion et sa richesse n'est plus que cendre, qu'il va falloir se résigner, ne plus aller au-devant des voluptés, ne plus se livrer éperdument, mais désormais accepter avec reconnaissance, et non sans discrétion, ce que la succession monotone des jours lui accordera de faveurs brèves et labiles :

> Je vivais, je vivais en chaque instant du jour.
> La minute fugace et le brusque détour
> D'une joie à son ombre encor qui se fiance,
> L'espoir toujours déçu qui toujours recommence,
> Le rêve jamais las de reprendre son vol,
> L'illusion tenace et le brûlant alcool
> D'un mirage plus vrai que sa propre défaite,
> J'ai vécu tout cela dont ma jeunesse est faite,
> Ma jeunesse et le clair visage de l'amour...

Le poète ne cesse de déplorer ses vingt ans à jamais perdus ; il a tant aimé l'amour qu'il voudrait n'en être pas délaissé :

> Amour, je voudrais vivre et te subir encor !
>
> Mais il faut tout quitter en cette nuit déserte,
> Et la forme sans nom de l'avenir, offerte
> Aux méditations d'un esprit calme et froid,
> Suffit à le remplir de son exquis effroi...

D'une solitude où l'orgueil de l'esprit ne se repliait que pour y ressentir plus vivace son désir, le poète s'écrie :

> Je partais solitaire et cueillant sur la route
> La fleur d'or et de flamme et d'espérance où toute
> Ma jeunesse mirait sa face en la rosée,

Où toute ma ferveur sur mes lèvres posée
Baisait l'illusion des triomphes prochains,
Où l'avenir riait en perles sur mes mains
Candides et vers toi, soleil ! soudain levées,
Salut dans l'aube ardente et par le sel lavées.
O mes pensées en qui s'harmonise la mer !
Vous fleurirez d'écume et de varech amer
Cette plage où plus tard, — et m'y voici, — la vie
Confrontera mon âme à l'ombre, poursuivie
Par delà tous les jeux d'un mensonger accord,
A l'ombre, dont la proie était une ombre encor,
D'un fantôme immobile et couché sur le sable.

Peut-on se rendre compte, à la lecture d'un tel morceau, de cette sorte d'ardeur désabusée, amère, et avide d'illusions dont est possédée l'âme du poète, et aussi de la perfection assouplie à la fois et tendue de sa métrique et de sa diction sans cesse qui s'élance et s'apparie au sursaut d'images fleuries et qui se ressaisit, s'absorbe et se fond dans la mélancolie et l'âpreté des stériles regrets ?

Mais la maîtrise du poète consent à des évocations de tendresse, de passion, se plaît même à ranimer de leur apparition longuement suscitée des visages inoubliables, des instants dont la brûlure a marqué pour toujours son cerveau et son cœur. *Ellénore*, *Isabelle*, *Irène* et Celle, par delà les mers, qui s'en est allée bien loin, dans l'automne aux pourpres attiédies : ah ! que toutes elles escortent, fantômes, l'ombre de son dernier rêve écroulé dans les ténèbres, le froid, la déréliction. Il faut partir, il faut se créer un nouveau courage, aborder, vieil homme, aux rivages de la sagesse, il faut d'un jardin d'été calme, de tonnelles et de pelouses où le silence s'étend, il faut

D'un désir replié et d'un bonheur perdu,

d'un rêve qui ne surgit qu'à la lecture des philosophes et des poètes, accepter enfin une raison de vivre ! Sans doute, mais où aimer ? Seigneur, est-ce en la créature, est-ce en vous, Créateur, que je découvrirai encore ce dont mon cœur, ce dont mon âme ne saurait pas se passer ? une raison non tant de vivre, ce qui n'est rien, mais d'aimer.

Et sur cette interrogation d'angoisse le beau, le grand livre, ce livre d'une humanité pénétrante, se clôt. A quelle décision la méditation de M. Marcel Ormoy le prépare-t-elle ? Ses prochains

poèmes nous l'apprendront sans trop tarder sans doute. Elle sera d'un poète fervent et sincère à coup sûr ; il ne saurait déchoir, celui qui est parvenu à doter d'une telle ampleur son lyrisme le plus intime. Attendons avec confiance.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS FÉMININS (3e partie). Lucie Delarue-Mardrus : *Rédalga*, J. Ferenczi et fils. — Marie Lefranc : *Le Poste sur la dune*, éditions Rieder. — Marcelle Vioux : *Ma route*, E. Fasquelle. — Marguerite Grépon : *La Voyageuse nue*, J. Ferenczi et fils. — Suzanne Normand : *La maison de laideur et de lésine*, édition Crès et Cie. — Jeanne Ramel-Cals : *La parisienne*, éditions de France. — Noël Santon : *La chienne de mer*, J. Ferenczi et fils. — Rachilde et André David : *Le prisonnier*, éditions de France. — Mémento.

Mme Lucie Delarue-Mardrus qui est, sans doute, la plus authentique de nos romancières actuelles, celle, en tout cas, qui sait le mieux créer des personnages indépendants de ses pensées et de ses sentiments et les animer en dehors de ceux-ci, vient de donner avec **Rédalga** une de ses meilleures œuvres, et une œuvre de premier ordre, à quelques petites imperfections près. Car je le dis tout de suite ; il y a des négligences de style et des fautes de goût dans ce livre — elles tiennent au tempérament impétueux de son auteur — mais qui ne sont point telles qu'elles en puissent altérer la beauté, une beauté âpre, singulièrement pathétique, et d'un caractère qui dut être très difficile à réaliser. Imaginez, en effet, une femme, une Anglaise, ni jeune ni jolie, alcoolique de surcroît, comme la *Minnie Brandon* de M. Léon Hennique, mais génialement poète, et un sculpteur français de grand talent s'éprenant et se faisant aimer d'elle sans autre moyen de communication verbale que quelques pauvres mots, comme il ne parle pas sa langue, et comme elle ignore la sienne... On devine que ce n'est pas seulement — étant donné la qualité de Jude et celle de Mrs Backeray (Rédalga, à cause de ses cheveux pareils à des algues rouges) — par l'intermédiaire des sens que les deux amants parviennent à s'entendre, mais grâce à leur intuition, et sur le plan spirituel ; car c'est dans une mutuelle admiration qu'ils s'accordent ou qu'ils communient le plus étroitement. Convaincu de la supériorité des poèmes de Rédalga par des amis qui les ont lus, apitoyé par le destin de cette déclassée que son mari — une brute, ou comme elle dit « un gentleman anglais » — fusti-

gea lors de la publication de son premier volume de vers, Jude voudrait la guérir de son vice et lui faire connaître le bonheur.

Mais, ainsi qu'elle l'a écrit un jour, elle est marquée du signe fatal et se sent contrainte d'obéir à l'appel de son destin désespéré. C'est sous l'inspiration seule de la douleur qu'elle peut créer, dans la dégradation où celle-ci l'a réduite ; et après une lutte pénible, coupée d'humiliantes défaillances contre sa passion pour l'alcool, elle s'enfuit à jamais le jour même où Jude, qui la croyait sauvée, projetait de l'épouser... L'art est en vérité admirable avec lequel Mme Delarue-Mardrus a composé le mystère qui enveloppe sa farouche héroïne. C'est une figure profondément émouvante dans son étrangeté et qu'on n'oublie pas, qu'elle a évoquée. Quoique très britannique par le caractère précis de ses traits, elle prend, en outre, une signification générale qui la dépasse. Mme Delarue-Mardrus s'est bien gardée, ici, d'intervenir par des considérations personnelles, encore qu'elle ait parlé de l'art du sculpteur avec beaucoup d'intelligence et de sensibilité, et c'est la réalité même qu'elle a laissé s'exprimer, non sans l'exalter au-dessus des faits, ce qui prouve bien qu'il ne faut que savoir dégager le pouvoir de suggestion qu'elle renferme. Les pages, en particulier, où Mme Delarue-Mardrus a raconté le séjour de Jude et de Rédalga à Bellevue ont, dans leur humanité, une grandeur triste de la plus souveraine poésie.

J'avoue n'avoir pas ouvert sans une certaine appréhension le nouveau roman de Mme Marie Lefranc, **Le poste sur la dune**, à cause du souvenir que je gardais de son premier livre : *Grand Louis l'Innocent*. Celui-ci, en effet, qui m'avait beaucoup plu, présentait tous les caractères d'une œuvre inspirée, non volontaire, et pouvait n'être qu'un coup de chance. Mme Lefranc serait-elle capable de le renouveler ? Je n'en étais pas sûr. Or, c'est un récit parfaitement composé et qui atteste une très réelle maîtrise qu'elle nous donne aujourd'hui, sans que les qualités que j'avais admirées dans *Grand Louis* en soient absentes. André Roscoët a été très éprouvé par la guerre qu'il a faite au sortir de l'adolescence. Ce Breton, doué de l'âme rêveuse de sa race, a achevé de se replier sous l'effet d'une profonde déception sentimentale. Il s'est isolé moralement du monde et, sur le point de la côte boulonnaise où il occupe un poste de douanier, vit auprès de la jeune femme qu'il a épousée, dans un farouche hébétement,

coupé de longues songeries vagues devant la mer et sous le vent qui l'arrache en quelque sorte à lui-même, ou le désagrège pour substituer sa violence à la hantise torpide qui l'accable. Ce tumulte autour de lui assourdit sa conscience qu'il souffrirait trop d'interroger... Sa femme charmante qui l'aime, en dépit de son humeur taciturne, car grâce à la divination du sentiment elle perçoit sa vraie nature, s'ingénie en vain à lui plaire. Elle le sait tendre — et qu'il ne soit ni méchant ni même brutal avec elle ne lui suffit pas ; mais il l'intimide. Quoi qu'elle fasse, *il ne la voit pas*, comme il ne voit pas la mer dont sa tristesse épaissit la brume, jusqu'au jour où une occasion s'offre à lui de confronter son cher souvenir et la réalité. Alors le cercle semble se rompre de l'enchantement douloureux où il vivait. Le monde extérieur se glisse jusqu'à lui par maintes, fissures, et voilà que l'atmosphère s'éclaircit autour de la figure de sa jeune épouse ou qu'un nouveau mystère se recrée qu'au lieu de subir passivement, il s'inquiète de comprendre... L'horizon se déploie sur la mer qui cesse de hurler et lui parle. Elle chante même, comme son foyer prend une émouvante signification et bientôt achève sa résurrection en réveillant en son cœur cette curiosité des voyages qu'il tient de ses ancêtres, et l'invite au départ... Un résumé ne saurait donner du roman de Mme Lefranc une idée exacte, tant les détails en sont nuancés de façon subtile. Autour des circonstances très simples de ce roman, humblement réaliste, il y a tout un monde de choses suggérées qui les enveloppent de brume transparente ou qui les ouatent, si je puis dire. Mme Lefranc a réussi, en outre, à nous procurer cette illusion que M. Paul Bourget appelait (à propos, je crois, de Tolstoï) celle de « la présence », et dont le pouvoir d'incantation révèle les véritables romanciers. Nous vivons avec Sylvie et nous partageons les déceptions de cette épouse si longtemps rebutée de Roscoët. Mais celui-ci est une création remarquablement expressive. Renan, je me plais à l'imaginer, en eût fait grand cas, dont il illustre les admirables pages sur l'âme celtique. Tout ce qu'il y a de délicat et de réticent dans ce Breton chaste et passionné qui ne peut se prendre à demi aux choses, mais qui maintient de l'espace entre elles et lui pour laisser place au surnaturel, et qui se refuse à poursuivre sa pensée afin de n'en point dissiper le halo d'ombre, est indiqué avec un rare bonheur par Mme Lefranc. C'est un des

éléments les plus purs de notre psychologie que cette romancière, qui habite au Canada, l'un des premiers centres d'émigration de l'ancienne France, réintègre dans notre littérature.

Dans *Ceux du trimard*, où il avait groupé une suite de récits relatifs aux mœurs des vagabonds des campagnes, M. Marc Stéphane avait fait allusion aux Romanichels, c'est-à-dire à ces nomades, d'origine mystérieuse, que l'on appelle communément des Bohémiens. C'est la vie ou « le roman » d'une fille appartenant à une de leurs plus anciennes tribus que, dans **Ma route**, Mme Marcelle Vioux nous raconte avec beaucoup de couleur et d'entrain, et une documentation assez surprenante, car il semble bien que son livre n'est point fait de chic. Quoiqu'elle ait voulu incarner tous les caractères d'une race dans son héroïne — l'indomptable, capricieuse et séduisante Mitidika — Mme Vioux n'a point impersonnalisé celle-ci. Les incidents qu'elle accumule sur ses pas concourent toujours à mettre en relief les aspects divers de sa physionomie. Mme Vioux possède parfaitement son métier et elle a écrit un roman picaresque des plus attachants.

Mlle Marguerite Grépon révèle dans sa première œuvre, **La voyageuse nue**, de jolies qualités, mais beaucoup d'inexpérience encore. Elle est jeune et cela se voit à son impatient désir d'originalité, désir qui l'induit à des images et à des expressions plus singulières qu'heureuses et parfois même un tantinet agaçantes par leur prétention. Est-ce bien un roman, d'ailleurs, qu'elle a écrit ? Non, mais sous prétexte de narrer l'aventure d'une jeune femme assez libre d'allure (honnête au fond) et qui professe sur la vie des idées que les événements démentiront, une sorte d'autobiographie très romancée. L'objectivité n'est point la caractéristique de son récit où elle a mis tout son neuf trésor d'impression et où elle décrit, notamment, avec beaucoup d'entrain, de fraîcheur et de finesse, sinon de pittoresque, l'existence à bord d'un paquebot. Que Mlle Grépon se débarrasse de quelques tics et qu'elle observe, sans cesser pour cela d'être elle-même, elle nous donnera sans doute un beau livre.

Deux nouvelles, dont la première est la plus importante, composent le volume que Mme Suzanne Normand intitule **La maison de laideur et de lésine**. Les lecteurs de *Cinq femmes sur une galère* trouveront dans la nouvelle œuvre de Mme Normand la confirmation de son talent sobre, fait d'intelligence et d'obser-

vation pitoyable. Point de développements faciles, il est vrai, dans l'histoire douloureuse qu'elle nous conte d'une toute jeune fille, presque une adolescente encore, et qui séduit un séminariste en s'abandonnant animalement à ses instincts. Cette vierge folle n'est point vicieuse. Le milieu triste, aux relents d'avarice et d'aigre vertu où le destin l'a placée, exaspère seulement son désir de vivre (Freud dirait sa *libido*) et c'est en toute innocence ou inconscience qu'elle pèche. Il y a bien de la poésie dans le récit réaliste de Mme Normand, et son pessimisme même n'est point déprimant.

Sous ce titre, **La parisienne,** qui est celui de son nouveau roman, je n'attendais sans doute pas de Mme Jeanne Ramel-Cals une étude de psychologie aussi âpre et fouillée que la célèbre comédie de Becque. L'auteur d'*Amour en province* et de *La belle captive*, qui possède des qualités de finesse et un humour malicieusemeut souriant, n'est rien de moins qu'amère, en effet. Mais l'optimisme dont elle fait preuve dans le présent récit, un peu décousu (il débute par une histoire de Paris à la manière de M. Joseph Delteil et se compose de deux récits sans lien entre eux), ne laisse pas de paraître un peu béat ou d'accuser quelque complaisance... Il m'a semblé que Mme Ramel-Cals y amenuisait non sans afféterie sa gentillesse habituelle. La satire est, ici, absente, grâce à quoi elle avait réussi à mettre en valeur, dans ses tableaux de mœurs provinciales, ses dons d'observation tendre ou attendrie. Il serait fâcheux que le succès l'eût gâtée et qu'elle ne prît plus d'autre peine que de se copier en s'affadissant.

Le merveilleux ruisselle à pleins bords de **La chienne de mer,** le roman ou plutôt le conte de Mme Noël Santon, et qui a peut-être une ambition symbolique, mais qui, tel quel, est fort attachant. On y voit, en effet, un prince russe abandonné par les bolchévistes dans une île déserte, goûter avec une sirène authentique, fruit des amours d'un homme et d'une femelle-lamantin, des voluptés telles qu'arraché à sa solitude et ramené en France par un navire, il reste toujours hanté par la voix musicale, les longs cheveux, les lèvres « roses comme des ouïes », les seins « aux palpitations de marée » et la croupe écailleuse de l'ensorcelante créature, et qu'il se tue dans une baraque de foire devant un spécimen momifié de femme-poisson... Remy de Gourmont croyait à la possibilité de l'existence de ces êtres fabuleux

« qu'Ulysse entendit bien, mais non ses matelots », comme l'a dit M. Raymond de La Tailhède en des vers magnifiques, et il eût fait cas du récit de Mme Santon, auquel je ne reprocherai, par endroit, qu'une certaine truculence d'expression.

Ce n'est pas par malice et à cause des sentiments très peu virils de son héros que je fais entrer **Le prisonnier** dans cette troisième série de romans féminins, mais parce que Mme Rachilde l'a écrit en collaboration avec M. André David. Cette romancière à la riche et fougueuse imagination et que Laurent Tailhade félicitait, naguère, d'avoir introduit sa bonne humeur périgourdine dans la ménagerie symboliste, a toujours eu une sympathie ou une curiosité très romantique non seulement pour les fauves, mais pour les monstres. Désir infernal de ce « nouveau » chanté par Baudelaire. Mais on sait bien que le diable ne peut créer qu'en intervertissant l'ordre de Dieu, et qu'en mettant, par exemple, des têtes de bouc sur des épaules d'éphèbe ou des cœurs de femme dans des poitrines d'homme... Rien d'émouvant sensuellement pour lui à cela. Un plaisir cérébral, pervers, sans doute, mais hors nature (cela dit tout) et qui s'exaspère de ne brûler qu'à la façon de la glace. Aussi l'art de Mme Rachilde, s'il n'est pas chaste, n'est-il pas érotique. Ici encore, dans cette histoire d'un intellectuel torturé par la passion que lui inspire son pupille, je ne vois aucune peinture scandaleuse, ou même complaisante du vice. Au contraire, et la chose paraîtra pour le moins singulière dans un récit qui exalte l'amour socratique, les mœurs du jour sont cruellement dénoncées et bafouées par le malheureux que le culte de la beauté égare, comme il en a tant égaré d'autres et depuis si longtemps (qu'on relise, notamment, le dialogue de Lucien sur la Vénus de Cnide), mais qui finira par se libérer de son humiliante servitude en renonçant à l'amour charnel. J'ignore comment Mme Rachilde et M. André David se sont entendus pour écrire leur roman ; mais ils ont dû conserver une assez grande indépendance, car je crois bien avoir reconnu le style ou la manière de l'auteur de *Monsieur Vénus* à certains passages de lyrisme, en particulier. Il y a une vertu purificatrice dans le feu de ce lyrisme qui sait se garder de l'éloquence dans son élan vers le sublime.

Mémento. — Un roman grave et bien fait, dans la stricte observation d'une formule qui a révélé son excellence, c'est celui de Mme Colette

Yver : *Haudequin de Lyon* (Calmann-Lévy). Mme Colette Yver n'a pas craint d'y étudier après tant d'autres le problème de la rivalité entre un père et son fils ; mais c'est un problème dont l'intérêt n'est point épuisé. Elle le renouvelle, d'ailleurs, par la peinture du milieu où elle le pose et qui est celui des « soyeux » de Lyon. Les mœurs de l'austère bourgeoisie de notre grande cité industrielle sont décrites, et sa psychologie étudiée par Mme Colette Yver avec un talent sobre et ferme. Je regrette seulement qu'elle ait fait jouer auprès du fils Haudequin, par une comtesse russe à demi persane, un rôle un peu conventionnel. — *L'enfant prodige* de Mme Adrienne Lautère (E. Fasquelle) m'a déçu malgré ses très réelles qualités, parce qu'il ne présente pas de l'enfance du génie l'étude que j'en attendais. C'est d'une petite musicienne précoce qu'il s'agit ici. Précoce, sans plus, car on ne voit pas qu'elle soit aussi exceptionnelle que le voudrait Mme Lautère... — *L'Amant brutal* de Mme Marcelle Prat (A. Fayard), c'est l'homme d'aujourd'hui, qui ne sait pas aimer. On devine que Mme Prat a peint son personnage d'après nature, sinon avec tout le détachement objectif qu'il eût fallu. Le portrait ne manque pas de piquant. — Comme pendant à l'amant brutal, voici *l'Emancipée* de Mme Lydie Lacaze (J. Ferenczi et fils). Mais ladite émancipée a un cœur en dépit de sa légèreté ou de son insensibilité apparente, et elle souffre par lui. On s'y attendait. — Avec *Oublie ce que tu sais*, du Docteur Marthe Bertheaume (Edition de la Vraie France), nous retrouvons le roman à thèse qui, je l'ai déjà constaté, est encore plus cher aux femmes qu'aux hommes de lettres. Il s'agit, ici, du secret professionnel et dans un cas particulièrement délicat, puisqu'il dépend du sort de son fils qu'une mère divulgue ou ne divulgue pas ce qu'elle a appris dans son cabinet de médecin. Le livre de Mme Bertheaume est émouvant et noblement inspiré. — Le roman de Mme Solange Rosenmark, *L'amoureuse masquée* (E. Flammarion), continue une vieille tradition, celle du genre assez faux du roman par lettres. Il ne fait oublier ni *Les liaisons dangereuses* ni *Peints par eux-mêmes*, mais il est agréable et révèle une délicate sensibilité.

JOHN CHARPENTIER.

PHILOSOPHIE

George Sarton : *Introduction to the History of Science* vol. I : *From Homer to Omar Khayyam*, Baltimore, Carnegie Institution, 1927. — Karl Joël : *Wandlungen der Weltanschauung. Eine Philosophiegeschichte als Geschichtsphilosophie*, Tübingen, Mohr 1928. — I. Benrubi : *Philosophische Strönungen im Frankreich*, Leipzig, Meier, 1928. — *Philosophy to day, essays on recent developments in the fields of Philosophy*, collected by E. L. Schaub, Chicago, Open Court, 1928.

Dirigée par M. George Sarton, avant 1914 en Belgique, depuis

la guerre aux Etats-Unis, à Harvard University, la Revue *Isis* est chère à tous les historiens de la science. Elle les tient au courant de tout ce qui paraît, de par le monde, sur cet immense sujet. Le fardeau écrasant de ce périodique accable si peu son directeur que celui-ci parvient à réaliser un projet autrement vaste : une bibliographie de toute l'histoire de la science.

Les 830 pages de la magnifique *Introduction* que voici sont un index chronologique de l'intelligence universelle depuis le IXe siècle avant J.-C. jusqu'au XIe de notre ère. Sans doute les sujets sont indiqués, non traités. Mais les références essentielles se trouvent là, ainsi que les résultats les plus plausibles de la critique. Il y a là les éléments non seulement d'une histoire des sciences, mais d'une histoire des idées, des techniques, de l'historiographie, des mœurs, du droit, de la philologie. Pour chaque moitié de siècle — chacune mise « sub invocatione » d'un esprit supérieur et dominant — les compartiments les plus différents de la civilisation humaine sont confrontés. Une documentation sans précédent est fournie sur les parallélismes, les synchronismes de chaque époque. Nous qui avons soutenu, dès 1911, qu'une *Philosophie comparée* (1) était concevable, nécessaire, réalisable selon la méthode positive, nous saluerons avec non moins d'enthousiasme que d'admiration la parution de cet Index. Nous souhaiterions qu'il fût reconnu pour ce qu'il est : le témoignage, la base aussi d'une nouvelle méthode dans l'étude de la pensée humaine.

Chaque spécialiste pourra s'offrir le luxe de déceler quelque omission dans la bibliographie. Par exemple, l'ouvrage, composé aux Etats-Unis, de Su Hu sur la logique chinoise, devrait être cité à propos de Mo-Tseu, p. 91. Il n'en est pas moins vrai que sur presque tous les points les informations essentielles sont présentées, ou tout au moins rendues accessibles par les indications données. Ce qui a plus de valeur encore, c'est que le rapprochement, ou que le rappel de tant de faits, de doctrines, de systèmes, pourra fournir, non pas seulement à un nouveau Wells, de brillants récits, mais à des esprits tout à fait positifs, d'infinies matières à découvertes. Enfin, cette fois, l'unité de la cul-

(1) *Objet et méthode de la philosophie comparée*. Congrès de Bologne. (R. de Métaph. et de Morale, 1911). — *La Philosophie comparée*, Alcan, 1923.

ture eurasiatique apparaît nettement ; ni l'Orient n'est sacrifié à l'Occident, ni l'Occident à l'Orient.

Le germanisme du livre de Joël qui n'est, lui aussi, qu'à sa première étape, éclate par contraste avec l'entreprise de Sarton. Il s'agit ici d'un effort pour restituer, dans leur connexion historique, les systèmes intuitifs qui furent aux divers âges, dans les divers milieux, la façon dont l'esprit se représenta le monde. Le terme, si usuel en Allemagne, de *Weltanschauung*, est sans analogue dans aucune autre langue.

Une réflexion très avertie, très approfondie sur les diverses civilisations de l'Eurasie se manifeste à travers ces pages, qui nous conduisent du VIIIe s. avant au VIIIe s. après Jésus-Christ. Nous ne nierons pas qu'il y eût quelque simplisme, quelque scolastique dans la prétention de qualifier d'un mot : Konzentration, Bindung H. Lösung, Lyrik Totalität, einigende Macht, etc., tel aspect de culture, tel stade évolutif situé dans la géographie et dans l'histoire. Cela rappelle assez la « faculté maîtresse » de Taine, mais la continuité de l'évolution décrite ainsi par un schématisme mouvant nous remet plus encore en l'esprit le récent effort de L. Brunschvicg suivant *le progrès de la conscience dans la philosophie occidentale* (*Mercure de France*, 15-V-1927). Décidément, l'histoire de la pensée ne se limite plus à une douzaine de monographies, de même que l'histoire, même politique, ne se borne plus à une liste de règnes.

M. Benrubi a consacré plus d'un quart de siècle à étudier la pensée française, et il a voulu la faire connaître hors de nos frontières. Ce faisant, il accomplit une très utile propagation de nos idées, et il convient qu'on lui en sache gré. Les **Philosophische Strömungen** sont un développement de *Contemporary Thought of France*, ouvrage paru en 1926, à Londres. Même plan : 1° le positivisme scientifique empiriste, psychologique ou sociologique ; 2° l'idéalisme critique ; 3° le positivisme métaphysique, de Biran à Bergson et à ses contradicteurs.

La distribution des divers esprits sous ces rubriques offre quelque arbitraire. Ainsi M. Abel Rey se trouve non parmi les critiques de la science, mais à la suite des psychologues. M. Brunschvicg vient parmi les partisans d'un rationalisme critique, non pas en même temps qu'Hamelin et Lagneau, mais après R. Hubert, J. Nabert et J. Nicod. Reconnaissons qu'il serait téméraire

d'harmoniser pour les besoins d'un livre une réalité à prendre telle qu'elle est. En tout cas, l'Allemagne saura désormais qu'il y a des esprits philosophiques à Paris, comme nous savons, nous, « qu'il y a des juges à Berlin ».

Philosophy to day fournit une sorte de bilan des divers courants philosophiques en Angleterre, en France, en Allemagne, même en Russie, en Scandinavie et en Amérique du Sud. Pour la France, sous l'invitation pressante d'Emmanuel Leroux, des contributions furent fournies par D. Parodi, A. Lalande, G. Guy-Grand, Maryse Choisy, P. Masson-Oursel, J. Piaget, G. Davy, Ed. Claparède, E. Osty. Belle et utile publication, composée à l'occasion du VIe Congrès International de Philosophie, qui s'est tenu aux Etats-Unis.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jules Gal : *Pas à pas (du fait à l'idée)*, Fernand Nathan. — Jules Gal : *1, 2, 3, 4.... (de proche en proche)*, Fernand Nathan. — Gustave Bessière : *Le calcul intégral, facile et attrayant*, Dunod. — Georges Darmois : *Statistique mathématique*, Doin. — Mémento.

Ainsi que le notait ironiquement le regretté Pierre Boutroux (1),

Lorsqu'un homme d'esprit prononce la phrase consacrée : « je n'ai pas la bosse des mathématiques », soyons sûr qu'il n'y a, dans son ton ou dans son sourire, aucune nuance de regret, mais plutôt une satisfaction intime,

satisfaction qui ne procurent pas, en général, d'autres malheurs, comme ceux d'être borgne ou illettré.... Concédons que certains mathématiciens ont appliqué leur science sous une forme absurde, ce qui fit naître la réputation d' « étroitesse d'esprit » dont on les gratifia. Rien au monde ne dispense de l'esprit critique, ni les mathématiques, qui facilitent la pensée en rendant automatique ce qui peut l'être sans dommage, ni la grammaire qui aide à la compréhension mutuelle dans la vie de tous les jours. L'étude des mathématiques n'inocule pas l'intelligence à ceux qui en furent privés à leur naissance ; mais est-ce se montrer plus perspicace que de fonder son jugement sur des esprits médiocres, à la manière de ceux qui dénieraient toute valeur litté-

(1) Dans un livre d'excellente vulgarisation, intitulé *Les mathématiques* (180 p., Albin Michel, Paris, 1922).

raire au XVIIe siècle français, en n'y retenant que les noms des Vadius et des Trissotins ?

Les trois premiers livres dont il sera question aujourd'hui sont tout à fait élémentaires : ils mettent les principales branches des mathématiques à la portée de tous ceux qui savent se rendre compte si deux phrases, énoncées l'une à la suite de l'autre, ont ou n'ont pas de rapports entre elles ; ne croyez pas que cette propriété mentale soit fréquente, c'est à son absence qu'il faut souvent attribuer l'impossibilité de comprendre les raisonnements mathématiques les plus simples.

Jules Gal, qui enseigna la physique dans les lycées et qui prit sa retraite comme inspecteur général de l'enseignement primaire, a écrit récemment deux petits livres d'initiation aux mathématiques, sous les titres **Pas à pas** et **1, 2, 3, 4....**, qui partent des idées les plus familières. Le premier d'entre eux commence par s'occuper : du mercier qui fait son inventaire, de l'agent voyer qui mesure la route, de l'épicier qui pèse ses denrées, du fermier qui entonne son vin, du banquier qui fait sa caisse. C'est ainsi que s'introduit le système métrique et, plus généralement, la mesure des grandeurs ; l'auteur continue par quelques constructions géométriques et par des graphiques, dont l'importance quotidienne est grande. L'ouvrage se termine par quelques pages de récréations mathématiques, par quelques indications sur le calcul des appareils de physique et la simplicité des lois de la chimie.

Dans l'autre volume, qui n'est d'ailleurs pas la suite du premier, Gal poursuit un but analogue :

En partant du sol O, par la simple numération 1, 2, 3, 4,.... qui est le point initial de la science des nombres, nous avons trouvé progressivement trois opérations ascendantes : *addition, multiplication, intégration* et trois opérations descendantes : *dérivation, division, soustraction* (p. 216). A six ans, on sait tout ce qui, logiquement, est nécessaire pour aller jusqu'à la division, jusqu'à l'extraction d'une racine et beaucoup plus loin encore (p. 52).

C'est là toute une initiation aux mathématiques, initiation vivante, agréable à lire et abondamment illustrée (1). Les pro-

(1) Quelques imperfections de détail faciles à corriger : confusions (p. 4) entre les ions et l'électron ; il eût fallu (p. 24) insister sur les erreurs qu'on peut commettre dans la lecture des compteurs ; imprécisions (p. 25 et 26) sur

gressions et à leur suite les logarithmes et l'exponentielle sont développés en détail, avec de nombreuses applications concrètes. Le dernier chapitre jette « un coup d'œil dans d'autres directions », notamment sur la science des nombres et le calcul des probabilités (dés, loterie, roulette) :

En fait, Monte-Carlo gagne *toujours* et d'une façon *absolument sûre*. Le chercheurs de martingale *ont toujours perdu et perdront toujours*. Cela est établi par les théorèmes, et les gains de la maison de jeux sont précisément ceux que l'on calcule par la théorie. Mais les joueurs raisonnent (?) par sentiment ; ils sont fétichistes, incorrigibles, et ignorants en mathématiques (p. 234).

Bref, les deux petits ouvrages (220 et 240 p.) écrits par le physicien Jules Gal devraient trouver un grand nombre de lecteurs parmi les non spécialistes des mathématiques, s'ils ressentent quelque humiliation à se cantonner dans leur propre spécialité ; certes, il faut pour cela quelques loisirs et, aussi, cette importante propriété mentale, à laquelle il est fait allusion ci-dessus et sans laquelle on n'est pas intelligent. Il est d'ailleurs probable que, dans un avenir plus rapproché qu'il ne semble, en considérera comme une véritable *infirmité intellectuelle* le fait de ne pas savoir en quoi consiste une intégration.

§

On enseignait à Polytechnique, il y a un siècle, ce qu'on enseigne aujourd'hui dans les écoles qui préparent aux Arts et Métiers. J'imagine que, dans un siècle,... les éléments du calcul infinitésimal seront enseignés à l'école primaire .... Il me semble qu'un bon élève d'école primaire, ayant acquis au cours complémentaire quelques rudiments d'algèbre et de géométrie, peut lire utilement ce livre (p. VII).

C'est ainsi que s'exprime un ingénieur, Gustave Bessière, au début de son petit volume : **Le calcul intégral, facile et attrayant**. L'auteur commence par familiariser le lecteur avec la notion, si générale, de *dérivée* : de même que la vitesse est la dérivée de la distance, il définit la croissance comme dérivée de la taille, l'enrichissement comme dérivée de la fortune, l'engraissement comme dérivée du poids... J'avoue que j'aime moins les néologismes qu'il propose (p. 66) et, deux pages plus

les arcs ; inexactitudes (p. 34). Dans la définition de la force, l'expression « titre » est préférable à *richesse* (p. 142).

loin, en confondant l'accroissement et la croissance, il énonce trois théorèmes faux (les 4e, 5e et 6e).

A part cela, tout ce qui a trait aux dérivées est présenté avec une grande simplicité et très clairement. J'ajouterai toutefois que l'un des meilleurs exemples concernant les maximums et minimums (chap. IX) a été omis, c'est celui du problème du transport de l'énergie électrique, qui aboutit à la règle de Kelvin : le prix auquel pourrait se vendre l'énergie électrique dissipée sous forme de chaleur dans une ligne doit être égal à l'intérêt et à l'amortissement du capital dépensé pour établir cette ligne (1).

Ce qui concerne la notion d'intégrale est relativement satisfaisant, mais l'auteur gagnerait à y réfléchir davantage, et son exposé pourrait être notablement amélioré. Citons pour terminer cette critique de notre enseignement traditionnel (p. 79) :

> Fermat ne s'embarrassait pas de toute cette métaphysique soi-disant rigoureuse qui sévit dans les cours de mathématiques spéciales et entoure d'un barbelé les vérités les plus simples.

Ce point de vue est tout à fait conforme à celui que je défendais il y a quelques mois (2) :

> Quand les professeurs de mathématiques consentiront-ils à reconnaître qu'il n'y a pas de principes évidents par eux-mêmes, mais seulement des résultats, fixés par l'espèce ou acquis par l'individu, qui se sont finalement incorporés dans l'automatisme psychologique ? Obnubilés par leur besoin personnel, par leur marotte professionnelle d'une rigueur parfois fallacieuse, souvent hors de saison, ces maîtres sont responsables, pour une bonne part, de l'antipathie si répandue à l'égard des sciences, en faisant de leur enseignement une chose artificielle, rébarbative, biscornue : ils ont tout simplement confondu deux automatismes, le leur propre et celui de leur auditeur moyen, et cru que ce qui réjouissait l'un pouvait convenir à l'autre.

Le petit volume de Gustave Bessière est de ceux qui peuvent combattre ces fâcheuses tendances et réaliser un programme « d'humanités scientifiques », qu'il faudrait rendre obligatoire à tous

(1) Signalons aussi quelques autres défectuosités : le mot « radian », qui est *indispensable*, n'est pas prononcé (p. 97) ; un angle n'est pas une longueur (p. 98) ; le principe de Fermat est tout autre chose (p. 91) ; Bessière emploie (p. 173) une mauvaise notation pour les dérivées partielles,...

(2) « Les idées maîtresses des humanités scientifiques », *L'Enseignement Scientifique*, n° 1, octobre 1927, p. 8.

ceux qui voudraient élever leur culture à un niveau supérieur à celui de l'école primaire.

§

Le dernier ouvrage dont il reste à parler est d'un niveau beaucoup plus élevé : il exige que le lecteur possède à fond les éléments de mathématiques générales enseignées dans les Facultés des sciences. Comme l'indiquait Cournot, « on entendait au début par *statistique* le recueil des faits auxquels donne lieu l'agglomération des hommes en sociétés politiques ». La **Statistique mathématique**, de Georges Darmois, est une introduction à l'étude numérique des faits collectifs, qu'il s'agisse de la physique corpusculaire, de la biométrie ou de la psychométrie, de la démographie ou de l'économie politique.

Les premiers chapitres constituent une mise au point très précise du calcul des probabilités, puis l'auteur étudie le « matériel fourni par l'observation » selon la théorie classique. La seconde moitié du livre s'occupe de mettre en relief les idées modernes, découvertes par Pearson, Charlier, Tschouprow et leurs continuateurs (rapport de corrélation, coefficient de contingence...) Nous ne pouvons insister ici sur le détail de ces questions très abstraites, qui sont résumées, dans une importante préface, par Michel Huber, directeur de la Statistique générale de la France.

Dans quelques pages de conclusion, Darmois précise le rôle et l'importance des mathématiques, en termes excellents :

A égalité de bon sens, d'esprit de finesse, de savoir, le mieux outillé sera le mieux informé et l'emportera : son jugement sera le meilleur. Mais il faut que le perfectionnement de l'outillage améliore vraiment l'information et ne soit pas un raffinement stérile ; et c'est pourquoi nous avons mis le bon sens le premier (p. 301-302). On se ferait de notre but une idée complètement fausse si l'on pensait que nous attribuons une vertu souveraine aux mathématiques et à la théorie des probabilités. Ce ne sont que des moyens que l'esprit emploie pour donner une réponse aux questions qu'il se pose. Mais il peut se poser des questions sans intérêt ou sans issue, ou bien donner à des questions intéressantes des réponses absurdes, même en employant correctement l'outil mathématique (p. 302-303). Les mathématiques sont un très puissant auxiliaire dont il ne faut jamais devenir le prisonnier (p. 307).

C'est en méditant des phrases comme celles de mathématiciens authentiques, tels que Pierre Boutroux ou Georges Darmois, que

s'atténueront les préventions du profane contre cette langue de la science que sont les mathématiques.

Mémento. — *Larousse mensuel* (juillet 1928). Une étude documentaire sur l'alimentation des postes de réception radiophonique par les secteurs d'éclairage.

L'enseignement scientifique (juin 1928). Deux intéressants articles remplis d'idées générales, d'où nous extrayons les phrases suivantes : « La meilleure façon de préparer un concours, c'est d'élever sa culture au niveau des programmes et non pas d'accumuler les exercices semblables à ceux qui pourront y être proposés... Pas de ces exercices monotones et lourds, qui suent l'ennui, entravent les initiatives, nivellent les esprits ; mais surtout pas d'exercices artificiels ou truqués qui découragent, en donnant l'impression que les mathématiques forment un domaine spécial où seuls quelques privilégiés ont droit d'entrée... Avec les débutants, il ne faut pas trop isoler les mathématiques du monde réel. » (R. Thiry, professeur à l'Université de Strasbourg). « Les connaissances accumulées pendant le passage au lycée n'importent que peu ; seuls, interviennent l'orientation et le développement de l'esprit... Donc, pas d'études d'érudition, pas d'études proprement utilitaires ; s'attacher à dégager le caractère philosophique des explications... Les élèves trouvent plus directement intéressant d'appliquer leur esprit à la solution d'un problème réel de physique qu'à la traduction d'un texte latin : le problème représente souvent une tranche de vie, le texte latin est une chose morte... L'élève pourra conserver la méthode acquise : ayant à rédiger un mémoire ou à analyser une question quelconque, dans quelque ordre d'activité que ce soit, nul doute qu'il ne le fasse avec le même esprit de rigueur, de précision et de clarté... Malgré les allégements récents, les programmes sont beaucoup trop chargés... Pas de notes prises en classe par les élèves : cela représente trop de perte de temps et, en tous cas, un travail de rendement médiocre... Quand reconnaîtra-t-on que la recherche de la quantité des élèves au détriment de leur qualité n'est pas un principe de direction... Je crois que, si l'enseignement scientifique était conçu sous cette forme, nous n'en serions pas à nous demander, à propos du grec et de la physique : ceci tuera-t-il cela ? » (Ginat, professeur au lycée du Havre).

MARCEL BOLL.

SCIENCES MÉDICALES

Docteur Jean Terrasse : *Essai sur le pneumothorax artificiel bilatéral et simultané*, librairie Louis Arnette, Paris. — Dr Henri Bouquet : *L'Ecole de la santé*, librairie Hachette, 12 fr. — *Emile Coué : Sa méthode, son esprit, son influence*, Félix Alcan, éd. — R. Deron : *Le Syndrome maniaque*, Gaston Doin et Cie éd. — H.-W. Maïer : *La cocaïne*, Payot, édit , 30 fr. — René Loubatié :

Le rugby. collection médico-sportive de Gaston Doin et Cie, éd. — Dr Georges Morin : *Sainte-Beuve et la médecine*, Baillière et fils éd. — Dr Edouard Estienny : *Le cancer du col de l'utérus chez la femme enceinte*, imprimerie Fournier, Toulouse.

La thèse que le docteur Jean Terrasse vient de présenter sous le titre : **Essai sur le pneumothorax bilatéral et simultané**,est un magnifique travail. Le but du pneumothorax est d'aider les processus spontanés de rétractilité qui ont tendance à se manifester dans le parenchyme envahi. Cette méthode, qui consiste à introduire de l'azote ou de l'air dans la plèvre, donne des résultats parfois merveilleux. Le poumon se rétracte, se vide de ses abcès, la fièvre tombe, l'état général s'améliore,les lésions se cicatrisent,

L'histoire des progrès de ce traitement est très curieuse. En 1819, l'Anglais Carson, après avoir étudié l'élasticité pulmonaire, met sur le compte de cette élasticité la non-cicatrisation des lésions chez les tuberculeux résistants et encore florides. La même année, le génial Français Laennec observe, décrit et baptise *pneumothorax* (entrée de l'air dans le thorax) une complication de la tuberculose, dans laquelle, une caverne marginale s'ouvrant soudain dans la plèvre, remplit celle-ci d'air atmosphérique, complication grave quand les deux poumons sont malades. Mais en 1826 l'Irlandais William Stokes constate, *quand la maladie est localisée à un poumon*,que lorsque ces *pneumothorax spontanés* se produisent, une amélioration surprenante les suit immédiatement. Aussi, un grand clinicien français, Potain, n'hésite-t-il pas à les « entretenir ». Quelques années passent ; on discute et on combat les idées de ces hommes, lorsque, en Italie, le chirurgien Forlanini, ayant noté les observations des pionniers déjà cités, et repris l'affirmation (théorique à l'époque, mais combien géniale) de Carson : qu'il faudrait immobiliser le poumon malade comme on immobilise une articulation pour en guérir les lésions (ou du moins en éliminer un foyer infectieux en plein incendie), a l'audace (que l'absence d'antisepsie rendait impossible à l'époque de Carson), de tenter des *pneumothorax artificiels*. Il publie en 1894 ses premiers succès. Mais, cette année même, l'Allemand Roentgen découvre les rayons X. Aussi,l'Américain Murphy,suivi de l'Allemand Brauer, perfectionne-t-il la technique en l'exécutant désormais sous le contrôle des rayons X. On codifia la méthode en lui donnant certaines règles, parmi lesquelles celle de l'unila-

téralité rigoureuse des lésions commandait le plus religieux respect. Que les temps sont changés ! constate le docteur E. Rist, qui a écrit la préface de la thèse de Jean Terrasse. Non seulement nous avons pris l'habitude du pneumothorax alterné dans les lésions bilatérales, mais actuellement c'est le problème du *pneumothorax bilatéral et simultané* qui s'impose à l'étude. Déjà il compte d'impressionnants succès à son actif. « Les difficultés mêmes de sa réalisation et de son entretien, écrit l'éminent phtisiologue, sont un stimulant pour l'esprit, non moins que la perspective qu'il ouvre d'élargir considérablement les indications de la collapsothérapie et de faire participer un beaucoup plus grand nombre de malades à ses bienfaits. Les questions d'ordre physiopathologique qu'il pose sont diverses et passionnantes. On doit s'attendre à ce que les travaux sur ce sujet se multiplient dans le prochain avenir. »

Le livre du Dr Terrasse est le premier ouvrage systématique écrit sur la question. Le jeune médecin a travaillé auprès du docteur Tobé, de Chamonix, dont le nom est associé aux premières réalisations du pneumothorax bilatéral. Sa thèse, travail d'observation rigide et de technique parfaite, est indispensable à tous ceux qui veulent posséder à fond la pratique de la « collapsothérapie ».

Le docteur Henri Bouquet est un des plus plaisants vulgarisateurs de notre science médicale. Il a déjà publié chez Hachette *la Médecine du Temps présent*, *l'Initiation à la médecine*, *la Chirurgie*. On retrouve les mêmes qualités dans son récent livre : **L'Ecole de la Santé** Il continue à fournir au grand public des notions claires et suffisantes sur les acquisitions que fait chaque jour, dans tous ses chapitres, l'art de guérir. Voici les grandes divisions de ce très complet ouvrage : *Les maladies dont on parle* (la hantise de l'hypertension ; l'artério-sclérose, la dégringolade ; quand l'estomac se digère lui-même ; l'enfant noué ; le froid qui tue ; le péril dentaire ; le mal des montagnes ; la photosensibilisation ; la fièvre jaune, etc.), *Les nouvelles méthodes de diagnostic*, — *Les thérapeutiques d'aujourdh'ui* (les rayons ultra-violets ; B. C. G. ou la vaccination contre la tuberculose ; les maladies bienfaisantes ; 80° au-dessous de 0 ; grandeur et décadence de la saignée ; les greffes ; l'homme essentiel), — *Question d'hygiène* (l'aliment vivant ; la contro-

verse du tabac ; l'exercice physique et le sport ; les animaux à la rescousse ; le poison chez soi ; périls de printemps ; les méfaits de la puce).

— Un certain nombre d'admirateurs de tous les pays, des philosophes, des psychologues, des poètes, douze docteurs en médecine, nous parlent d'**Emile Coué, de sa méthode, de son esprit, de son influence**. Ce pharmacien en retraite, qui vint s'installer à Nancy, avait été l'élève du docteur Liébeault, d'abord simple médecin de campagne, puis créateur de l'école de psychothérapie de Nancy dont l'œuvre fut continuée par Bernheim. Il commença par pratiquer l'hypnose, qu'il obtenait par une série de suggestions graduées, faites à l'état de veille. Il se persuada par la suite que toute suggestion est en dernière analyse une auto-suggestion et que l'auto-suggestion elle-même n'est autre chose que l'action en nous de l'inconscient ou de « l'imagination », incomparablement plus puissante qu'on ne l'avait cru jusqu'ici. Il renonça à l'hypnose, pour apprendre au sujet par des formules inlassablement répétées et d'aspect un peu puéril à se suggestionner lui-même.

On a reproché à Coué, disent Charles Baudoin et Frank Abauzit, de répéter toujours la même chose. C'est parfaitement exact. Il avait une idée, à laquelle il tenait, de toutes ses forces. Il savait par expérience le prix de cette répétition monotone et obstinée qu'il recommande pour la pratique de l'auto-suggestion. A force de répéter chaque jour à la tribune : « Il faut détruire Carthage », le vieux Caton détruisit Carthage. Une telle obstination est sans doute une limite, mais elle est aussi et surtout une grande source d'énergie. C'est la concentration persévérante de l'esprit sur une même idée qui en fait une idée-force.

La série d'attestations qui composent ce livre est très variée ; à côté de véritables articles techniques et d'impressions, il y a des affirmations de ce genre : « Assurément, tous les jours, et à tous points de vue, Emile Coué a été un brave, un très brave homme », dont, si j'étais « Couétiste » j'interpréterais le « bouquet »... en me grattant le menton.

La manie et la mélancolie sont parmi les affections mentales les plus anciennement connues et leur description classique semblait fixée depuis longtemps. Le psychiatre munichois Krœpelin décrivit des formes atypiques qu'il interpréta faussement au nom de ses idées théoriques. Le docteur R. Deron, qui fut

interne à la Salpêtrière, dans le service de l'éminent aliéniste Séglas, fait une étude nouvelle de la manie sous le titre significatif : **Le Syndrome Maniaque**. Le « maniaque » avec sa physionomie mobile, son bavardage incohérent, ses gesticulations extravagantes, semble imposer un diagnostic quasi-automatique. Erreur ! Rien de plus protéiforme que cette psychose et rien n'est plus faux que certaines descriptions qui reposent sur la division, aussi peu clinique que possible, des facultés de l'âme en trois catégories : la sensibilité, l'intelligence et la volonté. Il n'y a pas « une » manie ; il y a des formes nombreuses. Ce n'est pas une entité. C'est un syndrome. Avec une grande richesse et une absolue précision, le livre remarquable de R. Deron en fait parcourir tout le domaine.

Il n'existait en France, jusqu'à ce jour, aucun ouvrage complet sur la cocaïne et ses ravages, bien que depuis quelques années le corps médical ait reconnu dans tous les pays que cet alcaloïde est le plus dangereux de tous les toxiques, un véritable fléau moderne. Cette lacune est comblée par le volume que le docteur H.-W. Maïer, professeur à l'Université de Zurich, consacre à **La Cocaïne** (Histoire, Pathologie, clinique, thérapeutique, Défense sociale), traduction du Dr S. Jankélévitch. L'auteur de ce volume est un spécialiste de la cocaïne. Il a recueilli ses matériaux au cours de nombreuses années d'observations cliniques, et le résultat de ses travaux constitue une mise au point rigoureusement scientifique de la cocaïnomanie. Le Dr Maïer étudie successivement l'arbuste de la coca et sa première utilisation par les indigènes de l'Amérique du Sud, puis la préparation chimique du principe actif, son action physiologique sur l'organisme humain, la diffusion de la cocaïnomanie dans le monde, ses dangers, les remèdes, les méthodes de désintoxication, les mesures de prévention et de répression prises dans tous les Etats.

Telle quelle, cette étude absolument complète intéresse à la fois les médecins, les juristes, la police, ainsi que tous ceux qui ont à lutter contre les méfaits individuels ou sociaux d'un des plus sérieux dangers qui menacent l'humanité civilisée.

Le professeur Latarjet, de la Faculté de médecine de Lyon, a pris la direction, chez l'éditeur Gaston Doin, d'une *collection médico-sportive* dans laquelle ont déjà paru : *Le Football*

association du docteur Diffre, de Roubaix, ancien joueur connu : *La course à pied*, du docteur Chailley-Bert, chargé du cours de physiologie appliquée à la Faculté de Médecine de Paris. Le docteur René Loubatié, plusieurs fois champion de courses de vitesse, trois quarts aile d'une réputée équipe de rugby, enrichit cette collection d'un excellent traité sur **Le Rugby**, avec une première partie technique, une deuxième partie physiologique et médicale très complète et cependant très habilement présentée, facile à comprendre par quiconque.

§

Depuis quelque vingt-cinq ans, le seul laboratoire de médecine légale de la Faculté de Médecine de Lyon s'est enrichi d'intéressantes études sur William Cowper, Diderot, Dostoïewsky, Hoffmann, Maupassant, Gérard de Nerval, Edgar Poe, Rollinat, Verlaine, pour ne citer que les principales.

En 1911, le docteur Voizard choisit comme sujet de thèse inaugurale : *Sainte-Beuve, étude médico-psychologique*. Et voici que, s'occupant à nouveau du fameux critique, le docteur Georges Morin consacre une importante thèse de 260 pages à **Sainte-Beuve et la Médecine** (*Essai de Philosophie Médicale*). Toutes les influences scientifiques qui marquèrent l'esprit de **Sainte-Beuve** sont étudiées avec beaucoup d'attention. Après avoir suivi les cours de l'Athénée, Sainte-Beuve se fit inscrire à la Faculté de Médecine et se présenta au concours de l'externat où, d'ailleurs, il fut reçu le dernier. Il paraît avoir connu surtout, parmi les Maîtres des Hôpitaux, Alibert, Dupuytren et Richerand. Il a gardé toute sa vie l'empreinte de ces études et prendra plus tard « l'observation » d'un écrivain comme nous prenons une « observation » médicale. N'ayant, de notre science, complètement étudié que l'anatomie, il est intéressant de noter l'abondance des comparaisons anatomiques dans son œuvre. Il accepta, semble-t-il, les idées de Gall et de Spurtzheim sur les corrélations de la structure du cerveau et des facultés psychiques. L'externe Sainte-Beuve s'intéressera toujours aux relations du physique, du moral et de l'intellectuel, en particulier à la médico-psychologie si détaillée dans Port-Royal. On pourrait, sans exagérer, prétendre qu'il fonda la *pathologie historique*.

Le travail de Georges Morin est un travail essentiel.

Le docteur Edouard Estienny, dans son **Etude générale et thérapeutique du cancer du col de l'utérus chez la femme enceinte**, fournit une excellente contribution à la lutte contre cette redoutable affection.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Emile Durkheim: *Le Socialisme. Sa définition. Ses débuts. La Doctrine Saint-Simonienne*, Alcan. — Jehan d'Ivray : *L'Aventure saint-simonienne et les femmes*, Alcan. — André Liesse : *Stabilisation et Revalorisation*, Economiste français. — Mémento.

M. Emile Durkheim continue à faire figure de grand homme auprès de ses élèves, car ceux-ci raclent consciencieusement tous ses fonds de tiroir et publient de lui tout ce qu'ils y trouvent. C'est ainsi que nous devons à la sollicitude de M. Mauss un nouveau volume, **Le Socialisme. Sa définition, Ses débuts, La Doctrine saint-simonienne**, qui n'ajoutera rien à la gloire très relative de ce professeur.

Il m'est revenu qu'on s'était étonné du jugement, paraît-il trop sévère, que je portais ici sur Durkheim en février dernier. Hélas ! ce nouveau gros volume n'a rien qui me le fasse modifier. Il se compose, d'une part, d'une histoire du saint-simonisme qui n'apporte rien de nouveau après les livres de Charléty Weills Gide et Rist, et l'on se demande comment on peut avoir le courage de traiter un sujet déjà traité dix fois et sans y mettre quoi que ce soit de personnel, et d'autre part d'une dissertation sur le socialisme, qui est le morceau principal, et dont l'ambition est d'arriver à une définition satisfaisante de ce vocable que tout le monde emploie à satiété.

Je ne dis pas que les définitions de ce genre soient faciles. Plus un mot est éculé, plus il est déformé, et chacun peut l'employer dans un sens différent de son voisin. Comme on peut dire qu'il y a autant de socialismes que d'individus, on comprend qu'il puisse y avoir à peu près autant de définitions.

Pour l'un, le socialisme sera l'amélioration du bien du plus grand nombre, et pour l'autre le règne de la justice sociale, et pour un troisième la réalisation de l'égalité économique, pour un quatrième la suppression de toute exploitation humaine, pour un

cinquième la destruction de la propriété, pour un sixième du capital, pour un septième la dictature du prolétariat, et ainsi de suite, indéfiniment. En ce qui me concerne, la définition que j'ai donnée ici même, à diverses reprises, a l'avantage d'être brève, claire et, je crois, juste : « le système qui fait prédominer l'intérêt social sur l'intérêt individuel »; mais elle a l'inconvénient de faire refuser alors cette étiquette à tous ceux qui se proclament socialistes dans le monde politique, car les politiciens ne s'occupent que d'intérêts archi-individuels et spécifiquement électoraux, et affichent le plus profond mépris pour tout ce qui est supra-individuel, famille, association, patrie, religion, humanité ; les vrais socialistes, ce sont ceux qui, comme moi, défendent toutes ces vieilleries, et cela va stupéfier quelques lecteurs, mais qu'y puis-je ?..

Quant à la définition de Durkheim, elle est digne de ce grand homme, et ce n'est pas peu dire ! Il faut la reproduire en entier pour l'apprécier à sa valeur : « On appelle socialiste toute doctrine qui réclame le rattachement de toutes les fonctions économiques ou de certaines d'entre elles qui sont actuellement diffuses aux centres directeurs et conscients de la société. Secondairement, on appelle aussi socialistes les théories qui, sans se rapporter directement à l'ordre économique, sont pourtant en connexité avec les précédentes. » En vérité, on se demande comment on ose admirer celui qui les écrit ! Avec cette définition tout est socialisme : quel est le pays où les fonctions économiques, expression qui serait elle-même à définir, ne sont pas rattachées (l'auteur ne dit pas subordonnées) à un centre directeur et conscient (comment concevoir un centre directeur et inconscient) ? et que peuvent bien être des fonctions économiques diffuses ? et où commence et finit la connexité qui n'est pas un rapport ? Cette simple phrase est du pur Durkheim, tout y est obscur, vain et pédant, et comme tout dans Durkheim est de cet ordre, on comprend qu'il me soit impossible de revenir sur le jugement d'ensemble que je portais sur lui : une non-valeur.

Je parlais du saint simonisme. Aux livres que je citais il faudra maintenant ajouter celui de Mme Jehan d'Ivray : **L'aventure saint-simonienne et les femmes**, qui ne traite qu'un point de l'histoire de cette école, mais un point fort intéressant. Mme Jehan d'Ivray, par sa délicatesse féminine, était tout indiquée pour étudier l'étrange emprise qu'avait sur les femmes

le successeur de Saint-Simon, celui qu'on appelait le Père (Prosper Enfantin). En vérité, son cas explique celui de beaucoup d'apôtres, et peut-être du plus grand d'entre eux (qu'un silence sacré médite cette matière sacrée ! comme disait Carlyle), qui furent également suivis jusqu'à la mort par des dévouées absolues. Enfantin, dont le livre nous donne le portrait à trente ans, était un très joli garçon (figure ronde, grands yeux, fine bouche, cheveux abondants), mais vraiment un peu bellâtre pour notre goût masculin ; il ne semble pas avoir été un trousseur de cottes, pas même un séducteur de cœurs, et pourtant il exerçait sur les femmes un attrait irrésistible, de père spirituel beaucoup plus que d'ami fraternel, et de père singulièrement autoritaire et exigeant ! Ce ne devait pas être gai de tomber sous le rayon magnétique de cet étrange Don Juan sociologique ! Et au nom de la liberté (en faisant croire à ces pauvres femmes qu'il venait les délivrer de l'esclavage), il les condamnait à un asservissement mille fois plus douloureux. Qui fait l'ange fait la bête. La femme qui ne veut pas s'adapter à son rôle naturel de complément et de dévouement perd vertu et bonheur et ne gagne rien en retour. Frères et sœurs, méditons ! Le livre de Mme Jean d'Ivray apporte notamment des détails curieux et inédits sur l'expédition d'Egypte des saints-simoniens qui étaient allés dans le pachalik de Méhémet-Ali à la recherche de la Femme-Messie et qui, ne l'ayant pas découverte, ont du moins étudié et préparé le percement de l'isthme de Suez. Quelques gravures fort intéressantes ajoutent du prix au livre, non seulement le portrait du Père, mais celui d'autres saint-simoniennes, (Louise Colet, par exemple) et encore celui, très beau, de Saint-Simon jeune, avec une photographie de sa tombe au Père Lachaise, qu'il a voulue entr'ouverte, comme pour laisser rayonner sa pensée hors de la sépulture.

§

L'article de M. André Liesse, dans l'*Economiste français* du 30 juin, **Stabilisation et Revalorisation**, n'est qu'un parmi les innombrables parus sur cette question au lendemain de la loi du 24 juin qui stabilisait ; mais, à lui seul, combien d'autres n'en contrebalance-t-il pas !

M. André Liesse, digne élève de Paul Leroy-Beaulieu, n'a pas de peine à établir les faits suivants : Au sortir de la guerre la plus

effroyablement consommatrice et destructive de richesses qui fut jamais, notre situation financière était bien moins mauvaise qu'on pouvait le craindre. Les dépenses formidables qu'il avait fallu faire pour reconstituer les pays envahis ne l'avaient même pas trop aggravée. A la veille des élections de 1924, la livre était à 68 fr. 50 et le dollar à 15 fr. 60 ; le franc valait donc 35 centimes, et personne à ce moment-là ne doutait qu'il ne remontât au pair. Mais l'arrivée au pouvoir des socialistes (car ce sont eux qui ont gouverné à partir du 11 mai 1924 en tirant les ficelles du pantin Herriot et des autres pantins qui lui ont succédé) a tout compromis ; la livre, de bond en bond, monta à près de 240 fr. ; et Poincaré, prenant enfin le pouvoir, ne put la ramener qu'à 125 fr., taux auquel, au moyen d'achats massifs de devises étrangères, il la stabilisa. Ce fut la grande faute. Tout ce qui est artifice et coaction est mauvais. Il fallait laisser le marché libre ; la spéculation était orientée à la baisse de la livre et à la hausse du franc, elle aurait joué et nous aurions aujourd'hui le franc à 30 ou 35 centimes probablement, comme avant le Cartel.

Pourquoi le Cabinet d'Union nationale a-t-il voulu et maintenu cette stabilisation de fait, prélude de la stabilisation de droit ? M. André Liesse le dit : Parce que les socialistes et socialisants l'exigeaient : ils avaient leurs alliés dans la place, Herriot et ses amis. Cette faillite, qui arrivait à confisquer les quatre cinquièmes du capital privé, était la réalisation aux quatre cinquièmes aussi de leur programme. Et à ce propos, pourquoi s'étonner qu'on traite les socialistes de brigands ? En supprimant au profit de l'Etat socialiste toutes les propriétés privées, font-ils autre chose que ce que faisaient les bandits des diligences au profit de l'Etat-tromblon ? Donc, les socialistes voulaient la confiscation des quatre cinquièmes des propriétés, capitaux, créances, etc., et malheureusement ils ont trouvé des complices dans les financiers de la Bourse (socialistes et financiers s'entendent beaucoup plus souvent qu'on ne croit sur le dos des producteurs, patrons et ouvriers), lesquels ont vu l'eau trouble propice à leur pêche avec moyen de voler, eux aussi, leurs créanciers les obligataires, et aussi dans les industriels, qui ont reculé d'effroi devant la perspective des grèves dont on les menaçait si le franc remontant, les salaires avaient dû baisser. Ici, incidemment, on ne saurait dire combien la sottise et l'égoïsme de ces industriels nous ont coûté

cher depuis dix ans : 1° c'est eux qui se sont opposés à l'union douanière avec la Belgique, qui aurait réalisé la grande Gaule ; 2° c'est eux qui se sont opposés à la restauration des pays dévastés par la main-d'œuvre allemande. qui nous eût évité une dépense de 100 milliards et la chute du franc qui en fut la conséquence ; 3° c'est eux qui, par une ignorance et un aveuglement incompréhensibles, ont poussé à la stabilisation-faillite.

Pour s'opposer à cette triplice socialiste-financière-industrielle, il aurait fallu avoir un gouvernement intelligent énergique et uni ; or, d'une part, M. Poincaré était trahi par ses collègues, d'autre part il était guetté par trois cents escopettes socialisantes (sous la nouvelle Chambre comme sous l'ancienne), et enfin il n'avait pas les qualités d'âme nécessaires, celles qu'aurait eues, s'il avait vu clair à sa place, le Tigre. M. Poincaré est un honnête homme et un sérieux homme d'Etat ; il voyait très bien ce qu'il fallait faire, la revalorisation, et pendant près de deux ans il a attendu un mouvement d'opinion en ce sens ; mais on sait combien l'opinion publique est passive ; ceux qui dans les journaux ont défendu la revalorisation étaient très peu nombreux et leur voix était couverte par celle de prétendus compétents, car toute la presse financière a marché dans le même sens, plaisante aventure, que la presse communiste. Le mouvement ne s'étant pas produit, M. Poincaré a capitulé, et quoiqu'il l'ait fait, de son aveu, avec amertume, il n'en portera pas moins devant l'histoire la responsabilité de son acte, et c'est justement parce qu'il voyait ce qu'il ne fallait pas faire et qu'il savait qu'il ne fallait pas le faire que l'histoire sera sévère pour lui ; il y a des chefs de place forte qui se brûlent la cervelle pour ne pas se rendre ; lui, beaucoup plus simplement, n'avait qu'à descendre du pouvoir pour ne pas signer une stabilisation qui déshonore et ruine le pays tout entier.

On dira : Mais il ne pouvait pas faire autrement. C'est faux. Mais le franc était maintenant impossible à remonter. C'est faux. Mais tout homme d'Etat aurait agi comme lui. C'est faux. Est-ce ainsi que Robert Peel et tous les grands hommes d'Etat anglais avaient agi après les guerres de l'Empire, quand la livre était tombée aussi bas que notre franc de l'armistice ? Est-ce ainsi que Mac Culloch et tous les grands financiers américains avaient agi après la guerre de Sécession quand le dollar était tombé aussi

bas que notre franc d'avant le cartel ? Non, ils n'avaient pas adopté la politique du chien crevé flottant au gré du remous socialiste ; ils avaient parlé, agi, et leurs pays, à leur voix, avait travaillé, économisé et remboursé, et l'Angleterre comme les Etats-Unis ont gardé tout leur honneur, alors que nous avons perdu le nôtre. La bande socialiste peut se frotter les mains en parodiant le mot : Tout est volé, même l'honneur !

Comment se fait-il que dans un pays au fond très honnête une pareille canaillerie ait pu se faire ? que dans un pays vraiment très sensé une pareille folie ait pu être commise ? que dans un pays où abondent les gens avertis et compétents, tant de spécialistes de la finance aient parlé contre la science ? que dans une presse où le sarcasme, l'ironie, la vitupération sévissent chaque jour, aucun de nos Giboyer n'ait armé les pierres et les cris pour la querelle de l'honnêteté publique et de l'intérêt public ? C'est ce qu'on n'arrive pas à comprendre. On ferait vite le compte des publicistes qui ont combattu la stabilisation (et parmi eux combien qui ont perdu courage en cours de campagne !), des députés ou sénateurs qui ont voté contre la stabilisation (18 députés 3 sénateurs ! M. François-Marsal lui-même, qui avait admirablement amorcé en 1920 l'œuvre de revalorisation, y a renoncé en 1928 !) On a étourdi le pays en lui cornant aux oreilles : ça ne changera rien ! Mais alors pourquoi ne pas rester tranquille ? Et on a fait une faillite quand on avait en mains 44 milliards de devises étrangères qui permettaient d'incinérer autant de billets de banque et de ramener la circulation fiduciaire à 16 milliards ! Un particulier qui aurait agi ainsi aurait mérité à la fois la cour d'assises et l'asile d'aliénés !

Tout cela est lamentable ! Nous avons été les victimes de nos défaitistes financiers, frères de nos défaitistes combattants. Caillaux n'avait pas pu jeter la France aux pieds du Kaiser, mais Herriot et Cie ont mieux joué leur partie. Lâcheté, improbité, insanité, nous sommes complets.

Mémento. — Henri Hauser : *Les Débuts du capitalisme*, Alcan. Recueil d'études sur divers points de l'histoire économique et sur quelques précurseurs de la science, comme Laffemas qui est, paraît-il, fort supérieur à Montchrestien. Ce livre très sérieux de l'auteur des *Ouvriers du temps passé* est à joindre à ceux de Sombart et d'Henri Sée sur le même sujet, dont il a été déjà rendu compte ici. — Paul de Rousiers :

Les grandes industries modernes. Les Industries chimiques. Le Régime légal des Ententes, A. Colin. Voici le 5e volume de la grande Somme industrielle qu'a entreprise l'éminent sociologue qu'est M. Paul de Rousiers. Les 4 précédents volumes traitent des *Combustibles*, de la *Métallurgie*, des *Textiles* et des *Transports maritimes*. Cette œuvre colossale ne peut qu'être indiquée; elle est indispensable à ceux qui veulent connaître la France économique moderne. Ce nouveau volume notamment sera tout à fait utile, par ce qu'il dit des Industries chimiques, si importantes de nos jours et en progrès constants (capitaux investis 5 milliards ; main-d'œuvre 300.000 ouvriers) et des Ententes en général qui sont un des domaines les plus importants de l'Industrie moderne. — Georges Lafond : *L'Amérique du Sud : Venezuela, Guyane, Paraguay*, *Uruguay*. — Pierre Roger : La collection *Les Pays modernes*, où ont déjà paru de très remarquables ouvrages du regretté Victor Cambon, vient de s'accroître d'un volume consacré aux pays dont les noms sont ci-dessus. Il constitue une mine précieuse de renseignements sur le travail dans cette partie de l'Amérique du Sud. — Ibanez de Ibero : *La liaison sous-marine de l'Espagne avec le Maroc au moyen d'un tunnel sous-marin*, comptes rendus de l'Académie des sciences, 25 juillet 1927. Brève note que chacun approuvera. Espérons que l'exemple de l'Espagne décidera l'Angleterre à laisser faire le tunnel de la Manche. — Boukharine : *L'économie mondiale et l'impérialisme*, Editions sociales internationales. Le livre a été écrit en 1915, et le manuscrit, trouvé par les policiers du tsarisme lors d'une perquisition, fut soigneusement mis par eux à l'abri, ce qui ouvre un jour inattendu sur les procédés de cette police-là, que celle de la Tchéka doit prendre en mépris, les siens étant autrement décisifs et prohibitifs. — Le livre du camarade Boukharine n'a d'ailleurs aucune valeur, sauf pour les fakirs du communisme. « Loin de moi, communistes ! s'écriait Proudhon il y a déjà plus d'un demi-siècle, votre présence m'est une puanteur et votre vue me dégoûte ! » — P.-J. Mézières : *La Défense contre le péril extérieur. Allons, enfants de la patrie*... préface de José Germain, Figuière. De sages pages qui devraient convaincre tout le monde, mais le communisme est immortel, immortel comme la haine, l'envie, la paresse, la sottise et la méchanceté. — Dans la *Revue de Paris*, à lire sur les origines du marxisme les articles de Salluste sur *Henri Heine et Karl Marx*. La façon dont le marxisme a englué de sa bave, étranglé et dévoré tous nos socialismes français : ceux de Saint-Simon et de Fourier, ceux de Proudhon et de Barbès, ceux de Malon et de Brousse, est un des phénomènes les plus étranges et les plus répugnants qui soient. — Les numéros de l'*Animateur des Temps nouveaux*, 131, Boulevard Saint-Michel (pas de vente au numéro, rien que des abonnements) sont d'un intérêt soutenu et tous seraient à citer;

dans un seul il y a plus d'idées que dans dix journaux de la presse politicienne, tant d'extrême-droite que d'extrême-gauche. Je signale dans le numéro du 6 juillet un bref article sur la *Colonisation de l'Afrique du Nord par le peuplement français* et sur le Comité Bugeaud fondé par M. Jules Saurin, qu'on lira avec grand intérêt en corrigeant une coquille : le capital de la *Société des Fermes françaises de Tunisie* n'est certes pas de 25 milliards ! — Dans l'*Ordre démocratique* du Dr Pineau, La Rochelle, je trouve une suggestion intéressante à propos de la Réforme parlementaire. Pourquoi laisser les députés ou sénateurs se grouper à leur choix et ne pas leur assigner des places tirées au sort, ce qui noierait peut-être chaque énergumène dans un entourage de gens plus modérés et éviterait en tout cas les clameurs de partis se produisant au signal du chef de claque ?

HENRI MAZEL.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Léon Ameline : *Ce qu'il faut connaître de la police et de ses mystère* (Boivin, édit).

Dans son curieux et si intéressant roman : *Dieu protège le Tsar*, récemment paru, M. Louis Dumur nous montre un domestique espionnant ses maîtres, pour le compte de la police. Cela se passe en Russie, mais il en est de même dans tous les pays. On sait que notre police avait réussi à introduire auprès du général Boulanger un valet de chambre qu'elle soudoyait, et l'un des commanditaires de la faction boulangiste, le banquier M-R***, ne se doutait guère que la maîtresse qu'il entretenait à grands frais appartenait au service de M. le Contrôleur-général Boissenaud, à qui elle rapportait, par le menu, les dits et gestes de son amant ; mais ce sont là stratagèmes particuliers à la police politique.

La police judiciaire a pourtant aussi ses ruses, mais plus innocentes, et qui sont de bonne guerre, puisqu'il s'agit de démasquer les malfaiteurs et d'en purger la société. Ce n'est plus au bénéfice d'un parti qu'elle s'exerce, mais de la collectivité. Quelques-unes de ces ruses nous sont rapportées par M. Ameline, commissaire aux délégations judiciaires, dans son livre : **Ce qu'il faut connaître de la police et de ses mystères**.

Ici, la ruse a ses risques. Le limier paye de sa personne. La foule ne se doute pas des qualités morales que requiert l'investigation criminelle ni des dangers inhérents à la chasse aux malfaiteurs.

Il faut, dit M. Ameline, aimer cette chasse, pour la pratiquer avec chance de succès, car elle demande une patience et une opiniâtreté à toute épreuve. Il ne faut se laisser rebuter ni par les faux renseignements, ni par les surveillances prolongées, de jour et de nuit. Il faut savoir passer inaperçu, observer sans se faire remarquer, masquer ses intentions sous un camouflage d'indifférence. Il faut prévoir les ruses de l'individu, qui cherche à dépister ses suiveurs, exercer sur lui une filature invisible. Il faut aussi, lorsque le moment d'agir est arrivé, un grand esprit de décision, un courage mesuré, une complète maîtrise de ses nerfs et une extrême rapidité d'exécution. Le criminel traqué est presque toujours armé et disposé à faire bon marché de l'existence des inspecteurs, chargés de son arrestation.

Parmi les exemples de filature que nous expose M. Ameline, il en est une, aussi féconde en péripéties qu'un roman feuilleton, et qui a duré cinq mois.

Il s'agissait de mettre la main sur un redoutable bandit, échappé du bagne de la Guyane, lequel, aidé de trois complices, avait, à New-York, cambriolé, à main armée, la demeure d'un riche Américain, dont il avait réussi, à l'aide de faux papiers, à capter la confiance. Il s'était introduit chez lui comme maître d'hôtel. Le produit du vol était considérable et s'élevait à près de deux millions. Le coup fait, cet individu était rentré en France, son pays d'origine. Les trois complices n'avaient pas tardé à être arrêtés, mais, lui, demeurait introuvable. Et c'est la police française qui était chargée de sa capture. On soupçonnait qu'il avait dû rejoindre, à Paris, son ancienne maîtresse, une fille publique nommée *Pépé*, toujours en activité de service dans les parages de la Bastille, parages qu'il avait mis, jadis, lui-même, en coupe réglée, sous le sobriquet de *Bébé St-Antoine*. Pourtant, la fille jurait n'avoir pas revu son amant depuis son départ au bagne, et il est vrai qu'elle logeait seule, dans son garni des Lilas, mais les agents chargés de la surveiller s'inquiétaient de ses fréquentes absences. Chaque semaine, il lui arrivait de disparaître un jour ou deux. Nul doute qu'elle ne sût où se cachait son amant et qu'elle ne lui fît de secrètes visites, mais sa filature n'était guère aisée, car la fine mouche se méfiait des agents. Elle ne sortait de chez elle qu'à la tombée de la nuit, prenait des chemins déserts et se retournait à chaque pas. Néanmoins, les agents parviennent, après mille stratagèmes, et grâce à des maquillages incessants, à savoir qu'elle se rendait à Chelles-Gournay, non qu'ils aient pu la sui-

vre jusque là, mais par un renseignement qu'elle a sollicité d'un conducteur de tramway. Leur conviction étant faite que Bébé se dissimule dans cette localité, ils prennent le parti de s'y installer déguisés en pêcheurs à la ligne, et y passent leurs journées à faire semblant de taquiner le goujon.

Des semaines s'écoulent sans qu'ils voient paraître ni la fille ni son amant, et ils se demandaient s'ils n'avaient pas fait fausse route, lorsqu'un matin ils aperçoivent, non loin d'eux, pêchant d'une barque amarrée à la rive, un individu, vêtu en ouvrier, qui leur semble suspect, par le soin qu'il mettait à leur tourner le dos et à cacher son visage, non pas que l'individu pût s'imaginer avoir affaire à des agents, car il se fût hâté de disparaître, mais parce qu'il obéissait à cette défiance instinctive de tout regard étranger, que manifestent ceux qui n'ont pas la conscience tranquille. Ils s'avisent que ce pourrait bien être leur homme. Ils l'observent à la dérobée et le voient, sa pêche terminée, sur le coup de midi, pénétrer dans un débit de la berge, situé à proximité, ce qui leur donne une furieuse envie d'aller s'y restaurer.

A leur entrée dans le débit, il leur faut, comme dit M. Ameline, « un sang froid extrême pour ne pas perdre contenance ». C'est bien leur homme, en effet, qui est là, debout, devant eux, appuyé au comptoir, et qui les dévisage de la façon qu'on imagine. Au fond de la salle, *Pépé* s'absorbait dans le soin d'ouvrir une boîte de conserves. Les agents n'avaient pas à se cacher d'elle, puisqu'elle ne les avait jamais vus. Ils se consultent du regard, mais l'arrestation du bandit ne leur semble pas réalisable sur-le-champ. Le débit est plein d'une clientèle patibulaire. Comment, à deux, pourraient-ils en soutenir l'assaut ? D'ailleurs, *Bébé* semble nerveux, agité de noirs pressentiments, et, peut-être, flaire-t-il un danger, puisqu'il remonte aussitôt dans sa chambre et s'y tient cloîtré. Les deux agents se bornent à déjeuner. Ils n'ont pas fait trop mauvaise impression sur la compagnie, à laquelle ils se sont vite adaptés, de langage et de façons. Ils parlent argot en véritable « dessalés » et leurs avant-bras tatoués plaident en leur faveur. Mais force leur est de remettre la partie au lendemain.

Ce jour-là, ils reviennent à Chelles-Gournay, renforcés d'un troisième inspecteur, camouflé en débardeur, mais qui n'a pas l'air de les connaître et qui ne les suit qu'à distance.

Les deux pêcheurs rappliquent, comme la veille, pour déjeu-

ner dans le débit, la gaule sur l'épaule, d'autant mieux accueillis qu'ils y prennent figure d'habitués. *Bébé* jouait aux cartes avec le patron, ce qui leur donne facilité d'engager la conversation : « Je vais vous montrer un tour », dit l'un d'eux. A ce moment, survient le pseudo-débardeur, qui demande : « Y a-t-il moyen de casser la croûte ? » C'était le signal convenu. Et, tandis que l'arrivant braque un pistolet automatique sur l'assistance, en criant : « Police !... je casse la tête au premier qui fait un geste ! » ses deux collègues se jettent sur *Bébé*, qui trouve, néanmoins, le temps de tirer un revolver de sa poche et de le décharger deux fois, sans, par bonheur, atteindre personne.

On devine le tumulte qui s'ensuivit. *Pépé* hurlait, les clients grondaient. *Bébé*, doué d'une force herculéenne, se débattait furieusement contre les agents, qui n'en viennent à bout qu'en faisant usage de leur arme. Ils l'emportent blessé, à l'hôpital, d'où il ne devait sortir que pour s'entendre condamner aux travaux forcés à perpétuité.

La filature, en banlieue, comme on le voit, est hérissée de difficultés, mais elle l'est encore davantage à Paris, avec la foule qui encombre les trottoirs, et ce déchaînement si furieux d'autos, sur la chaussée, qu'un malfaiteur résolu n'a qu'à s'y engouffrer pour dépister les meilleurs limiers. Et puis il y a le *Métro*, providence des gens qui se sentent surveillés. On m'a parlé d'un malandrin, qui donnait du fil à retordre aux agents, lancés sur ses trousses, en changeant de rame à chaque instant. Il choisissait, pour descendre, les stations les moins encombrées, et attendait, pour se jeter hors du wagon, que le signal du départ fût donné, de sorte que les agents ne pouvaient le suivre sans se faire remarquer ni sans risquer de se rompre le cou. Et le plus extraordinaire, c'est que les agents finissaient, parfois, bien que descendus à la station suivante, à le rejoindre, au prix d'une galopade effrénée.

Mais la besogne est déjà simplifiée quand on a repéré son gibier. Le plus difficile est d'identifier un malfaiteur inconnu. M. Ameline nous cite des cas où, pour y réussir, il a suffi aux policiers de relever, sur les lieux du crime, un objet, en apparence insignifiant : un miroir de poche de bazar, une boîte de sardines. Ils ont encore, pour ressource suprême, les expertises de laboratoire, les empreintes digitales, l'examen chimique d'une

tache, d'un document, mais, par contre, il leur faut compter avec les erreurs possibles, les négligences, le défaut de liaison des services. Un inspecteur s'étonne, un beau matin, de rencontrer, dans la rue, un Arabe qu'il avait arrêté quelques jours auparavant, pour complicité établie d'assassinat. On l'avait remis en liberté, par erreur, parce qu'il partageait à la Santé la cellule d'un autre Arabe, du même nom, dont la peine était venue à expiration.

J'ai insisté sur la partie anecdotique du livre de M. Ameline, mais on y trouve aussi un résumé historique, fort bien fait, et un tableau général des services de la Préfecture de police, tableau indispensable à tous ceux qui ont une réclamation à faire ou sont en quête d'un renseignement. Ils sauront, désormais, à quel bureau s'adresser et comment se diriger, sans s'y perdre, dans le dédale de ses couloirs. L'intention de M. Ameline est de réhabiliter, dans l'opinion, la police, toujours victime d'injustes préventions.

Les feuilletons, dit il, et les films spéciaux, dont se repaît le gros public, ne sont pas pour lui donner une idée exacte des services de l'Administration. Quant aux gens plus délicats et plus instruits, ils bâtissent un système policier de fantaisie, à l'aide de vieilles réminiscences de l'ancien régime.

Cela vaut pour la police administrative et judiciaire, qui, lorsqu'elle est faite en toute conscience et loyauté, ne mérite que des éloges, puisqu'elle constitue la sauvegarde des citoyens, mais M. Ameline me permettra de lui faire observer que le public n'a pas tort de voir une survivance de l'Ancien Régime dans ce qui concerne la police des mœurs, qui, comme il le dit lui-même, « nous offre un dernier refuge des anciennes attributions du Lieutenant criminel et du Lieutenant général de police ».

Comment tenir pour légale et avenue une réglementation en contradiction flagrante avec les principes de la Déclaration des Droits de l'Homme et l'esprit du Code? Notre Code ignore la prostitution. D'où l'Administration tire-t-elle le droit de se substituer au législateur ? « Cette réglementation est un pis-aller », avoue M. Ameline, qui reconnaît qu'elle laisse, en hors d'elle, « s'exercer la haute prostitution, entourée d'égards » Cela suffirait à la condamner. Je ne veux pas rouvrir un débat que j'ai, déjà, maintes fois, agité ici. J'ai démontré, statistiques en mains,

combien cette réglementation offrait peu de garantie pour l'hygiène publique, seul argument valable que les partisans de la police des mœurs puissent encore mettre en avant, mais, serait-il sans réplique, cet argument ne saurait prévaloir contre le texte des résolutions, votées en 1877 par la section de législation du congrès de Genève, où étaient réunis les jurisconsultes éminents de tous les pays, et qui peuvent se résumer ainsi :

L'Etat n'a pas le droit de réglementer la prostitution, car il ne doit jamais pactiser avec le mal, ni sacrifier les garanties constitutionnelles à des intérêts contestables.

M. Ameline, qui n'ignore pas le texte de ces résolutions, les combat en disant : *Hélas ! ce n'est pas plus avec les aphorismes des juristes qu'avec les anathèmes des moralistes, qu'on peut espérer supprimer le fléau de la prostitution.*

M. Ameline, magistrat en exercice, ne pouvait tenir un autre langage, mais je le sais, au fond, trop avisé pour ne pas comprendre que tant que la police des mœurs subsistera, du moins telle qu'elle se pratique actuellement, il serait vain pour l'Administration, en dépit des immenses services qu'elle rend ailleurs, de faire appel à la popularité.

ERNEST RAYNAUD.

VOYAGES

François de Tessan : *Le Japon mort et vif*, Editions Baudinière. — Georges Pezard : *En suivant le soleil*, Alphonse Lemerre.

Bien différent de beaucoup de voyageurs d'*hier*, qui nous promenèrent délicieusement dans l'Empire du Soleil Levant en nous en montrant surtout les côtés pittoresques ou les tenaces survivances, M. François de Tessan, dans **Le Japon mort et vif**, nous offre un tableau complet et réaliste d'un pays dont l'importance planétaire tend de plus en plus à grandir, au détriment, sans doute, pour le lecteur européen, de l'attrait qu'offraient encore à l'imagination, il n'y a pas bien longtemps, des tableaux, des coutumes qui nous ravissaient d'autant plus qu'elles nous paraissaient si éloignées de notre vie terne et banale. Ah ! nous sommes loin de Loti ! Même M. Bellessort, qui nous avait préparés, dans les deux excellents volumes de voyages consacrés à ce pays, à ces modifications d'ailleurs inévitables, ne nous avait pas offert ces amères constatations que nous éprouvons, après

beaucoup d'années, devant un visage jadis charmant, mais maintenant si profondément, si désespérément changé.

Mais ce sont là des regrets superflus ; et il faut savoir gré à M. F. de Tessan de nous présenter un Japon actuel dont les surprenants efforts, pour s'adapter aux conditions modernes de la vie — sous peine de mort, ne l'oublions pas — ne laissent pas de nous inspirer une profonde admiration. Le Japonais veut durer et il agit en conséquence. Quand on songe que ce pays, qui vivait encore il y a trois quarts de siècle dans un état de féodalité, est parvenu — après quels efforts ! — à vaincre la vieille Russie, à jouer le rôle que l'on sait dans la Grande Guerre et à apparaître maintenant à la race blanche comme un rival dangereux dans la moderne bataille économique, on reste confondu. Il y a là encore une admirable leçon d'énergir à retenir et à méditer.

M. de Tessan, dans son premier chapitre, intitulé le « Nouveau Règne et l'idée Impériale », insiste sur l'importance qu'a conservée, dans ce pays, malgré toutes ses transformations, l'amour, la vénération conservée à la personne de l'Empereur. C'est ce qui a manqué à la Chine, maintenant en pleine confusion. Cela durera-t-il ? C'est le secret des Dieux. Dans tous les cas, cette idée aura permis de traverser une époque tourmentée qui, autrement, aurait pu être fatale. Comme illustration de cet état d'esprit, on nous conte une anecdote bien typique. On sait qu'il est d'usage, au Japon, « qu'à la veille d'un grand événement, touchant à la Cour ou au Peuple, le souverain ou son délégué aille en informer solennellement les mânes des Ancêtres, qui résident dans les Méya, les temples du Shinto, situés à Isé. Or, il y a quelques années, quand se forma le ministère Kiyoura, considéré par les chefs ouvriers comme un gouvernement de réaction, les Délégués de la Confédération générale du Travail prirent aussitôt le chemin d'Isé et se rendirent aux Temples qu'habitent les Esprits fondateurs de l'Empire, pour les avertir respectueusement qu'ils se préparaient à lutter pour l'obtention du suffrage universel et pour le renversement du cabinet Kiyoura. Leur sentiment démocratique s'alliait fort bien au devoir de piété envers l'âme des grands souverains disparus. Mais cette croyance mystique en la monarchie de divine origine, dont s'imprègne encore le Japon moderne et qui le rattache aux temps passés doit être soutenue, pour être utile, par des souverains intelli-

gents et compréhensifs. C'est ce que paraît avoir admirablement compris l'empereur actuel : Hiro-Hito — cent vingt-quatrième de la dynastie nationale ! et troisième monarque de la Restauration.

Aux problèmes intérieurs, comme l'avènement de la démocratie par exemple, conséquence inéluctable de la nouvelle organisation industrielle empruntée à l'Occident, viennent s'ajouter et la question angoissante de la surpopulation et celle des relations avec les autres grands pays de l'Europe et de l'Amérique. D'après le dernier recensement, terminé le 1er octobre 1925, le Japon proprement dit (la Corée et Formose étant exclus de cette statistique), compte 59.736.704 âmes. Il vient ainsi au *troisième* rang des nations les plus peuplées, après les Etats-Unis (105.710.620 âmes) et l'Allemagne (62.475.872 âmes). En cinq ans, sa population s'est accrue de près de quatre millions d'âmes, soit une augmentation moyenne de 750.000 individus par an.

Et les chiffres les plus récents montrent que cette moyenne tend à grossir, puisque 941.000 naissances ont été enregistrées en 1926. Au point de vue de la densité moyenne, on l'évalue à 157 habitants par kilomètre carré. Mais comme le Japon est, en grande partie, composé de roches d'origine volcanique et de terres impropres à toute culture, la densité réelle de la population atteint, dans certaines provinces, 929 habitants par kilomètre carré ! soit deux fois et demi de plus que la Belgique, trois fois plus que l'Italie, quatre fois plus que l'Angleterre, cinq fois plus que l'Allemagne.

Ces chiffres, que nous copions dans le livre de M. F. de Tessan, ont leur éloquence. Avec Formose et la Corée, l'agglomération totale atteint le chiffre de 84 millions et demi d'habitants. Et si l'on ajoute que, pour nourrir ces populations, il faut environ 148 millions d'hectolitres de riz et que l'Empire ne produit pas cela (selon les récoltes, il faut importer de 3 à 6 o/o de la consommation, ce qui coûte cher), on voit l'importance du problème. L'auteur nous dit qu'il n'y a que trois solutions pour éviter les « éclatements » de cette population, si elle continue à augmenter selon un pareil rythme : l'application du malthusianisme ; l'émigration pratiquée au besoin par la force (ce qui doit amener la guerre) ; ou enfin une mise en valeur si complète des ressources coloniales que l'on obtienne de quoi subvenir aux besoins de tous.

Très sagement, c'est à cette troisième solution que paraissent s'attacher les autorités publiques.

Il ne faut pas oublier que, ainsi qu'on nous le signale, les tendances pacifistes et démocratiques dominent le Japon d'aujourd'hui, ce qui étonnera sans doute un peu les collectionneurs de vieilles estampes. Il y a bien l'émigration ordinaire, mais on sait que l'Australie, le Canada et les Etats-Unis lui sont fermés. Sans doute, le Japon a pu envoyer une certaine quantité de colons dans les Philippines, aux Indes-Orientales et dans l'Amérique du Sud (au Brésil principalement) ; mais ce sont des débouchés insuffisants. La question générale de l'immigration, que l'Empire du Levant considère avec raison comme une question internationale, n'est pas résolue par des conventions de détail avec les pays énumérés ci-dessus. On ne peut admettre qu'un problème de cette envergure ne s'imposera pas un jour à l'attention du monde. Et ceci nous ramène aux rapports du Japon avec les autres grandes nations.

Laissant de côté la Chine, en plein chaos, et l'Asiatisme qui a donné lieu à deux congrès, l'un à Nagasaki et l'autre à Changhaï (ce dernier s'est tenu du 1er au 4 novembre 1927, mais sans beaucoup de résultats précis, il faut noter que, dans ses relations avec les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, le Japon, nouveau venu dans le monde diplomatique moderne, a fait preuve de sang-froid, d'habileté et de sagesse. Cependant, la dénonciation de l'alliance qui l'unissait avec ce dernier pays, sous la pression des Dominions et en raison du désir du Foreign Office de se rapprocher des Etats-Unis, n'a pu que blesser profondément les sujets de l'Empire Nippon. Car il s'agit en somme d'une question de race ; et le Japon, malgré son admission à la Société des Nations, n'oubliera jamais la désillusion profonde que lui apporta le traité de Versailles — où ne fut pas solennellement inscrite l'égalité des races.

Il y a beaucoup d'autres choses dans le volume de M. F. de Tessan. Il faut le lire soigneusement. La résurrection de cette vieille terre d'Asie nous réserve des surprises, — pas toujours agréables, probablement.

M. Georges Pezard, dans son livre **En suivant le soleil**, s'est efforcé avant tout, nous dit-il dans son introduction, « d'écrire une œuvre consciencieuse ». Ce dont il le faut louer. Il

ajoute « qu'il s'est efforcé de peindre ce qu'il a vu en suivant le cours du soleil. Et qu'il a éliminé de sa palette les couleurs souvent plus brillantes qu'exactes qu'un romantisme attardé imposa encore à quelques écrivains nomades. » Le lecteur est donc averti et peut continuer ou non de parcourir ces pages, d'ailleurs souvent intéressantes. Après des considérations sur l'architecture religieuse et l'assertion que dans la formation de l'âme des peuples le climat est le facteur principal, M. G. Pezard nous déclare que les temples peuvent être répartis en trois grandes familles, en trois groupes, « celui des pays du soleil pauvre, celui des contrées du soleil permanent et enfin les sanctuaires des régions tropicales au soleil vigoureux ». Ces systématisations trop absolues, nous ne le savons que trop maintenant, ont le défaut principal de tomber assez souvent dans l'arbitraire et nous pensons que l'auteur n'y a pas toujours échappé. Après ces prolégomènes, si nous osons dire, M. G. Pezard nous promène du *Soleil levant* (le temple de Madoura, dans l'Inde) jusqu'au Maroc, pays du *Soleil couchant*, en passant par la Perse, la Turquie, l'Italie, la Grèce et l'Afrique du Nord.

C'est un voyage instructif, fait en compagnie d'un cicérone très cultivé et qui a beaucoup vu. Nous ne nous attarderons pas, cependant, à suivre le voyageur dans tous ces pays célèbres, à divers titres. La place nous manquerait; nous voudrions seulement, à propos du Parthénon, signaler quelques-unes des idées de l'auteur sur l'art grec. « Ce peuple, dit-il, n'a jamais possédé une riche et brillante imagination... Mais c'est un peuple de goût, méthodique et soigneux... Son art sans envergure est original par l'harmonieuse pensée des proportions, le choix des matériaux, etc. ». Le Parthénon est petit, mais il n'avait pas besoin d'être grand. Il représente le maximum de force d'un peuple faible, etc. Nous nous arrêtons ici en reconnaissant bien volontiers que de simples citations, de courts extraits ne peuvent donner, même avec la meilleure volonté (et c'est notre cas), qu'une idée imparfaite de la pensée d'un écrivain.

Nous engageons donc le lecteur à lire complètement le chapitre. Mais pour nous, outre la pauvreté d'imagination reprochée au peuple grec (ce qui est un peu excessif), ce qui nous choque le plus, c'est de n'avoir pas vu, de n'avoir pas compris, que ce que le génie hellénique a surtout légué à nous autres, peuples bar-

bares de l'Occident, c'est la *divine notion de la mesure*, legs dont nous vivons encore, surtout en France.

Dans son dernier chapitre, le Soleil Eternel, l'auteur résume et systématise ses idées sur l'influence de l'astre dont tous les peuples, sous des noms divers, ont fait un dieu. M. G. Pezard, qui se croit un réaliste, appartient surtout, répétons-le, à la classe des esprits systématiques.

Son livre est néanmoins fort intéressant à lire et contient, d'ailleurs, à notre avis, plus de romantisme qu'il ne pense.

AUGUSTE CHEYLACK.

LES REVUES

Commerce : la juste indignation de M. André Suarès ; une phrase de M. Paul Valéry et plusieurs de M. Léon-Paul Fargue. — *Europe* : la mort de Tolstoï ; témoignages d'une de ses filles. — *Le Manuscrit autographe* : un poème inédit de Joachim Gasquet. — Naissances : *Muba, Le grand jeu.* — Mémento.

Est-il rien de plus juste que cette page de M. André Suarès ? Vous la lirez, avec de substantielles considérations sur Spinosa et Bossuet, sur la « misère de Saint-Augustin », dans le numéro du printemps (nº XV) de **Commerce** :

Habitude de la bassesse : elle tourne bientôt à la pitrerie. On bouffonne, on fait des cabrioles sans effort sur le tapis des lieux bas, matelassés d'ordures. Il y a quelque chose de plus vil que les antisémites écumants, qui appellent Spinosa « ce Juif », pour réfuter l'Ethique, et traitent Einstein de sale Youpin, pour lui apprendre à ne plus ébranler la certitude : et d'ailleurs, c'est la Bible, la Genèse et Josué qu'il s'agit de défendre : mais, comme on sait, la Bible, pas plus que Jérusalem, Jésus, et le reste n'ont rien à voir avec les Israélites. Pourtant, plus bas que les antisémites de naissance et plus sordides que les antisémites d'intérêt, il y a des Juifs qui publient des histoires juives, ou ce qu'ils nomment ainsi. On pourrait en faire l'arsenal de toutes les calomnies, le magasin de toutes les bassesses et de toutes les vilenies. Il ne s'agit là-dedans que de filous ignobles, toujours prêts à faire des dupes ; et ils clignent de l'œil, en filoutant : ils sont d'intelligence : dans cette pègre, telle est leur façon d'être intelligents. L'antisémite le plus enragé ne trouvera jamais rien de mieux que les anecdotes puantes et l'esprit infect de ces Hébreux-là, ramasseurs de crottin comique et de mégots usuriers. Qui font-ils rire ? et avec quoi ? Comment n'ont-ils pas honte de répandre ces histoires viles, où il n'est question que des plus sales tromperies sur la marchandise, où tout l'esprit

consiste à se déshonorer pour deux sous, et à mettre dedans l'ami et l'ennemi, son propre père et l'inconnu qui passe ? Ces histoires juives justifient la haine, l'horreur et le mépris des antisémites. Il faut être bien bas pour s'y plaire ; mais, pour les conter et les écrire ? et quand on se nomme Lévy ou Mardochée ? Les fils de Noé couvrent la nudité de leur père ; ici, les fils chargent leur père de mille ordures et convient la foule à en rire. On ne saurait avoir plus de goût.

Cette même revue imprime, en fin d'une « Préface au livre d'un Chinois », cette phrase audacieuse de M. Paul Valéry :

Il est clair que la tradition et le progrès sont deux grands ennemis du genre humain,

et des « Bruits de café » où M. Léon-Paul Fargue traite de l'intelligence, de la pensée, de la prosodie, du vers, de l'art — dans le ton d'esprit qui lui est bien propre.

Nos professeurs, écrit-il, nous parlaient du soleil de la Grèce avec l'accent de la nuit de la cave, et l'odeur d'un vieux pigeonnier.

— Je me suis fait un vers libre régi par l'alexandrin. Je ne rime pas quand je ne veux pas rimer.

Représentez-vous le poète consultant soucieusement son dictionnaire de rimes. Et je vous défie de dire que les plus grands poètes n'ont pas marqué ce pas ridicule. Amour, tambour, virole, variole, mélange-t-on, Melanchton, vieillard en sort, hareng saur.

Sur ce pénible temps d'arrêt, le front du poète apparaît sur l'écran comme le fessier du vers régulier.

§

Europe (15 juillet) célèbre le centenaire de la naissance de Tolstoï par un numéro qui assemble des essais sur l'œuvre du grand Russe et des témoignages sur sa vie. L'une de ses filles, Mme T. Soukhatine-Tolstoï, a écrit « Sur la mort de mon père », dans le but de réduire les légendes ou les calomnies relatives aux causes du départ de l'écrivain abandonnant son foyer. D'après les citations du journal intime de Tolstoï, on voit qu'il exécuta là un projet vieux d'années et d'années, remis à plusieurs reprises par égard pour sa femme. Ils furent deux êtres passionnément unis par l'amour et tout à fait différents par l'esprit. Dès la conversion intérieure de Tolstoï à l'évangélisme nébuleux, si profondément slave, qui le retrancha même de son œuvre magnifique de romancier, dès « le renoncement à la propriété » par quoi il entendait accorder sa vie à sa foi nouvelle,

la scission existe entre lui et sa femme. Déjà, en 1897, il songeait à une retraite dans la solitude. Une lettre, du 8 juin de cette année, prévenait la comtesse de cette décision. On lit dans ce message que la destinaire n'a pas connu alors :

De même que les Indous, arrivés à la soixantaine, s'en vont dans la forêt, de même que tout homme vieux et religieux désire consacrer les dernières années de sa vie à Dieu et non aux plaisanteries, aux calembours, à la médisance, au lawn-tennis, ainsi moi, parvenu à ma soixante-dixième année, je désire de toutes les forces de mon âme le calme, la solitude, et si ce n'est l'accord parfait, du moins autre chose que ce désaccord criant entre ma vie, mes convictions et ma conscience.

Si je m'en étais allé ouvertement, c'eût été des supplications, des critiques, des discussions ; j'eusse faibli peut-être et je n'aurais pu exécuter ma décision. Et il faut qu'elle le soit. Je vous prie donc de me pardonner en vos cœurs,si mon acte vous attriste.Et principalement toi, Sophie,laisse-moi partir, ne me cherche pas, ne te mets en peine à mon égard et ne me blâme pas.

Le fait que je t'ai quittée ne prouve pas que je sois mécontent de toi. Je sais que tu ne pouvais pas — littéralement, tu ne pouvais pas — et que tu ne peux pas voir et penser comme moi ; c'est pourquoi tu n'as pas pu et ne peux changer ta vie en faisant un sacrifice à ce que tu n'admets pas. Aussi, je ne te blâme point ; au contraire,je me souviens avec amour et reconnaissance des trente-cinq longues années de notre vie et surtout de la première moitié de ce temps, où avec le renoncement propre à ta nature maternelle tu supportais si vaillamment les charges de ce que tu considérais comme ta vocation. Tu m'as donné, à moi et au monde, ce que tu pouvais donner : beaucoup d'amour maternel, d'abnégation. On ne peut pas ne pas t'apprécier à cause de cela. Mais, dans la dernière période de notre vie, dans les quinze dernières années, nos routes se sont séparées. Je ne puis croire que ce soit ma faute, car je sais que si j'ai changé, ce n'est ni pour moi, ni pour les hommes, mais parce qu'il m'était impossible de faire autrement. Je ne peux point non plus t'accuser, toi, de ne m'avoir pas suivi, mais je te remercie, et je me rappelle et me rappellerai toujours avec amour ce que tu m'as donné. Adieu, ma chère Sophie. Ton affectionné, Léon Tolstoï.

Ce ne fut que treize ans plus tard que Tolstoï exécuta son exode. L'été de 1910, « son dernier été », il « l'a passé presque en entier hors de Iasnaïa Poliana ».

Je veux, note-t il dans son Journal, tenter de continuer métho-

diquement la lutte avec Sophie par le bien, par l'amour. De loin cela paraît faisable ; je tenterai de le faire aussi quand je serai près d'elle... Nous n'avons reçu qu'une chose, mais ce bien-là ne peut nous être ôté : l'amour. Aime, tout deviendra joie ; joie dans le ciel et joie sur a terre, et joie parmi les hommes. Mais nous quêtons le bien partout, sauf dans l'amour.

Revenu auprès de sa femme, par pitié pour la malade qu'elle est à ses yeux, Tolstoï rédige son testament, à l'insu de la comtesse. Alors, c'est autour des vieux époux une atmosphère shakespearienne. L'un cache ses manuscrits, son journal intime ; l'autre épie, fouille, jour et nuit, écoute aux portes. C'est horrible, en vérité ! Le « journal secret » finit par être dérobé. Trois jours avant sa fuite, Tolstoï note : « soupçons, espionnage et le désir coupable qu'elle me fournisse la raison de partir ». Enfin, voici le feuillet où il consigne ses sentiments des suprêmes minutes vécues au foyer familial :

« 28 *octobre* 1910. — Je me suis couché à 1 heure 1/2, j'ai dormi jusqu'à trois heures. Je me suis réveillé et, comme les nuits précédentes, j'ai entendu des portes qu'on ouvrait et des pas. Les nuits précédentes, je n'avais pas regardé à ma porte, cette fois ci j'ai jeté un coup d'œil et je vois par les fentes une vive lumière dans le cabinet et (je perçois) un bruissement. C'est Sophie Andrévna qui cherche quelque chose et qui probablement lit...

« De nouveau des pas, la porte s'ouvre avec précaution, et elle passe.

« Je ne sais pourquoi cela provoque en moi un irrésistible mouvement de dégoût, de révolte. Je voulais m'endormir. Je ne puis. Je me suis retourné dans mon lit, une heure environ. J'ai allumé la bougie et me suis mis sur mon séant.

« La porte s'ouvre, elle entre en s'informant de ma « santé », et exprimant sa surprise que j'eusse cette lumière qu'elle avait vue chez moi.

« Le dégoût et la révolte augmentent. J'étouffe, je compte mes pulsations : 97. Je ne puis rester couché et tout d'un coup je prends la résolution ferme de partir.

« Je lui écris une lettre ; je commence à emballer les objets les plus nécessaires, que je puisse seulement partir. Je réveille Douchan, puis Alexandra, ils m'aident à faire mon paquet. Je tremble à l'idée qu'elle pourra de sa chambre m'entendre sortir — scène, crise de nerfs — et alors pas de départ.

« A 6 heures, tout est à peu près emballé. Je vais à l'écurie donner l'ordre d'atteler.

« Peut-être, est-ce que je me trompe, en me donnant raison, mais il semble bien que je sauvais, non pas Léon Nicolaïévitch mais que je sauvais ce quelque chose qui, si peu que ce soit, existe en moi... »

Délirant, dans la petite gare d'Astopovo où il rendit l'âme, il répète : « Fuir, fuir... » ou « poursuivra... » Sa femme est dans un wagon garé. « Sur Sophie, sur Sophie, beaucoup de choses retombent », murmure le moribond. Elle, de son côté : « Dire que j'ai vécu 48 ans avec lui et que ce n'est pas moi qui le soigne quand il va mourir ! » Il sommeille. Tout à coup, il dit : « Et voici la fin et... *nitchevo*. » Une piqûre de camphre le ranime :

Tout à coup il se lève énergiquement sur son séant et d'une voix claire et forte il prononce ces paroles :

« Je vous conseille de vous souvenir d'une chose : il y a beaucoup d'hommes au monde autres que Léon Tolstoï, et vous êtes tous à vous occuper du seul Léon. »

Les dernières paroles sont prononcées plus faiblement et il retombe sur ses oreillers...

Le 6 novembre — la veille de sa mort — il appela : « Serge ! » Et quand Serge s'approcha, d'une voix faible, faisant un grand effort, il dit :

« Serge ! j'aime la vérité... beaucoup... j'aime la vérité. »

C'étaient ses dernières paroles.

Mme S. Soukhotine-Tolstoï assure que sa mère, durant les neuf années qu'elle survécut à Tolstoï, devint « moins étrangère aux idées » du grand homme. « J'ai mal vécu avec lui ; cela m'est une torture », a-t-elle confessé à sa fille. Et celle-ci résume le cas de ses parents : un exemple « particulier d'une lutte éternelle : la lutte de la puissance de l'esprit et de la grandeur de la chair ».

§

Le nº 16 du **Manuscrit autographe** (juillet-août) contient en fac-similé avec des « gloses sur les manuscrits » par MM. Jean Royère et Auriant, et un « Francis Vielé-Griffin » très sagace de M. F. de Miomandre — des vers inédits, très beaux, de Joachim Gasquet et de John-Antoine Nau. Quel choix heureux ! Les grands, les très grands poètes, que nous avons perdus en ces deux-là ! Et qui en parle, aujourd'hui ? Ils ressusciteront bientôt dans la gloire, cela est sûr. Il faudrait pouvoir donner ici, en entier, « La ville hantée » de Nau ou bien son « Ile pâle » :

L'Ile si proche, si vague — et plus inconnue
Que les terres noyées en l'azur des tropiques,

Macules sur les mers fabuleuses du Sud !

Mais, qui n'admirera ce poème de Gasquet :

CAMPO-SANTO

Lorsqu'on a vu Vesper descendre vers Messine
Et fumer l'encensoir sur les flots renoncé,
On se sent emporté dans la main qui dessine
Les fresques d'un grand mur toujours recommencé.

La mort et le plaisir se disputent le monde,
Et le peintre, les pieds dans l'immonde charnier,
Y penche à ses côtés Vénus joufflue et blonde
Et sur le doigt des morts pose un tremblant ramier,

Ou bien, sur quelque port qu'écrase l'Infortune,
Dédaigne en traits confus le peuple des mourants
Et dresse en marbre blanc l'inflexible Neptune
Promenant sur les morts ses yeux indifférents.

Mais moi, si mon vieux cœur tremble comme la Terre,
Aux mains mêmes du dieu je prendrai le pinceau
Et d'un trait défaillant, joyeux dans ma misère,
J'ajouterai ma vie aux ombres du Tableau.

Naissances :

Muba, revue internationale (21, rue Valette, Paris), mais principalement franco-lithuanienne. Ses promoteurs déclarent :

Nous marchons contre le mouvement rotatif de la terre.

Ce n'est pas une très remarquable singularité.

Le grand jeu (n° 1, été, 7, rue Pétrarque, Paris) est rédigé par des « comédiens sincères » qui disent et soulignent : « *Nous ne voulons pas écrire, nous nous laissons écrire* », et qui se « donneront toujours de toutes leurs forces à toutes les révolution nouvelles ».

Ces jeunes hommes se réclament de M. Saint-Pol-Roux qui honore le premier numéro de la revue d'un très beau poème en prose, dédié « Aux Péris en mer ».

Pour le reste, que les vers ou la prose soient signés Pierre Minet, R. Daumal ou R. Desnos, c'est d'une incohérence monotone.

Seul — assis sur la paresse —
J'effeuille ma marguerite,

dit l'un ; et son voisin :

Le couteau coupait les oignons
des Tombes

et un autre :

Les Lettres des morts arrivent dix ans après

Un quatrième a vu un

Sycomore effréné

Ce sont déjà des poncifs.

Mémento. — *La Revue de Paris* (15 juillet : « 1453-1915 », nouvelle de M. Georges Duhamel. — « La constitution de 1793 », par M. A. Matiez. — « La bibliothèque aux Etats-Unis, par M. Roland-Marcel.

La Revue hebdomadaire (14 juillet) : MM. J. et J. Tharaud : « Lettre sur les oiseaux », préface à un livre de M. J. Delamain, dont on peut lire un fragment bien remarquable : « Les migrations d'été et d'automne ». — « La mort de Mme Pô », nouvelle de M. R. Jouhandeau.

Poésie pure (n° 2) : « Du déterminisme à la création », essai de M. Antoine-Orliac. — Fragment d'une « Sainte Geneviève », de M. Ch. Cousin. — « Le Symbolisme et Mallarmé », par M. Jean de Cours.

Revue Mondiale (15 juillet) : « Houdon anecdotique », par M. H. d'Alméras. — « Paderewski », par M. R. Chabrié. — « Jean Cocteau, Maurice Rostand », par M. F. Ribadeau-Dumas. — Poèmes de M. André Mora.

La Muse Française (10 juillet) : « Le paresseux », poème de M. Tristan Derême. — « Petites orientales », de M. Léon Vérane. « Pauline de Flaugergues », la dernière amie de Latouche, par M. A. Laborde-Milaa.

L'Idée libre (juillet) reproche avec raison à l'Etat de n'avoir pas, en mai dernier, commémoré le 150e anniversaire de la mort de Voltaire.

Signaux (juin-juillet) : « La musique, onanisme des sons », par Joseph Delteil, qui, « dans une salle de concert est sensible à une chose : le chef d'orchestre ». — Enquête sur l'idée de révolution.

Les Amitiés (juin-août) : « Le voyageur étonné », par M. Adolphe Retté.

Revue universelle (15 juillet) : « La cité de Pascal », par M. Ch. Droulers. — « La Sauvagine », par M. Joseph d'Arbaud.

La Revue européenne (juillet) : M. André Obey : « Le joueur de triangle ». — Poèmes du poète serbo-croate Bogo Lovric. — « La peau de porc », par M. André Sauvage.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

L'affaire Siegfried (*Candide*, 19 et 26 juillet.) — Jean Giraudoux au lycée de Châteauroux (*Nouvelles Littéraires*, 28 juillet). — Les Livres (*La Liberté* : 30 juillet). — Les Livres (*Le Temps* : 12 juillet).

Reprenant sa plume de critique, M. René Doumic, secrétaire perpétuel de l'Académie Française et Directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, vient de mener une véhémente attaque contre M. Jean Giraudoux, et contre sa pièce de théâtre intitulée *Siegfried*, qui fut représentée durant cette saison avec le succès que l'on sait.

En y déployant autant d'intelligence que de talent et de hauteur de vue, M. Lucien Dubech, en deux articles successifs de **Candide**, a présenté la défense de M. Giraudoux et de son œuvre.

Une attaque aussi vive que le permettent l'âge, les charges et le caractère de l'attaquant a été menée contre *Siegfried* par M. René Doumic. Il ne semble pas possible d'accumuler autant de graves malentendus en peu de mots.

On écrit : malentendu. M. Doumic a mal entendu ce que disait M. Giraudoux, ou bien il ne l'a pas entendu du tout. Il confie dans les termes suivants son scandale aux colonnes de la *Revue des Deux-Mondes* :

Une pièce allemande par un auteur français, une pièce à l'honneur de l'Allemagne, imprégnée, saturée du sentiment de la grandeur allemande. Sur une scène française, l'uniforme allemand : la casquette et le manteau de campagne du général, le casque à pointe du soldat allemand. Dans une salle où, parmi beaucoup d'étrangers, il y a quand même un certain nombre de Français, un hymne, un hymne national : l'hymne allemand.

. . . .

Nous voudrions, sur un si grave sujet, répondre à M. Doumic avec toute la gravité possible. Toutes les formes du sentiment patriotique sont louables, toutes ses susceptibilités sont moralement respectables. Cependant, il en est dans la pratique de dangereuses.

. . . .

Le directeur de *la Revue des Deux Mondes* appartient à la génération de la défaite. En plein cours de la guerre, on parla de proscrire les musiciens allemands, en particulier Wagner. Ce fut un écrivain nationaliste, M. Pierre Lasserre, qui protesta contre ce patriotisme négatif. Soyons vainqueurs, disait-il, et goûtons Wagner. Le cas est aujourd'hui du même ordre. La génération qui a rencontré les hussards

ennemis ailleurs que sous l'Arc de Triomphe des Champs-Elysées n'a plus guère d'émoi quand elle les retrouve sur la scène de la Comédie des Champs-Elysées.

M. Doumic se scandalise que « dix ans après », on puisse voir un uniforme allemand sur une scène française. Le scandale serait que les Français n'osent pas, « dix ans après », parler de l'Allemagne qu'ils ont vaincue. L'autruche n'a jamais passé pour le modèle de la raison, du courage moral, ni de la clairvoyance politique. Il serait sans doute indécent de présenter un secrétaire perpétuel de l'Académie en posture d'oiseau, la tête enfouie sous une basque d'habit vert. Le moins qu'on puisse dire, cependant, est que M. Doumic a de toutes les manières mal posé le problème, si mal et si dangereusement qu'il est nécessaire de le revoir après lui.

M. Doumic, on l'a vu, a qualifié *Siegfried* : « une pièce allemande, une pièce à l'honneur de l'Allemagne ». C'est faux. On verra tout à l'heure ce qu'on peut raisonnablement reprocher à M. Giraudoux. D'ensemble, il est faux de qualifier *Siegfried* une pièce à l'honneur de l'Allemagne. En s'exprimant ainsi, M. Doumic a manqué au premier devoir du critique, la justice, pour se mettre en posture avantageuse de défenseur du patriotisme. Il dit, par exemple, qu'au plaidoyer enflammé de l'Allemande en faveur de sa patrie, la Française n'oppose que *les arguments d'une sentimentalité aussi conventionnelle que larmoyante. S'il arrive que le point de vue français soit exposé, c'est chaque fois avec une faiblesse dont les personnages eux-mêmes font la remarque qu'elle confine au ridicule.*

M. Doumic abuse du droit de ne pas comprendre et de ne pas sentir. Sa critique tombe sur une des inventions par lesquelles M. Giraudoux se défend le mieux contre la querelle qu'on lui cherche. L'Allemande accumule les arguments pour convaincre Siegfried de la grandeur de l'Allemagne. La Française ne répond rien, en effet, ou presque rien. « De ce côté, dit l'Allemande, soixante millions d'hommes t'attendent. De l'autre, personne. — Personne, dit la Française. — Viens, Siegfried, dit l'Allemande, qui croit avoir vaincu. — Si, dit la Française ; quelqu'un l'attend cependant. — Qui ? — Son chien. » C'est tout. D'un côté toute l'Allemagne, de l'autre un chien ; et c'est le chien qui l'emporte. M. Doumic n'a pas compris. Il n'a pas même reconnu le chien de l'*Odyssée*, ce qui mérite un mauvais point de la part d'un secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Il commet d'autres injustices par incompréhension. Il commente, en ces termes, le dernier mot de la pièce : « *Siegfried, je t'aime.* » *C'est sous son nom allemand que Geneviève fait serment d'aimer Jacques Forestier. C'est la déclaration d'amour de la France à l'Allemagne.* Non et non : M. Doumic n'a rien compris.

Loin de renier sa patrie, M. Giraudoux montre que l'appel d'un chien suffit pour rendre l'homme à son destin et à ses origines. Mais il conçoit un homme qui, sans trahir l'amour de sa patrie, lui ajoute un autre amour.

C'est ici qu'on peut discuter sérieusement. Demander, d'abord, si ce n'est pas toujours trahir qu'ajouter un autre amour. Demander ensuite si ce beau rêve d'humaniste n'enrobe pas un danger pour une humanité dont la civilisation est fondée sur les patries, et plus précisément encore sur les services rendus par telle patrie, au besoin contre telle autre. Si, enfin, ce rêve, dans les conditions actuelles, ne risque pas d'être la nuée à la faveur de laquelle l'Allemagne trahira les élans de notre cœur et les jeux de notre intelligence.

Voilà ce qu'on eût pu dire à M. Giraudoux.

. . . .

Et il eût fallu dire encore que, dernier paradoxe, cette pièce eût été salubre si nous avions conservé intacte l'âme d'un peuple vainqueur.

Dans le temps même où *la Revue des Deux Mondes* publiait le réquisitoire de M. Doumic, mettant presque en doute le patriotisme de M. Jean Giraudoux et l'inculpant d'avoir écrit une « pièce allemande », une pièce « à l'honneur de l'Allemagne », l'auteur de *Siegfried* présidait à la distribution des prix du Lycée de Châteauroux, dont il fut jadis l'élève.

Délaissant ces afféteries et cette affectation de préciosité qui, à nos yeux, gâtent ses meilleurs ouvrages, M. Jean Giraudoux, dans le langage le plus émouvant et le plus simple, prononça un discours dont **Les Nouvelles Littéraires** nous rapportent l'essentiel.

J'en voudrais recueillir quelques phrases qui viennent à l'appui, ce me semble, du vibrant plaidoyer de M. Lucien Dubech.

Il n'est que deux terrains favorables aux amitiés indissolubles, liées non pas en vertu d'affinités individuelles, mais d'une implacable solidarité, la guerre et la jeunesse. Il y a tout lieu de croire que les amitiés de guerre vous seront épargnées. Dans ce lycée du centre de la France où rien n'a changé, depuis mon départ, mes chers amis, *il y a cependant de changé la carte de France. Vous n'avez plus à porter l'incertitude d'une époque enfoncée entre deux catastrophes. Vous comptez plus d'orphelins que nous, mais grâce aux pères de ces orphelins, il n'y a pas un mot de deuil dans votre géographie, et votre histoire ne donne plus contre un terrible butoir.* J'espère donc que vous n'aurez pas à sentir, comme nous, cette analogie étrange de solidarité entre les élèves au coude à coude sous les vers latins ou les cas

d'égalité des triangles, et les soldats rampant étendus à leur distance de tirailleurs.

Il apparaît bien, selon le mot de Lucien Dubech, que c'est avec « une âme de vainqueur » que Jean Giraudoux a conçu *Siegfried.*

Comme il est dit quelque part, dans *Siegfried et le Limousin*, le roman dont M. Giraudoux s'est inspiré pour écrire sa pièce :

« *Archanges, en nous donnant la victoire, vous nous avez enlevé le droit de haïr.* »

Cette courte phrase ne donne-t-elle pas la clef de ce ton et de cet air d'équanimité qui semble avoir si fort irrité le véhément vieillard qu'est le secrétaire perpétuel de l'Académie Française.

Ce sont bien deux générations qui s'affrontent ici et se méconnaissent.

§

En rendant compte de la biographie de *Keats* que vient de publier Albert Erlande, M. Robert Kemp se livre, dans **la Liberte** à de fort intéressantes réflexions :

Les vers les plus musicaux des *Amours* ou de *Bérénice* ; d'*Eviradnus* ou des *Fleurs du Mal* ; de l'*Après-midi d'un Faune* ou du *Narcisse* atteignent à peine au charme ensorceleur de ces vocalises divines : les vers de John Keats !...

. . . .

M. l'abbé Bremond a souvent invoqué Keats, quand il défendait son paradoxe sur la *Poésie pure*. Je ne comprends pas bien M. Erlande, quand il refuse de s'engager dans ces controverses. La guerre, dit-il, nous a coûté trop de temps, et je suis volontairement resté étranger à ces *jeux*... » La durée de la guerre n'a rien à faire avec l'amour des lettres. Et essayer de percer les mystères de la poésie est un des plus nobles *jeux* qui puissent tenter l'intelligence humaine. « Le buste survit à la cité », et on lira sans doute Homère, et peut-être Keats, dans deux mille ans, quand les détails des guerres européennes seront déjà bien oubliés.

Mais en fait, M. Erlande prend parti dans la querelle ! Tout ce qu'il dit de la poésie de Keats prouve qu'elle est à ses yeux, non seulement sorcellerie, mais *pensée !* Cet amour de la nature, cette sensibilité à la lumière, aux parfums, aux bruits de la forêt et au chant du rossignol, ce *platonisme*, enfin, qui est le fond de la poésie de Keats, c'est de l'*explicable*, du *logique*... Pas une image de Keats, pas un de ses symboles qui ne puisse être commenté...

Tout vient des Grecs ! « Keats est un Grec », s'écria Shelley, après avoir lu *Hypérion*...

Une bonne réplique aux adversaires de la culture et de l'humanisme, aux vaniteux qui prétendent que la lecture stérilise nous est fournie par Keats. Il étudiait avec passion Homère et Shakespeare ; et quand il était las, quand son inspiration fléchissait, il n'avait qu'à rouvrir ses chefs-d'œuvre préférés : les idées lui revenaient en abondance !

La connaissance la plus intime, la familiarité des « classiques » nous met à même de participer à l'héritage de ce que l'humanité a produit de plus durable et de plus noble.

Les richesses du passé ne nous sont accessibles qu'au prix d'un effort, et, plus grand est cet effort, plus grande est la part qui nous est dévolue.

C'est un peu dans cette pensée que j'avais consacré, il y a quelques semaines, une assez large place à la sévère et juste leçon de prosodie que s'était fait infliger l'auteur de *la Trahison des Clercs*, par M. Paul Souday, à propos d'un ouvrage sur *Properce*.

Certain courriériste, du journal *le Soir* (en date du 19 juin), m'a reproché d'avoir reproduit une dispute sans intérêt. «Il s'agit, ajoutait-il, avec une méprisante hauteur, de ratiocinations sur des vers latins ». Je n'y aurais pas insisté si cela n'avait valu à l'infortuné « courriériste » une formidable volée de bois vert de la part de M. Paul Souday dans **Le Temps** :

Il y a toujours eu des apédeutes, comme dit M. Abel Hermant. Mais autrefois ils étaient plus modestes et gardaient quelque respect humain. Le nouveau est qu'ils jugent tout à leur mesure, envahissent la République des lettres et dogmatisent au nom de leur ignorance dans les rubriques qu'on appelle encore littéraires par habitude. Ce qui finirait presque par dégoûter de la littérature, c'est qu'en cette matière le premier âne ou mauvais chien venu peut braire ou baver sur n'importe quoi et n'importe qui.

Il est de fait que ce n'est pas dans les Courriers dits littéraires que l'ignorance satisfaite devrait trouver à s'étaler en prenant des airs avantageux. Mais, n'est-ce pas encore un signe des temps et un symptôme de l'abâtardissement de la critique que le fait qu'on attache plus d'importance aujourd'hui à ce qui peut concerner n'importe quelle élucubration d'un « moins de vingt ans » qu'à ce qui concerne les chefs-d'œuvre des « plus de vingt siècles ».

GEORGES BATAULT.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Publications de René Benjamin, Dussaud, Mendès-Corréa, Depéret. — Un entretien avec Mendès-Corréa au sujet d'Alvão et de Glozel. — L'authenticité d'Alvão. — Réponse de M. le doyen Depéret à M. René Dussaud.

On reproche parfois aux Fradin que Glozel soit pour eux une bonne affaire. Elle l'est pour d'autres aussi, meilleure surtout pour René Benjamin, au nom prédestiné, qui n'a eu que la peine de venir le dernier et de regarder les autres travailler pour se faire des sous, d'abord dans la *Liberté*, puis par un volume au titre affriolant : **Glozel, Vallon des Morts et des Savants** (Fayard).

Ces treize chapitres sont-ils spirituels ? Je l'espère. J'y reconnais la manière qui faisait mes délices quand j'étais potache au lycée de Chambéry, il y a quarante-sept ans. Nous aussi faisions des mots genre Vent-Gennep, le harcelant Arcelin, Foat-Docteur, Moulin de Dordrecht (il s'agit de ma petite cousine, que cela amusait de venir à Glozel), le Patriarche aux Vaches (c'est Reinach, malade, que personne n'a plaint alors que Pittard le fut), etc. ; la Commission d'Amsterdam aurait prêté au ridicule autant que la nôtre. Curieuse survivance de l'esprit commis-voyageur. Tout cela est très bien ; et nous rirons. Car tout cela ne prouve rien pour ou contre l'authenticité de Glozel. Mais ce qui est étonnant de la part d'un Français (ou même d'un Juif de la tribu chérie) c'est la manière dont sont traitées Mme Salomon Reinach et Mme Depéret ; de l'une il fait une sorte de houri orientale, de l'autre une sorte de pot-au-feu provinciale.

Ceci, malgré notre grossièreté voulue, n'était pas de mise quand j'étais potache. Et il n'y a pas un paysan de France, malgré la guerre, qui oserait parler ainsi même de sa propre femme. Toute politesse n'est pas morte. Benjamin (René) détruit lui-même l'effet qu'il voulait produire :rendre ridicules un certain nombre de savants indépendants, qui ne sont inféodés à aucune église religieuse, à aucune chapelle scientifique. Attaquer les principaux d'entre nous en se moquant de leur femme (avec combien de grâce !) est pourtant un fait nouveau dans la polémique glozélienne. Laissons la gloire de cette invention à René Benjamin. Il peut d'autant moins nous discréditer qu'il s'est rendu justice lui-même en intitulant son dernier chapitre, le treizième, le bon : *Après les savants, les bêtes parlent.*

La brochure de René Dussaud, **Glozel à l'Institut** (nº 2 de la série *La Controverse de Glozel*, chez Catin), donne des renseignements, qui sans cela seraient restés confidentiels, sur ce qui s'est passé à l'Académie des Inscriptions à propos de ces découvertes. Dussaud a de l'imagination en quantité suffisante pour présenter avec adresse ce roman-feuilleton ; il paraîtrait qu'il y a eu une cabale pour imposer Glozel à l'Académie, et que sans lui, Dussaud, cette même Académie était déshonorée. Présentée de cette manière, toute l'affaire est du linge sale. Le dicton populaire veut que cela se lave en famille. Donc, je n'insiste pas et signale seulement aux amateurs de scandale qu'ils trouveront dans la brochure des éreintements de Salomon Reinach et de Loth rosses à souhait. C'est du Benjamin, mais grave et moral. Et on n'y parle pas des dames.

Mais ce n'est pas tout : Reinach et J. Loth ne sont pas seuls à ainsi être déshonorés ; Depéret en a pour son grade aussi ; et Dussaud sauve ainsi du ridicule même l'Académie des Sciences, où il n'a que faire. Ce sera drôle dans dix ans. Dussaud aplatit Depéret et les trouvailles de Puyravel en disant que là on n'a trouvé qu'un seul galet gravé, et que ce galet est truqué.

Non seulement « toutes les gravures de Puyravel sont fausses « (p. 50) ; mais « toutes les écritures analogues trouvées en dehors de Glozel n'ont été inventées que pour authentifier l'écriture de Glozel » (p. 53). Donc la découverte récente d'Alvâo est, elle aussi, fausse ; du coup, c'est Mendès Corréa traité d'imbécile. Naturellement, après avoir si âprement critiqué les glozéliens, Dussaud se pose en victime et déclare (p. 51) qu'il « ne saurait accepter le ton des lettres de réponse de Corréa aux *Débats* et au *Matin* »

Mais Corréa, dans un mémoire publié par la Société portugaise d'Anthropologie et d'Ethnologie (fasc. I du vol. V. 1928) des *Trabalhos*, intitulé **l'Authenticité d'Alvao : réponse à M. Dussaud**, riposte encore et dénie à Dussaud « le sens critique, l'esprit scientifique, la méthode et l'impartialité ». Et il a raison ; car pour Alvâo comme pour Glozel, Puyravel, etc., Dussaud n'a pas fait d'étude sur place approfondie. Il nie ; et si on s'étonne, il insulte... avec une politesse méchante. Car Dussaud est très bien élevé ; sans cela, vous pensez bien qu'il ne serait pas membre de l'Institut.

Depéret, auquel Dussaud reproche (p. 9) d'être régionaliste, parce que, professeur à Lyon, il s'est intéressé à Solutré qui est en Bourgogne, à Glozel et Puyravel qui sont en Bourbonnais, a répondu lui aussi dans une conférence dont le *Matin* du 30 juillet donne le résumé. Il décrit sa méthode de fouilles (quelle est la méthode de fouilles de Dussaud ? où donc cet épigraphiste intransigeant a-t-il fouillé ?), montre que les découvertes de Puyravel ont été faites au pic, dans un sol compact, etc., et rappelle à Dussaud que les fouilles de Solutré ont été faites dans des conditions impeccables ; Dussaud, d'ailleurs, s'est fait ici bénévolement l'écho des ragots jaloux de certains membres de la Société préhistorique française. Depéret et Mendès-Corréa ont, à mon sens, bien tort de prendre Dussaud au sérieux. Qu'ils le laissent, en compagnie de cet autre René Benjamin, faire le picador.

A. VAN GENNEP.

§

Un entretien avec M. Mendès-Corréa au sujet d'Alvaô et de Glozel. — Le *Bulletin de la Société d'émulation du Bourbonnais* (mai-juin 1928) publie l'article suivant de M. Jacques Chevalier, professeur à la Faculté des lettres de Grenoble, qui, outre la qualité de l'auteur, offre cet intérêt particulier que c'est pour la première fois qu'un Français a eu en main les objets d'Alvaô.

Le mercredi 16 mai, au cours de ma mission aux universités d'Espagne et de Portugal, j'ai eu le privilège de passer quelques heures avec le professeur Mendès-Corréa, directeur de l'Institut d'Anthropologie de la Faculté des Sciences de Porto. C'est un savant éminent, et c'est aussi un homme extrêmement sympathique, tout plein de simplicité et de bonne grâce, auquel ses collaborateurs et ses élèves sont attachés par les liens d'une admiration et d'une affection qu'on sent très profondes. Il a, en outre, qualité bien rare de nos jours, ce scepticisme prudent de l'homme qui cherche la vérité, sans préjugés d'aucune sorte. « Je n'affirme une chose, me dit-il, que lorsque j'en suis parfaitement sûr. Dans tous les autres cas, je dis *peut-être*, ce qui me permettra de me déjuger sans fausse honte si les faits me donnent tort, au lieu de me lier à une hypothèse énoncée dogmatiquement comme mienne. » Je lui citai à ce propos, et il approuva fort, le mot d'un illustre philosophe, d'un maître particulièrement cher, dont je devais entretenir l'Université de Porto le soir même, et qui, en novembre dernier, me disait, en sub

stance, à propos de Glozel : « Cette affaire m'intéresse beaucoup. Si l'on démontrait que les signes glozéliens sont authentiques, et qu'ils ne sont pas idéographiques, cela pourrait établir, contre la thèse couramment reçue et que j'ai professée longtemps, que l'écriture est partie de l'abstrait, au lieu d'être allée du concret à l'abstrait, de l'idéographique à l'alphabétique. Cela paraît bien invraisemblable ; mais il se pourrait néanmoins que ce fût vrai. Il faut suivre les faits. »

Suivre les faits, telle est la seule volonté de ce savant authentique. Et c'est pourquoi j'ai pensé qu'une brève relation de mon entretien avec lui, en présence de ses collections précieuses, serait de nature à intéresser nos confrères de la Société d'Emulation du Bourbonnais. Qu'il soit bien entendu, d'ailleurs, que, pour ma part, je n'ai pas d'opinions, que je ne suis ni glozélien ni antiglozélien : le seul fait qui soit net en mon esprit est précisément celui que m'a montré M. Mendès-Corréa, et que je vais tâcher de retracer en fidèle témoin.

Dès 1893, le P. José Brenha et le P. Rafael Rodrigues avaient exploré les importants groupements dolméniques de la chaîne d'Alvaô, dans le Traz-os-Montes, région dans laquelle, on le sait, l'âge de la pierre s'est conservé fort longtemps, alors que les métaux étaient déjà bien connus ailleurs. Ils avaient retiré du plancher d'une chambre dolménique de Carrazedo, et des alentours d'un dolmen de Capeludos, quelques pièces lithiques présentant des gravures et des inscriptions alphabétiformes qui semblaient confirmer les vues exposées en 1891 par Estacio da Veiga en faveur de l'origine occidentale de l'alphabet et de son antiquité néolithique. Ces découvertes passèrent à peu près inaperçues, bien qu'elles eussent été publiées en 1903 dans la revue *Portugalia*, jusqu'au jour où les trouvailles de Glozel les tirèrent de l'oubli, en raison des analogies pour le moins troublantes que présente l'alphabet d'Alvaô avec celui de Glozel. Sur ce point, on consultera avec fruit les récents travaux de M. Mendès-Corréa : « Sur une inscription proto-ibérique d'Alvaô » (*Trabalhos da Sociedade Portuguêsa de Antropologia e Etnologia*, vol. III, fasc. IV, Porto, 1928) ; « La question de Glozel et l'origine de l'alphabet », *Archivio di Storia della Scienza*, vol. IX, n. 1, Roma, 1928) ; « Os Portuguèses e a questâo de Glozel » (*Lusitania*, vol. IV, fasc. X).

J'ai vu et examiné quelques unes de ces pièces, comme les avait examinées peu avant moi un Jésuite belge bien connu, très antiglozélien, déjà ébranlé pourtant par la visite de la collection de Pontevedra, en Galice espagnole, et qui confessa, en sortant du laboratoire de M. Mendès-Corréa : « Cela semble bien authentique. — Dites que cela *est* bien authentique, répliqua le savant portugais. L'authenticité n'est pas en question, mais seulement la date. »

M. Mendès-Corréa, après m'avoir montré des idoles féminines, des

symboles solaires, etc., attira spécialement mon attention sur une amulette de Carrazedo d'Alvão, en forme de porc-épic, portant des signes alphabetiformes, et au revers, une scène de chasse d'un cervidé, et il me remit deux moulages de deux des meilleures inscriptions d'Alvão (l'une sur pierre, l'autre, découverte tout récemment à Carrazedo, sur un tesson de poterie), où il me signale quelques signes, parallèles, échelle, etc., indubitablement apparentés, me dit-il, aux signes glozéliens, bien que ceux-ci soient plus variés. La plupart des savants qui ont étudié Alvaõ datent ces pièces de l'époque où furent édifiés les monuments mégalithiques de la contrée, dans lesquels ou auprès desquels elles furent trouvées ; ils les tiennent pour néolithiques. D'après M. Mendès-Corréa, elles se situeraient entre la fin de l'epoque mégalithique et le début de l'âge du fer péninsulaire, contemporain lui même de la Terre, c'est-à-dire aux environs de 500 avant Jésus-Christ. Elles seraient les témoins d'une civilisation *proto-ibérique*, évolution sur place du mégalithique. Mais ceci n'est qu'une hypothèse, qui demande confirmation. Plus hypothétique encore, en l'état actuel de nos connaissances, est l'origine de cet alphabet. M. Mendès-Corréa me montre bien des poinçons magdaléniens gravés : « Faut-il chercher là, me dit-il, le prototype de l'alphabet d'Alvão ? Il est difficile de répondre. Mais si l'on établissait le caractère néolithique de l'alphabet de Glozel, — en rajeunissant le début du néolithique, comme l'avait suggéré Elliot Smith et en le reportant vers le commencement du troisième millénaire, — alors on en trouverait sans doute les origines à l'époque magdalénienne. Quoi qu'il en soit, l'alphabet ibérique d'Alvão, comme éventuellement celui de Glozel, d'où il dériverait, est très différent de l'alphabet phénicien. Lui est-il antérieur ou postérieur ? On ne peut le dire pour le moment avec certitude ; mais je le croirais antérieur parce que les signes d'Alvão sont sensiblement plus nombreux que les signes de l'alphabet phénicien, plus synthétiques, et je tendrais à croire que les Phéniciens ont puisé leur écriture dans l'alphabet occidental primitif, et n'ont eu que le mérite de le perfectionner et peut-être de le diffuser. Dans ces conditions, on comprend l'importance transcendante de Glozel pour la question des origines de la civilisation et de l'alphabet. Je considère votre gisement bourbonnais comme une véritable révélation archéologique. »

Quoique bourbonnais, je ne connais rien de Glozel. Mais j'ai vu les inscriptions d'Alvaõ, je les ai tenues dans mes mains ; il faut bien reconnaître qu'elles présentent toute la patine et tous les caractères des objets les plus rigoureusement authentiques : je n'en saurais, pour ma part, davantage douter que de ce que j'ai vu aux Eyzies, à Font-de-Gaume ou aux Combarelles. Si l'hypothèse chronologique de M. Mendès-Corréa se précise et se confirme, elle prouverait — ce que l'étude des

antiquités celtiques de Grande-Bretagne m'avait déjà amené à formule (*Essai sur la formation de la nationalité au pays de Galles*, Lyon Rey, et Paris, Alcan, 1923, p. 58 et suiv.), — que, pendant que l'Orien assistait à l'épanouissement de la civilisation des métaux, l'Occiden mûrissait et portait à son plus haut développement l'ancienne civilisa tion de la pierre et du cuivre ; dès lors, l'apparition d'un alphabet e Occident à l'époque néolithique pourrait fort bien être une réalité.

§

L'authenticité d'Alvao. — Nous croyons intéressant d donner les principaux passages de la réponse de Mendès-Corré à M. Dussaud, dont il est question plus haut :

Il est regrettable, au point de vue de la vérité scientifique, que M. Dus saud, dans sa nouvelle brochure contre Glozel (1) (sa première brochur n'ayant donc pas réussi à l'enterrer !) déclare, négligeant mon humbl témoignage et sans un examen *de visu* de la pièce, que le tesso d'Alvao récemment publié est un faux. Il gênait trop son anti-glozé lisme...

Les arguments apportés par M. Dussaud sont : la ressemblance de caractères de ce tesson avec l'écriture glozélienne ; leurs différences pa rapport aux signes des inscriptions découvertes antérieurement à Alvao l'apparition de ce document au plus fort de la tourmente de Glozel son association avec un caillou gravé, que j'ai, moi-même, écarté pru demment de la discussion, parce que je suppose qu'il aurait été retou ché ; l'impossibilité d'établir objectivement l'authenticité d'une pièc maquillée à l'encre d'imprimerie par un des prêtres qui ont eu l'obli geance de m'en faire l'envoi.

Le premier argument — la ressemblance avec l'écriture glozélienne (2 — ne vaut rien pour la démonstration désirée, aux yeux de ceux qui *priori* ne considèrent pas comme faux tout ce qui rappelle Glozel.

Plusieurs (3) signes du tesson se trouvent déjà sur les inscription antérieurement découvertes dans la contrée. Précisément, les signes d la nouvelle inscription qui s'y répètent le plus souvent se constaten aussi sur les inscriptions antérieures de Carrazedo et Capeludos, pa exemple : le point X, Λ. etc. Les signes nouveaux n'y paraissent qu'un fois. Ces différences sont parfaitement explicables par l'abondance de signes des écritures primitives, par la fréquence de leurs variantes e

(1) R. Dussaud, *Glozel à l'Institut*. Catin, éd., Paris, 1928.

(2) Il faut retenir cette constatation épigraphique comme avantageuse pou la thèse glozélienne.

(3) Je n'ai pas écrit *rares*, terme que m'attribue M. Dussaud (*Glozel à l'Ins titut*, p. 51).

ar la petite étendue de la plupart des inscriptions. Mais on ne peut ontester les affinités (qui ne constituent nullement une identité absolue) e quelques documents trouvés antérieurement à Alvao avec ceux de Glozel.

Ces affinités sont si nettes que M. Elliot Smith, après l'examen des moulages d'Alvao que j'ai apportés au Congrès d'Amsterdam, a déclaré u'ils ressemblaient si étroitement aux objets de Glozel que, si ces deriers étaient faux, il faudrait en dire autant de ceux d'Alvao. Il y a n peu d'exagération, mais ces mots montrent bien l'existence des essemblances entre les objets des deux stations.

Les conditions de l'apparition du tesson ont été exposées dans mon rticle sur ce document et elles m'ont été formellement confirmées dans es derniers temps, avec des détails absolument convaincants, par I. l'abbé Brenha et par d'autres personnes respectables et impartiales lu pays.

Le P. Brenha apporta à son collègue, le P. Rodrigues, habitant aux nvirons de Carrazedo d'Alvao, les nos du *Mercure de France* qui conenaient les articles sur Glozel. Un paysan, qui était présent, regarda es gravures et déclara tout de suite que, dans une maison paysanne le la contrée, on gardait superstitieusement un objet trouvé sous un lolmen et ayant des signes semblables. Les prêtres prirent aussitôt des nesures pour en obtenir la possession et ils réussirent finalement dans eur dessein.

C'est-à-dire : la coïncidence entre la controverse de Glozel et l'appaition de ce nouveau document se trouve parfaitement expliquée. Elle 'est pas une cause de suspicion. On peut dire même que Glozel — qu'il oit considéré faux ou vrai — a eu au moins le mérite de provoquer utilisation scientifique d'un remarquable document que l'on ne conaissait pas auparavant.

J'ai écarté, en effet, de la discussion un caillou sur lequel on aurait eut-être récemment avivé quelques traits, mais dont l'ensemble des gravures présente un aspect ancien. Le cervidé schématique gravé sur e caillou a des ressemblances frappantes avec les cervidés de la poteie énéolithique de Palmela et de los Millares. Mais, par ignorance et ous une mauvaise inspiration, on peut facilement aviver un trait d'un aillou. Le tesson et ses signes, par contre, ne pouvaient être fabriués, avec leur aspect ancien, ni par des paysans contemporains de la égion, ni par le faussaire le plus habile.

Nous arrivons au dernier argument, le plus... malveillant. Le déplorable maquillage à l'encre d'imprimerie, que j'ai signalé dans mon aricle, a été pratiqué de bonne foi par l'un des prêtres, pour me faire envoi d'une épreuve des signes gravés. Heureusement, une partie de a surface gravée, le fond des traits, les bords du tesson et la surface

postérieure de la pièce n'ont pas été atteints par l'encre et *l'on peut constater fort bien une patine excellente et même, sur la surface gravée quelques incrustations jaunâtres d'un aspect bienvieux*. Quelle déception pour ceux qui ont accepté les yeux fermés l'assertion de M. Dussaud !

Les traits, comme leur configuration le prouve, ont été gravés *avant cuisson*. Donc, ils ont l'ancienneté incontestable du tesson qui les porte. Si M. Dussaud *avait vu* cette pièce, comme M. Chevalier l'a vue et comme je l'avais prié de faire lui-même avant d'en juger formellement (1), il reconnaîtrait qu'elle possède, comme je le lui ai répété dans mes lettres, des caractères propres d'authenticité et il n'aurait pas brandi triomphalement, pour me confondre, ce pauvre argument d'un prétendu maquillage intégral de l'objet. Ce n'est pas ma faute...

M'attribuant des reproches que je ne lui ai pas adressés et censurant à son tour le ton de ma lettre au *Matin* et au *Journal des Débats* du 30 avril (qu'il proclame « une attaque glozélienne »), le savant orientaliste met en cause mon « sens critique » à propos de ma conviction de l'authenticité de ce tesson que j'ai longuement examiné et qu'il n'a pas vu.

Je ne répondrai à ces allusions personnelles qu'avec l'exposition de l'inanité de ses accusations hâtives contre le précieux document d'Alvao. Les lecteurs seront ainsi à même d'apprécier, non seulement mon sens critique, mais aussi l'esprit scientifique de M. Dussaud, sa méthode et son impartialité.

§

Réponse de M. le doyen Depéret à M. René Dussaud. — Dans *Le Progrès*, de Lyon, M. Charles Depéret, doyen de la Faculté des Sciences de l'Université de Lyon, répond en ces termes à la brochure de Dussaud :

Sous le titre *Gloze' à l'Institut*, M. Dussaud vient de publier une brochure qui contient de nombreuses inexactitudes. Je relèverai seulement celles qui me visent personnellement.

M. Dussaud s'acharne sur les galets avec gravures d'animaux et écriture glozélienne que j'ai trouvés en fouillant le plancher de la grotte artificielle de Puyravel, à 4 km. de Glozel. Ces découvertes sont, en effet, décisives et même *écrasantes* pour les adversaires de l'authenticité.

(1) M. Dussaud était libre de ne pas croire à mes yeux, à mes connaissances et à mon sens critique (je ne lui en ferai pas reproche, comme il écrit p. 52). Il était libre d'avoir des doutes, de se montrer réservé, au sujet de l'authenticité du tesson. Mais il a bien vite dépassé cette attitude agnostique, que je trouverais légitime avant un examen direct du fragment.

1° M. Dussaud insinue « qu'un de nos meilleurs préhistoriens de la génération qui suit celle de l'abbé Breuil, préhistorien qui est en même temps le disciple et l'ami de M. Depéret, n'a pas caché son sentiment à son maître au sujet de l'authenticité du galet de Puyravel. » Or, j'affirme nettement qu'aucun de mes élèves anciens ou récents ne m'a fait sur Puyravel une semblable observation. L'inexactitude est donc flagrante.

2° Pour ces mêmes galets, M. Dussaud écrit : « Quand on connaîtra les conditions réelles dans lesquelles ce galet fut trouvé, le mystère sera éclairci. » Or ces conditions sont très claires, et je les ai publiées. En voici le résumé. Plusieurs personnes étaient entrées avant moi dans la grotte de Puyravel, notamment mes collaborateurs, MM. Arcelin, Mayet et Roman, qui avaient fait un grattage superficiel du plancher de la grotte et s'étaient arrêtés parce qu'ils pensaient avoir atteint la roche solide de ce plancher. Arrivant huit jours après, je me dis que des hommes n'auraient pas creusé une grotte où ils ne pouvaient se tenir debout, et *j'eus le premier l'idée* de descendre la fouille plus bas. A coups de pic, je fis défoncer le plancher formé de blocs de granulite, cimentés par une argile compacte. Sous le plancher *très dur et inviolé* à 0 m. 40 de profondeur, j'eus le plaisir de recueillir moi-même un beau galet schisteux avec d'un côté une tête de cheval et de l'autre une page d'écriture identique à celle de Glozel ; puis un autre galet rond de granulite dure, couvert de caractères glozéliens. Les conditions de la trouvaille sont impeccables et défient toutes les critiques de M. Dussaud. Sa conclusion : « En somme le galet trouvé par M. Depéret est faux », est donc une affirmation gratuite, sans aucun commencement de preuve.

3° Enfin, M. Dussaud se permet de critiquer nos fouilles de Solutré *qu'il n'a pas vues* et pour lesquelles il est sans compétence. Il s'en réfère de seconde main à la critique malveillante faite par un bien modeste préhistorien, simple journaliste qui n'a à son actif aucune découverte importante et qui a vu seulement la feuille un peu superficielle que nous avons dû, faute de main-d'œuvre, présenter à l'excursion de l'*Afas* en 1926. Mais il n'a pas vu les larges et profondes tranchées faites de 1924 à 1925 sous la direction de MM. Arcelin, Mayet et de moi-même, tranchées allant à 6 mètres de profondeur, qui ont montré la parfaite régularité du gisement et amené la découverte *bien en place* de cinq sépultures aurignaciennes avec cinq squelettes complets, qui sont la gloire de nos collections universitaires lyonnaises.

Ces fouilles ont été vues et contrôlées par une foule de préhistoriens et de savants de la région, mais aussi par deux chefs de l'école préhistorique américaine, les professeurs Hrdlicka et Mac Curdy, accompagnés

de leurs étudiants, qui ont tous attesté la parfaite rigueur de ces fouilles.

Après tous ces exemples, il me sera sans doute permis de dire que M. Dussaud me semble parler trop souvent de *choses qu'il n'a pas vues*, méthode dangereuse et tout à fait contraire à l'esprit scientifique.

C. DEPÉRET,
Membre de l'Institut,
Doyen de la Faculté des Sciences de Lyon.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

La maladie et la mort de Gustave Flaubert. — Dans sa thèse inaugurale, le docteur René Dumesnil étudie l'illustre écrivain au point de vue de son hérédité, de son milieu, de sa méthode. Il réfute victorieusement l'hypothèse qui représentait Gustave Flaubert atteint d'épilepsie, et de sa magistrale discussion il ressort que l'auteur de *Mme Bovary* souffrait d'hystéro-neurasthénie.

Cependant, son ascendance paternelle ne révèle aucune tare nerveuse. Son père, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Rouen, était un grand travailleur, un cérébral.

Mon distingué confrère rejette l'hypothèse du mal comitial dont les principaux signes manquent : pas de morsure de la langue, pas de miction involontaire, et *l'aura* qui donnait au malade le temps de se coucher n'est pas en faveur du diagnostic du haut mal, car ceux qui en sont atteints n'ont pas le loisir de choisir la place où ils vont tomber.

Maxime Du Camp, son ami, écrivait :

Elles [ses crises] se produisaient de la même façon et étaient précédées des mêmes phénomènes. Sans motif appréciable, Gustave levait la tête et demeurait très pâle ; il avait senti *l'aura*, ce souffle mystérieux qui passe sur la face comme le vol d'un esprit ; son regard était plein d'angoisse et il levait les épaules avec un geste de découragement navrant. Il disait : « J'ai une flamme dans l'œil gauche », puis, quelques secondes après : « J'ai une flamme dans l'œil droit, tout me semble couleur d'or ».

Son visage pâlissait et il prenait une expression désespérée. Rapidement il marchait, il courait vers son lit, s'y étendait, morne, triste, comme il se serait couché tout vivant dans un cercueil.

On avait craint, un moment, pour sa raison.

Gustave Flaubert était neuro-arthritique ; il avait jusqu'à

l'obsession la manie de l'analyse. Mais cela n'est-il pas commun à tous les névrosés intellectuels et de mentalité supérieure ! Il écrivait à Louise Colet, sa maîtresse : « La déplorable manie de l'analyse m'épuise ; je doute de tout et même de mon doute. » (*Correspondance de Flaubert*, t. I, p. 119). On peut donc penser que ses crises étaient dues à son épuisement nerveux,? causé par le surmenage intellectuel.

Nous savons que le célèbre romancier était gros mangeur (n'était-il pas Normand !) et qu'il avait horreur du mouvement : Ces deux conditions sont bien faites pour expliquer les troubles subjectifs dont il se plaignait. Aujourd'hui, on dirait que c'est un sympathicotonique. C'était vraisemblablement un hypertendu. Il avait le visage congestionné, il était surmené, il avait la sensation d'être toujours fatigué et il souffrait de fréquents maux de tête, nous dit le docteur Fortin, son médecin et ami, qui le soignait avec autant de science que de dévouement. Mais cet excellent praticien n'avait pas à sa disposition nos moyens d'investigation actuels. Les appareils à mesurer la pression artérielle de Pachon, Vaquez-Laubry, Liau, etc., n'existaient pas et le sphygmomanomètre de Potain était réservé pour l'examen des malades à l'hôpital. Cet instrument n'était pas encore entré dans la pratique médicale courante. Aujourd'hui tout médecin possède un sphygmotensiophone ou un oscillomètre sphygmométrique.

Un jour, l'ermite de Croisset écrit :

Enfin ! je viens d'être assez secoué, et il me résulte de tout cela une *torpeur invincible*. Hier et aujourd'hui, j'ai passé tout l'après-midi à dormir comme un homme ivre. J'avais (nerveusement parlant) la sensation interne d'un homme qui aurait bu six bouteilles d'eau-de-vie ; j'étais *abruti* et *étourdi*, mais ce soir (*j'ai fait diète toute la journée*) la revigueur m'est revenue et j'ai écrit presque d'une seule haleine toute une page de psychologie. (*Correspondance*, t. II, p. 217-218, à Louise Colet.)

Retenons ce passage : « *J'ai fait diète toute la journée, la revigueur m'est revenue*. » Instinctivement Flaubert faisait la cure de Guelpa : il se désintoxiquait.

« Cette *torpeur invincible* », ce besoin de *dormir* : « J'étais *abruti* et *étourdi* », est-ce que cela ne fait pas partie de la symptomatologie de l'hypertension !

Quant à sa mort subite, *l'apoplexie* en fut, à cette époque, l'explication. Actuellement on penserait à une crise d'urémie, à une dilatation cardiaque consécutive à une néphrite hypertensive. Nous ferions le dosage de l'urée sanguine et la constante d'Ambard nous renseignerait sur le fonctionnement de son rein avec l'épreuve de la phénolsulfonephtaléine, qui nous fixerait exactement sur la perméabilité rénale.

Nous ne manquerions pas, non plus, de compléter notre examen par la réaction de Wassermann. Enfin la radioscopie nous aurait sans doute fait voir une aorte dilatée.

Il venait de sortir de son bain dont la chaleur avait encore augmenté la tension artérielle et la mort le surprit sur son divan.

Zola écrivait :

Et tout d'un coup, sans une parole, il se renversa en arrière : il était mort. Certainement il ne s'est pas vu mourir. Pendant plusieurs heures, on a cru à un état léthargique, mais le sang s'était porté au cou, *l'apoplexie* était là, en un collier noir, comme si elle l'avait étranglé.

Magnifique description littéraire, mais Zola n'était pas médecin, et à cette époque nous n'étions pas renseignés, comme aujourd'hui, sur les troubles du système vasculaire.

Dans le *Journal de Rouen* (24 novembre 1890), Guy de Maupassant écrit :

Puis j'ai vu, au dernier moment, étendu sur un large divan, un grand mort au cou gonflé, à la *gorge rouge*, terrifiant comme un colosse foudroyé.

Il y avait du sang au cou, n'était-ce pas l'hémorragie causée par la rupture de la dilatation de l'aorte ?

Je crois donc qu'on peut poser le diagnostic *d'aortite* et je ne serais pas éloigné de conclure à un *anévrysme diffus de l'aorte* ouvert à la peau :

« L'épanchement sanguin qui résulte de la rupture d'un anévrysme étant sous-cutané. » (Rauzier, Montpellier, 1893 ; Pétrowith, Thèse de Paris, 1890.)

JEAN-MAURIENNE.

LETTRES ANGLAISES

Eric Partridge : *The Poems of Cuthbert Shaw and Thomas Russell*, Dulau. — John Freeman : *Collected Poems*, Macmillan. — Collection des *Sixpenny Poets*, Benn. — Gilbert Thomas : *Mary of Huntingdon*, Allen and Unwin. — Edmund Blunden : *Retreat*, Cobden Sanderson. — Silvia Townsend Warner : *Time Importuned*, Chatto and Windus. — W.-J. Turner : *New Poems*, Chatto and Windus. — S. R. Lysaght : *Poems*, Macmillan — Humbert Wolfe : *Requiem*, Benn. — Herbert Read, *Collected Poems*, Faber and Gwyer. — Dormer Creston : *Poems from Paul Verlaine*, Selwyn and Blount. — Alfred Brickell : *Few, but Roses*, Fisher Unwin. — Collection des *Ariel Poems*, Faber and Gwyer. — A.-E. Housman : *A Shropshire lad*, avec illustrations en couleurs de William Hyde, Grant Richards.

En 1924, Mr Eric Partridge publia chez Champion un important ouvrage dans lequel il recherchait ce que les romantiques français connaissaient de la littérature anglaise. Il fut ainsi amené à s'occuper de deux poètes que nos romantiques ignorèrent totalement, alors que leur œuvre et leur existence étaient bien faites pour les séduire. L'un deux, Cuthbert Shaw, paraît être tombé dans un oubli complet et son nom ne se trouve pas même dans le grand Dictionnaire de Biographie Nationale. L'autre, Thomas Russell, eut la chance, au lendemain de sa mort prématurée, d'avoir un ami qui réunit ses vers et les publia. Cet ami avait été son condisciple à Winchester et à Oxford, où le jeune homme s'était particulièrement distingué et avait acquis un savoir extraordinaire, qui indiquait des dons et une intelligence rares. Par contre, plusieurs des œuvres de Shaw sont introuvables. Mr Partridge n'a pu les découvrir dans aucune bibliothèque publique et l'on n'a plus qu'à espérer une trouvaille inattendue dans quelque grenier ou sur les rayons de quelque vieille résidence empoussiérée. Comme Shaw est mort à trente-trois ans et Russell à vingt-six, ni l'un ni l'autre n'a laissé une œuvre très volumineuse. Mr Partridge a pu aisément les réunir sous ce titre : **The Poems of Cuthbert Shaw and Thomas Russell**, en un petit volume qu'il complète par une introduction érudite et de nombreuses notes. Les deux poètes ne se ressemblent ni par leur destinée ni par leurs poèmes. Thomas Russell appartenait à une famille aisée, gens de robe, qui lui firent faire des études étendues dans une des plus grandes « public schools » d'Angleterre et à l'université. Shaw était fils d'un cordonnier du Yorkshire ; il étudia aux écoles élémentaires et fut « pion » dans quelques-unes, mais « ses folies furent aussi précoces que ses talents »

dit un contemporain, et il dut quitter la contrée. C'est à Londres naturellement qu'il se rendit, et il y arriva sans argent et sans amis. Il collabora à divers périodiques et devint comédien, plus à cause de sa belle prestance que de ses talents d'acteur. Il loua sa plume pour des pamphlets politiques, et rédigea des réclames commerciales pour des panacées ; il paraît qu'il y réussit au point que les lanceurs d'un célèbre « Baume de vie » lui accordèrent une part des bénéfices. Il mit brusquement fin à ses dissipations pour épouser une jeune femme « aimable, accomplie et belle ». Mais elle mourut en couches, bientôt suivie par l'enfant qu'elle laissait. Trois ans après, le poète mourait pauvre et épuisé de souffrance. La perte de sa femme, qu'il aimait tendrement, lui avait inspiré une *Monody* dont la *Monthly Review* d'octobre 1768 disait : « Celui qui peut la lire sans fondre en larmes doit avoir le cœur d'un tigre ou l'insensibilité d'un caillou». Cette élégie eut quatre éditions ; à la troisième est ajoutée une autre élégie non moins émouvante : *An Evening address to a Nightingale*, inspirée par la mort de l'enfant. Ces deux poèmes sont certainement très beaux : ils possèdent l'accent d'une rare sincérité.

Thomas Russell mourut de consomption, et certains témoignages permettent de supposer que sa fin fut hâtée par un chagrin d'amour. Du moins « son immense savoir et ses talents » lui valurent-ils des nécrologies élogieuses. De manières agréables, il brillait dans la conversation, et ses amis étaient nombreux. L'un d'eux, Howley, qui devint par la suite archevêque de Cantorbéry, recueillit ses vers, en majeure part des sonnets, dont beaucoup sont inspirés par des lectures étrangères. Il lisait avec une égale facilité les langues anciennes « et presque toutes celles que l'on parle actuellement en Europe ». Il publia, dans le *Gentleman's Magazine*, deux essais sur les poèmes de Moscu Jordi et la langue provençale. Sa poésie révèle l'étude de Pindare et de Pétrarque, du Tasse et de Camoens, de Faustino Maratti et de Luis de Leon, dont il donne des traductions accompagnées du texte. Et il n'ignorait rien de l'opulente poésie de son pays. Sir Edmund Gosse a dit de lui : « Ce fut une heureuse inspiration de se tourner une fois de plus vers les formes étrangères de l'expression poétique. » Et l'érudit Thomas Seccombe, mort prématurément, a su bien dire que, s'il manquait à Thomas Russell l'originalité du

génie, du moins posséda-t il un goût parfait qui lui permit de reconnaître ce qu'il y avait de meilleur chez les autres, aussi bien dans la forme que dans la substance.

Sachons gré à Mr Eric Partridge d'avoir rendu accessible l'œuvre de ces deux hommes dont la mort interrompit la carrière pleine de promesses, et dont l'un était tombé dans un injuste oubli.

§

Il est un âge où les poètes, moins souvent visités par l'inspiration, songent à la retraite, et avant que leur chant ne se taise tout à fait, ils ont soin de donner à leurs admirateurs l'ensemble de leur œuvre en un ou plusieurs volumes. Est-ce pour cette raison que nous avons les **Collected Poems** de John Freeman? On y trouve, à l'exclusion de deux poèmes dramatiques, l'œuvre publiée par le poète au cours de ces vingt dernières années. Mr Freeman n'a pas eu recours aux techniques nouvelles. La prosodie régulière lui a suffi pour exprimer des pensées et des images d'une qualité essentiellement personnelle. Il peut y avoir de beaux cris, mais c'est le rôle de l'art de les transformer en musique harmonieuse. En ce sens, Mr Freeman est un artiste. Sa poésie est d'une riche harmonie et il possède de sa technique une maîtrise remarquable.

§

Lorsqu'elle a commencé, j'ai signalé la publication de la série des **Sixpenny Poets**, lancée par l'éditeur Benn, car une pareille innovation pouvait bien surprendre, et l'on se devait de lui souhaiter bonne chance. Il s'agissait de faire pour la poésie et les poètes ce qui a été tenté avec succès pour le roman : rééditer des choix de poèmes d'un même auteur sous un format d'un prix aussi réduit que possible et qu'on ait joie à lire et plaisir à posséder. L'éditeur annonce qu'un million de ces volumes a été vendu jusqu'ici, mais il avoue que ce nombre est encore loin d'être rémunérateur. La collection atteint plus de quatre-vingts titres et la plupart des poètes contemporains y figurent, dont beaucoup n'ont pas encore publié leurs œuvres complètes, et pour cause. Mais il est agréable de pouvoir juger de leur valeur sans avoir à débourser des sommes prohibitives. Les recueils de poésie sont des livres dont on ne se sépare pas ; ceux-là ont leur place dans

la bibliothèque de l'anglicisant et c'est y faire entrer autant d'amis.

§

Sera-t-il jamais un grand poète, celui qui écrit à la première personne ? Existe-t-il de grands, d'immortels poèmes où le « je » du poète intervienne entre le lecteur et l'œuvre ? Sujet à discuter, où l'argumentation sera curieuse. Un ami m'assure que plus vive est la sensibilité du poète, plus il aura tendance à exprimer directement son émotion. C'est souvent le cas de Gilbert Thomas, encore que, dans son récent recueil de poèmes : **Mary of Huntingdon**, il se montre volontiers plus objectif. Je ne crois pas qu'il se rattache à aucune des coteries actuelles, mais il chante sa chanson avec simplicité, soucieux qu'elle soit claire, et c'est la bonne façon d'être original. Il a un penchant à l'austérité et au didactisme qui semble diminuer dans ses dernières productions, où s'affine sa naturelle délicatesse d'impression.

C'est dans les aspects de la nature, telle que la lui révèle la campagne anglaise, que Edmund Blunden trouve son inspiration. Avec son récent recueil **Retreat**, comme avec les précédents, il se rattache à Wordsworth et aux poètes du dix-huitième siècle, mais il s'octroie, semble-t-il, plus de liberté dans la technique de son vers. En tout cas, il reste dans la tradition poétique si riche de son pays en y ajoutant sa note personnelle.

On reconnaît une originalité réelle à Miss Silvia Townsend Warner, qui la confirme dans son dernier livre, **Time Importuned**. Il y a plus d'ironie moqueuse que de modestie dans ce titre, et c'est une caractéristique de son talent de faire intervenir à l'improviste un rire qui n'est pas toujours sans sarcasme. Je ne crois pas qu'elle se préoccupe d'être moderniste ou plus ou moins classique. Elle a quelque chose à dire et elle le dit bien.

§

Il y a aussi de remarquables qualités dans les **New Poems** de W.-J. Turner, et l'on peut en dire qu'ils plaisent plus encore que les précédents. Ils ont la même flamme avec plus de luminosité, pour ainsi dire, et plus d'allègre musique.

Peut-on reprocher à S. R. Lysaght de vouloir être compris ? Il paraît n'avoir que peu de confiance dans la pénétration de son lecteur, et l'effort qu'il fait pour l'aider est peut-être excessif.

Quoi qu'il en soit, ses **Poems** sont d'une réelle beauté et révèlent un talent très sûr, des dons rares, et la promesse d'une œuvre qui prendra place dans les tout premiers rangs de la phalange poétique.

§

Entre toutes les qualités de Humbert Wolfe, on peut insister sur ce que ce poète a de brillant. Il est plein de fantaisie et de satire sans jamais cesser d'être séduisant, ce qui ne l'empêche pas d'être profond et capable d'émotion intense. Il le prouve dans **Requiem**, série de brefs poèmes formant un ensemble par l'unité de leur conception et de leur composition. Ce sont les morts qui chantent leur propre requiem, et c'est prétexte pour le poète d'exprimer des pensées élevées, de peser les valeurs humaines selon la mesure de l'éternité. Tâche ambitieuse dont il se tire avec dextérité,

§

Voici, sous une couverture, les **Collected Poems** de Herbert Read; les premiers datent de 1913, les derniers de 1925. Une grande partie avait paru déjà en plusieurs plaquettes devenues rares ; d'autres sont réunis ou publiés pour la première fois. Il est donc possible de suivre l'évolution de la pensée et de l'art du poète. La comparaison est intéressante et offre l'agrément de découvrir toute l'originalité de l'œuvre. Herbert Read est assurément, entre les poètes contemporains, l'un des plus personnels et des mieux doués.

§

Il faut un poète pour traduire les poètes, et si plus d'un s'y est essayé, rares sont ceux qui ont vraiment réussi. Traduire Verlaine est une tâche qui paraît difficile, et d'aucuns ont dit qu'elle est impossible. Cependant, on est étonné de voir avec quel bonheur elle a été tentée par les poètes anglais, par Arthur Symons en particulier. Un poème de Verlaine est composé d'une mélodie si pure, d'une harmonie si complète qu'il est un chant — *a song* auquel sont indispensables toutes les syllabes et toutes les nuances de la pensée. La même pensée avec d'autres mots ne chantera plus. Mais il semble que la langue anglaise, d'une poésie si riche, permette une transcription à peu près parfaite du lyrisme verlai-

nien. Dans **Poems from Paul Verlaine**, Dormer Creston apporte un précieux argument à l'appui de cette thèse. Ce poète suit l'original de très près, avec souvent des trouvailles singulièrement heureuses. Sans doute, un censeur grincheux relèverait des imperfections, et soutiendrait que « déguisements fantasques » sont insuffisamment rendus par « domino ». Certes, nous n'en disconviendrons pas, mais il est tant de difficultés vaincues qu'on peut conclure qu'il est difficile tout de même de faire mieux. Parfois, la transcription se rapproche étonnamment du chant de l'original, les images sont finement transposées, et le choix des mots est d'un artiste.

§

La version d'un poème est d'autant mieux réussie qu'elle laisse moins soupçonner qu'elle est une traduction, déclare Mr Alfred Brickell dans la préface du recueil **Few, but Roses**, où il rassemble des traductions poétiques qui autrement seraient restées enfouies et oubliées dans des collections de périodiques.

La formule est bonne, mais elle n'est pas complète, car il faut certainement tenir compte de la fidélité. Une version s'éloignera plus volontiers du texte si le traducteur n'a d'autre souci que de donner l'impression d'une œuvre originale. En tout cas, Mr Brickell a été bien inspiré en compilant ce choix. On y trouve Villon traduit par Rossetti, Ronsard par Keats, Andrew Lang et George Wyndham, du Bellay par G.-K. Chesterton, Margaret Jourdain, Andrew Lang, Edmund Spenser et George Wyndham, Philippe Desportes par son contemporain Thomas Lodge, Théophile de Viau par Edmund Gosse, Madame d'Houdetot par Leigh Hunt, André Chénier par Arthur Symons, Alfred de Vigny par Margaret Jourdain, Victor Hugo par Mary Duclaux et Andrew Lang, Théophile Gautier par George Santayana et Arthur Symons, Leconte de Lisle par Margaret Jourdain, Sully-Prudhomme par Arthur O'Shaughnessy et G. Tyrrell, Catulle Mendès par Alice Meynell, Mallarmé par Aldous Huxlev, Baudelaire par Alfred Douglas et Eugene Mason, Verlaine par Arthur Symons, Rimbaud par E.-E. Smith, Albert Samain par Elisabeth Rendall et Léopold Spero, Heredia par H.-J.-C. Grierson et Sandys Wason, Maeterlinck par Bernard Miall, Remy de Gourmont par Jethro Bithell, Henri de Régnier par Seumas O'Sullivan et Wilfrid Thorley, Paul Fort

par James Elroy Flecker, Henry Spiess par Charles Graves. Le choix est assez hétéroclite et à coup sûr incomplet, mais le compilateur a été gêné par les questions de copyright et aussi bien n'a-t-il recherché que des exemples excellents de traduction, sans souci de l'importance du poème original et de son auteur. L'examen de ces exercices malaisés, quels que soient l'art et la dextérité avec lesquels ils sont exécutés, amène à cette conclusion que les poètes sont les meilleurs traducteurs de poètes.

§

Les poètes ont un obsédant souci de la présentation de leurs œuvres. De nos jours, on arrive en ce genre à des fantaisies souvent jolies, parfois extravagantes et absurdes. Mais je ne sais rien de si plaisant que la présentation des **Ariel Poems** par les éditeurs Faber et Gwyer. Une couverture d'épais papier vert tendre, violet pourpre, orangé ou jaune, porte le titre, souligné d'un cul-de-lampe, avec le nom du poète et celui du dessinateur. En frontispice, un dessin apparenté au poème imprimé sur les deux pages suivantes. Le papier est de belle qualité et l'impression admirablement soignée. C'est tout un court poème présenté avec une élégance à la fois moderne et vieillotte. Celui de Siegfried Sassoon a juste deux strophes de six vers! Les autres sont de Thomas Hardy, d'Henry Newbolt, de Laurence Binyon, de Walter de la Mare, de G.-K. Chesterton, de Wilfrid Gibson, de T.-S. Eliot. Choix de premier ordre, et les dessins idoines sont d'Albert Rutherston, de Ralph Keene, de Barnett Freedman, de Blair Hughes-Stanton, d'Eric Gill, de John Nash, de Paul Nash, de E. Mcknight Kauffer, tous illustrateurs ingénieux et savamment naïfs. La série continue et chaque poème unique est comme un joyau monté. Ces jolies brochures auraient eu jadis leur place dans la boîte du colporteur. Pourquoi ne les prendrait on pas comme fétiches dans les automobiles?

§

Le recueil des poèmes de A.-E. Housman : **A. Shropshire Lad** est, depuis sa publication, considéré comme un « classique » au sens anglais de ce mot, et à juste titre du reste. On ne cesse de le réimprimer, et l'édition publiée par Grant Richards se distingue par les huit illustrations en couleur de William Hyde.

L'artiste donne là des vues pittoresques du comté de Shropshire célébré par le poète, et le lecteur goûtera mieux ainsi les beaux poèmes inspirés par le charme de la campagne anglaise.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES RUSSES

La Presse et la Révolution. — Boris Dounaïev : *Les hommes et la poussière humaine autour de Tolstoï.* — Lettres inédites de Dostoïevski — Don Aminado : *Notre petite ville*, Povolozky, Paris. — N. Teffi : *Ma petite ville*, Karbasnikov, Paris.

La revue **La Presse et la Révolution** publie, entre autres, un article de l'ancien secrétaire de Tolstoï, Goussiev, qui donne quelques lettres inédites de Tolstoï au poète Fet. Voici l'une d'elles :

Il y a longtemps, cher Afanassi Afanassievitch, que je ne vous ai écrit, c'est que tout le temps j'ai été malade et tourmenté aussi par la maladie des miens. Maintenant, ça va un peu mieux pour eux et pour moi, et j'espère (ce n'est qu'un espoir) me mettre au travail. C'est une chose terrible que notre travail et, sauf nous, personne ne s'en doute. Pour travailler, il nous est nécessaire d'avoir sous les pieds une base et cette base ne dépend pas de nous. Si l'on commence à travailler sans cela, alors on dépense sans but les matériaux amassés et on construit un mur qui ne sert à rien et qu'on ne peut achever. On sait cela surtout quand le travail est commencé. On se dit toujours : pourquoi ne pas continuer ? Il me semble maintenant sentir sous moi la base, alors je retrousse mes manches pour me mettre au travail.

Tout ce temps, j'ai lu des livres dont personne n'a aucune idée, mais qui m'ont enchanté. Ce sont des recueils sur les montagnards du Caucase, édités à Tiflis. On a réuni là les légendes et les poèmes montagnards ; c'est un trésor poétique extraordinaire. J'aurais voulu vous les envoyer. En lisant, je pensais à vous sans cesse, mais je ne vous les envoie pas, car je n'ai pas le courage de m'en séparer. Je les lis et les relis. En voici un spécimen (1) :

« La terre séchera sur ma tombe et tu m'oublieras, ô ma mère !

« Le cimetière sera couvert d'herbe et l'herbe étouffera ta douleur, ô mon vieux père !

« Les larmes sécheront dans les yeux de ma sœur et la tristesse s'envolera de son cœur.

« Toi, balle, tu es chaude et tu portes la mort, mais ce n'est pas toi qui fus mon esclave fidèle.

(1) Chanson reproduite par Tolstoï dans *Hadji Mourad*.

Terre noire, tu me couvriras, mais ne t'ai-je pas piétinée sous le ot de mon cheval ?

Tu es froide, ô mort, mais je fus ton maître. Mon corps appartient terre, mais c'est le ciel qui prendra mon âme. »

u'en dites vous ?

os saluts à tous.

Votre L. TOLSTOÏ.

mesure que s'approche le centenaire de la naissance de stoï, le nombre des écrits se rapportant à l'illustre écrivain nultiplie. Dernièrement est paru un petit livre très curieux Boris Dounïev : **Les hommes et la poussière huine autour de Tolstoï**. Les parents de B. Dounaïev ent voisins de campagne et amis de la famille Tolstoï, de e que l'auteur eut l'occasion de voir de près toute cette foule rrée de visiteurs qui venaient à Iasnaia Poliana, dont il fait description très pittoresque. Il partage les visiteurs en plurs catégories. D'abord les *Hommes*, parmi lesquels il classe : bounov-Passadov, fondateur et directeur de la grande maid'édition *Posrednik*, qui publia toutes les éditions populaires écrits de Tolstoï ; M.N. Gay, le grand peintre auquel on le remarquable portrait de Tolstoï qui orne maintenant la bre galerie Tretiakov ; Soullerjitzky, bien connu comme eur en scène du Théâtre artistique et, en même temps, ent tolstoïen. Il fut l'un des principaux organisateurs de igration des Doukhobors au Canada. Dounaïev cite encore, ni les hommes, trois personnes moins connues : Roussanov, lourlingue et Nikiforov.

ans une deuxième catégorie, que l'auteur appelle *la pous- humaine*, nous trouvons les noms de Boulanger, Veriguichef des Doukhobors, et un certain nombre de visiteurs que riosité surtout attirait à Iasnaia Poliana.

uis Dounaïev parle de ceux qu'il appelle « la muraille de e ». Il dit d'eux, d'une façon imagée, que « comme la mu- de Chine, sur laquelle la poussière s'est accumulée pen- des siècles, ils ont caché au regard du génie la vraie vie grouillait autour de lui ». Ce sont surtout Tchertkov, l'ami s cher de Tolstoï et son exécuteur testamentaire, Trégou- Papov et Strakhov. Il y a aussi, dans ce petit livre, quel- silhouettes de femmes fort bien venues.

La revue *Novy-Mir*, dont nous avons déjà parlé, publi[e un] certain nombre de lettres de Gorki à l'écrivain ukrainien [...] connu Kotzubinsky. Dans une de ces lettres, datée du 21 nov[em]bre 1910, Gorki écrit au sujet de Tolstoï :

J'ai été bouleversé par « la fuite » de Léon Nicolaïévitch. J[e l'ai] comprise comme la réalisation de son désir le plus sacré de trans[for]mer la vie du comte L. Tolstoï en celle du « saint père Léon ». [Sous] cette impression, j'avais écrit à Korolenko une lettre très dure, ma[is je] ne la lui ai pas envoyée, car, soudain, dans les journaux, j'ai vu le [télé]gramme annonçant la mort de Tolstoï. J'ai crié, j'ai pleuré tou[te la] journée. C'est la première fois de ma vie que j'ai tant pleuré. [J'ai] pleuré tout en écrivant quelque chose sur Tolstoï, pas pour impr[imer] bien entendu, mais, en général, je voulais faire sortir ma doule[ur. Je] pensais envoyer tout cela à Korolenko, mais le soir une foule de [cor]respondants s'est abattue sur l'île, apportant la nouvelle que To[lstoï] vivait. J'ai renvoyé tous les correspondants et me suis couché. T[outes] ces émotions m'ont détraqué à tel point que, de nouveau, j'ai cra[ché du] sang. Sans doute qu'en cela est coupable ce diable de vent qui s[ouffle] comme un fou jour et nuit. Mes nerfs sont tendus. Je vis maint[enant] dans l'attente fébrile des nouvelles de la Russie, de lui, qui est [...] de la nation, le génie du peuple. Dans cet âme beaucoup m'est [étran]ger et hostile, mais je ne pensais pas que j'aimais si profondéme[nt et] avidement l'homme, Tolstoï. Ce qui me révolte, ce sont ces tenta[tives] qui déjà se font jour, de lui créer une « légende » pour la mettr[e à la] base de la « religion », religion du fatalisme, si pernicieuse pour [nous] Russes, qui sommes déjà assez passifs sans cela.

En général, toutes les revues et tous les journaux russes [sont] pleins de souvenirs sur Tolstoï ; on reparle de ses œuvres [...] publie ses lettres inédites. On sait que pour célébrer le c[ente]naire de sa naissance, le gouvernement soviétique a décid[é de] financer une édition grandiose de ses œuvres complètes. [Le] contrat entre les héritiers de Tolstoï et son exécuteur testa[men]taire V. Tchertkov, d'une part, et le *Gossisdat*, d'autre par[t, est] signé. L'édition comprendra 95 volumes d'environ 500 pa[ges;] les neuf premiers volumes paraîtront fin septembre de [cette] année, pour le centenaire. La publication de l'œuvre tout e[ntière] durera quatre ans. Le gouvernement a mis à la dispositi[on du] *Gossisdat* un million de roubles pour mener à bien cette [...] entreprise.

Ces jours derniers est paru, à Moscou, un livre remarq[uable]

s l'édition des *Archives centrales*. C'est un volume de lettres ites de **Dostoïesvki**, datées de la Sibérie. La correspon- ce de Dostoïevski connue jusqu'à présent était déjà considé- e : les lettres à sa seconde femme ne forment pas moins de x forts volumes et il en faut compter autant pour celles essées à ses amis littéraires et autres.

outefois, dans cette volumineuse correspondance, il y avait des nes, surtout dans la période correspondant aux quatre années agne et au séjour de Dostoïevski en Sibérie, où il resta, s sa libération, trois ans comme simple soldat au 7e batail- sibérien, puis comme sous-lieutenant, sous la surveillance la police.

e sont précisément les lettres de cette période qu'on a retrou- récemment et que publient les Archives centrales. Dans une es lettres, que nous donnons ici, Dostoïevski décrit à son e la prison où il était enfermé, description qui ne figure pas s *La Maison des Morts*.

outes ces quatre années, j'ai vécu sans sortir de la prison. Je ne ais ses murs que pour aller travailler. Le travail était dur, sans e pas toujours, mais il m'est arrivé de me trouver à bout de forces use de la saleté, de la boue ou, l'hiver, à cause d'un froid insuppor- . Une fois j'ai passé quatre heures à un travail urgent par un d'au moins 40 degrés au-dessous de zéro ; le mercure était soli- . J'ai eu une jambe gelée. Nous vivions en tas, tous ensemble, une caserne. Imagine-toi une vieille bâtisse en bois qui depuis temps déjà était désignée pour la démolition et ne pouvait plus r. L'été c'est une chaleur intenable, l'hiver un froid épouvantable. les parquets sont pourris et recouverts d'une couche de saleté de ieurs centimètres d'épaisseur : on glisse et tombe. Les fenêtres, es petites, sont si sales, il y a sur les vitres tellement de boue ou de e que, même en plein jour, on ne peut pas lire. De l'eau dégouline lafond ; partout des courants d'air. Nous sommes comme des ngs dans un tonneau. On chauffe le poêle avec six bûches, ça ne pas de chaleur, mais la fumée vous suffoque. Et c'est ainsi tout er. Dans la caserne même, les prisonniers lavent leur linge et il y l'eau partout ; on ne sait où poser le pied. De la tombée du jour à e, on ne peut sortir pour aller aux cabinets, la caserne est fermée ; , dans le vestibule, il y a une tinette, et c'est une suffocation into- le. Tous les bagnards puent comme des cochons. Nous dormons les planches, sans rien d'autre qu'un seul oreiller et un petit pale- our se couvrir, mais rien sur les jambes et on grelotte toute la

nuit. Les puces, les poux, les cafards sont par tonneaux. On don manger du pain et de la soupe; les jours de fête, du gruau, mais p que sans beurre. J'ai l'estomac terriblement dérangé et j'ai été ma plusieurs fois.

On sait que, condamné au bagne le 21 décembre 1849, I toïevski quitta la Sibérie le 2 juillet 1859.

Jusqu'en ces derniers temps, la presse soviétique était rés ment hostile aux écrivains russes réfugiés à l'étranger, et moins qu'elle disait d'eux, c'était qu'ils avaient perdu toute tion de la Russie et de la vie russe. Mais voilà que dans un ticle de M. Gorbov : *Dix ans de la littérature russe à l'étr ger*, paru dans la revue *La Presse et la Révolution*, ce sont plus ces attaques violentes et ces critiques partiales, la politique prenait le pas sur la littérature, mais une ét serrée des œuvres de Bounine, Zaïtzec, Mouravov, Aldan Remissov, Marina, Tzvetaiev, Chmelov, Kouprine, Artzybach Tchirikov et Sourgoutchov, c'est-à-dire de presque tous les é vains russes résidant à l'étranger, qui furent et restent pa les meilleurs

L'auteur analyse également les œuvres de jeunes écrivains ont fait leurs débuts littéraires à l'étranger; tels sont Uri Dani Evasengoulov, Mattousievitch, etc.

Les éditeurs Povolozky et Karbasnikov ont publié chacun livre de deux des plus brillants humoristes russes : **Not petite vie**, de Don Aminado, et **Ma petite ville**, de M N. Teffi. Chacun de ces livres est un recueil de contes et de no velles, parus en différents périodiques russes publiés à l'étr ger. *Ma petite ville*, c'est, naturellement, Paris et surtout colonie russe de Paris. Sous une forme humoristique, ces liv nous présentent le tableau saisissant des souffrances des é grés russes.

J.-W. BIENSTOCK.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Le Philhellénisme. — I.-E. Moschonas : *Ta dôd-ka Nisia kai to Nisi tis phias* ; Athènes, 1928. — Moschonas : *To Himerologion tou Thanaton* Ap. Mammelis : *Stathmi* ; Imprimerie Gérard frères, Athènes. — M.-K. Karyotakis : *Elegia kai Satires* ; Rallis, Athènes. — G.-K. Stambolis : *nika Sonetta* ; Rallis, Athènes. — Alkis Thrylos : *Stokhasmi gia to dimot*

tragoudi; Kalergis, impr. Athènes. — **E. P. Papanoutsos** : *I Trilogia tou Pnevmatos*; Grammata, Alexandrie. — Mémento.

Il nous plaît de saluer avec transport, du haut de cette tribune, le regain de faveur dont semble actuellement bénéficier **Le philhellénisme** en France. Peut-être y avons-nous personnellement quelque peu contribué, en nous efforçant de suivre consciencieusement, dans ces chroniques, le puissant mouvement d'adaptation intellectuelle, qui se développe en Grèce sur la base des idées de l'Occident. Persuadé que nombre de Français et d'étrangers cultivés ne peuvent manquer de s'intéresser à cette renaissance, un intelligent propagandiste, M. Coustet, de la Librairie Gibert (rue Saint André-des-Arts et Bard Saint-Michel à Paris), a récemment ouvert un rayon de livres néo-grecs, et l'on est sûr de trouver chez lui tout ce qui représente le plus dignement la littérature contemporaine de l'Hellénisme. Aux Grecs lettrés et aux éditeurs de prendre les mesures nécessaires pour que les vrais amis de la Grèce soient exactement informés et mis à même d'exercer leurs bons offices.

Au fait, le philhellénisme nous remmène vers nos sources. C'est ainsi que les six écrivains français qui, sous la direction de M. Gabriel Boissy, ont répondu, en 1927, à l'appel orphique du poète Angélos Sikélianos et sont allés en pèlerinage à Delphes, ont donné maints articles dont leur voyage a été le prétexte, à travers les journaux et revues. En même temps, chacun d'entre eux annonce la prochaine publication d'un volume. M. Gabriel Boissy prépare *La Grèce Delphique*; M. Mario Meunier, dont on sait la compétence en matière d'hellénisme ancien, écrit *Le Secret de la Pythie*; M. Pierre Plessis doit donner *Les Compagnons d'Eschyle* et M. Eugène Marsan achève un *Delphes*. Mais les ouvriers les plus assidus de la noble cause sont peut-être nos vaillants archéologues, disciples désintéressés du grand et regretté Gustave Fougères. Grâce à leurs patients travaux, nous remontons peu à peu vers les lointaines origines de notre pensée et de notre art.

Ce n'est pas ici, toutefois, le lieu d'analyser en détail le remarquable exposé que fit, en mars dernier, devant un auditoire nombreux et choisi, M. Pierre Roussel, directeur de l'Ecole française d'Athènes. Disons seulement que, par les soins éclairés de nos chercheurs, l'île de Thasos a livré le Sanctuaire de Poseidon,

et qu'à Samothrace M. Chapoutier a mis au jour maints vestiges se rapportant au culte mystérieux des Cabires. En Crète, l'exploration du Palais de Mallia a révélé des merveilles aussi imposantes que celles de Knossos, et leur ancienneté remonte aussi haut. L'une des découvertes qui feront sans doute rêver le plus longuement les amateurs de symboles est celle d'une statuette très ancienne, représentant Aphrodite chevauchant un dauphin, motif postérieurement vulgarisé par la céramique grecque. Cette figure, issue des sanctuaires, aurait eu pour objet de signifier la naissance de la Vie au sein de la Mer, par l'intervention de la Lumière. La science des Anciens, au témoignage de M. Antoniadi, par exemple, serait allée beaucoup plus loin que nous n'avions jusqu'ici osé supposer. Leucippe et Démocrite avaient sur les atomes et leurs révolutions des idées très proches des plus hardies théories contemporaines. On consultera avec fruit, à ce propos, les numéros de *L'Astronomie*, bulletin de la Société astronomique de France, à partir d'octobre 1927. Il se pourrait bien, au surplus, que les légendes constitutives de la mythologie grecque ne fussent autre chose que le formulaire d'une science synthétique, dont les clefs peu à peu se sont trouvées perdues. L'exploration des plus anciens sanctuaires poseidoniens pourra sans doute nous aider à retrouver ces clefs. Quoi qu'il en soit, nous sommes devenus les gardiens du Feu sacré dérobé au Ciel par l'ancêtre grec Prométhée, et l'Hellénisme ne saurait se retrouver lui-même que par une étroite communion avec la culture française, pour l'interprétation même de son mystérieux passé.

Cependant, nous ne sommes déjà plus seuls dans la Méditerranée orientale. L'Italie est en train de faire de Rhodes un centre d'irradiation de son influence. Quoi de plus grec, pourtant, que le Dodécanèse ? Il semble même qu'il soit en passe de donner à la Grèce actuelle, en la personne de M. I.-E. Moschonas, l'un de ses plus authentiques poètes. Dans un récent recueil d'odes et de stances : **Les Douze Iles** et l'**Ile de Paphos**, M. Moschonas, digne héritier des grands aèdes de sa race, célèbre en strophes émouvantes et selon les combinaisons les plus heureuses de rythmes et de mètres le charme fruste et doux de sa modeste patrie insulaire, baignée de soleil dès l'aube et qui, le soir venu, « laisse Madame la Lune folâtrer à travers les vignobles, durant que la Néréide, en sa grotte, fait tourner la tête au pallicare ».

Ainsi, d'un cœur filial et d'une âme fervente se plaît-il à chanter non seulement Léros, son berceau, mais le chapelet entier des douze perles de la Mer Egée : Patmos et sa grotte où saint Jean médita sur l'Apocalypse, et qui semble une Délos chrétienne, Kalymnos et les pêcheurs d'éponges, Kos opulente en raisins et pleine encore du souffle divin d'Hippocrate, Tilos dont on admire les filles aux doux yeux, Symi, Chalki, d'où sortent tant de rudes scaphandriers, Karpathos et Kassos d'où l'on aperçoit les montagnes de Crète, Rhodes enfin, fleur entre les fleurs, chérie d'Apollon. Une nostalgie singulièrement troublante émane de ces pièces: *La Vierge de la Citadelle*, *Le Platane de Kos*, *Les Chants du Bannissement*, et une discrète amertume s'y mêle à la délicatesse du souvenir. *L'Ode à Mussolini* et l'*Ode à d'Annunzio* ouvrent le volume. Toutes deux sont pleines de larmes fièrement refoulées et la préface, où le poète affirme avec foi l'inflexibilité des lois morales, leur sert de commentaire. De même, pour clore le livre, s'élève des plages chypriotes vers la Grande-Bretagne triomphante l'ardent et douloureux désir de la déesse de Paphos.

Que l'on ne s'y trompe point ! M. Moschonas n'est pas un poète de l'invective. La source la plus directe de son inspiration gît, au contraire, dans le culte du foyer familial. Aussi bien, dans l'imposant volume où, sous le titre d'**Almanach de la Mort**, il a rassemblé le meilleur de son œuvre, le voyons-nous faire en quelque sorte graviter le monde entier autour du tombeau de sa Mère. Peu soucieux d'effets de style, il est simple, direct et plein de santé verbale ; il abonde en trouvailles lyriques et même dramatiques, et les élans de sa tendresse empruntent volontiers, pour se manifester poétiquement, les ailes de feu de l'imagination. A tels endroits, c'est le souvenir d'Archiloque qui l'anime ; à tels autres celui d'Anacréon. Dans l'ensemble, ayant œuvré sans doute à l'écart des modes et des écoles, ses dons personnels le portent à créer des mythes, des légendes chargés, comme dans les récits traditionnels aimés du peuple, de l'expérience des siècles. Il excelle à entrelacer musicalement les syllabes, et ses allitérations acquièrent aisément le tour populaire. Il s'approche ainsi, dans la pureté de son intuition, de Solomos et de Valaoritis ; mais c'est avec ce dernier que ses parentés sont le plus évidentes.

Quelques titres, désignant les diverses parties de ce volume

opulent, donneront une idée de la grande richesse d'inspiration du poète : *Le Mirologue des mirologues, Seul. La Maison, La Trilogie des Cyprès, La Ballade de la Beauté et de la Sagesse, La Mère du Meurtrier, La Trilogie de la Faim. Le Lait de la Mère, La Mère et l'Enfant. La Trilogie de la Terre, Le Cycle du Sang. La Guerre.* M. Moschonas professe la religion de l'amour, de l'amour pour tous les êtres, et il place la Mère au premier plan. Si la mort tient large place dans son œuvre, ce n'est pour lui prétexte qu'à s'exalter. Certes, rien d'humain ne le laisse indifférent ; mais c'est dans la poésie de la famille qu'il trouve ses accents les plus personnels. Il est de ceux dont les chants sont un bienfait pour la nation qui sait y puiser nourriture de beauté. Car la règle du beau gouverne aussi le bien.

Sans doute M. Ap. Mammélis, aveugle comme Homère, a-t-il longuement erré sur les rivages insulaires où, pieds nus, le poète de l'*Odyssée* attroupait autour de lui le peuple attentif ; car, avant de perdre l'usage de ses yeux, il a réussi à cueillir maintes notations pittoresques sur la vie des pêcheurs et des poissons, qui lui ont permis de composer les 44 curieux sonnets de son recueil *Thalassina*. M. Louis Roussel, dont on sait par ailleurs l'impitoyable franchise, n'a pas hésité à dire à leur propos :

« Il nous révèle tout un monde, ce Fabre des mers. Il nous révèle toute une classe d'hommes, toute la civilisation des pêcheurs. Par là il est original, et je mets pour moi les *Thalassina* cent pieds au-dessus du reste. »

Le reste, ce sont les poèmes lyriques personnels, où le poète a pris prétexte de son malheur pour chercher dans le rêve une lumière factice. Dans ces poèmes intitulés *Des Ombres à la Lumière*, M. Mammelis se montre idéaliste vague et larmoyant ; mais il a de sa langue, le démotique, un sens très net et très sûr, et pour célébrer Sigi, sa patrie rhodienne, il sait trouver des accents vraiment émouvants. Dans son nouveau livre **Stations**, nous le retrouvons replié sur soi douloureusement. Passionnément, durant la longue veille créatrice, il écoute battre son cœur angoissé et bouillonner le flot tumultueux de ses pensées. Cette tempête, il doit la dominer pour monter jusqu'à Dieu. Les vingt-six stations sont en vers libres non rimés ni assonancés; mais l'aspiration d'une âme extatique leur procure

un incomparable accent de ferveur. Ce poète qui ne voit plus aime la Nature et se recrée un monde par dedans.

Dans sa simplicité quelque peu étudiée, la poésie de M. K.-G. Karyotakis sait rendre sensible la présence, la vie des êtres et des choses. Les moindres mouvements de son âme prennent pour symbole le frisson des feuilles sous le vent, le sourire pâmé des fleurs dans la lumière, l'ombre qui tourne sous les arbres. L'élégiaque discret de *La Peine des Hommes et des Choses*, le sûr rythmicien de *Nepenthès* nous offre aujourd'hui, dans **Elégies et Satires**, un bouquet varié, où la délicatesse d'un sentiment très personnel, mélange captivant de fantaisie, de rêve et d'humour, s'exprime à la mesure d'un art accompli. Pour terminer son recueil, le poète s'est complu à transposer dans sa langue quelques poésies étrangères empruntées à ses auteurs préférés : Vielé-Griffin, Verlaine, Heine, Mme de Noailles, P.-J. Toulet, Spire, Moréas, Carco, Villon, Lenau, Baudelaire, T. Corbière. Et l'on ne saurait s'étonner qu'il ait quelque goût pour l'ironie et la satire, encore que le songe verlainien l'enchante particulièrement.

Les **Sonnets de volupté** de M. G.-K. Siamholis précisent avec un certain bonheur les dons très réels de grâce épicurienne et de fine observation des gestes de l'amour manifestés dans *Reflets*. Poésie pleine de santé, où parfois le désir passe en rafales, mais qui ne doit rien à personne et qui sait être sobre. La deuxième partie du recueil contient un certain nombre de dédicaces, dont l'une adressée au gentil poète de *La Promenade franciscaine*, E. Vitta.

La poésie, en Grèce, est entièrement démoticiste, et comme la langue dont elle se sert n'est pas celle de l'Enseignement, le rôle correcteur de la critique n'en est que plus indispensable. On sait la place éminente conquise en ce domaine par Mme Alkis Thrylos. A ses quatre précédents volumes d'études sur les poètes de la Nouvelle Grèce, elle vient d'ajouter un recueil d'essais : **Réflexions sur le Chant populaire et autres**. Beaucoup d'idées justes sur la vie et sur l'art, sur l'élaboration d'une culture proprement grecque et moderne. A propos des fêtes de Delphes, elle montre excellemment que M. Sikélianos, dans son dessein de rénover à Delphes un haut centre spirituel, ne songe aucunement à imiter servilement les anciens. Il prétend seulement s'ins-

pirer de leur exemple. Le début du présent article expose comment le rayonnement du néo-delphisme a déjà commencé. Naturellement Mme Alkis Thrylos garde les yeux fixés sur l'hellénisme. Elle sait que l'homme a la passion divine de créer ; mais, en matière d'art populaire traditionnel, elle n'ignore pas davantage que la forme n'y est pas l'élément essentiel d'intérêt, mais bien plutôt le fonds de sensibilité collective. qui dénonce les nuances d'âme.

En vérité, ce dont il s'agit pour l'humanité occidentale, c'est de refaire la synthèse organique de nos facultés. Ce problème vital hante nombre d'esprits contemporains et M. Papanoutsos, avec qui nous sommes ici bien en retard, s'est appliqué à en définir les données. Son beau travail : *Pragmatisme et Humanisme*, nous avait permis d'apprécier toute la puissance de sa pensée, toute la valeur de son érudition philosophique. Il aborde aujourd'hui de façon moins dogmatique, mais avec méthode et clarté, dans sa **Trilogie de l'Esprit**, l'histoire des liens brisés entre l'art, l'éthique et la science, liens nécessaires et que seule la religion est apte à créer. Et il interroge anxieusement l'avenir. Les définitions de M. Papanoutsos sont à méditer, et nous reviendrons sur ce livre plein de substance.

Comme l'a pensé M. Sikélianos, Delphes est bien le symbole de l'unité spirituelle à réaliser.

Mémento. — En un coquet volume édité par *Agôn* de Paris et que l'on trouvera chez Gibert, M. Thrasos Kastanakis a réuni quatre pittoresques récits de mœurs parisiennes et cosmopolites. La série de ces notations se poursuit dans *Agôn* et l'intérêt en est très vif. Parfait disciple du grand Psichari, M. Kastanakis écrit un démotique impeccable et sait mêler à son discours très vécu, bien ordonné, une savoureuse pointe d'humour. Il faut lire *La Contessina Felitsita*.

A. Argi a mis tout son cœur dans le petit roman d'*Agni Santa* (chez Gibert également) qui raconte sobrement, mais d'émouvante façon, la lutte qui se déclare entre une jeune fille, toute vibrante d'un rêve de bonheur, et un homme ayant perdu toute confiance en la femme, à la suite de récentes épreuves.

Dans *Atsalénies Klôstes*, roman touffu sous forme de journal, M. Ap. Léondis met en scène l'histoire d'une douloureuse liaison impossible à briser, malgré les tares qui la devraient rompre. Personnages vivants et bien observés. L'auteur sait graduer ses effets et dessiner ses caractères.

Les courts récits vécus que M. P. Tangopoulos a puisés dans ses souvenirs de jeunesse et de guerre : *I Zoï pou perase,* dénonce un sûr talent de styliste et de psychologue. La langue est admirable de pittoresque et de saveur. L'art de D. Voutyras est moins minutieux, mais quel peintre de mœurs il fait ! Comme il sait camper ses figures ! Dans les contes villageois de *Mes' stous Anthropophagous,* il mêle le surnaturel aux détails les plus douloureusement réalistes. Souhaitons qu'un traducteur habile révèle bientôt aux Français ce puissant et fruste génie.

Comme chez Voutyras, quelque chose de russe distingue les contes thessaliens : *Osi zisoun* de M. Valtadôros, préface de P. Nirvânas. Ils sont tous baignés de sympathie pour la peine humaine. Le *Panigyrikon Lefkôma Zakynthou,* édité par les soins pieux de Mme Minoto, à l'occasion du Centenaire de Foscolo, contient tout ce que l'on peut souhaiter connaître d'essentiel sur le poète et sur Zante. Collaboration de choix, italienne et grecque.

Dans *I Techni kinouiko phainomeno,* M. L. Volanakis essaie de démontrer scientifiquement que les principes matéralistes gouvernent le développement de l'art dans la société.

Les Revues : *A Néo-hellinika Grammata,* d'excellentes pages de MM. Daskalakis, L. Alexiou, Vel. Fréris, des vers de Petridis (avril-mai), une chronique de M. Valsa sur *Aristophane à Paris* Lire : à *Alexandrini Techni* (mai 1928) un fragment du drame lyrique de M. Katantzahis : *O Christos*; à *Nei Rythmi* de Drama (avril 1928), un émouvant petit poème de Mammélis, à *Tonios Anthologia* des pages substantielles de M. Andréadès sur l'homme d'Etat heptanésien *Dionysos Stéphanou* (avril 1928) ; à *Synchroni Skepsi,* revue panhellénique de Chicago, un récit vigoureux de C. Paroritis, *To Garsoni*; au *Journal des Hellènes* une interview de Paulos Nirvânas, le nouvel académicien (15 avril 1928), à *Libre* maintes réflexions justement cinglantes sur la question de langue : à *Agôn,* la page d'art et de lettres.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

La Poésie. — E. Gonzalez Martinez : *Las Sénales furtivas,* Calleja, Madrid. — J. Vicuna Cifuentes : *La Cosecha de Otono,* « Minerva », Santiago (Chili). — Alfonso Reyes : *Ifigenia cruel,* Calleja, Madrid. — R. Alberto Arrieta : *Estio serrano,* « Babel », Buenos-Ayres. — Jorge Gonzalez : *El poema de las Tierras pobres,* « Imprenta Universo », Santiago (Chili). — J. Nuñez y Dominguez : *El inutil Dolor,* Herrero, Mexico. — Regino Boti : *La Torre del silencio,* « El siglo XX », Habana. — Julio Casal : *Arbol* , « Alfar », La Coruna (Espagne). — *Las mas bellos Poemas de Edmundo Montagne,* chez l'auteur, Buenos-Ayres. — Mémento.

Il y a tant de poètes en Amérique espagnole que je dois en-

core consacrer une chronique à la **Poésie**. Mais avant de continuer de parler des jeunes, je vais traiter de quelques poètes bien connus, dont je me suis déjà occupé.

E. Gonzalez Martinez, Mexicain, qui est un des maîtres de la poésie actuelle, nous a donné dernièrement un recueil restreint, mais bien significatif : **Las Senales furtivas**. Ce sont des poèmes de la netteté de forme et du pouvoir suggestif caractéristiques chez lui, mais peut être plus légers, plus aériformes, plus musicaux que ses pièces antérieures. Ils composent un très bel ensemble qui ajoute certains traits à la personnalité de Gonzalez Martinez, déjà si riche. Julio Vicuna Cifuentes, Chilien, qui s'est particulièrement distingué comme auteur d'études de folklore, est aussi poète. Il a débuté par des poèmes publiés dans les revues et par un petit drame en vers : *Lautaro*. Il y a quelque temps, il a publié un recueil dans lequel il s'est révélé comme un lyrique fin et correct, d'inspiration multiple et d'une forme moderne, mais en laquelle la liberté s'allie à la correction : **La Cosecha de Otôno**. Ce sont des pièces tantôt imaginatives, tantôt réalistes, tantôt de large souffle, tantôt brèves d'un lyrisme soutenu et d'une versification parfois libre, mais toujours spontanée et correcte. Ce livre, qui a été accueilli avec une juste admiration, a placé Cifuentes parmi les meilleurs poètes de son pays. Alfonso Reyes, Mexicain, qui est poète en même temps que critique, nous a donné dernièrement un poème dramatique : **Ifigenia Cruel**. Se servant du fameux thème grec, l'auteur se sépare cependant de la tradition : son Iphigénie n'est plus la vierge résignée et fidèle, mais la femme tenace qui, par sa rébellion, conjurera la malédiction. Il ne se sert pas de tous les procédés classiques, mais il conserve le chœur. Il écrit une langue dépouillée, pleine de signification, et son vers libre, qui se différencie à peine de la prose, donne à son poème l'aspect d'une version du grec. On y trouve des passages d'une réelle grandeur, d'autres bien curieux. Néanmoins, bien que l'auteur nous dise qu'il ne fait que transposer des choses vécues, cet ouvrage reste un travail intellectuel rehaussé çà et là par des élans lyriques ; le commentaire qu'il a joint à la fin se lit avec autant de plaisir que le poème lui-même. Reyes a publié encore un petit recueil de poèmes très délicats : *Pausa*.

Rafaël Alberto Arrieta qui est, à mon avis, le plus fin des

poètes argentins, vient de nous donner un recueil dans lequel il montre ses qualités de délicatesse et de densité, mais où il se fait voir sous un aspect nouveau : **Estio serrano**. D'abord, il affine ici encore son souci de la pureté jusqu'à atteindre une concrétion adamantine. Puis ce poète, qui s'était maintenu en un plan un peu trop transposé et qui ne se rattachait à l'ambiance que par cette mélancolie qui est bien propre aux pays du sud de l'Amérique, nous donne ici ses impressions de la campagne argentine, de la sierra de Cordoba. Des impressions lyriques, émotives, certes, dans lesquelles on sent parfois un écho de Verlaine ou plutôt de Heine, mais qui retiennent toute la couleur de la terre, le parfum des bois, la fraîcheur de la lune australe. Et voici qu'Arrieta, qui a toujours écrit une langue très pure, emploie ici des mots dans leur signification régionale (comme *vertiente* pour *manantial*), dans un dessein un peu exagéré d'art autochtone. C'est un essai très réussi, qui prouve qu'avec les éléments les plus humbles de la réalité immédiate un poète peut faire de la poésie, du lyrisme le plus fin et le plus suggestif. Je félicite chaleureusement Arrieta, car avec ce livre il adhère complètement au mouvement mondonoviste qui est en train de créer le véritable art hispano-américain. Ce poète, qui est également un prosateur, a publié en outre une série de poèmes en prose, très fins, parfois humoristiques, parmi lesquels se trouve un conte délicieux, un peu à la manière d'Andersen : *El encantamiento de las Sombras*. Jorge Gonzalez, Chilien qui s'est révélé comme un lyrique très délicat dans un livre charmant, tout nuances et musique : *Misas de primaveras*, nous a donné dernièrement un recueil restreint, mais très beau : **El poema de las tierras pobres**. Ce lyrique, qui vit à la campagne, chante ici la mélancolie et la pauvreté du terroir, ou bien nous dit ses heures du foyer, ses méditations en présence de la nature âpre sur un ton grave et désolé, et en une forme sévère d'une pureté de rosée et d'un vague de brume. C'est un livre austère et fin, très caractéristique de ce poète qu'un de ses amis a qualifié de « prêtre rustique et divin ». J. Nuñez y Dominguez, Mexicain, qui est un poète représentatif de son pays tropical, nous a donné un nouveau recueil charmant : **El inutil Dolor**. Poète né, plein de la joie de vivre et de l'amour de son pays, il nous confie ici ses ravissements devant la

femme ou devant la terre mexicaine en des poèmes prismatiques et harmonieux, d'une versification parfois libre, mais toujours soutenue par des rimes parfaites. C'est un recueil très caractéristique dont le charme dérive (comme le dit dans la préface J.-J. Tablada) de la « concordance harmonique du poète avec son milieu ».

Regino Boti, Cubain, qui a débuté avec un recueil remarquable, *Arabescos mentales*, a publié après deux livres qui trahissent une évolution très intéressante. D'abord *El Mar y la Montana*, dans lequel ce poète très cultivé, laissant de côté toute rhétorique, nous donne une série de sensations de la nature et de la vie cubaines, sensations aiguës, bien modernes, de rapports lointains, d'images imprévues et de versification libre. Puis aujourd'hui, **La torre del Silencio**, recueil écrit antérieurement et dans lequel, en restant fidèle aux formes traditionnelles, il exprime surtout ses méditations en un lyrisme de pensée véhément et un peu désolé. Dans une courte préface, il nous dit que tous ceux qui ont écrit ou rimé avant lui ont collaboré à ses livres. Ces recueils le placent, néanmoins, parmi les meilleurs poètes de son pays. Boti, qui est un critique excellent, vient de publier une brochure dans laquelle il étudie *La nueva Poesia en Cuba* avec sympathie et sagacité. Julio Casal, Uruguayen, qui s'est révélé comme poète moderniste, quoique épris d'une pureté d'expression bien nouvelle, nous a donné ensuite, en *Cincuenta y seis Poemas*, un recueil frais et harmonieux, tout à fait beau. En un de ces poèmes il dit : « On a brisé tous — les cristaux — du rythme. La mode — l'exigeait ainsi... » Son dernier livre : **Arbol**, est une série d'éloges des arbres, louanges qui sont de simples impressions, mais dans lesquelles l'objet enveloppé dans l'émotion personnelle apparaît parfois symbolisé. Malheureusement, séduit par la mode, notre poète brise ici les merveilleux « cristaux » et çà et là ses vers manquent d'envolée. Mais Casal est un fin lyrique et nous donnera de nouvelles surprises. Ce poète dirigeait à La Corogne (Espagne) une très belle revue littéraire, *Alfar*, qui a cessé de paraître depuis que son directeur est rentré en son pays. Je dirai, enfin, qu'avec la publication de **Los mas bellos Poemas de Edmundo Montagne**, ce lyrique nous a donné un choix de ses œuvres très significatif. Les cinq parties dont il se compose ; *Primeros ver-*

sos, *Frases ritmicas*, *Versos de una juventud*, *Pordiosero de Amor*, *El Bazar del Iluso*, *Las viejas Canciones de Francia, la Guitarra del Pueblo*, puisées dans ses différents livres, nous montrent quel poète sensible et varié, étroitement attaché à sa terre et à sa race, est Edmundo Montagne. Ce volume est précédé d'un « sonnet iconographique », par Fernandez Moreno, et d'une lettre-préface par Léopoldo Duran.

Mémento. — Manuel Màgallanes Moure : *Sus mejores Poemas*, choix et préface de Pedro Prado, Nascimento, Santiago (Chili). Carlos Pesoa Velis : *Poesias y prosas completas*, choix et étude de Armando Donoso Nascimento, Santiago (Chili). Deux livres excellents qui font bien connaître ces deux poètes chiliens dont nous nous sommes occupés en détail dans ces chroniques. — Edmundo Montagne, qui avait publié, dans *El Hogar* de Buenos Ayres, un article sur le Comte de Lautréamont, que nous avons signalé, donne dans cette même revue (30 mars) un autre travail sur l'auteur des *Chants de Maldoror*, où il fait allusion à deux articles parus dans le *Mercure* :

A la parution d'un livre des frères Guillot Munoz, Uruguayens, qui donne la reproduction autographique de l'acte de naissance du Comte, l'auteur du présent article a publié dans « El Hogar » (20 novembre 1925) une étude avec des faits nouveaux qui donnaient un relief personnel et vif au personnage qui, dans ses relations avec les autres êtres, s'appelait Isidore Ducasse.

Bien que l'article de *El Hogar* ait été commenté à ce moment, dans le *Mercure de France*, par Francisco Contreras, ce qui ne manquait pas d'aviver l'attention vers ce sujet, combien bigarré devait être le monde de légendes curieuses, fantastiques, grotesques auquel donnait lieu l'incognito de Ducasse, pour que certaines d'entre elles soient restées encore debout, en contradiction avec les renseignements que l'investigation la plus digne de foi continue d'apporter ! Après l'article de Contreras (15 juillet 1927), le *Mercure de France* vient d'en insérer un autre sur le même intéressant sujet. Il se trouve dans le numéro correspondant à la première quinzaine de janvier de cette année et il est signé François Alicot. Les données nouvelles d'Alicot sont concluantes. Grâce à elles, nous nous trouvons en présence d'Isidore Ducasse (Comte de Lautréamont) comme devant une personne vivante et avec laquelle nous pouvons nous entretenir... Nombreux en Uruguay sont ceux qui ont écrit dernièrement avec une passion entraînante sur la figure littéraire du déconcertant Lautréamont. Outre les frères Guillot Munoz, rappelons Lasplaces, Ipuché et Pilartigas. Ceux-ci et les autres écrivains compatriotes du Comte trouveront donc dans l'article de François Alicot de judicieux motifs à poursuivre leurs études.

FRANCISCO CONTRERAS.

LETTRES JAPONAISES

La Vie de la Cour au xe siècle. — Une gynécocratie. — Murasaki Shikibu : *Le Roman de Genji*, traduit par Kikou Yamata d'après la version anglaise de A. Waley et le texte original ancien, Plon. — Sein Shonagon : *Les Notes de l'Oreiller*, traduites du japonais par Kuni Matsuo et Steinilber-Oberlin, Stock. — *Chansons de Geishas*, traduites par Steinilber-Oberlin et H. Iwamura, Crès. — *Les Haïkai de Kikakou*, textes et commentaires traduits par Kuni Matsuo et Steinilber-Oberlin, Crès. — Gaston Migeon : *Au Japon*, *Promenades aux Sanctuaires de l'Art*, nouvelle édition, 40 planches, Geuthner. — Félicien Challaye : *Le Cœur Japonais*, Payot. — Okakura-Kakuzo : *Le Livre du Thé*, traduit de l'anglais par Gabriel Mourey, illustrations de Loka-Hasegawa, Delpeuch. — Kikou Yamata : *Le Shoji*, Stock. — Kikou Yamata : *Les Huit Renommées*, avec 47 dessins de Foujita, Delpeuch. — Charles Vildrac : *D'un Voyage au Japon*, Hazan. — F. de Tessan : *Le Japon Mort et Vif*, préface de Paul Claudel, Baudinière. — « Allons-nous nous coucher ? »

A Heian-Kyô — « cité de la paix et de la tranquillité », nom que reçut, en l'an 794 de notre ère, la nouvelle capitale de l'empire japonais — aujourd'hui Kyôto — naquit une **vie de cour** que l'on ne saurait comparer à nulle autre au monde. C'était Versailles sous le Grand Roi, a-t-on dit. Rapprochement que rien ne fait admettre. Il semble bien que le gouvernement de Heian fut une sorte de gynécocratie. Les Chinois appelaient le Japon de cette époque « le pays de la reine ». Et avec mépris, ils parlaient du « clan des femmes » qui régentait l'Empire.

Outre l'influence féminine, l'esprit religieux donnait à cette société un caractère bien particulier. Alors était en vogue la « Secte du Mystère », Mikkyô ou Shingon ; elle enseignait que tout est dans Bouddha et que Bouddha est dans tout, elle invoquait Dai Nichi Nyorai, Intelligence Suprême. C'est par ses manifestations extérieures que la secte séduisit l'aristocratie, par son cérémonial savant, artiste, tout en gestes, en signes mystiques et cabalistiques. C'est aussi par son but même. Elle se préoccupait de la conservation de la santé, de la guérison des maladies, de la préservation du mal. Superstitieux, les nobles se réunissaient dans les chapelles des résidences seigneuriales ; ils consultaient les prêtres magiciens.

Le sculpteur Jôchô et son école firent des centaines de statues qui reproduisaient les traits, les attitudes de ces grands seigneurs de complexion délicate. De nombreux écrits nous les font connaître aussi. Les meilleurs auteurs de ce temps sont les importantes et intrigantes dames de la cour. On place deux de leurs œuvres au sommet de la littérature classique : *Genji Monogatari*, une

« épopée en prose », par Murasaki Shikibu, et *Makura no Soshi*, recueil d'impressions, par Sei Shonagon. Aston et Revon en avaient donné des extraits. Depuis lors, on souhaitait avoir une traduction plus étendue. Il ne fallait pas songer à une traduction complète. L'œuvre de Murasaki comprend 54 livres, et celle de Sei Shonagon, 12 livres ! Sous le titre le **Roman de Genji**, Kikou Yamata nous présente les neuf premiers livres ; et MM. Kuni Matsuo et Steinilber-Oberlin publient Makura no Soshi ou les *Notes de l'Oreiller*, — un choix parmi ces « notes ».

Dans sa présentation, Kikou Yamata écrit :

Certain automne, à Kyôto, au temple d'Ishiyama, je fis glisser moi-même la porte de la chambre où Murasaki, dit-on, composa deux chapitres de son roman. Le lac Biwa brillait serti de lignes d'opales et la fenêtre s'ouvrait sur des érables en feu. Leurs feuilles, étoiles végétales, descendaient sur les rocs noirs du jardin. La sérénité suave du paysage me fit comprendre l'âme de Murasaki Shikibu.

Le temple d'Ishiyama n'a pas le naturel, la simplicité de bien des sanctuaires japonais. Il s'agrippe à des rochers sombres, se complique de détours, on dirait qu'il se dérobe à la lumière. Mais de la terrasse supérieure on peut à l'aise contempler le lac immense ; et par l'étroite ouverture en forme de cloche de la chambrette de Murasaki, un peu de la suavité du paysage se glisse.

Murasaki était une âme solitaire, cachée, comme recluse au milieu de la cour. Elle observait d'autant mieux et tout ce qu'elle n'extériorisa pas, elle l'intégra dans une vie imaginaire. Incapable d'aimer, elle écrivit un roman d'amour. Le héros, le prince Genji, est de la famille des grands séducteurs. Ses prouesses nous sont narrées avec complaisance. Prouesses faciles d'ailleurs ; la femme cède à chaque fois. Est-ce une revanche de l'homme sur cette troupe féminine qui se donne de l'importance ? Nul rival ne se dresse. Genji est prompt, et s'il opère dans l'obscurité, un éventail lui restera entre les mains, grâce à quoi il mettra un nom sur sa conquête. Simple dévergondage ? Il ne semble pas. Genji obéit à un besoin de possession qui dépasse l'acte, à une mystique de l'amour. Il sait aimer et s'attacher. Au surplus, tout cela est recouvert de plaisirs délicats ; la poésie, la musique, la danse, les jeux, la toilette distraient cette cour nonchalante.

La traduction de Kikou Yamata a eu raison de ce texte scabreux : elle rend à merveille tout le charme d'une époque qui ne

connaissait point encore l'austère morale de la chevalerie, le Bushidô ; elle suit le contour précis des descriptions de caractère, se soumet au rythme lent du récit et donne une juste approximation d'un sentiment poétique infiniment ténu.

Non seulement les amateurs de littérature japonaise, mais encore tous les curieux du cœur humain sauront gré à l'auteur de Masako d'avoir mis en français une œuvre aussi caractéristique de l'antique civilisation japonaise.

Beyle eût aimé ce roman.

§

Je conseillerais de lire en même temps le *Roman de Genji* et les **Notes de l'Oreiller.** Les deux ouvrages se complètent l'un l'autre. Le second est un recueil et je dirais volontiers un répertoire des sensations, des émotions, des sentiments, de tous les états affectifs d'une de ces familières du palais impérial dont la volonté savait si bien s'insinuer. Extraordinaire document !... comme n'en possède pas la littérature européenne.

Cet ouvrage se rattache au genre « zouihitsou », c'est-à-dire « notes au courant du pinceau ». L'auteur n'obéit qu'à sa fantaisie ; sans souci de style, il exprime en peu de mots et de la manière la plus directe ce qu'il ressent au contact des humains et de la nature. Sei Shonagon excelle dans ce genre qui, mieux que le roman ou le journal intime, « nikki », en vogue également au xe siècle, répond au caractère primesautier et à la sensibilité de la femme, mais elle ne se borne pas à de simples notations. Son pinceau trace maints croquis et maints tableaux, scènes intimes du palais, promenades en carrosse, réunions au temple... Et ce sont encore des historiettes, des anecdotes, entremêlées de réflexions morales et de portraits... De brèves poésies résument une impression, mettent l'accent sur un sentiment. Cette société lettrée et spirituelle appréciait par-dessus tout une sorte d'à-propos poétique, — quelques vers improvisés ou rappelés au moment opportun. Sei Shonagon n'est jamais à court. Ses traits d'esprit enjoués et espiègles ajoutent à la saveur des notations qui toutefois valent, me semble-t-il, par autre chose.

Cette Japonaise du xe siècle est infiniment sensible aux influences atmosphériques et astrales. Le vent, la pluie, la neige, la clarté solaire ou lunaire déterminent en elle des états d'âme pré-

cis ou flous dans lesquels elle se complaît. Elle ne goûte guère la grisaille de la pluie, contrairement aux Japonais modernes qui, plus pénétrés de la tristesse bouddhique, jouissent d'un paysage à travers la bruine ou fouetté par l'averse. Mais déjà comme eux elle adore la neige. Son impressionnabilité sensorielle est extrême. Odeurs, bruits des champs, de la ville ou des appartements intimes sont enregistrés et analysés, l'intonation des voix à travers la cloison l'émeut ; elle recherche les sensations tactiles. Enfin c'est une visuelle. Rien ne lui échappe des gestes, des attitudes des hommes, des animaux familiers, des insectes, des oiseaux ; et surtout le visage des choses la ravit. Quelquefois une sensation ramène son regard sur elle-même, elle réfléchit à sa propre existence.

L'abondante matière des *Notes de l'Oreiller* est distribuée en de petits chapitres dont les titres facilitent la lecture et aident à l'intelligence du livre : « Choses désolantes... Choses qui ne s'accordent pas... Choses qui vous rendent languissant... Choses qui font battre le cœur... » etc. Ce sont encore des « Notes sur la pluie, sur une poésie lue à la clarté de la lune, sur le coucou et le rossignol, » etc. Ce sont des écrits d'allure également cursive : « Nuit au Palais Impérial », « Sur un pétale de lotus rouge », « Des murmures à l'aube »...

On imagine les difficultés de traduction d'une œuvre telle que celle-là où tout n'est que nuances. Le tour elliptique y est commun, et fréquentes aussi sont ces correspondances presque insaisissables entre une sensation et un sentiment. Enfin, la langue est archaïque. MM. Kuni Matsuo et Steinilber-Oberlin, au prix d'un labeur qui ne paraît pas, sont parvenus à rendre l'image, en un français aisé et vif, de ce délicieux amalgame de notes.

§

M. Steinilber-Oberlin s'était exercé déjà avec bonheur à ces difficultés. Il a publié en 1926 **Chansons de Geishas**. Ces petits poèmes ou s'exprime toute la sensibilité populaire offrent au traducteur une matière ardue ; ils sont pleins de « mots-oreillers » où s'appuient d'autres mots de même résonance poétique, de mots homophones, de mots de transition, de mots qui éclairent et suggèrent, de paronymes qui prêtent aux calembours... Une traduction est-elle possible ? Dans ces Chansons, le mot ou sim-

plement le son évoque des visions estompées, des sentiments indistincts... Il a fallu trouver l'expression aussi approchante que possible. Travail réellement prodigieux ! Plus de 150 chansons ont été traduites.

Il y a quelques mois, M. Steinilber Oberlin a donné en collaboration avec M. Kuni Matsuo les **Haïkaï de Kikakou** (1658-1707), type classique du poète vagabond, sensible et ironique, humoristique comme l'ont été les premiers haïkaïstes japonais.

La chanson populaire contient en quelques vers un drame, une scène, une rêverie. Mais le haïkaï, poésie savante, est souvent un véritable rébus. Kikakou est particulièrement abstrus. Aussi faut-il louer les traducteurs d'avoir écrit, à la suite de chaque haïkaï, un commentaire de leur main même ou emprunté à Meisetsou, glossateur de Kikakou.

§

Nombreux sont les ouvrages, parus en ces deux ou trois dernières années, qui aident à la connaissance du Japon. Citons en premier lieu une étude étonnamment compréhensive : **Au Japon. Promenades aux sanctuaires de l'Art**, de Migeon, que Geuthner a eu la très heureuse idée de rééditer. M. Migeon fut le premier voyageur français qui visita le Japon en véritable artiste. Il négligea délibérément le secondaire, le futile ; il ne voulut connaître que les temples et leurs trésors, ainsi que tout ce qui contribue à créer l'atmosphère religieuse et esthétique à la fois du vieux Japon toujours vivant, — les paysages, les jardins, les fêtes, les spectacles, le décor domestique...

Peu après, Félicien Challaye écrivit avec une connaissance également sympathique de la société nippone son *Japon illustré*. Cet auteur intelligent et délicat vient de publier le **Cœur Japonais**, synthèse des caractéristiques morales du peuple le plus sensible de la terre : le sentiment de l'honneur, la politesse, l'amour de la nature...

Le Bushidô, le code d'honneur chevaleresque, résume la morale japonaise du moyen âge, qui, au XVIIIe siècle, à l'époque de la renaissance du confucianisme et du shintoïsme, s'enrichit de nouveaux éléments. M. Inazo Nitobe exposa en 1905 pour ses amis américains cette éthique si particulière. Son livre fut traduit

dans presque toutes les langues européennes. On reprocha à M. Nitobe d'avoir fait du Bushidô un exposé « à l'usage des étrangers ». C'est assurément dénué de tout esprit critique, mais, en dépit de sa forme apologétique, l'œuvre ne manque pas d'intérêt. La traduction française s'était trop fait attendre ; grâce à M. Charles Jacob, elle est claire et élégante.

J'attacherais peut-être plus d'importance, pour la connaissance de l'esprit japonais, au **Livre du Thé** d'Okakura Kakuzo. L'excellente traduction de Gabriel Mourey, d'après le texte anglais, est très agréablement présentée par André Delpeuch, avec des dessins dans le goût « théiste ».

Le Bushidô, le Théisme et d'autres traditions morales et esthétiques survivent dans le Japon actuel, mais affaiblies, et ces choses du passé se mêlent étrangement aux idées et aux modes venues de l'étranger. Il faut lire Kikou Yamata — le **Shoji**, les **Huit Renommées** — si l'on est curieux de la société bigarrée d'aujourd'hui.

En ce pays, où l'élément spirituel domine, sans apparaître au regard du voyageur ordinaire, l'important est de lire dans les âmes. N'y parvient pas qui veut ! Il faut avant tout être simple et naturel, sans préjugés, sans arrière-pensées, il faut savoir sympathiser avec les êtres et les choses : Charles Vildrac est entré tout de suite en communication avec ces sensibilités discrètes. Dans son petit livre **D'un Voyage au Japon**, point de considérations abstraites. Rien que des scènes vues et exactement décrites dans leur cadre. Nous sommes mis en présence de quelques artistes et poètes :

> ... J'eus bientôt l'occasion de le vérifier, il faut l'éclosion de la sympathie, une rencontre dans le domaine des idées, une communauté de sentiments ou d'idéal pour que s'écarte le masque cérémonieux sous lequel presque tout Japonais cache et contient sa vraie nature.
>
> J'ai maintenant des amis au Japon. Je les ai vus émus, expansifs passionnés autant que je puis l'être...

Un pays étranger que nous avons fréquenté et aimé reste toujours près de notre cœur. Malgré des années d'éloignement, et alors même qu'il n'est plus tel que nous l'avons connu, nous sommes encore aptes à le comprendre.

M. François de Tessan, qui respira autrefois avec bonheur l'air nippon, donne aujourd'hui un livre sur les grandes questions poli-

tiques et sociales qui se posent dans l'empire insulaire. **Le Japon Mort et Vif** apporte sur cette société tiraillée en tant de sens des vues intéressantes.

La place manque pour citer d'autres publications. L'intérêt provoqué par l'œuvre de Kikou Yamata me semble être en partie cause de ce renouveau de curiosité à l'égard d'un pays jusqu'en ces dernières années assez négligé. Et cependant, dans un article de la revue japonaise *Chuô-Koron*, cité par la vivante *Revue Franco-Nippone* de Paris, qui reparaît sur grand format, M. Yanagisawa observe que « les Français n'ont pas montré jusqu'à présent une compréhension très exacte de la lumière de l'Est ». Et il ajoute :

« *L'Honorable Partie de Campagne* est le seul livre traitant du Japon qui soit un des grands succès littéraires contemporains... Ce roman populaire est en somme une caricature du Japon d'aujourd'hui. Le nom de l'auteur est déjà traduit en japonais : **Allons-nous nous coucher** ? Cette simple fantaisie ne nous indique-t-elle pas suffisamment la tendance principale de cet écrivain ?... »

Très suffisamment !

ALBERT MAYBON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

J.-F. Hecker : *La Religion au pays des Soviets*, Editions sociales internationales. — P. Guiboud-Ribaud : *Où va la Russie?* Editions sociales internationales. — Pierre Fervacque : *Le chef de l'armée rouge, Mikaïl Toukatchevski*, Fasquelle. — Youri Bezsonov : *Mes vingt-six prisons et mon évasion de Solovki*, Payot. — Jean-Raphaël Pocaterra : *La tyrannie au Venezuela. Gomez, la honte de l'Amérique*, Delpeuch — G. Guyomard : *La Dictature militaire au Portugal*, Presses Universitaires.

Né à Pétersbourg en 1881, M. J.-F. Hecker alla faire ses études aux Etats-Unis et y devint bachelier en théologie. En 1921, il retourna en Russie ; en 1923, il y « aida à reconstituer l'enseignement théologique de l'Eglise orthodoxe et collabora à la réouverture des Académies de théologie de Léningrad et de Moscou ; actuellement, il enseigne la morale sociale dans la seconde. Son livre sur **la Religion au Pays des Soviets** représente donc un exposé en quelque sorte « officieux ».

M. Hecker commence par remarquer que le peuple russe, avant la révolution, était avant tout préoccupé « des mystères de la religion et de Dieu », mais que sa piété était souvent égarée par la croyance que « l'homme doit pécher pour être sauvé ». Ce peuple de « porteurs et de chercheurs de Dieu » appartenait en grande majorité à l'Eglise orthodoxe russe, jusqu'en 1720 dirigée par un patriarche, depuis lors par un Saint-Synode nommé par l'Empereur. Sous ce régime, l'Eglise russe continua à se distinguer par « l'absence de clergé instruit » et « d'institutions d'enseignement séculier » ; « dans la pratique, le clergé chrétien remplissait pour les paysans russes les mêmes fonctions que le prêtre païen ou le guérisseur d'autrefois ». La Révolution vint ébranler cet état de choses. Dès le 17 décembre 1905, le Tsar signifia au Saint-Synode de « faire le nécessaire pour la convocation du Sobor (Concile) » qui devait réformer l'Eglise, mais il en resta aux travaux préparatoires jusqu'à la chute du tsarisme. Le Sobor fut alors convoqué et se réunit enfin le 15 août 1917. Il sympathisait avec les démocrates ; aussi quand les Bolcheviks eurent pris le pouvoir, se hâta-t-il de voter une nouvelle constitution, confiant l'administration de l'Eglise à un patriarche responsable devant le Sobor. Trois candidats furent élus et on tira au sort entre eux : ce fut le nom du métropolite de Moscou Tikhon qui sortit. Il passait pour un homme peu ferme. Malgré cela, comme les Bolcheviks voulaient la séparation de l'Eglise et de l'Etat et de l'Ecole et de l'Eglise, Tikhon et le Sobor les menacèrent d'excommunication le 19 janvier 1918. Ils y répondirent le 23 janvier suivant par les mesures redoutées. Elles comprenaient la confiscation des biens des Eglises et la suppression de tout salaire payé par l'Etat, ce qui amena bien des désertions. Les Bolcheviks de plus firent une propagande antireligieuse qui remporta du succès, grâce « à la révélation des fraudes dont l'Eglise s'était rendue coupable en falsifiant les reliques des saints incorruptibles (substituant aux corps des effigies de cire) ».

La dernière réunion du Sobor eut lieu le 15 juin 1918. « A mesure que la guerre civile tourna à l'avantage du gouvernement soviétique, le patriarche et ses conseillers changèrent d'attitude... L'année 1921 s'annonça comme une année de paix... mais la menace de la famine changea la situation... un certain

nombre de prêtres et de laïques entamèrent une campagne de presse pour démontrer la nécessité, afin d'aider les affamés, de convertir en argent tous les objets précieux qui, dans l'Eglise, ne servent qu'à titre d'ornement. » Le patriarche consentit à laisser remettre ceux qui seraient trouvés inutiles, mais le Comité Bolcheviste, le 22 février 1922, alla plus loin et ordonna la remise « de tous les objets précieux dont la privation ne porterait pas atteinte au culte ». Tikhon, le 28 suivant, flétrit cette loi comme sacrilège. Une agitation se produisit qui provoqua des mesures répressives : 45 exécutions eurent lieu et 50 emprisonnements de longue durée furent prononcés. « La somme des richesses prises à l'Eglise fut énorme (442 kg. d'or, 336 d'argent, 33.456 diamants, 4 414 gr. de perles, 72.383 autres pierres précieuses, 20.598 roubles monnayés). Et cependant ceux qui fréquentaient les églises s'en apercevaient à peine, tant étaient nombreux encore les trésors qui avaient été laissés. »

« Dans beaucoup de paroisses, surtout dans la région où sévissait la famine, on en voulait au patriarche de son opposition. » Des ecclésiastiques libéraux (Vedensky, Belkov, Krasnitsky, l'évêque Antoine, etc.) cherchaient à en profiter. Le 12 mai, veille de l'exécution de 10 prêtres à Moscou, ils se présentèrent à Tikhon, lui énumérèrent ses erreurs et lui déclarèrent que son abdication était désirable. Il adressa alors un message au métropolite de Iaroslavl, Agafenghel, en le priant d'assumer les fonctions de patriarche et se retira au monastère de Donskoï. Mais Agafenghel était prisonnier. Tikhon dut reprendre les fonctions de patriarche.

Pendant ce temps, les prêtres libéraux convoquaient un nouveau Sobor « pour qu'il établisse des relations normales entre l'Eglise et les Soviets »; ils constituèrent « l'Eglise vivante » qui, « à ce stade, n'était qu'une *trade-union* cléricale luttant pour l'application de ses droits et pour la prospérité économique » ; elle réclama pour le clergé blanc (c'est-à-dire marié) le droit d'éligibilité à l'épiscopat. Le 11 juin 1922, les deux premiers évêques blancs furent nommés ; puis, le 6 août, la 1re Conférence du Clergé orthodoxe progressiste se réunit à Moscou. Sur 97 évêques diocésains, 37 s'étaient ralliés à l'Eglise vivante, 36 lui étaient hostiles et 24 restaient indécis. Le 27 avril suivant, le Sobor libéral s'ouvrit (en présence d'un évêque méthodiste). Il adopta

les conditions de l'Etat (forme républicaine pour le gouvernement de l'Eglise, destitution des prélats incriminés pour raisons politiques) ; il assura même le gouvernement de sa fidélité, déclara que le capitalisme était un péché mortel et que la révolution sociale était équitable. Il condamna Tikhon et institua un Conseil suprême de 18 membres qui devait administrer l'Eglise jusqu'au nouveau Sobor.

Ces décisions du Sobor aboutirent à un schisme. Beaucoup de fidèles, surtout à Moscou, considéraient Tikhon comme un martyr. Celui-ci, le 16 juin 1923, avait « renié la garde blanche contre-révolutionnaire » pour obtenir sa liberté, mais il refusa de reconnaître la compétence du Sobor. Il avait d'abord déclaré que des réformes de celui-ci, il ne pouvait accepter que celle du calendrier, mais ayant vu l'aversion des paysans pour celle ci, il déclara que l'ancien calendrier était encore valable pour l'Eglise. Il s'ensuivit une âpre controverse. Le parti de Tikhon prit le nom de « Peuple de l'Eglise primitive » et condamna toute tentative de réforme comme une hérésie. Les réformateurs furent obligés de se rétracter. A l'heure actuelle, chaque congrégation est libre de décider elle-même si elle utilisera le nouveau ou l'ancien calendrier. En outre, des différences de parti au sein du mouvement réformiste jetaient la confusion dans l'esprit du bas clergé. L'ancien évêque Antoine abandonna le poste de président du Conseil suprême et fonda une Eglise autocéphale. Il fut remplacé par le métropolite Eudokime d'Odessa.

Pour mettre fin au schisme, Tikhon demanda aux Bolcheviks la permission de réunir un Sobor ; ceux-ci y mirent des conditions qu'il remplit. Un Conseil suprême de 12 membres fut établi pour préparer la convocation du Sobor. Mais sous la pression des réactionnaires, Tikhon déclara que la tentative d'union avait échoué. Il mourut le 7 avril 1925. Des dizaines de milliers de personnes allèrent en pèlerinage sur sa tombe.

Tikhon, en attendant l'élection constitutionnelle d'un nouveau patriarche, avait transmis ses pouvoirs au métropolite Pierre de Kroutitsk (Moscou), ancien secrétaire de la grande-duchesse Elisabeth. Les libéraux essayèrent de profiter des circonstances. Un Sobor auquel assista un délégué de l'Eglise catholique romaine, Monseigneur d'Herbigny, fut convoqué, mais Pierre de Kroutitsk refusa de le reconnaître. On « prouva » peu après qu'il

avait participé à la proclamation du grand-duc Cyrille comme héritier du trône et il fut exilé à Tobolsk. Il n'y a plus de ce côté-là aucune administration. Aussi « les hommes les plus sensés » de l'Eglise de Tikhon ont-ils commencé à se grouper autour du Synode réformé. Celui-ci se propose de convoquer un nouveau Sobor pour supprimer le schisme.

« Tout le reste est censuré, conclut M. Hecker,... mais la liberté de la chaire est, jusqu'à présent, garantie... Les prêtres remplissent leurs fonctions oubliées, celles d'enseigneurs et de prophètes de la justice sociale, et ils les remplissent partout avec ardeur... Que l'Eglise le veuille ou non, la réforme l'envahit. »

Il se pourrait bien que M. Hecker exagère un peu.

On a dit que les noms de famille doubles constituaient le signe d'une sorte de noblesse bourgeoise. En 1927, elle ne suffisait pas à M. Guiboud-Ribaud, avocat ; il prit alors le pseudonyme de P. de Contamin pour faire croire qu'il appartenait à l'ancienne noblesse. Depuis, pour des motifs que j'ignore, il a passé au socialisme et en novembre 1927 alla faire le pèlerinage de Moscou où l'on célébrait le 10e anniversaire de la révolution bolchévique. Dans **Où va la Russie ?** il plaide adroitement pour celle-ci à titre de témoin oculaire.

Un avocat sait qu'il doit tout admirer chez son client. M. G... n'y a pas manqué. Il ne parle naturellement que de ce qu'il a vu de bien ou de ce qu'on lui a représenté comme tel. Aussi se garde-t-il de parler du vol de 3 ou 400 milliards de roubles-or perpétré par les Bolcheviks sur les capitalistes russes et étrangers, mais il ne se lasse pas d'insister sur les bons résultats que les Bolcheviks ont su en tirer. Il faut le concéder à M. G.. : le bien mal acquis peut profiter. Mais il a été imprudent en rapportant ce que lui a dit Tchitcherine : « Nous sommes pauvres, mais c'est parce que vous nous refusez des crédits. » Il n'y avait qu'une réponse à lui faire : on ne prête pas à des voleurs. M. G. lui répondit longuement, mais lui dit tout autre chose.

Prisonnier de guerre au fort IX, près de Munich, M. P. Fervacque y connut le futur **Chef de l'armée rouge, Mikaïl Toukatchevski**, qui avait déjà plusieurs fois essayé de s'évader. Il reçut ses confidences et put voir quelle ardeur d'ambition le dévorait : « Quel triste engrenage que la paix, disait-il mélancoliquement un jour. La guerre finie, à trente ans, à peine serai-

le capitaine ! » Et après un silence, il murmurait avec rage : « A trente ans, je serai général ou je serai mort. »

La révolution russe vint diviser les prisonniers. Arméniens et Polonais firent bande à part. Le nonce du Pape vint trouver les Polonais ; il leur disait : « Votre patrie sera grande, maintenant qu'elle est délivrée des Russes. » Il fit cette déclaration en particulier au colonel S..., originaire de Varsovie. « Vous oubliez que je suis officier russe », lui répondit celui-ci. « Je sais parfaitement, dit Mikaïl à Fervacque, que S... souhaite ardemment l'indépendance de la Pologne ; nous sommes donc, lui et moi, ennemis... Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour que Varsovie reste russe, même sous le drapeau rouge. » Parmi les prisonniers russes, les différences de caste s'accentuaient. Séduit par le plan de « fomenter le désordre » chez les voisins pour les conquérir, Mikaïl se familiarisa peu à peu avec l'idée d'aller rejoindre les Rouges. Ayant été inculpé d'injures à des supérieurs et laissé en liberté faute de place à la prison, il se décida à profiter pour fuir d'une permission de promenade en groupe surveillé, accordée moyennant l'engagement d'honneur de ne pas s'évader. « Si vous êtes repris, vous savez ce qui vous attend », lui dit Fervacque. « S'ils me fusillaient, j'aurais simplement raté ma chance. » Ayant emprunté le vieux veston civil de Fervacque, il partit avec le groupe. Au premier bosquet, le capitaine Tchernovilsky et lui s'échappèrent. Dès qu'on s'en aperçut, des coups de feu furent tirés. Le capitaine fut ramené trois jours après, affamé et sombre. Quinze jours plus tard, la *Zürcher Zeitung* ayant annoncé la découverte à la frontière du cadavre d'un Russe, on crut que c'était celui de Toukatchevski (octobre 1917). Ce ne fut qu'en juillet 1920 que Fervacque apprit que c'était faux : un radio de Moscou venait d'annoncer que les armées rouges marchant sur Varsovie étaient commandées par Toukatchevski, général de 26 ans, qui avait débuté par la prise de Simbirsk et battu ensuite les Tchéco-Slovaques, Koltchak et Denikine. Il sembla d'abord qu'il allait de nouveau remporter la victoire : il arriva devant Varsovie, la dépassa largement avec son aile droite, mais une attaque des masses polonaises contre son flanc gauche le contraignit à reculer et sa droite se débanda. Battu, il fut d'abord nommé au commandement de Smolensk, puis, Kamenef étant mort, il lui succéda comme chef d'état-major général de l'armée rouge.

Le livre de M. Fervacque, importante contribution à l'histoire de la guerre mondiale et du bolchevisme, est écrit avec un talent qui en rend la lecture vraiment captivante.

M. **Youri Bezsonov**, ancien capitaine de cavalerie de la division caucasienne dite « division sauvage », après avoir pris part à la défense du Palais d'Hiver, parvint à s'en échapper. Il erra alors deux mois dans Pétersbourg, puis alla dans le gouvernement de Pskov et gagna sa vie en sciant du bois et en commerçant ; en août, il y fut arrêté. Les bolchevistes ne connaissaient d'ailleurs pas son passé. S'en étant rendu compte, il leur donna de fausses indications qui le sauvèrent. Sa première prison fut la Gouroukvaïa ; il y fit connaissance avec les angoisses des « appels pour la mort ». Le 13 décembre 1918, il fut envoyé dans un « camp de concentration » sur les derrières de l'armée bolchevique du Nord. Le 16 octobre 1919, il s'en échappa et rejoignit l'armée blanche du général Miller. Il y proposa de se saisir du pont sur la Mocha par lequel l'aile gauche bolcheviste communiquait avec l'arrière, mais ne put arracher une décision à un commandement indécis. En février, la catastrophe se produisit : une partie des troupes passa aux Bolcheviks ; le reste battit en retraite sur Arkhangel, puis sur Mourmansk. Avant d'y arriver, la colonne d'officiers (qui était à peu près tout ce qui restait de l'armée blanche) fut arrêtée à Soroki par des trains blindés bolcheviks et son chef eut la faiblesse d'accepter une capitulation garantissant la vie et la liberté. Les bolcheviks, selon leur habitude, la violèrent.

Bezsonov fut emmené à Vologda. Il échappa ainsi à la mort, l'abolition de cette peine ayant été décrétée avant son arrivée. La veille de la publication de ce décret, les bolcheviks, prévenus, avaient fusillé dans la seule prison de Vologda plusieurs centaines de prisonniers.

De Vologda, Bezsonov fut envoyé à Arkhangel. On y fusillait de nouveau. Quelques acquittements aussi étaient prononcés ; Bezsonov sut obtenir l'un d'eux, mais dut ensuite, pour manger, aller s'engager dans un dépôt de chevaux près de Polotzk. Là, on l'arrêta de nouveau et on le fit passer en jugement, mais il sut encore une fois embrouiller les accusateurs et fut acquitté. On voulut alors l'enrôler dans l'armée rouge, mais il se sauva à Pétrograd. Il y vécut d'expédients (enlèvement d'une caisse, dé-

terrement d'un trésor, etc.). Finalement, il fut arrêté et expédié à Tioumen, en Sibérie, avec 200 Nepistes. Arrivé là, il s'échappa de nouveau, revint à Pétrograd et y vécut avec les voleurs et les prostituées, ce qui ne le préserva pas d'une septième arrestation. Elle le conduisit à l'île Solovki, dans la mer Blanche. Le 18 mai 1922, il s'en échappa avec 4 compagnons, après avoir désarmé les deux soldats rouges qui les gardaient. Pendant cinq semaines, lui et ses compagnons, plus ou moins tourmentés par l'inanition, pataugèrent dans les toundras plus ou moins mal dégelées. Enfin le 22 juin 1922, ils arrivèrent à Koussoma, dans le nord de la Finlande. Ils étaient sauvés.

Le récit de M. Bezsonov est dramatique comme un roman d'aventures. Cette qualité, et le talent d'écrivain de l'auteur, expliquent le grand succès de ce récit. Est-il toujours exact ? J'en doute ; je soupçonne M. Bezsonov d'avoir un peu enjolivé ses aventures amoureuses. Il est probable au contraire que ce qu'il dit des prisons bolcheviques est exact. Elles étaient ce que comportait l'état politique et économique de la Russie : aux brutalités et à l'arbitraire plus ou moins inhérents à toute organisation pénitentiaire, elles ajoutaient l'inanition (conséquence de la misère engendrée par le communisme) et les massacres (conséquence presque régulière de la victoire d'un parti sur un autre lors d'une révolution). Il faut cependant avouer qu'en matière d'atrocités les « partis » ont toujours dépassé de beaucoup les « tyrans ».

C'est la réflexion qui s'impose quand on compare le livre de M. Pocaterra, **La Tyrannie au Venezuela**, à celui de M. Bezsonov. M. Pocaterra est un écrivain habile auquel ses œuvres ont mérité le titre de « romancier du Venezuela ». En 1919, il fut emprisonné comme soupçonné (et avec raison) d'avoir pris part à la conspiration du général Roberto Gonzalez pour renverser la dictature du général Juan Vicente Gomez. On sait que ce dernier, grâce à des subterfuges hypocrites, a gardé depuis 1908 le pouvoir que le général Cipriano Castro, son prédécesseur dans la dictature, lui avait confié à titre tout à fait provisoire. Devant le pouvoir à un abus de confiance, Gomez n'a reculé devant aucune violence pour se maintenir ; malgré cela, son total de barbaries paraît bien petit quand on le compare à celui des bolcheviks. M. Pocaterra s'indigne de ce que les républiques américaines (et notamment les Etats-Unis) tolèrent un

gouvernement aussi immoral dans ses origines. La réponse est bien simple (et M. Pocaterra l'avait bien vue) : Gomez respecte les droits des étrangers et ne persécute que ses ennemis particuliers, il n'a pas à son compte, comme Calles au Mexique, la ruine du commerce pour avoir voulu dépouiller les étrangers, et le massacre de milliers de catholiques coupables de vouloir vivre dans la religion de leurs ancêtres. Désillusionnés du nationalisme outrancier, les gouvernements commencent à croire qu'ils ont à se juger les uns les autres par leur face internationale et non par celle intérieure. Les appels de M. Pocaterra pour une intervention de l'étranger dans sa patrie ont donc fort peu de chances d'être entendus. Les 6.000 soldats sur lesquels s'appuie Gomez sont une force si faible que la dictature dont elles constituent le seul appui inspire le genre de confiance que l'on accorde à celui qui n'a pas la force nécessaire pour attaquer.

La prison des détenus politiques au Venezuela est la Rotonde, vaste tour de 16 mètres de diamètre contenant à chacun de ses deux étages 24 cellules sans portes qui ont 2 mètres de large et 1 mètre 1/2 de profondeur. Les détenus, les fers aux pieds, sont généralement maintenus isolés, un par cellule; parfois cependant, deux détenus sont mis ensemble. Le détenu ne quitte jamais sa cellule. De l'étroite entrée de celle-ci, il assiste à la vie et à la mort de ses compagnons d'infortune. M. Pocaterra resta plusieurs années dans ce poste d'observation, et le récit de ses souffrances et de celles dont il fut témoin est animé d'une indignation sobre qui émeut profondément. C'est un digne pendant des *Prigioni* de Pellico. M. Pocaterra avait d'ailleurs été relativement favorisé : on lui avait épargné la pendaison par les testicules, le genre de torture auquel les victimes de Gomez sont soumises quand on veut les forcer à parler.

Au début de 1925, M. **Georges Guyomard** quitta l'armée et entra en relations avec les groupes anti-bolchevistes parisiens pour coopérer à leur œuvre. Il s'y imbut d'admiration pour Mussolini et Primo de Rivera et inclina à éprouver les mêmes sentiments pour le général Carmona, le dictateur actuel du Portugal. Il accepta donc volontiers l'offre que lui fit M. Brenier de Saint-Christo, « champion français des monarchistes portugais », de faire partie d'une mission de quatre personnes qui « devait être attachée au dictateur dans le but de concourir à l'établissement

des indispensables mesures de sauvegarde et de le renseigner sur les agissements de ses adversaires ». M. Guyomard avait déjà travaillé à répandre à Paris les idées anti-sémites et anti-maçonniques de M. Brenier. Ce dernier le convainquit que le parti démocratique portugais, titre sous lequel il englobait tous les adversaires de la dictature, était l'agent de la franc-maçonnerie, «donc de la secte juive », et lui conseilla d'aller voir MM. Afonso Costa, Alvaro de Castro et Sergio de Sousa, représentants de ce parti à Paris; il pourrait ainsi se rendre compte de leur duplicité et de leur incompétence. M. Guyomard y alla et eut l'impression contraire : « le doute s'était implanté dans son esprit ».

M. Guyomard arriva le 28 mai dans Lisbonne pavoisée. «Malgré son ignorance de la langue », il apprit que c'était la fête du premier anniversaire de la dictature. Une chose le frappa : l'abstention de la population et le nombre d'agents de police. Un monarchiste, pour expliquer son abstention, lui dit : « Je ne connais de fêtes nationales que celles de la monarchie. — Mais alors, vous êtes un adversaire de la dictature? — Non, car elle nous sert sans le savoir ».

Le lendemain, M. Guyomard eut une entrevue avec le capitaine Mousinho de Albuquerque, placé à la tête de « l'Entente contre la IIIe Internationale » et, au cours de la conversation, lui parla de l'erreur qui avait été commise en arrêtant Mme Virginia de Castro Almeida à la frontière pour la fouiller ; comme elle représentait le Portugal à l'Institut de Coopération intellectuelle, il fallait ou la révoquer, ou s'en abstenir. Le capitaine allégua que son personnel était « mal dressé ».

Le 30, M. Guyomard vit les ministres de la Guerre et de l'Intérieur, et demanda pourquoi on ne formerait pas une garde de 5 à 600 hommes « pour la défense des personnes représentant le régime ». Le ministre de la Guerre hésita longtemps, puis répondit : « Comment trouver 600 hommes sûrs ? » Revenant à l'incident de Mme de Castro, M. Guyomard préconisa tout au moins la réunion d'une petite élite, 20 hommes au moins, pour les opérations délicates. « Il me serait impossible, répondit le ministre de l'Intérieur, de trouver au Portugal 20 hommes absolument dévoués et suffisamment discrets pour remplir l'office demandé. » La suite de l'entretien avec ce colonel montra « qu'il lui restait sans doute tout à apprendre ». A cause de l'insignifiance de son

passé, les Portugais l'ont surnommé : « le Soldat inconnu ». Et cependant, avec le temps, il sembla à M. Guyomard que le pouvoir était formé uniquement de quatre personnes : les ministres de la Guerre et de l'Intérieur, Mousinho et le commandant Norton. « Seuls ils manifestent une activité, sans doute désordonnée et incohérente, mais qui se manifeste par des actes publics. Jamais, écrit M. Guyomard, je n'ai entendu l'un de ces messieurs se préoccuper de savoir si telle ou telle mesure prévue plairait ou non au « dictateur », le général Carmona ». La façon dont celui-ci prend ses « décisions » est d'ailleurs typique : « il envoie à tous les régiments un questionnaire ; on réunit ensuite les officiers subalternes dans chaque régiment et ceux ci sont appelés à discuter et à voter les réponses ». Et il pose des questions comme celles-ci : « Le Ministère doit-il démissionner, ou seulement être remanié ? Quelles personnes faut-il appeler en remplacement ? »

Grâce au parti démocratique, il s'était produit depuis 1914 un redressement des finances... La dictature a agi comme si elle avait trouvé un Trésor pléthorique .. Presque chaque jour, on ouvre de nouveaux crédits extraordinaires destinés à maintenir en haleine une clientèle vorace... Ils se montaient, à la fin de juin 1927, à plus de 620 millions de francs... Pour faire face à ce continuel gaspillage, on éleva l'émission de billets du Trésor... La dette flottante se trouva augmentée de 400 millions d'écus ; elle était de 900 au moment de l'avènement de la dictature ; elle est maintenant de 1.300. La dette de l'Etat à la Caixa Geral dos Depositos a augmenté de 200 millions d'écus. Le déficit, qui était à la veille de la dictature de 83 millions d'écus, est aujourd'hui, après un an de son administration, de 800 (environ un milliard de francs français)... Le gouvernement Alvaro de Castro avait réussi à constituer... une réserve métallique de 3 millions de livres sterling destinée à faciliter plus tard la stabilisation définitive de l'escudo ; ce fonds a été complètement dilapidé par la dictature... la livre a déjà atteint 120 (1) écus, alors que M. Alvaro avait réalisé la stabilisation de fait à 94... Pour favoriser ses amis... la dictature avait augmenté les appointements, aujourd'hui... on est obligé de revenir aux anciens traitements... Le premier soin des officiers triomphants fut d'améliorer leur situation. Ils gagnent aujourd'hui beaucoup plus qu'avant le 28 mai... L'entretien de la force armée... représente actuellement plus de 51 o/o des dépenses.

Les sympathies de la dictature vont à l'Allemagne ; la venue

(1) Elle est revenue à 113.

d'une escadre allemande à Lisbonne donna lieu, de la part du gouvernement, à une grandiose manifestation de sympathie. La grande majorité du peuple, malgré les efforts des officiers de la Junte, fit d'ailleurs un accueil très froid aux marins allemands. Une exclamation du médecin ministre des Affaires étrangères projette un peu de lumière sur les sentiments de la dictature : « Il faut, a-t-il dit, écraser le léopard anglais. »

Les manifestations germanophiles dessillèrent les yeux de M. Guyomard : il démissionna et revint en France.

EMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

P. Lespinasse. *La peinture suédoise contemporaine.* Avec des reprod.; Alcan. 15 »

Rainer Maria Rilke : *Auguste Rodin*, traduction de Maurice Betz. Avec 32 héliogravures; Emile Paul. 30 »

Paul de Stoecklin : *Le Corrège.* Avec des reprod.; Alcan. 15 »

Aviation

René Bigarré : *L'avion de demain.* Le problème et ses solutions. La traversée de l'Atlantique. Avec 26 fig.; Imp. René Bigarré. 8 »

Education

J. Gotteland : *Pour l'éducation intégrale.* Physique intellectuelle et morale; Nathan. 9 »

R. Paucot : *Les fins générales de l'éducation et le progrès humain;* Nathan. 9 »

Esotérisme et Sciences psychiques

M. Clark : *Avant, pendant et par delà la vie terrienne;* Edit. Jean Meyer. 9 »

Gaston Luce : *Léon Denis, l'apôtre du spiritisme, sa vie, son œuvre;* Edit. Jean Meyer. 10 »

Finance

Divers : *La politique monétaire de divers pays d'Europe,* conférences; Alcan. 12 »

Histoire

Colonel Lamouche : *Quinze ans d'histoire balkanique, 1904-1918.* Avec 3 cartes h. t.; Payot. 25 »

Albert Meynier : *Les coups d'Etat du Directoire.* II : *Le vingt-deux floréal an VI (11 mai 1798) et Le Trente Prairial an VII (18 juin 1799);* Presses universitaires. 25 »

Ludwig Quidde. *Caligula,* étude d'un cas de folie césarienne à Rome, traduit de l'allemand, et avant-propos par Gaston Moch; Alcan. 5 »

Littérature

Marius André : *La vie harmonieuse de Mistral.* (Coll. *Le roman des grandes existences*) ; Plon. 12 »

Paul Brulat : *Le devoir de vivre;* Figuière. 30 »

Jacques Delamain : *Pourquoi les oiseaux chantent.* Préface de Jérôme et Jean Tharaud; Stock. 12 »

Georges Doutrepont : *Les types populaires de la littérature française;* Lamertin, Bruxelles.

Albert Erlande : *La vie de John Keats.* (Coll. *Vies des hommes illustres* n° 20) ; Nouv. Revue franç. 12 »

Elisabeth Henri-Hayem : *Dans la retraite du tonnerre;* Edit. Victor Attinger. 9 »

Charles Laurent : *Plaisirs de rois,* petite chronique amoureuse de Versailles; Flammarion. 12 »

Charles Le Goffic : *Les poètes de la mer, du moyen âge à nos jours;* Garnier. » »

Pierre Louys : *Poésies de Méléagre suivies de lectures antiques;* Edit. Montaigne. 12 »

Maurice Roya : *George Sand.* (Coll. *Les grandes amoureuses*) ; Edit. du Laurier. » »

Cheng Tcheng : *Vers l'unité.* I : *Ma mère.* Préface de Paul Valéry; Edit. Victor Attinger. 15 »

Léon Treich : *L'esprit de Robert de Flers.* (Coll. d'Anas n° 32) ; Nouv. Revue franç. 6 »

Léon Treich : *Histoires américaines.* (Coll. d'Anas n° 31) ; Nouv. Revue franç. 6 »

Léon Treich : *Histoires de pochards.* (Coll. d'Anas n° 33) ; Nouv. Revue franç. 6 »

Blanche Vogt : *O ma banlieue;* Edit. Radot. 9 »

Stefan Zweig : *Dostoiewski,* traduit de l'allemand par Henri Bloch. (Coll. *Les prosateurs étrangers modernes*) ; Rieder. 18 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Colonel T. E. Lawrence : *La révolte dans le désert, 1916-1918,* traduit de l'anglais par B. Mayra et le lieutenant-colonel de Fonlongue. Avec 8 illust. et une carte h. t.; Payot. 32 »

H.-W. Wilson : *Les flottes de guerre au combat.* I : *De la guerre de Sécession à la Grande guerre, 1861-1914.* Traduit de l'anglais par le cap. de vaisseau A. Thomazé. Avec 16 plans et 12 illust.; Payot. 32 »

Philosophie

Harald Hoffding : *Les conceptions de la vie,* traduit de l'allemand par A. Koysé; Alcan. 15 »

D. Parodi : *Les bases psychologiques de la vie morale;* Alcan. 15 »

Poésie

Francis Ardant : *Le Dies Iræ des champs catalauniques;* Jouve.

Charles de Bussy : *Le sans-sonnet;* Figuière. 5 »

Thérèse Casevitz : *Les servitudes.* Préface de Rosemonde Gérard; Figuière. 10 »

Léo Junker : *Pour l'idéal;* Chez l'auteur, 27, rue de l'Echiquier, Paris. 12 50

Geneviève Néranval : *La harpe de cristal.* Préface de Valmy-Baysse; La Caravelle. 12 »

Maurice Rostand : *Morbidezza;* Flammarion. 12 »

Germain Trézel : *Les petits émaux lyonnais.* Avec un bois de la collection Poésie; La Caravelle. 12 »

Politique

Conrad Haussmann : *Journal d'un député au Reichstag pendant la guerre et la révolution,* traduit de l'allemand par Henri Simondet; Payot. 30 »

Jean de Pierrefeu : *La saison diplomatique.* Gênes, avril-mai 1922; Edit. Montaigne. 12 »

Simone Téry : *Fièvre jaune.* (*La Chine convulsée*) ; Flammarion. 12 »

Questions militaires

Gabriel de Pimodan : *Vie du général de Pimodan, 1822-1860*, publiée par les soins de la duchesse de Pimodan. Avec 12 photographies h. t. Préface de M. Georges Goyau ; Champion. 30 »

Roman

Paul Adam : *Basile et Sophia* ; Flammarion. 12 »
José de Alencar : *Iracéma* ; Gédalge. » »
Marcel Allain : *Tigris, âme d'amoureux* ; Férenczi. 1 75
Marcel Allain : *Tigris, cœur de bandit* ; Férenczi. 1 75
Arbib-Hauser : *L'homme sans cravate*, traduit de l'italien par Mme L. Répessé ; Berger-Levrault. 12 »
Georges Bernanose Runcio : *Le sens de la folie* ; Figuière. 6 »
Emmanuel Bove : *Henri Duchemin et ses ombres* ; Emile-Paul. 12 »
Henriette Brey : *Joseph ben David*, traduit de l'allemand par Joseph Verhoeven ; Desclée de Brouwer et Cie. 11 »
Claude Chauvière. *L'ai-je aimé?* Fayard. 3 »
Marguerite Delachaux : *Les images taillées* ; Edit. Victor Attinger. 12 »
Jean Desbordes : *J'adore*. Préface de Jean Cocteau ; Grasset. 12 »
Louis Dumur : *Dieu protège le Tsar!* Albin Michel. 12 »
Albert Erlande : *A l'ordre de Dieu* ; Nouv. Revue critique. 12 »
André Foucault : *J'ai tué un ouvrier* ; Baudinière. 10 »
C.-A. Gonnet : *Sur la piste blanche*. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*) ; Nouv. Revue franç. 8 »
Dr Lucien Graux : *El Mansour le doré, sultan de Marrakech* ; Fayard. » »
Roch Grey : *Age de fer* ; Stock. » »
Charles-Henry Hirsch : *Les jalouses* ; Flammarion. 12 »
Jean-Robert et Gabriel Remy : *Berck* ; Mercure de Flandre, Lille. 13 50
René Jouglet : *Voyage à la République des Piles* ; Grasset. 12 »
Lydie Lacaze : *L'émancipée* ; Férenczi. 12 »
Paul Laffitte : *Pamparigouste* ; Nouv. Soc. d'édition. 12 »
L. Latapie : *Matarin de Toulouse, ou les aventures de quatre toulousains autour du monde* ; Albin Michel. 12 »
Victor Margueritte : *Le bétail humain* ; Flammarion. 12 »
Dmitry Meréjkowsky : *Akhénaton, joie du soleil*, traduit du russe par M. Dumesnil de Gramont ; Calmann-Lévy. 12 »
Dmitry Meréjkowsky : *L'ombre de celui qui vient*, traduit du russe par M. Dumesnil de Gramont ; Calmann-Lévy. 12 »
Ferdinand-Antoni Ossendowski : *Sous le fouet du simoun*, traduction de M. Robert Renard ; Flammarion. 12 »
Marie Péron-Cury : *La rose de Chambord* ; Albin Michel. 12 »
Pol Prillé : *La négresse du Caf' conc'* ; Edit. de France. 12 »
Jeanne Ramel-Cals : *La parisienne* ; Edit. de France. 12 »
Marcel Rouff : *Anaïs ou l'heure des élites* ; Edit. Crès. 12 »
Marcel Rouff : *Jubabau* ; Emile-Paul. 12 »
Nicolas Ségur : *Elle et lui à Venise* ; Albin Michel. 12 »
Clara Viebig : *Sous l'arbre de la liberté*, traduit de l'allemand par Joseph Delage ; Edit. Victor Attinger. 13 50
Emile Zola : *Œuvres complètes. Romans et nouvelles. Contes et nouvelles, II*. Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle ; Bernouard. En souscription.

Sciences

E. Marcotte et H. Voiguier : *Notions de résistance des matériaux* ; Delagrave. » »
G. Rameau : *Cours de chimie à l'usage de la classe de mathématiques spéciales des candidats aux grandes écoles. II : Métalloïdes* ; Delagrave. » »

Sociologie

Georges Guy-Grand : *L'avenir de la démocratie;* Rivière. 12 »
Karl Marx : *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte,* traduit de l'allemand par Marcel Ollivier; Edit. sociales internationales. 12 »
Jean Sépulcre : *Force et morale, esquisse d'une morale de la force;* Renaissance du Livre. 12 »

Varia

Fanny Clar : *La maison des sept compagnons.* Illust. de Mlle Paulette Humbert. (Coll. La joie de nos enfants, de 8 à 16 ans); Les Arts et le Livre. 7 50
Paris-Guide, 1928. Le guide de la vie à Paris; Comité France-Amérique. » »

Voyages

Louis Piérard : *La maison des serpents et autres lieux étranges;* Edit. de France. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

A propos de la littérature américaine d'aujourd'hui. — Réponse à Mme Solovieff Raspoutine. — Sur une citation de Tristan Corbière. — Une nouvelle réponse de M. Wolfers. — Le général de B... — A propos des ancêtres de Villiers de l'Isle-Adam. — Une réponse de M. de Bondy. — La religion de M. Maurois. — Erratum. — Marthe et Marie. — Le Sottisier universel.

A propos de la littérature américaine d'aujourd'hui.

Padworth, near Reading, Berks, 27-7-28.

To the Editor, le Mercure de France.

Sir :

I have just read the article « la littérature américaine d'aujourd'hui » in your number of the 15th July. In a rapid survey, Mr Michaud has touched on several aspects of this vitally important new literature, but I am moved to protest at the absence of one name from his account of recent American poetry. I was one of the English poets whose work was published in the original Imagiste anthology of 1914, and in the three subsequent anthologies of 1915, 1916, 1917. It is quite scandalous to omit the name of Ezra Pound, who edited the first Imagiste anthology, invented the word, and got together the original Imagiste poets. Is is quite true that my late friend Miss Amy Lowel afterwards took over the editorship, and Mr Pound withdrew, pushing on to something new, as most of us tried to do. The Imagiste movement was started in a Kensington tea-shop, at Ezra Pound's suggestion, in order to launch the poetry of H. D. I think many American poets will agree with me that Ezra Pound deserves very great praise as a pioneer in modern American poetry. I can only assume that Mr Michaud has never read the Imagiste anthologies.

Furthermore, I think the real break away from Imagism was made

by T. S. Eliot, a poet of great originality and power. Much as I admire the quite recent developments of American poetry, I feel perfectly sure that none has equalled the achievement of « The Waste Land ». Also, in my humble opinion, the poetry of England has produced nothing in the past fifteen years to be compared with the work of Ezra Pound, H. D., and T. S. Eliot. But it would not be untrue to say that all three of these poets owe more to European culture than to their American origins. As to Miss Lowell, she undoubtedly popularised a certain form of Imagism, but hers was not the original driving force, she was not the pioneer. That was Ezra Pound.

Yours very truly. RICHARD ALDINGTON.

Londres, le 31 juillet 1928.

Monsieur,

L'historique de l'Imagisme, que donne votre collaborateur, Régis Michaud, dans son article, *La littérature américaine d'aujourd'hui*, est très intéressant ; mais, malheureusement, il y manque l'essentiel. C'est un peu *Hamlet* sans Hamlet, comme nous disons, nous autres Anglais.

Or, l'Imagisme a été inventé, à Londres, par l'Américain Ezra Pound, — invention, certes, où il y avait, comme en tant d'autres, de la part d'autrui ; mais à M. Pound l'honneur, s'il y en a, d'avoir inventé le mot « Imagisme », et d'avoir formulé les idées éparses qui s'y concentraient.

Et c'est M. Pound qui a fait le premier recueil, *Des Imagistes*, publié, en mars 1914, à New-York, et, un peu plus tard, à Londres.

Dans ce recueil se trouvent des poèmes de l'Anglais Richard Aldington, six ; de l'Anglaise, née Américaine, D. H., sept ; de l'Anglais F. S. Flint, cinq ; des Americains Skipwith Cannell, Amy Lowell et John Cournos, un chacun ; de l'Irlandais James Joyce, un ; de l'Américain Ezra Pound, six ; de l'Anglais Ford Madox Ford (Hueffer), un ; et de l'Anglais Allen Upward, neuf traductions ou imitations du chinois ; et puis des « documents » qui reflétaient un peu la vie littéraire à Londres.

C'est un recueil, comme on voit, assez inégal, mais où les Anglais ont la prépondérance. Puis, par suite de différences d'opinion, le nombre des poètes, dans les trois recueils, *Some Imagist Poets*, des années 1915, 1916 et 1917, s'est réduit à six, à savoir, Richard Aldington, H. D., John Gould Fletcher (Américain), F. S. Flint, D. H. Lawrence (Anglais), et Amy Lowell, soit : trois Anglais et trois Américains ; et leurs apports sont à peu près égaux.

Miss Amy Lowell a été pour beaucoup dans le succès, aux Etats-Unis, de ces trois recueils ; c'était une femme aimable, d'un talent fertile et d'une énergie de propagande énorme. Mais suggérer, comme

le fait votre collaborateur, que l'honneur artistique de ce succès lui revient, c'est controuver l'histoire. L'Imagisme a donné un autre sens au mouvement poétique aux Etats-Unis, et un autre contenu, et c'était une impulsion qui venait de Londres. Mais ce sont deux Américains, l'un, Ezra Pound, par son flair artistique, et l'autre, Amy Lowell, par son énergie inlassable, qui ont le plus contribué au *mouvement*. Et il ne faut pas oublier Ezra Pound.

Veuillez croire, etc.

F.-S. FLINT.

§

Réponse à Mme M. Solovieff-Raspoutine.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans le numéro du *Mercure de France* du 1er août 1928 la lettre de Mme Solovieff-Raspoutine taxant mon article, du 15 juillet 1928, de « roman » qui « ne repose que sur des erreurs »... Et si Mme Solovieff-Raspoutine daigne y reconnaître « des faits vrais », elle s'empresse d'affirmer qu'« ils n'ont rien à voir » avec « sa famille » et elle ! C'est bien simple, en vérité...

Avec toute ma déférence pour une malheureuse *fille*, *femme* et *mère de deux enfants*, je suis obligé de lui dire qu'elle a eu tort d'écrire ou de signer cette lettre qui n'infirme rien de mon article,—mais — au contraire ! — confirme certaines circonstances de notoriété publique actuellement et qu'il est fou de nier — même pour elle et ses conseillers, et qui renforce considérablement mon exposé.

Dans mon article ne figure pas un seul fait, pas une seule accusation qui soit de moi et qui ne soit basée sur des documents officiels et des témoignages d'hommes connus et vivant hors de la menace et de la terreur bolchevistes.

Pour ce qui est de son mari Solovieff, Mme Solovieff-Raspoutine est obligée de reconnaître qu'« avant leur mariage il appartenait au parti libéral (!) et « s'était ensuite complètement rallié à la cause de l'empereur » (?)

Or, Mme Botkine-Melnik (dans ses *Souvenirs*, parus en 1921), le juge d'Instruction Nicolas Sokoloff, dans son *Enquête judiciaire sur l'assassinat de la Famille Impériale Russe* (publiée chez Payot, en 1926), accusent Solovieff d'être un *agent des Bolcheviks, agent provocateur envers l'Empereur*, en 1917-18, et un des *instigateurs assassins* des officiers patriotes, au début de la Révolution (mars-avril 1917) !

Ce sont Mme Tatiana Melnik-Botkine, témoin oculaire de ce qui se passait à Tobolsk (en 1917-18) et victime de Solovieff et de sa bande; c'est le juge d'instruction N. Sokoloff — en publiant le *curriculum vitæ* de Solovieff, ses aveux, les dépositions de ses *amis*, les extraits

du *journal intime* de Solovieff et de Mme Solovieff-Raspoutine — elle-même, — *qui accusent Solovieff d'avoir pris part aux assassinats des officiers patriotes à Pétrograd, d'avoir entouré la malheureuse famille impériale (Tobolsk-Tumen) d'un mur de trahison et de provocation infranchissable, d'avoir livré aux bolcheviks les officiers qui voulaient sauver l'empereur.* C'est à ces accusations formelles, à ces livres irréfutables que Mme Solovieff-Raspoutine devait répondre et non pas à moi qui, en historien, les fais connaître (en résumé !) au public français qui ne connaît encore que peu de chose de cette épouvantable tragédie russe !

C'est aux articles de la presse russe — tel le journal le *Temps Russe* de Paris, qui accusa Solovieff d'être *traître et agent provocateur des bolcheviks, ayant mis dans sa poche l'argent qu'on envoyait pour les besoins de la famille impériale,* — que Mme Solovieff-Raspoutine eût dû répondre.

Au lieu de cela, Mme Solovieff parle... du « linge que voulait faire parvenir Mme Vyroubova à la famille impériale » (!)... du mouvement révolutionnaire... confondant sciemment le mouvement de mars 1917 avec les horreurs — assassinats, pillages et trahisons — de novembre 1917 !...

De même, l'arrestation de Solovieff : il fut arrêté, après la chute du front Koltchak, à Wladivostok (voulant fuir en Allemagne, où d'ailleurs il parvint dans la suite, V. *Enquête* Sokoloff).

Tout cela est établi, consigné, publié : si ses conseillers ne le savent pas encore, elle et Simanovitch (que les journaux russes découvrent derrière elle) le savent très bien.

Les deux faits nouveaux — *mes souvenirs personnels* sur le premier « fiancé » de Matriona Raspoutine (future Mme Solovieff) et sur mon entretien avec Raspoutine — auraient pu suggérer à Mme Solovieff-Raspoutine l'audace d'un démenti aussi inconsidéré d'ailleurs que le reste de sa lettre. Mais ces souvenirs personnels sont aussi irréfutables que les documents que j'ai cités.

Le premier est confirmé par Raspoutine lui-même (V. *Le Diable sacré — Raspoutine et les Femmes,* par René Fulop-Miller, page 323, éd. Payot, Paris, paru après que mon article avait été écrit !) avec ce détail aggravant que, moi, je n'ai donné que les initiales du « fiancé », tandis que Raspoutine le nomme en toutes lettres !

Quant au second *fait personnel,* — mon entretien avec Raspoutine, — sur 11 personnes, témoins de cette rencontre, 6 vivent à l'étranger et peuvent, au besoin, en témoigner.

Je ne veux pas accabler Mme Raspoutine-Solovieff par d'autres faits et citations. La seule chose qu'un sentiment élémentaire d'humanité m'oblige de lui dire en finissant cette réponse qu'elle et ses conseillers

m'ont imposée est, dans l'intérêt de ses malheureux enfants, celle-ci : Lorsqu'on porte deux noms aussi écrasants que ceux de son père et de son mari, on tâche — surtout pour ces enfants ! — de se faire oublier et de ne pas se laisser entraîner dans des procès et des polémiques plus retentissants que justifiés...

Veuillez me croire, etc.

E. SÉMÉNOFF.

§

Sur une citation de Tristan Corbière.

8 juillet 1928.

Cher monsieur,

J'ai vu avec joie Léon Daudet citer Tristan Corbière dans *l'Action française* du 4 juillet et le mettant, comme poète de la mer, très au-dessus de Richepin.

La citation, cependant, n'est pas exacte et si je me permets de la faire remarquer, c'est que je crois à la réelle importance de la rectification.

Victor Hugo, en écrivant au début d'*Oceano nox* :

> Oh ! combien de marins, combien de capitaines,

a commis une incorrection. Il n'y a pas, en effet, des marins *et* des capitaines. Il y a des *matelots* et des *capitaines* et les uns et les autres sont des marins.

Tristan Corbière, dès le premier vers de sa réplique, n'a pas manqué de faire sentir l'erreur d'attributions et il écrit :

> Eh bien ! tous ces marins, matelots, capitaines
>
> . . . .

Il importe donc de citer ce vers tel qu'il fut écrit. Tristan n'est pas seulement marin et vigoureux, il est aussi adroit et spirituel.

Je ne suis pas le premier à faire l'observation concernant les matelots et les capitaines. Je me souviens de Charles Morice qui parla dans le même sens, en conférence, il y a une vingtaine d'années.

Publiez ma lettre, si vous pensez qu'elle puisse intéresser les lecteurs de vos *Echos*, et veuillez agréer, etc.

RENÉ MARTINEAU.

§

Une nouvelle réponse de M. Wolfers. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Paris, le 22-7-28.

Monsieur le Directeur,

Comme suite à la note de M. Boll à mon sujet, note qui a paru dans votre numéro du 15 courant, je vous prie de bien vouloir insérer la réponse suivante, *à la suite du prochain article de M. Boll, et en caractères équivalents.*

Dans le *Mercure* du 15 mai, M. Boll a cru pouvoir publier une « critique » d'un livre de moi, rédigée sur un ton inadmissible, et contenant notamment

une erreur de fait importante. Or M. Boll, qui a moins que d'autres physiciens le droit d'être sévère (la paille et la poutre...), n'a plus à aucun degré, en raison du ton qu'il se permet, le droit de se tromper.

Mais M. Boll n'a pas voulu rectifier lui-même : il n'a pas pu se résigner à accepter la mise au point que j'ai dû publier ici-même (*Mercure* du 1er juillet), alors qu'il s'agissait, non pas comme il dit d'une « récrimination » (l'opinion de M. Boll étant indifférente), mais, encore une fois, d'une question de fait. Il a cru pouvoir s'en tirer par une pirouette dont, bien entendu, je devrais faire les frais (*Mercure* du 15 juillet).

Dans ma réponse (1/7/28) j'avais proposé de laisser publier une « lettre » que M. Boll m'avait adressée, et qui montre clairement sa façon d'argumenter ; M. Boll, apparemment, n'a pas voulu. Mais dans sa dernière réplique, il commet lui-même l'imprudence de mettre en cause, — et fort malhonnêtement d'ailleurs, — la correspondance *privée* échangée avec moi *avant* la publication de cette réponse : correspondance dans laquelle il n'y a pas un seul mot qui puisse me gêner, mais qu'il déforme à son avantage.

Puisqu'il paraît que « mon style change suivant que la lettre est ou n'est pas destinée à la publication », *je mets M. Boll en demeure de publier cette correspondance intégralement* ; et surtout les deux missives qu'il s'est permis de m'adresser et qui n'étaient qu'une *tentative d'intimidation*. Ces lettres sont à la disposition du *Mercure*.

Si M. Boll se dérobe, la question sera jugée ; s'il accepte, elle le sera mieux encore. En cas de publication tronquée ou incorrecte, je me chargerais du nécessaire.

Au reste les manières de M. Boll sont suffisamment connues dans les milieux scientifiques pour qu'il soit inutile d'insister ; et, quelles que puissent être les nouvelles et venimeuses invectives de ce Monsieur, ceci sera ma dernière réponse dans cette Revue.

Veuillez agréer, etc.

F. WOLFERS.

P.-S. — Veuillez trouver ci-inclus les deux seules pièces qui vous manquent pour avoir le dossier complet de cette affaire : copie de la première lettre de M. Boll, et copie de ma réponse. — F. W.

§

Le Général de B...

19-7-28.

Je lis dans le *Mercure* du 15 juillet, page 406 :

Le général M. de B. n'a été l'objet d'aucune sanction ; on devrait simplement changer deux lettres de son nom.

Je signale à vos lecteurs que ce changement de lettres a été fait, pendant la guerre à la division que commandait M. de B. « sua sine parte pericli ».

Je pourrais, si vous le désirez, préciser davantage, citer des anecdotes... Permettez de conserver l'anonymat à un vieil abonné, lecteur assidu du *Mercure*, qui ne saurait, sans risquer d'être l'objet d'une sanction, signer cette lettre qui peut être considérée comme un manque de respect à l'égard d'un chef hiérarchiquement supérieur.

Aussi bien je pense que personne ne montrera le n° 722 du *Mercure* à M. de B. qui, vraisemblablement, persiste à ignorer votre revue (la vôtre et toutes les autres revues littéraires) et continuera à jouir de sa retraite, content de lui-même et peut-être des autres.

Recevez, etc...

§

Paris, le 2 août 1928.

A propos des ancêtres de Villiers de l'Isle-Adam.

Cher ami,

Comme additif à l'article de M. Max Prinet, *les Ancêtres parisiens de Villiers de l'Isle-Adam*, je me permettrai de rappeler un mot que je vous écrivis à ce sujet il y a quelques années.

Le patronyme Villiers, tout court, ou « Villiers de l'Isle-Adam » était assez fréquent dans l'Ile-de-France avant la Révolution.

On le retrouve dans les listes de compagnonnage du tour de France. Je ne pense pas que ces ouvriers revendiquaient la moindre parenté avec le maréchal de France de 1435 ou le grand-maître des Hospitalières de Malte.

En 1893, mes fonctions à la XIe mairie de Paris m'obligeaient à compulser force registres de l'Etat civil. Il existait un Villiers de l'Isle-Adam serrurier, rue de la Folie-Regnault, si je ne me trompe, sans aucune parenté d'ailleurs avec l'auteur *d'Axel*.

Cordialement.

LÉON RIOTOR.

§

Une réponse de M. de Bondy.

Paris, le 2 août 1928.

Monsieur,

On m'a communiqué, publiée dans votre Revue du 15 juillet, une lettre d'un M. Henri Malo me mettant en cause. Cette lettre contenant à peu près autant d'inexactitudes que de lignes, je vous demanderai d'avoir l'obligeance de faire connaître à vos lecteurs les rectifications suivantes :

1° Je n'ai écrit de vie romancée, ni de Mme de Girardin, ni de qui que ce fût, cette formule étant contraire à mon respect de l'exactitude.

2° J'ai tenté dans l'opuscule incriminé d'esquisser un parallèle entre les conditions de la vie — intellectuelle, sentimentale, économique — en 1830 et en 1927, cela à travers l'œuvre et la personnalité de Mme de Girardin. La partie biographique, indispensable pour les lecteurs non avertis, comporte en tout NEUF pages, et aucune de ces pages n'appartient pas plus à M. Malo qu'à G. d'Heilly ou à la Biographie Rabbe : ce sont détails du domaine public.

3e Contrairement à ce que M. Henri Malo affirme, j'ai cité son ouvrage (page 47) et l'ai même qualifié *d'attachant*. Il me dira que c'est un adjectif vague ; je lui répondrai oui.

4° Je ne sais quelle est l'erreur que M. Malo avoue avoir commise et que j'aurais amplifiée. Je sais celle où il est tombé en qualifiant Alexandre de Girardin de Grand Veneur, et que j'ai évitée.

5° Je ne fréquente aucune librairie. M. Emile-Paul, libraire, éditeur de M. Malo m'ayant fait part du mécontentement de son auteur, je lui ai répondu par une longue lettre afin de remettre les choses au point. Si c'est cette réponse que M. Malo tient pour un aveu, il nous faudra, nous, le tenir pour un piètre historien (en ce qui me concerne du moins).

Le fait est que j'ai lu rapidement un des volumes de M. Malo par hasard bien avant de songer à écrire au sujet de Mme de Girardin ; le second, je l'ai acheté trop tard, alors que mon ouvrage était presque terminé, et je n'ai fait qu'en feuilleter quelques pages. Ne doutant pas de la bonne foi de M. Malo, non plus que de la mienne, j'en conclurai que j'ai écrit de l'Henri Malo sans le savoir, ce qui est infiniment flatteur (pour moi, bien entendu).

Veuillez agréer, etc. FRANÇOIS DE BONDY.

§

La religion de M. Maurois.

Paris, ce 1er août 1928.

Cher Monsieur Vallette,

Dans un de ses billets (*Des Pieds à la Tête*) que, chaque quinzaine, nouveau « Bonhomme Chrysale », il tourne à l'adresse de ses charmantes lectrices des *Annales*, et pour leur édification littéraire, M. André Billy décrivait avec un tel luxe de détails le logis de M. André Maurois, il entremêlait ses salamalecs de telles précisions sur la personne, la carrière, les habitudes, les idées et les goûts du maître de céans, qu'il donnait l'impression d'être un familier assidu de la villa de Neuilly et de l'intimité de M. Maurois. C'était, on l'eût juré, en se promenant avec lui parmi les « verdures » de son parc, à l'ombre des « statues mythologiques », ou bien, assis dans son salon aux moquettes aubergine et lui faisant face sur un siège de velours gris, qu'il avait, en vue de l'article projeté, provoqué ses confidences. M. Billy me faisait l'effet d'un fidèle cicerone, j'ai ajouté foi à ses propos. La *Muse aux bésicles* ne pouvait se tromper. J'ai eu tort, paraît-il. Touchant la religion de son hôte, M. Billy vient déclarer aujourd'hui qu'il fut induit en erreur, non par M. Maurois lui-même (1) — chez qui il apparaîtrait qu'il n'a

(1) Il n'y avait pourtant pas d'indiscrétion à demander franchement à M. Maurois quelle était au juste sa religion.

jamais mis les pieds. — mais par l'un de ses trop zélés amis — et, sans doute aussi, par certain roman en partie autobiographique, où M. Maurois a mis en scène, sous un pseudonyme (les *Quesnay*) et des masques français, — M. Billy le sait fort bien — des industriels juifs et alsaciens d'origine qui, ayant opté en 1871 pour la France, allèrent se fixer dans l'Ouest.

Sa tardive amende honorable (1), M. Billy eût dû la faire aux *Annales*, dont les lectrices — qui ne le sont pas nécessairement du *Mercure*, — restent persuadées, pour le lui avoir entendu affirmer, que M. André Maurois « est demeuré catholique pratiquant ».

Je me bornerai, pour le surplus, à rappeler à M. Billy qu'immédiatement après son témoignage, j'ai cité et la profession de foi que M. Maurois dicta au reporter du *Daily Mail* et le démenti qu'un de ses coreligionnaires lui administra quelques jours plus tard, dans un journal parisien du soir.

Veuillez agréer, etc.

AURIANT.

§

Erratum. — Dans l'article de M François Porché sur *l'Evolution poétique de M. Henri de Régnier*, p. 532, l. 4, lire : « C'est une note sans illusion, mais nullement chagrine, exempte aussi de regret *le regret* étant encore une manière de critique... »

§

Marthe et Marie. — A propos de la « sottise » Marthe de Magdala, qui nous a valu, dans le dernier numéro, une lettre plaidant non coupable, de M. A. T'Serstevens, il faut croire que la *Légende Dorée*, qu'il mettait en cause, n'encourt aucune responsabilité. Nous avons reçu à ce sujet la lettre suivante :

Paris, 1er août 1928.

Mon cher Directeur,

Je viens de lire dans le *Mercure* d'aujourd'hui la lettre que M. A. T'Serstevens vous a adressée en réponse à la citation, dans un récent « sottisier », de sa phrase sur « Marthe de Magdala ». Bien entendu, c'est de cette appellation surtout qu'avait été surpris sans doute le « courageux anonyme » qui l'a relevée.

M. T'Serstevens apporte comme justification les premières lignes du passage consacré, dans la *Légende dorée*, à Marie-Madeleine : « Avec son frère Lazare et sa sœur Marthe, elle possédait la place forte de Magdala, voisine de Génézareth. » Mais pourquoi ne donne t-il pas la suite — qui vous eût empêché d'imputer la faute à la *Legende dorée* : «... Bethanie près de Jéru alem, et

(1) L'article de M. Billy fut publié dans les *Annales* du 15 mai 1928. Depuis lors, aucune rectification n'a été insérée, à la demande de M. Billy, dans ce magazine.

une grande partie de cette dernière ville ; mais cette vaste possession fut partagée de telle manière que Lazare eut la partie de Jérusalem, *Marthe Béthanie*, et que Magdala revint en propre à Marie, qui tira de là son surnom de Magdeleine » ?

D'autre part, l' « ignorance » du citateur du « sottisier » ne va apparemment pas jusqu'à oublier que l'Evangile — auquel finalement il faut remonter — dit expressément : *Jésus... venit Bethaniam, ubi Lazarus fuerat mortuus, quem suscitavit Jésus. Fecerunt autem ei cœnam ibi, et Martha ministrabat.* (Jean, XII, 1,2). C'est donc bien à Béthanie que Marthe, dont on ne sait au juste le lieu de naissance, vécut avec Lazare et sa sœur Marie-Madeleine après la conversion de celle-ci, dont il n'est dit nulle part qu'elle ait été l'humble et docile servante, — et c'est là qu'elle remplit ses devoirs de bonne hôtesse envers le Christ quand elle « le reçut dans sa maison » (Luc X, 38 et suiv.), se dépensant pour le servir tandis que Marie, assise aux pieds de Jésus, se bornait à écouter les paroles du Sauveur.

Veuillez agréer, etc... AUGUSTE MARGUILLIER.

D'autre part, nous avons de M. Paul Redonnel la note suivante :

Dire : *Marthe de Magdala* est une erreur, cette appellation ne désigne que Marie, sa sœur.

Le cardinal Baronius affirme que Lazare et ses sœurs étaient *seigneurs de Béthanie*, parce que, dans l'Evangile de saint Luc, Béthanie est nommé leur *château* ou leur *bourg*.

La confusion de Marie, sœur de Lazare, avec *Marie Magdelaine* (et qu'on écrit par erreur Magdeleine ou Madeleine) est due à ce fait que l'une et l'autre, la première dans sa maison de Béthanie, et l'autre dans la maison de Simon le Lépreux, ont versé des parfums sur les pieds de Jésus.

Par suite, Marie la courtisane et Marie sœur de Lazare ont été confondues sous le même nom, et par suite de la même erreur le nom de Magdala a pu être donné à Marthe.

En fait, jamais Marthe, dans aucun texte, n'a été nommée Marthe de Magdala. Qu'il y ait donc deux Marie ou qu'il n'y en ait qu'une, l'appellation Marthe de Magdala est impossible.

§

Le Sottisier universel.

Si les bocks se vident en série comme à la chaîne, c'est que ce fut le quatorze juillet d'une certaine année dont beaucoup même ignorent le chiffre, et qui était la quatre-vingt-dix-neuvième du siècle avant-dernier, que la Bastille a été prise dans des conditions qui varient selon les opinions politiques des narrateurs. — *Candide*, 19 juillet.

On ne compte plus les officiers de marine dont la casquette galonnée s'orne d'un stylo à plume d'or qui n'est pas sans beauté. Mais vous me direz qu'il en a toujours été ainsi et que ces amateurs-là s'appellent parfois Chateaubriand, Huysmans, Pierre Loti. — CLÉMENT VAUTEL, *Le Journal*, 24 juillet.

Aujourd'hui ils s'en viennent dire [les chefs politiques de l'U. R. S. S.] que

leur position est excellente, que « le budget de l'Union jouit de ressources saines » et qu'il convient de rejeter comme fausse toute démonstration de la viduité budgétaire de l'U. R. S. S. — *Le Temps*, 25 juillet.

Ces auberges espagnoles où, suivant le mot célèbre d'Adrien Hébrard, on ne trouve que ce que l'on apporte. — EMILE HENRIOT, *Le Temps*, 10 juillet.

République Argentine. Arrivée du docteur Voronoff. — Rio-de-Janeiro, 12 juillet. Le Dr Voronoff, M. Lanzarin et Mme Suzanne Noël sont arrivés ici à bord de l'*Alcantara*. Ils ont été reçus par les notabilités brésiliennes. — *Agence Havas.*

Espagne. — Attaque de trains et de gares. — Madras, 20 juillet. Une dépêche de Tuticorin annonce que des trains ont été bombardés à coups de pierres et que des gares ont été pillées dans la région. — *Agence Havas.*

SUÈDE. — *L'enquête sur l'Italia.* — *Une déclaration du premier ministre suédois.* — Oslo, 21 juillet. Le président du Conseil suédois a déclaré que la question de l'enquête sur les circonstances de la perte du dirigeable « Italia » était si délicate que la discussion par la presse des différents projets et phases du sauvetage ne pourrait être que nuisible aux négociations. Le gouvernement suédois espère cependant obtenir des résultats satisfaisants. — *Agence Radio.*

On m'envoya en Tunisie, un pays lointain ! Il n'existait pas alors ce service aérien, Toulouse-Casablanca, qui met moins de douze heures. — CHRISTIANE AIMERY, *Le Journal*, 24 juillet.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ENRIQUE LARRETA

ZOGOÏBI

— ROMAN —

Traduit de l'espagnol par

FRANCIS DE MIOMANDRE

volume in-16. — Prix. . . . . **12** francs

Il a été tiré :

3 ex. sur Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 1 à 33, à . . . . 80 francs

o ex. sur vergé pur fil Montgolfier, numérotés de 34 à 253, à. . . . . 40 francs

DU MÊME AUTEUR :

La Gloire de don Ramire

UNE VIE AU TEMPS DE PHILIPPE II

— ROMAN —

Traduit de l'espagnol par

REMY DE GOURMONT

volume in-18. — Prix. . . . . **12** francs

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.